# MARIANNE

A MON AMI CHARLES POMY.

## PREMIÈRE PARTIE.

### I.

« Quand tu passes le long des buissons, sur ce maigre cheval qui a l'air d'une chèvre sauvage, à quoi penses-tu, belle endormie? Quand je dis belle,... tu ne l'es point, tu es trop menue, trop pâle, tu manques d'éclat, et tes yeux, qui sont grands et noirs, n'ont pas la moindre étincelle de vie. Or quand tu passes le long des buissons, sans soupçonner que quelqu'un peut être là pour te voir paraître et disparaître, — quel est le but de ta promenade et le sujet de ta rêverie? Tes yeux regardent droit devant eux, ils ont l'air de regarder loin. Peut-être ta pensée va-t-elle aussi loin que tes yeux; peut-être dort-elle, concentrée en toi-même. »

Tel était le monologue intérieur de Pierre André pendant que Marianne Chevreuse, après avoir descendu au pas sous les noyers, passait devant le ruisseau et s'éloignait au petit galop pour disparaître au tournant des roches.

Marianne était une demoiselle de campagne, propriétaire d'une bonne métairie, rapportant environ cinq mille francs, ce qui représentait dans le pays un capital de deux cent mille. C'était relativement un bon parti, et pourtant elle avait déjà vingt-cinq ans et n'avait point trouvé à se marier. On la disait trop difficile et *portée à l'originalité*, défaut plus inquiétant qu'un vice aux yeux des gens

de son entourage. On lui reprochait d'aimer la solitude, et on ne s'expliquait pas qu'orpheline à vingt-deux ans, elle eût refusé l'offre de ses parens de la ville, un oncle et deux tantes, sans parler de deux ou trois cousines, qui eussent désiré la prendre en pension et la produire *dans le monde*, où elle eût rencontré l'occasion d'un bon établissement.

La Faille-sur-Gouvre n'était pas une ville sans importance. Elle comptait quatre mille habitans, une trentaine de familles bourgeoises, riches de cent mille à trois cent mille francs, plus des fonctionnaires *très bien* et connus depuis plusieurs années, enfin un personnel convenable, où une héritière, si exigeante qu'elle fût, eût pu faire son choix.

Marianne avait préféré rester seule dans la maison de campagne que ses parens lui avaient laissée en bon état, suffisamment meublée, et dans un site charmant de collines et de bois à peu près désert, à quatre kilomètres de La Faille-sur-Gouvre.

La contrée, située vers le centre de la France, était d'une remarquable tranquillité, surtout il y a une cinquantaine d'années, époque à laquelle il faut rapporter ce simple récit. De mémoire d'homme, il ne s'y était passé aucun drame lugubre. Le paysan y a des mœurs douces et régulières. Il est propriétaire et respecte ses voisins pour en être respecté à son tour. Les maisons sont pourtant clair-semées dans la région qu'habitaient Marianne et Pierre André à cause des grandes étendues de landes et de taillis, qui offrent peu de ressources à la petite propriété, et qui d'ailleurs appartiennent par grands lots aux gros bonnets de la province.

Pierre André avait près de quarante ans, et depuis un an seulement vivait, lui aussi, retiré à la campagne, non loin de Marianne Chevreuse, dans une bien modeste maisonnette qu'il était en train d'arranger avec l'intention d'y finir ses jours.

Ainsi, tandis que la demoiselle de campagne commençait en quelque sorte la vie d'isolement et de rêverie, cherchant peut-être dans l'avenir une solution qu'elle ne trouvait pas encore, le bourgeois, déjà mûr, qui était son parrain, son voisin et l'ami de son enfance, prétendait rompre avec le passé et ne plus compter que sur le repos et l'oubli dans une retraite selon ses goûts.

Pierre André avait cependant eu de l'ambition tout comme un autre. Intelligent et studieux, il s'était senti propre à tout dans sa jeunesse. Sa mère avait été fière de ses premières études et ne s'était pas gênée pour croire qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand homme. Le père André, pauvre et avare, avait consenti à grand'peine à ce qu'il fît son droit à Paris, mais il lui avait ménagé si bien les subsides que l'enfant avait durement vécu de privations,

sans voir d'issue à cette cruelle existence. Il causait à merveille, écrivait encore mieux, mais se sentait affligé d'une timidité qui ne lui permettrait jamais de se produire en public et de se manifester en dehors de l'intimité. Il ne lui fallait donc pas songer à être avocat, et, quant à devenir avoué ou notaire, outre qu'il avait horreur de la chicane, il savait bien que son père ne se résignerait jamais à aliéner sa petite propriété territoriale pour lui acheter une étude. Eût-il voulu prendre ce parti héroïque, Pierre n'y eût pas consenti. Il ne se sentait pas l'aptitude spéciale qui eût pu assurer l'avenir de ses parens. Il ne fit donc son droit que par acquit de conscience et se livra à d'autres études, mais sans en approfondir aucune au point de vue d'y trouver des ressources. Il aimait les sciences naturelles, il s'en appropria les principaux élémens sans autre projet que celui d'ouvrir son esprit aux puissances de compréhension et aux facultés d'examen qui étaient en lui. Il eût pu écrire, il écrivit beaucoup et ne publia rien. Il n'osa pas, craignant d'être médiocre. Enfin il rencontra un emploi, celui de précepteur de deux jeunes gens de bonne famille qu'il fut chargé d'accompagner dans leurs voyages.

## II.

Voyager était son rêve. Il voyagea utilement pour ses élèves, car il sut leur donner de bonnes notions d'histoire et d'histoire naturelle sous une forme agréable. Il parcourut avec eux l'Europe et une partie de l'Asie. Il allait partir pour l'Amérique avec eux, lorsqu'une grave maladie de leur père les rappela près de lui. A la suite de cette maladie, le père demeura infirme, les fils durent se mettre à la tête de sa maison de banque; dès lors les fonctions de Pierre André cessèrent.

Il avait alors trente-cinq ans et se voyait à la tête d'une dizaine de mille francs d'économie; ses parens l'engageaient à acheter de la terre et à se fixer près d'eux. Il y passa quelques semaines et s'ennuya d'une vie restreinte dans tous les sens, à laquelle il n'était plus habitué. Il avait pris goût aux voyages et repartit bientôt pour l'Espagne, qu'il n'avait pas explorée à son gré; de là il passa en Afrique, et quand il fut au bout de sa petite fortune, il retourna à Paris, où il chercha un nouvel emploi. Le hasard ne le servit point; il ne trouva que de minimes fonctions dans les bureaux de diverses administrations, et dut se résigner à mener la vie maussade qu'il connaissait trop, travaillant pour vivre, et se demandant pourquoi vivre quand on ne peut arriver qu'à une existence incolore, triste et fatiguée.

La mort subite de son père, après une maladie de langueur sans

symptômes alarmans, le ramena auprès de sa vieille mère, au fond des vallons déserts de la Gouvre.

La pauvre femme, qui avait continué à nourrir des illusions sur son compte, fut consternée quand elle apprit qu'il ne rapportait aucun capital après tant d'années d'exil et de labeur, et qu'il s'estimait heureux d'avoir résolu le problème de vivre avec des salaires insuffisans sans faire de dettes. Elle accusa Paris, le gouvernement et la société tout entière d'injustice et d'aveuglement, pour avoir méconnu le mérite de son fils. Il ne put jamais lui faire comprendre que, pour se frayer un chemin dans la foule, il faut ou de grandes protections ou une certaine audace, et qu'il avait surtout manqué de la dernière qualité. Pierre, avec l'apparence d'une gaîté communicative et railleuse, avait un fonds invincible de méfiance de lui-même. Il craignait le ridicule qui s'attache aux ambitions déçues et ne savait ni se plaindre, ni réclamer l'aide des autres. Il avait eu des amis qui jamais ne l'avaient vu souffrir, tant il cachait fièrement sa misère, et qui ne l'avaient jamais assisté ni consolé, s'imaginant que, grâce à sa sobriété naturelle et à son caractère stoïquement enjoué, il était plus heureux qu'eux-mêmes.

Pierre avait pourtant amèrement souffert, non des privations matérielles dont son esprit ne voulait pas s'occuper, mais de cette solitude morne et implacable qui se fait autour de l'homme obscur et sans ressources. Il était enthousiaste et artiste dans tous les sens, mais sans savoir passer du sentiment à la pratique, et de l'inspiration au métier. Il eût voulu suivre les théâtres; le théâtre est un superflu qu'il avait dû se refuser. Il aimait la peinture et la jugeait bien, mais pour faire les études nécessaires il eût fallu avoir du pain, et il n'en avait qu'à la condition d'en gagner au jour le jour. Il avait de la passion politique et aucun milieu pour y développer ses idées, trop de scepticisme d'ailleurs pour se faire le coryphée d'un homme ou d'un parti. Il avait ressenti l'amour avec une intensité douloureuse, mais sans espoir, car il s'était toujours épris de types supérieurs hors de sa portée. Pendant des mois entiers, il s'était exalté pour la Pasta, qu'il avait vue deux ou trois fois sur la scène, et qu'il attendait tous les soirs de représentation à l'entrée des artistes, pour la voir passer et disparaître comme une ombre. Il avait aimé aussi M^lle^ Mars; il avait rêvé de sa voix et de son regard jusqu'à en être malade et désespéré.

Dans sa passion pour les étoiles, il avait oublié de regarder ce qui pouvait se trouver près de lui, et quand l'occasion d'aimer raisonnablement s'était offerte, il s'était dit que la raison est le contraire de l'amour. Il avait alors reporté son enthousiasme sur les beaux spectacles de la nature autrefois savourés, et il lui avait pris des envies furieuses de revoir au moins les Alpes ou les Pyrénées;

il s'était demandé pourquoi il n'aurait pas le cynisme du bohémien, pourquoi cette sotte vanité d'avoir du linge et des habits propres, quand il était si facile de s'en aller courir le monde en guenilles et en tendant la main aux passans? Il enviait le sort du vagabond qui va jusqu'au fond des déserts, content s'il rencontre l'hospitalité du sauvage, insouciant s'il lui faut dormir sous le ciel étoilé, heureux pourvu qu'il marche et change d'horizon tous les jours.

Et dans ces momens de dégoût absolu il s'était dit avec accablement qu'il était un homme médiocre de tous points, sans volonté, sans activité, sans conviction, incapable de ces grandes résolutions qui transforment le milieu où l'on est enfermé, un provincial déclassé susceptible de s'enivrer au spectacle des splendeurs de la civilisation ou de la nature, mais trop craintif ou trop orgueilleux pour s'y jeter à tout risque, et redoutant jusqu'au blâme de son portier.

## III.

Humilié de n'avoir rien su tirer de lui-même pour conquérir au moins l'indépendance au sein de la civilisation, il était revenu au bercail, acceptant avec satisfaction le premier devoir sérieux qui s'offrait à lui, celui de consoler et soutenir la vieillesse de sa mère. Avant tout, il avait voulu la mettre à l'abri des privations qu'il avait endurées. Il fallait bien peu à la bonne femme pour se nourrir et se vêtir, mais le logis délabré qu'elle occupait depuis cinquante ans menaçait sa santé. Pierre fit réparer et agrandir la maison, ce fut l'emploi principal d'une sacoche de vieux écus trouvée dans le secrétaire paternel.

Dolmor, tel était le nom (peut-être d'origine druidique) de la propriété, pouvait bien valoir cinquante mille francs. Avec le revenu d'un si mince capital, un petit ménage de campagne pouvait vivre à cette époque dans une aisance relative, manger de la viande une ou deux fois par semaine, avoir chez soi les légumes, les œufs et un peu de laitage. Un domestique mâle suffit, s'il y a un cheval à soigner, car la bourgeoise fait elle-même la cuisine et le ménage avec l'aide de la métayère. Or le cheval était un luxe bien rare en ce temps-là. La jument poulinière du métayer faisait les courses nécessaires, et sa nourriture rentrait dans les dépenses de l'exploitation. Aujourd'hui tout paysan aisé a sa carriole et son cheval. En 1825, on commençait à s'émerveiller quand on rencontrait une villageoise munie d'un parapluie, et la bourgeoise allait à la ville, montée en croupe derrière son métayer ou son valet de charrue.

M^lle^ Chevreuse, beaucoup plus riche qu'André, faisait pourtant scandale par son audace à monter *seule sur un cheval*, et sa selle anglaise était une curiosité pour les passans. Sa monture était cepen-

dant bien modeste; c'était une pouliche du pays élevée par elle dans ses prés et dressée à la connaître et à la suivre comme un chien. Son métayer avait jeté les hauts cris le jour où elle avait déclaré qu'elle voulait la garder pour s'en servir. Elle avait dû lui donner la moitié du prix, ce qui n'empêchait pas tout le personnel de la métairie de se lamenter sur les dangers auxquels la demoiselle allait s'exposer.

La jument était laide et toujours maigre malgré les bons soins de sa maîtresse; c'était une nature de cheval de landes, ardente et sobre, souple dans ses allures, adroite dans les mauvais chemins, volontiers folâtre, mais sans malice, n'ayant peur de rien, docile par attachement à son écuyère, mais ne se laissant pas volontiers monter par toute autre personne.

Marianne, vivant seule, avait pourtant besoin de s'entretenir, ne fût-ce qu'une heure par jour, avec des gens un peu civilisés. Ses parens avaient été liés avec ceux de Pierre, et elle avait gardé des relations d'intimité avec la vieille mère André. Elle allait tous les soirs faire sa partie de dames ou causer avec elle jusqu'à l'heure de son coucher, neuf heures au plus tard. Alors Marianne rentrait seule en peu de minutes, grâce au petit galop allongé et soutenu de *Suzon*, qui connaissait trop son chemin pour broncher contre un caillou dans les nuits obscures.

Pierre avait pour ainsi dire vu naître Marianne. Lorsqu'il était déjà grand écolier et venait chez son père aux vacances, Marianne marchait à peine, et il la portait dans ses bras ou sur son dos. D'année en année il l'avait retrouvée grandelette, sans songer à être moins familier avec elle; puis il n'avait plus reparu au pays que de loin en loin, et, remarquant que la beauté de la petite voisine ne tenait point les promesses de son enfance, il l'avait crue atteinte de quelque mal chronique et lui avait témoigné une amitié mêlée de sollicitude. Enfin il avait disparu cinq ans entiers, et lorsqu'il vint s'établir définitivement à Dolmor, il retrouva sa filleule auprès de sa vieille mère, la consolant de son mieux et l'aidant à attendre le retour de l'enfant longtemps désiré.

Alors Marianne changea ses habitudes et ne vint plus tous les soirs amuser et soigner la vieille voisine; elle choisit les jours où Pierre s'absentait ou bien ceux où, absorbé par quelque travail, il la faisait prier de venir faire la partie de M^me^ André.

Cela durait depuis un an, et Pierre n'avait guère songé à étudier Marianne. Il était arrivé accablé de deux fardeaux également lourds, le dégoût d'un passé désillusionné et l'effroi d'un avenir vide de toute illusion. Il ne se dissimulait pas que sa vie, employée à s'abstenir de bonheur, allait être plus insupportable encore, s'il n'éteignait pas en lui d'une manière absolue jusqu'au rêve d'un bonheur quel-

conque. Il était résolu à se soumettre à sa destinée, à ne plus lutter contre l'impossible, à avoir l'esprit aussi modeste que le caractère, à se faire égoïste s'il pouvait en venir à bout, ou tout au moins positif, ami de ses aises, jaloux de sa sécurité, puisqu'il n'avait plus que ce bien à espérer, la certitude de ne pas mourir de faim et de froid au fond d'une mansarde ou d'anémie sur un lit d'hôpital.

Pourtant, depuis quelques jours, Pierre André était en proie à une sorte de fièvre. La création de sa maisonnette et de son jardin, qui l'avait absorbé et intéressé suffisamment jusque-là, était à peu près achevée. En outre il avait reçu une lettre qui l'avait, on ne sait pourquoi, profondément troublé.

## IV.

Cette lettre était de M. Jean Gaucher, ex-commerçant à La Faille-sur-Gouvre, établi depuis dix ans à Paris, et y faisant bien ses affaires. « Mon cher André, j'ai un grand service à te demander, qui ne te coûtera probablement que quelques paroles à échanger. Tu sais que mon fils Philippe, bien plus léger, bien moins studieux que son frère cadet, s'est fourré dans les arts et prétend faire de la peinture. Il a du goût, de l'esprit, un bon cœur, peu de jugement, encore moins de prévoyance. Enfin tu le connais, et, tel qu'il est, tu as de l'amitié pour lui. Il faut le marier. Il m'a dépensé déjà pas mal d'argent, et il n'en gagne pas encore. En gagnera-t-il plus tard? Je n'y compte guère; mais je peux lui donner cent mille francs pour s'établir, et, comme il est aimable et joli garçon, que notre famille est honorable et mon nom sans tache, il peut aspirer à trouver une demoiselle de deux cent mille francs. Dans cette position-là, il pourra vivre sans travailler, puisque c'est son rêve, et s'amuser à peindre, puisque c'est son goût; mais il serait bon que la demoiselle eût des habitudes modestes, et à Paris ce serait un oiseau rare. Dans notre bon et honnête pays, on peut encore rencontrer ça, et j'ai jeté les yeux sur la petite Chevreuse, qui est dans une bonne position de fortune et qui a été élevée à la campagne. J'ai connu ses parens, qui étaient d'honnêtes gens, et je l'ai vue elle-même l'an dernier à La Faille. Elle n'est pas bien belle, mais elle n'est pas laide. Dans ta dernière lettre, tu m'as fait l'éloge de sa conduite aimable avec ta mère, et, puisqu'elle n'est pas encore mariée, je pense que mon fils lui conviendra. Donc, mon cher ami, je t'envoie mon Philippe pour huit jours. Il sera chez toi le 7 de ce mois. Il ne répugne point au mariage, mais il ne voudrait pas d'une femme laide et mal élevée. Il verra chez toi Marianne Chevreuse, et si elle ne lui déplaît pas, tu pourras engager l'affaire pendant son séjour ou aussitôt après son départ. Je compte sur ta vieille affection, à charge de revanche. »

Pourquoi cette lettre si bourgeoise et si simple causa-t-elle à Pierre André une vive irritation? D'abord il trouva que M. Jean Gaucher agissait fort cavalièrement avec lui. Gaucher était riche, et pourtant, dans ses jours de pire détresse, Pierre ne s'était jamais senti assez lié avec lui pour lui demander la moindre assistance. Peut-être ce vieux ami de ses jeunes ans eût-il pu deviner sans trop d'efforts que Pierre manquait de tout et lui offrir au moins un emploi convenable dans sa maison. En homme pratique, Gaucher s'était bien gardé d'y songer, sous prétexte que Pierre était un homme trop instruit et trop distingué pour ne pas trouver mieux.

Pierre ne lui devait donc aucune reconnaissance et le trouvait indiscret de lui envoyer un hôte qui probablement lui saurait peu de gré de son hospitalité, et ne le dédommagerait pas intellectuellement de la perte de ses journées. Il connaissait fort peu le jeune homme, et, bien qu'il le tutoyât pour l'avoir vu tout petit, il n'éprouvait pour lui aucune sympathie. Il lui avait toujours trouvé trop d'aplomb pour son âge. En outre il ne l'avait pas vu depuis trois ou quatre ans et ne se trouvait pas assez renseigné sur son compte pour l'endosser auprès d'une fille à marier quelconque, à plus forte raison auprès de Marianne, qu'il respectait comme une personne irréprochable et à laquelle l'attachaient la sympathie, la reconnaissance et l'espèce d'adoption que crée le titre de parrain.

Son premier mouvement fut de répondre :

Mon cher Gaucher, vous m'investissez d'une fonction à laquelle je me sens tout à fait impropre. N'ayant jamais su me servir moi-même, comment saurais-je servir les autres dans une entreprise aussi délicate que le mariage? Votre projet me paraît d'ailleurs chimérique. M^lle^ Chevreuse! vous avez oublié qu'elle a vingt-cinq ans, trouvera probablement Philippe trop jeune, et je ne sais même pas si elle n'a pas renoncé à l'idée d'aliéner sa liberté. Lui demander ce qu'elle pense à cet égard me paraîtrait, quant à moi, une indiscrétion que je ne suis pas encore d'âge à commettre...

— Vieux fou! s'écria intérieurement Pierre André en interrompant sa lettre; qu'est-ce que tu écris là? Le Gaucher se moquerait de toi. Il a soixante ans, lui, et il croit que tout le monde est de son âge... Et puis tu mens! Pourquoi ne parlerais-tu pas d'amour et de mariage à ta filleule? Elle ne se fâcherait nullement de te voir travailler à son bonheur, et elle te répondrait, sans rougir et sans trembler, qu'elle veut bien voir le prétendant en question. Il y a plus, si elle apprenait plus tard que tu as travaillé à l'en débarrasser,... que penserait-elle de toi? — Non, il ne faut pas envoyer cette lettre. Je vais écrire que, forcé de m'absenter, je prie les Gaucher de choisir un autre mandataire...

## V.

Pierre André déchira sa lettre; mais, au moment d'en écrire une autre, il calcula qu'elle ne partirait de La Faille-sur-Gouvre que le lendemain, qu'elle mettrait deux jours pour parvenir à Paris, et qu'elle n'y serait distribuée que le jour et peut-être après l'heure du départ de Philippe pour La Faille. Il était donc trop tard pour envoyer son refus, et M. Jean Gaucher avait escompté son consentement.

Il se résigna et alla se promener le long de la Gouvre, afin de dissiper son dépit par une promenade dans les charmantes prairies où court ce ruisseau limpide. C'est de là que, caché dans les saulées festonnées de liserons blancs et de balsamines sauvages, il vit passer Marianne, comme cela lui arrivait assez souvent sans qu'il en fût ému d'une manière appréciable. Cette fois son apparition le troubla, et, au lieu de l'appeler par un bonjour amical, il s'enfonça dans les branches et commença à s'interroger avec une ironie un peu amère.

Ce qu'il se dit alors est la suite du monologue placé en tête de notre récit; mais ce fut un monologue écrit, Pierre aimait à écrire; il avait toujours senti la vocation fermenter en lui sous la forme d'élans qui avaient besoin de l'expression pour se compléter. Ces élans intérieurs avaient tyrannisé sa vie sans la féconder, parce qu'il les refoulait ordinairement sans vouloir les traduire. Il s'imagina ce jour-là qu'il serait maître de son agitation, s'il prenait la peine de la discuter.

Il avait toujours sur lui un carnet d'un assez grand format, et il le remplissait souvent dans sa promenade du matin. Épris d'histoire naturelle, de peinture et d'archéologie, il y consignait ses remarques, y jetait parfois le croquis d'une ruine ou d'un paysage, et comme il ne se défendait pas d'aimer et de goûter la nature et l'art, il se trouvait souvent que ses observations prenaient une forme descriptive assez littéraire.

Mon mal, se dit-il, c'est la rêverie. Je m'y évapore comme une brume au soleil. Quand je fixe ma jouissance par l'expression, je m'en trouve bien. Pourquoi n'essaierais-je pas de fixer aujourd'hui ma souffrance? car je souffre, le diable sait pourquoi, et je pourrais souffrir longtemps ainsi sans le découvrir moi-même. Sortons du vague, dégageons-nous de l'inconscience, voyons ce que c'est! Si je peux le formuler, c'est que cela existe; sinon, ce n'est rien et passera tout seul.

En devisant ainsi avec lui-même, Pierre avait taillé son crayon et ouvert son album; assis sur l'herbe à l'ombre des saules et des aulnes, il écrivait :

« Je m'ennuie absolument depuis une semaine. Mon ermitage ne réalise pas mon joli rêve. Je le voudrais moussu, garni de pampres et de clématite. Avant que tout ce que j'ai planté serve de tapisserie, je ne vois que mes murs d'un blanc criard avec leurs encadremens de briques trop neuves. Heureusement ma mère admire tout et se promet de vivre cent ans dans ce palais. Pauvre chère femme! qu'elle y vive, qu'elle en soit fière, qu'elle s'y plaise. Je supporterai l'incommensurable ennui qui va peut-être m'y ronger!

« Je dis encore peut-être. — Qui sait? J'ai cru longtemps qu'ayant tant de facultés pour l'aspiration et le regret, j'en aurais pour le renoncement et le calme; mais l'équilibre est détruit, ou bien il ne s'est pas encore établi. Suis-je trop jeune ou trop vieux? Suis-je un homme usé ou brisé? Qu'importe si le résultat est le même?

« Je suis plutôt un homme dévoré. Les bêtes sauvages m'ont mangé à demi, ce qui reste de mon cœur ne me sert plus qu'à sentir ce qui m'en manque.

« A quoi bon ces plaintes? où vont ces vaines doléances? qui s'y intéressera jamais? Ma mère doit les ignorer; quel autre cœur que le sien en ressentirait la blessure?

« Marianne... Eh bien! quoi, Marianne? Je pense à elle parce qu'elle est la seule personne qui, avec ma mère, constitue ma vie d'intimité; mais il y a une trop grande distance entre nous pour que je l'associe à mes rêveries : différence d'âge, d'expérience, de réflexion.

« Elle a pourtant l'air de réfléchir, Marianne! mais elle parle si peu! Ses manières et sa physionomie n'ont jamais indiqué aucun besoin d'épanchement.

« Je la crois très heureuse, elle! Son caractère est d'une égalité surprenante. Sa santé, d'apparence si frêle et dont je me suis inquiété longtemps, est une santé à toute épreuve. Le froid, le chaud, la pluie, la neige, les longues courses, les veilles, rien ne l'altère. Elle a passé je ne sais combien de nuits au chevet des malades, à celui de mon père surtout. Ma mère était brisée de fatigue, Marianne était debout et impassible. Elle n'a pas beaucoup de sensibilité, elle ne pleurait pas de voir pleurer ma mère; mais elle était toujours là et réussissait à la distraire. Elle est à coup sûr généreuse et bonne, courageuse et fidèle.

## VI.

« Si j'avais dix ans de moins et cent mille francs de plus, j'aurais certainement aspiré à en faire la compagne de ma vie. Elle ne m'eût pas inspiré l'amour, je ne le crois pas du moins; elle m'eût inspiré une haute estime, une confiance sans bornes, c'eût été bien

assez pour être heureux... Non! je ne serai jamais heureux dans ces conditions-là. J'ai aimé, j'ai aimé passionnément, sans espoir et sans expansion. L'amour est un délire, un enthousiasme, un rêve qui ne peut naître que d'un état de choses impossible et violent. Quand on a eu la joie et le désespoir de le ressentir, les unions sûres et paisibles n'ont plus ni charme ni vertu pour guérir ces brûlures profondes. Dès lors pourquoi faire le malheur d'une honnête et digne créature qui n'en peut mais?

« Le malheur... Marianne serait-elle capable de souffrir du plus ou moins d'affection?.. Oui, si elle était capable d'aimer, mais il n'est pas probable qu'elle le soit. De quinze à vingt-cinq ans, la vie d'une femme subit l'orage des sens ou de l'imagination, et Marianne a traversé cette crise redoutable sans dire un mot, sans faire un pas pour s'y jeter ou s'y soustraire. C'est une âme froide ou forte; à présent elle est sauvée, elle a doublé le cap des tempêtes, elle s'est pétrifiée, elle a pris le goût et le pli de l'immobilité : bienfait négatif de la vie de campagne, telle que nous la menons ici, bonheur stupide et froid que j'ambitionne pour moi-même sans espoir de le trouver de sitôt.

« Ai-je donc encore dix ans à souffrir ainsi avant de me refroidir? Si je demandais à Marianne le secret de sa victoire? Elle ne me comprendrait pas ou ne voudrait pas me répondre; elle me trouverait absurde de ne l'avoir pas devinée,... et je suis absurde en effet, car je ne la devine pas du tout.

« Le fait est que peu d'hommes sont capables de comprendre et de connaître les femmes. Généralement celles qui nous fascinent et se refusent restent des énigmes pour nous. Celles qui se livrent perdent tout prestige, et on ne se donne plus la peine de suivre les mouvemens de leur âme quand on a épuisé l'enivrement des sens. Sous ce rapport, le mariage est un tombeau. Je m'applaudis d'être trop vieux et trop gueux pour m'y laisser prendre.

« M'est avis que je n'ai rien pensé qui vaille depuis un quart d'heure que j'écris. Je me relis sans me comprendre, je n'y peux deviner que l'aiguillon d'une sotte curiosité dont l'objet est Marianne. Je suis troublé et anxieux, Marianne est la sérénité en personne. De quel droit passe-t-elle devant moi comme un reproche et une ironie sans daigner deviner que je suis là, sans pressentir que je peux être malheureux? Certainement elle n'est pas armée, comme je devrais l'être, de philosophie et d'expérience; elle est une enfant auprès de moi, aucune lutte n'a éprouvé ses forces, aucune déception n'a flétri son esprit.

« Eh bien! mon Dieu! c'est justement pour cela qu'elle est plus forte. Elle n'a rien perdu d'elle-même, elle n'a pas été mangée par les loups et les vautours : elle est intacte et vit de toute sa vie;

quelque peu intense que soit sa flamme intérieure, elle lui suffit, et ce qui m'en reste, à moi, ne sert plus qu'à me consumer. »

Pierre ferma son carnet et le remit dans sa poche. Il demeura quelques instans en contemplation devant les libellules qui se poursuivaient sur les eaux frissonnantes du ruisseau. Il remarqua l'affinité qui existe entre les ailes de ces beaux insectes et la couleur irisée des eaux courantes. Il trouva aussi une relation entre le mouvement des petits flots et les gracieuses saccades du vol de l'insecte. Il rouvrit son carnet, ébaucha quelques vers assez jolis, où il appelait les libellules *filles du ruisseau* et *âmes des fleurs;* puis, haussant les épaules, il biffa sa poésie et reprit le chemin de Dolmor en se disant qu'il avait fait une promenade sans profit et sans plaisir, mais au moins sans fatigue et sans contrainte. Cela valait toujours mieux que les longues courses autrefois fournies à travers la puanteur et la poussière de Paris avec un travail insipide pour but. Dans ce temps-là, bien près de lui encore, combien de fois ne s'était-il pas dit, en entrant dans une étude poudreuse ou dans un comptoir sombre : — Mon Dieu ! un arbre au bord de la Gouvre et le loisir de regarder courir son eau claire !.. C'est bien peu, ce que je vous demande, et vous me le refusez !

— Je suis un ingrat, se dit-il en marchant. J'ai ce que je rêvais et je ne m'en contente pas.

Quand il fut arrivé au tournant des roches, il marcha encore d'un pas pressé, les yeux fixés à terre, attentif à une mouche, à un brin d'herbe, se disant que partout, sur ces jolis sentiers de sable fleuris de bruyères roses et de genêts sagittés, il pouvait contempler un poème ou surprendre un drame, tandis que sur le pavé des grandes villes il n'avait vu que de la fange ou des immondices. — Et puis sa pensée fit une excursion sur les hautes montagnes, il revit les neiges diamantées par le soleil, les aiguilles de glace bleues sur le ciel rose,... et tout à coup, croyant être arrivé à la porte de son chalet, il s'aperçut de sa méprise. Il avait, au tournant des roches, pris sa gauche pour sa droite, et il se trouvait à la porte de Validat, le domaine habité par Marianne.

## VII.

Validat était une métairie bien tenue pour le pays et pour l'époque, ce qui n'empêchait pas le fumier de s'élever du milieu d'une mare de purin sans écoulement, et l'intérieur des métayers d'être envahi par les animaux de la basse-cour. C'était l'époque de l'année où les bœufs ne labourent plus et ne vont pas encore au pâturage. Les fauchailles n'étaient pas commencées. Pour désennuyer ces bons animaux, on les laissait se promener dans la cour dont on avait

fermé la barrière à claires-voies. Pour toute serrure à cette barrière, une couronne de branches entrelacées est passée entre les deux premiers rayons et s'accroche à un clou de charrette planté dans l'écorce du vieux arbre qui sert de poteau. On soulève cette couronne, et la lourde et longue barrière roule sur ses gonds fixés à un autre arbre ou à une souche quelconque. La clôture est un talus couronné d'épine en haie ou d'épine sèche coupée et couchée régulièrement dans la terre battue. Celle qui fermait la ferme de Validat était ancienne et très belle. Elle se composait de plantes venues au hasard dans un terrain riche, épine noire et blanche, sureaux, ronces en fleurs, noisetiers, têteaux de chêne d'où part de chaque côté une longue branche courbée et enlacée aux souches voisines, le tout enguirlandé de houblon et de vigne-vierge. Les talus s'étaient recouverts de mousses veloutées, et le petit fossé verdissait sous le cresson, la véronique et la flèche d'eau.

Pierre, voyant qu'il s'était fourvoyé et se faisant remarquer à lui-même qu'il n'avait rien à dire à Marianne qui valût la peine de la déranger, ne souleva pas la couronne de branches qui servait de cadenas à sa porte, et revint sur ses pas en se gourmandant de sa distraction.

Mais l'appartement de la *demoiselle*, qui avait sa sortie de derrière sur la cour d'exploitation, était tourné en sens inverse et regardait le jardin, situé au midi. Ordinairement le logis du maître, composé d'un simple rez-de-chaussée, prend le jour et la vue sur le *domaine*, sur le tas de fumier, sur les travaux d'intérieur et sur le bétail, qu'il peut surveiller et qu'il aime à contempler à toute heure. Marianne avait changé cette disposition; elle avait fait murer ses fenêtres, se ménageant seulement une porte qui lui permettait de communiquer à tout instant avec son monde. Sur la face opposée du bâtiment, elle avait ouvert une fenêtre nouvelle et une porte vitrée. Le bas de la maison n'offrait de ce côté-là qu'un mur sombre égayé par un grand jasmin jaune, une clématite odorante répandue en mille festons touffus et des pyramides de passe-roses variées. Elle avait fait daller le sol sur une largeur de quatre mètres, et un auvent de tuiles protégeait de l'humidité cette sorte de vérandah, fermée de fleurs et d'arbustes, avec une allée ouvrant au milieu et se prolongeant jusqu'au bout du jardin, jardin assez petit, mais charmant et différant fort peu de ceux des paysans aisés d'alentour : un ou deux carrés de légumes avec des œillets et des rosiers en plate-bande, bordures de thym et de lavande; dans un coin, le vieux buis destiné aux palmes du dimanche des Rameaux; plus loin, le verger couvrant de ses libres ramures une pelouse fine; autour de l'ensemble, le berceau de vigne traditionnel avec sa haie pareille à celle de la cour et son échalier fermé d'épines sèches.

C'est dans ce jardin solitaire que Marianne Chevreuse lisait ou travaillait à l'aiguille quand elle n'était pas occupée à la métairie. Justement elle se promenait sous le berceau de vigne au moment où Pierre André passa sur le chemin encaissé qui devait le ramener vers sa demeure. Leurs yeux se rencontrèrent avec une surprise réciproque, et ils échangèrent un bonjour amical un peu gêné. Pierre, qui se rendait vaguement compte de son propre malaise, ne s'expliqua pas du tout celui de Marianne, et supposa qu'il y avait quelque chose de contagieux dans la gaucherie qu'il mettait à la saluer.

## VIII.

Elle lui demanda des nouvelles de sa mère. — Elle va bien, répondit André; seulement elle s'ennuie de ne pas te voir. Sais-tu que tu deviens très rare? Il y a huit grands jours qu'on n'a entendu parler chez nous de la petite voisine.

— Vous ne vous êtes pas absenté depuis huit jours, mon parrain?

— Nullement. J'ai fini de courir pour mon jardin et ma bâtisse. Tout est fini, et je compte à présent tenir fidèle compagnie à ma mère. Est-ce à dire que tu vas nous priver de la tienne?

— La privation ne sera pas grande pour vous, parrain; mais si Mme André s'en plaint, j'irai dès qu'elle me fera appeler.

— Il faut venir, petite! Ma pauvre maman ne marche plus aisément hors de son jardin. Elle ne peut plus guère aller te trouver. Si tu la délaisses, elle en souffrira.

— Je ne compte pas du tout la délaisser; mais je m'imagine qu'elle aime beaucoup mieux être avec vous qu'avec moi, et que je pourrais vous gêner, si j'étais trop souvent entre vous.

— Nous gêner! voilà une singulière idée; n'es-tu pas de la famille?

Et comme Marianne ne répondait pas, André prit tout à coup, sans préméditation, un grand parti, comme s'il eût voulu se débarrasser d'une secrète angoisse. — Oui, Marianne, ajouta-t-il, tu deviens singulière, et il y a en toi des choses que je ne comprends pas. Est-ce qu'on peut te parler? As-tu le temps de m'écouter et de me répondre?

— Oui, mon parrain, je vous écoute.

— Te parler comme cela à haute voix au travers d'une haie n'est guère commode. Puis-je entrer chez toi?

— Mon parrain, allez jusqu'à l'échalier, je vais vous rejoindre.

Marianne courut et arriva la première. Elle tira adroitement et sans se piquer le gros fagot d'épines, enjamba l'échalier et sauta

légèrement sur le petit chemin vert, où André la trouva prête à l'écouter.

— Il paraît, lui dit-il, qu'on n'a pas la permission d'entrer chez toi? Je pensais que tu me ferais les honneurs de ton jardin?

— Mon jardin est laid, et pourtant je l'aime. Vous qui avez du goût, vous vous en moqueriez, et cela me chagrinerait...

— Quand je te dis que tu es singulière...

— Je n'en sais rien; vous ne l'aviez jamais remarqué, et c'est la première fois que vous me le dites.

— D'abord, pourquoi as-tu cessé de me tutoyer depuis que me voilà définitivement revenu? C'est donc le respect que t'inspire mon grand âge?

— Non, vous n'êtes pas vieux, et je ne suis plus toute jeune.

— Alors qu'est-ce que c'est? Pourquoi ne réponds-tu jamais directement à une question directe?

Marianne parut surprise, et regardant André avec attention : — Vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui? lui dit-elle.

Il fut frappé de son regard empreint de fierté et de pénétration. C'était la première fois qu'elle le regardait ainsi.

— Je suis de mauvaise humeur, c'est vrai, répondit-il. J'ai à te faire une communication embarrassante, et tu ne m'aides pas du tout.

— Embarrassante? dit Marianne en le regardant encore avec une certaine inquiétude. Qu'est-ce qui peut être embarrassant entre vous et moi?

— Tu vas le comprendre. Marchons, il fait trop frais encore pour s'arrêter à l'ombre quand on a chaud. Veux-tu me donner le bras?

Marianne passa sans rien dire son bras sous celui d'André; elle attendait. — Eh bien! dit-il brusquement en reprenant sa marche, voilà ce que c'est. Une personne qui voudrait te connaître s'est adressée à moi. Je ne crois pas pouvoir te la présenter sans y être autorisé par toi, car je ne veux pas te mettre en rapport avec elle par surprise.

— Je vous en remercie, mon parrain. Une surprise, en effet, me déplairait beaucoup. Il s'agit sans doute d'un projet de mariage?

— Précisément.

— Vous savez que j'en ai refusé plusieurs?

— Ma mère me l'a dit. Elle prétend que tu ne veux pas te marier, est-ce vrai?

— Non, elle se trompe. Je ne veux pas des prétendans qu'on m'a offerts, voilà tout.

— Ils te déplaisaient?

— Non; mais ils ne me plaisaient pas assez.

— Tu veux aimer ton mari?

— Naturellement. Celui que vous me proposez...

— Je ne te propose rien, je fais une commission.

— Sans désirer qu'elle m'agrée?

— Tu peux, sans te gêner, m'envoyer promener; mais tu ne peux pas me répondre, tu ne connais que de nom la personne dont il s'agit.

— Alors je vous ai répondu. Je ne refuse pas de la voir, à moins que vous ne me disiez d'avance qu'elle ne me convient pas du tout.

— Tu me croirais sur parole?

— Vous ne voudriez pas me tromper!

— Certainement non! Eh bien! le jeune homme a un défaut, il est trop jeune.

— Plus jeune que moi?

— Oui.

— Et puis?

— Et puis, et puis... Comme tu y vas! Tu passes outre sur la principale objection.

— Je n'ai pas dit que je n'en tenais pas compte. Je demande à tout savoir.

— Il est moins riche que toi pour le moment, mais plus tard il le sera probablement davantage.

— Et après?

— Après? rien que je sache. Je ne le connais guère que de vue, j'ai fort peu causé avec lui.

— Quelle figure a-t-il?

— Une assez belle figure; grand, bien fait, beau garçon en un mot.

— Et quel air?

— L'air content de lui, puisqu'il faut tout dire.

— Vous ne me dites rien de sa famille?

— Très honorable et sur laquelle tu pourras te bien renseigner. Elle est du pays et l'a quitté il y a une dizaine d'années.

— Est-ce que ce ne serait pas un fils Gaucher dont vous me parlez?

— Je ne comptais pas le nommer avant d'avoir ton assentiment à la présentation; mais puisque tu devines si bien...

— Je ne me rappelle pas bien,... dit Marianne pensive, ils sont deux ou trois?

— Ils sont deux. C'est le plus jeune qui aspire à ta main.

— Il aspire... Je me le rappelle très confusément. C'était un enfant. Il ne doit plus se souvenir du tout de moi. Il a donc besoin de mon petit avoir?

— Il n'aspire pas précisément, c'est son père;... mais, tiens, j'ai la lettre; puisque tu sais tout, tu peux la lire.

Marianne s'arrêta pour lire la lettre du père Gaucher. Elle le fit

avec sa tranquillité habituelle. André observait son visage, qui eut un imperceptible sourire à deux ou trois passages où le commerçant traduisait la question du mariage avec une crudité ingénue; mais elle ne s'étonna ni ne se fâcha, et rendit la lettre à Pierre en lui disant : — Eh bien! laissez-le venir, mon parrain, on verra!

## IX.

Pierre eut un étrange sentiment de dépit, et, revenant à ses habitudes de raillerie : — Je vois, lui dit-il, que ma mère se trompait beaucoup. Tu n'es pas du tout jalouse de coiffer sainte Catherine?

— Il faut que je me marie à présent ou jamais, répondit Marianne. Plus tard, je ne m'y déciderais plus.

— Pourquoi?

— Parce que la liberté est une chose précieuse et très douce. Si on y est trop habitué, on la regrette trop.

— Je suis de ton avis. Marie-toi donc, puisque tu en as encore envie. Alors j'attendrai M. Philippe Gaucher de pied ferme, avec l'espoir de n'avoir point à l'éconduire de ta part. Il sera chez nous dimanche matin, viens dîner avec nous ce jour-là.

— Non, mon parrain, je ne trouve pas convenable d'aller au-devant du personnage. C'est vous qui viendrez dîner chez moi avec M^me^ André.

— Tu sais bien qu'elle ne marche plus, surtout pour revenir le soir.

— J'ai acheté une patache, on y mettra la grosse jument de mon métayer. Il y a longtemps que votre mère me promet de venir dîner chez moi quand j'aurai une voiture.

— Alors tu nous ouvriras ton sanctuaire, dont tu m'as refusé aujourd'hui l'entrée?

— Puisque M^me^ André y sera.

— Ainsi je suis pour toi un étranger, un *monsieur* comme les autres? C'est singulier!

— Ce n'est pas singulier. Du temps de mes parens, vous veniez chez nous sans gêne et naturellement; mais cinq ans se sont passés sans que vous ayez reparu au pays, je suis devenue orpheline et j'ai dû vivre comme vit une fille prudente, qui veut garder sa réputation intacte. Vous savez comme on est curieux et médisant chez nous. Nous avons beau vivre au fond d'une campagne assez déserte, je ne recevrais pas deux fois la visite d'un homme quelconque sans qu'on y trouvât à redire.

— Mais un vieux comme moi, un parrain, une manière de papa?

— On parlerait tout de même. Je connais le pays, et vous, vous l'avez oublié.

— Allons! je dois désirer que tu te maries, parce qu'alors j'aurai le plaisir de te voir plus souvent.

— Je ne pensais pas que ce fût un si grand plaisir pour vous, mon parrain.

— Tu ne m'en aurais pas tant privé...

— Vous vous en êtes privé bien volontairement plus d'une fois.

— Il est vrai que j'ai souvent profité de ta présence auprès de ma mère pour aller travailler dans ma chambre. Ce n'était pas bien poli, mais je ne pensais pas que tu l'eusses remarqué.

— J'ai remarqué avec plaisir que vous comptiez assez sur mon dévoûment pour ne pas vous gêner avec moi.

— Avec plaisir! J'aimerais mieux que tu l'eusses remarqué avec dépit, ou tout au moins avec regret.

— Plaît-il, mon parrain? dit Marianne en s'arrêtant et en regardant encore André avec ses grands yeux noirs, nonchalamment questionneurs.

L'expression dominante de sa physionomie était celle d'un étonnement qui attend qu'on lui explique toute chose, afin de n'avoir pas la peine de chercher.

Il paraît, pensa Pierre, que je viens de dire une sottise, car je ne sais comment l'expliquer.

Il n'avait plus qu'un parti à prendre, qui était de se retirer pour couper court. — Je ne veux pas te faire marcher plus longtemps, dit-il en laissant aller le bras de Marianne, j'oublie qu'en me rapprochant de mon gîte je t'éloigne du tien. Puisque tout est convenu, je n'ai plus rien à te demander. Je t'amène ton fiancé dimanche prochain.

— Je n'ai pas encore de fiancé, répondit froidement Marianne, et, quant au projet de dimanche, il faut que votre mère consente à être de la partie, sinon c'est impossible. J'irai ce soir le lui demander, si toutefois cela ne vous dérange pas.

— Non, cela ne me dérange pas, dit un peu sèchement André, que ce ton de cérémonie impatientait et blessait réellement. A revoir donc! — Et il s'éloigna mécontent, presque chagrin.

Quelle froide petite nature! se disait-il en marchant vite, d'un pas saccadé. Étroite d'idées, personnelle, glacée, sage par crainte du qu'en dira-t-on, c'est-à-dire prude. Où avais-je l'esprit tantôt quand je me tourmentais de ce qu'il pouvait y avoir au fond de ce lac paisible? Il n'y a pas de fond du tout; ce n'est pas un lac, c'est un étang plein de joncs et de grenouilles. Ah! la province! voilà ce qu'elle fait de nous. C'était une gentille enfant, intéressante en apparence à cause de son air pensif et souffreteux. A présent c'est une fille forte, forte de sa prudence calculée et de son desséchement volontaire.

## X.

Et au bout du compte qu'est-ce que cela me fait? se dit-il encore en arrivant au seuil de sa maisonnette. Il est très gentil, mon chalet! Je l'ai calomnié ce matin. Ces murs trop blancs sont roses quand le soleil les regarde de côté. Mes plantes grimpantes ont de jolies pousses et monteront jusqu'au balcon à la fin de l'automne. C'est un vrai bonheur d'avoir un chez-soi, bien à soi, et de jouir d'une liberté illimitée. Pourquoi blâmerais-je ma tranquille filleule de songer à elle-même quand j'aspire, moi, à ne plus vivre que pour le plaisir de vivre?

— Arrive donc, mon enfant! lui cria Mme André, de la salle à manger. Il est cinq heures et demie, et ta soupe refroidit.

— Et je vous fais attendre! répondit Pierre en se débarrassant de sa gibecière, pleine de fleurs et de cailloux. Vrai, je ne pensais pas qu'il fût si tard!

Il se mit vite à table, après avoir lavé seulement ses mains à la petite fontaine de faïence bleue qui décorait la salle à manger, et, comme il fallait que sa mère fût prévenue de la visite de Marianne, tout en dînant, il raconta l'affaire.

Mme André l'écouta avec calme jusqu'au moment où il lui rendit compte du bon accueil que Marianne avait fait à la demande d'une entrevue. A ce moment, elle se montra incrédule. — Tu me fais une histoire, lui dit-elle, ou bien Marianne s'est moquée de toi. Marianne ne veut pas se marier, elle me l'a dit cent fois.

— Eh bien! elle ne s'en souvient pas, car elle affirme le contraire, ou bien elle a changé d'idée. « Souvent femme varie! » Mais qu'as-tu donc, chère mère, est-ce que tu pleures?

— Peut-être, je ne sais pas! répondit la bonne dame en essuyant avec sa serviette deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues, sans qu'elle eût songé à les retenir. Je me sens le cœur gros, et pour un peu je pleurerais beaucoup.

— Alors parlons vite d'autre chose. Je ne veux pas t'empêcher de dîner. Voyons, maman, tu es très attachée à Marianne. Je sais cela, et je crois qu'elle mérite ton amitié; mais enfin c'est une fille qui n'est pas si différente des autres qu'elle le paraît. Elle a, tout comme une autre, rêvé amour et famille, tu ne pouvais pas espérer qu'elle y renoncerait pour faire ta partie et relever les mailles de ton tricot jusqu'à la consommation des siècles? Elle a sa part d'égoïsme comme tout le monde, c'est son droit.

— Et tu crois que c'est par égoïsme que je me chagrine de sa résolution? Après tout, tu as peut-être raison. J'ai tort, allons! Je ne

veux pas me désoler devant elle. Elle va venir, il faut qu'elle me trouve aussi tranquille et aussi gaie que toi.

— Moi? dit André surpris du regard que sa mère attachait sur lui; pourquoi serais-je triste ou inquiet?

— Je pensais que tu pouvais l'être un peu.

— Tu ne t'es jamais figuré, j'espère, que je pouvais être épris de Marianne?

— Quand tu le serais, je n'y verrais pas grand mal!

— Vraiment? Confesse-toi, ma petite mère, tu avais rêvé de me faire épouser ta chère petite voisine! D'où vient que tu ne m'en as jamais dit un mot?

— Je t'en ai dit un mot, et même plusieurs mots, que tu n'as pas voulu entendre.

— Quand donc? Je jure que je ne m'en souviens pas.

— C'est qu'il y a déjà longtemps, il y a six ans maintenant. C'est au dernier voyage que tu as fait chez nous avant la mort de ton pauvre père. Tu avais alors un peu d'argent comptant. Nous souhaitions te marier pour te garder au pays. Marianne avait vingt ans. Elle n'était pas orpheline, indépendante et riche comme elle l'est à présent. Ce mariage était encore possible.

— Et à présent il ne l'est plus, répondit vivement Pierre ému. Je suis plus âgé et plus pauvre que je ne l'étais; je ne lui conviendrais pas. Je t'en prie, ma bonne mère, ne m'expose jamais à l'humiliation d'être refusé par cette personne réfléchie et dédaigneuse; ne lui parle jamais de moi! J'espère que tu ne lui en as jamais parlé?

— Si fait, quelquefois.

— Et elle a répondu?..

— Rien! Marianne ne répond jamais quand sa réponse peut l'engager.

— C'est vrai, j'ai remarqué cela. Elle est d'une prudence... qui a pour moi quelque chose d'horrible! Une femme du monde, lancée, coquette, décevante,... cela se conçoit, elle veut des adorateurs; mais une fille de campagne qui ne veut qu'un mari calcule et se tient bien autrement, c'est un bloc de glace qui ne fond sous aucun soleil.

— Tais-toi, la voilà qui arrive, dit M^me^ André, qui avait fort bien remarqué le dépit douloureux de son fils. N'ayons pas l'air de la blâmer.

## XI.

Ils avaient fini de dîner. Ils allaient au-devant de Marianne, qui approchait au petit galop cadencé de Suzon. Marianne sauta à terre

sans presque la retenir. La docile bête s'arrêta court comme si elle eût deviné sa pensée, et la suivit au pas jusque devant le chalet, d'où, prenant à gauche, elle s'en alla seule à son gîte accoutumé, un petit coin de grange qu'elle connaissait bien et qu'elle partageait avec l'ânesse de la métairie.

Marianne avait pour tout costume d'amazone une veste-camisole de bazin blanc, un chapeau rond en paille de riz et une longue jupe rayée de bleu et de gris qu'elle relevait très vite et très gracieusement sur le côté au moyen d'une ceinture de cuir *ad hoc*. Elle portait ses cheveux courts et frisés, et cette coiffure de petite fille, ajoutée à sa taille fine et peu élevée, lui donnait toujours l'aspect d'une enfant de quatorze à quinze ans tout au plus. Son teint blanc mat, légèrement bistré autour des yeux et sur la nuque, n'était ni piqué ni marbré par le soleil. Ses traits étaient délicats, ses dents très belles. Il ne lui manquait pour être jolie que d'avoir songé à l'être, ou de croire qu'elle pouvait le paraître.

— Eh bien! lui dit M^me^ André en l'embrassant, nous savons ce qui t'amène, ma chère petite. Te voilà décidée au mariage.

— Non, madame André, répondit Marianne, je ne suis pas décidée encore.

— Si fait; puisque tu veux voir le prétendant, tu es décidée à l'accepter s'il te convient.

— C'est là la question. La vue n'en coûte rien, comme disent les marchands. Consentez-vous à me l'amener dimanche?

— Certainement, ma chère petite, je n'ai rien à te refuser.

— Je vous laisse traiter en liberté ce grave sujet de préoccupation, dit Pierre André en se dirigeant vers la prairie. Les femmes ont toujours, sur ce chapitre intéressant, de petits secrets à se confier... Je serais de trop.

— Non, mon parrain, répondit Marianne. Je n'ai pas le moindre secret à confier, et je m'abstiens de toute préoccupation jusqu'au moment où votre mère et vous, vous me direz ce que je dois penser du personnage.

— Oui-da! tu attendras notre opinion pour te décider?

— Certainement.

— Je n'accepte pas une pareille responsabilité, reprit André sèchement; je ne me connais pas en maris, et je crois que tu te moques de nous en feignant de ne pas t'y connaître.

— Et comment m'y connaîtrais-je? dit Marianne en ouvrant ses grands yeux étonnés.

— Tu sais pourquoi tu as refusé ceux qu'on t'a offerts? Donc tu sais ce que tu veux, et pourquoi tu accepteras celui-ci.

— Ou un autre! reprit Marianne avec un demi-sourire. Ne vous en allez pas, mon parrain, j'ai quelque chose à vous demander.

— Ah! ce n'est pas malheureux! Voyons, tu veux savoir comment doit être le mari qui te convient?

Ils s'assirent tous trois sur un banc, Mme André au milieu.

— Non, répondit Marianne, vous ne le savez pas, car vous n'y avez jamais songé, ou vous ne me répondriez pas sérieusement, car vous ne vous intéressez pas beaucoup à mon avenir. Je veux vous demander une chose qui n'a qu'un rapport indirect avec le mariage. Je voudrais savoir si une fille dans ma position peut s'instruire sans quitter sa demeure et ses habitudes.

— Quelle singulière question elle me fait là! dit Pierre en s'adressant à sa mère; y comprenez-vous quelque chose?

— Mais oui, je comprends, répondit Mme André, et ce n'est pas la première fois que Marianne se tourmente de cette idée-là. Moi, je ne peux pas lui répondre. J'ai appris ce qu'on m'a enseigné étant jeune, c'est le nécessaire pour une pauvre bourgeoise de campagne; mais cela ne va pas loin, et il y a beaucoup de choses dont je ne parle jamais parce que je n'y entends goutte. Tout l'esprit que peut montrer une femme dans ma position, c'est de ne pas faire de questions pour ne pas montrer à nu sa parfaite ignorance. Marianne ne se contente pas d'avoir du tact et de savoir ce qui est nécessaire à l'emploi de sa vie, elle voudrait savoir causer de tout avec les personnes instruites.

— Permettez, madame André, dit Marianne, je voudrais être instruite, non pas tant pour le plaisir des autres que pour le mien. Je vois par exemple que mon parrain est heureux de se promener tout seul des journées entières en pensant à tout ce qu'il sait, et je voudrais savoir s'il est plus heureux que moi qui me promène beaucoup aussi sans rien savoir et sans songer à rien.

— Tiens! s'écria André surpris, voilà que tu mets justement le doigt sur une clé que je n'ai jamais su tourner pour découvrir le secret de ta rêverie.

— Comment, mon parrain, vous vous êtes tourmenté de savoir s'il y avait quelque chose dans ma cervelle?

— Mon Dieu, je ne dis pas cela pour toi précisément, ma chère enfant; mais la question que tu me poses, je me la suis posée mille fois. En regardant l'air profondément méditatif de certains paysans, la joie exubérante de certains enfans, l'apparence de bonheur enivré des petits oiseaux ou le repos extatique des fleurs au clair de la lune, je me suis souvent dit: La science des choses est-elle un bienfait, et ce qu'on donne à la réflexion n'enlève-t-il pas à la rêverie son plus grand charme ou à la sensation sa plus grande puissance? — Pardon, je te parle en pédant, et la manière dont je m'exprime doit te sembler ridicule. Pour me résumer, je te jure que je n'ai pas trouvé de solution, et que je compterais beaucoup sur toi

pour m'éclairer, si tu voulais prendre la peine de causer quelquefois avec nous d'autre chose que de la lessive ou du prix des volailles au marché.

— Je ne peux causer que de ce que je sais, mon parrain, et je ne connais pas les mots pour dire tout ce que je pense. Il me faudrait le temps de les chercher... Attendez! je vais essayer!

## XII.

Ils gardèrent tous trois le silence pendant quelques instans. Marianne avait l'air de faire de tête une addition de plusieurs chiffres considérables. Mme André ne paraissait pas trop surprise de ses velléités de raisonnement. Pierre seul était agité au dedans de lui-même. Il avait apparemment pris très à cœur de résoudre le problème qu'il s'était posé le matin, à savoir si Marianne était une intelligence endormie ou nulle.

Elle rompit enfin le silence d'un air un peu impatienté. — Non, dit-elle, je ne pourrai pas m'expliquer. Ce sera pour une autre fois. D'ailleurs je n'étais pas venue pour vous demander si l'instruction rendait les gens plus heureux ou plus malheureux; je voulais seulement savoir si je pouvais m'instruire sans sortir de chez nous.

— On peut, répondit Pierre, s'instruire partout et tout seul, pourvu qu'on ait des livres, et tu as le moyen de t'en procurer.

— Mais il faudrait savoir quels livres, et je comptais sur vous pour me les indiquer.

— Ce sera très facile quand tu m'auras fait connaître ce que tu sais déjà et ce que tu ne sais pas encore. Ton père était instruit, il avait quelques bons ouvrages. Il m'a souvent dit que tu étais paresseuse et sans goût pour l'étude. Te voyant délicate, il n'a pas insisté pour te détourner des occupations de la campagne, que tu préférais à tout.

— Et c'est toujours comme cela, répondit Marianne. Pourvu que je sois dehors et que j'agisse en rêvassant, je me sens bien. Si je réfléchis pour tout de bon, je me sens mourir.

— Alors, mon enfant, il faut rester comme tu es et continuer à vivre comme tu vis. Je ne vois pas pourquoi tu voudrais chercher de nouvelles occupations quand le mariage va t'en créer de si sérieuses.

— Si je me marie! reprit Marianne. Si je ne me marie pas, il faudra pourtant que j'apprenne à m'occuper pour le temps où je ne pourrai plus courir; mais voilà le soleil couché : voulez-vous faire votre partie, madame André?

Mme André accepta, et Pierre, que toute espèce de jeu agaçait, resta au jardin, marchant sur la terrasse et regardant Marianne, qui jouait

avec sa mère au salon; faiblement éclairée par une petite lampe à abat-jour vert, elle était aussi attentive à sa partie, aussi volontairement effacée, aussi impassible que les autres jours.

— Qui sait, se disait Pierre, si ce n'est pas une intelligence refoulée par un état nerveux particulier? Beaucoup de jeunes gens bien doués avortent, faute de la faculté physique nécessaire au travail intellectuel. Chez les femmes, on ne fait pas attention à ces inconséquences de l'organisation, elles prennent un autre cours et arrivent à d'autres résultats. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on leur demande de se faire elles-mêmes un état qui exige de grands efforts d'esprit ou une ténacité soutenue à l'étude. D'où vient que Marianne se tourmente de devenir une exception? Connaîtrait-elle comme moi le chagrin secret de n'avoir pas su utiliser sa propre valeur? Ceci n'est point un mal féminin. La femme a un autre but dans la vie. Être épouse et mère, c'est bien assez pour sa gloire et son bonheur.

A neuf heures, Marianne embrassa M^me^ André, tendit la main à son parrain et sauta adroitement sur le flanc de Suzon, qui était dressée à étendre ses quatre jambes pour se faire plus petite. L'amazone et sa monture étaient si légères toutes deux qu'on entendit à peine sur le sable le galop, bientôt perdu dans le silence de la nuit. La soirée était tiède et parfumée. Pierre resta longtemps immobile à la barrière de son jardin, suivant Marianne dans sa pensée, traversant avec elle en imagination le petit bois de hêtres, la lande embaumée et le clair ruisseau sémé de roches sombres. Il croyait voir les objets extérieurs avec les yeux de Marianne, et se plaisait à lui attribuer de secrètes émotions, qu'elle n'avait peut-être pas.

Le lendemain était un samedi, jour de marché à La Faille. Aller au marché, n'eût-on rien à acheter ni à vendre, est une habitude de tous les campagnards, paysans et propriétaires. C'est un lieu de réunion où l'on rencontre ceux des environs auxquels on peut avoir affaire. C'est là aussi que se débitent les nouvelles et que s'établit le cours des denrées. Pierre y allait pour lire les journaux; une fois par semaine se mettre au courant des affaires générales, c'était assez pour un homme qui voulait se détacher de la vie active.

Il passait devant l'hôtel du Chêne-Vert au moment où arrivait la patache qui dessert les diligences d'alentour, lorsqu'il vit descendre de celle de *** un beau garçon qui s'écria en venant à lui : — Me voilà! c'est moi! — et qui lui sauta au cou avec une familiarité cordiale. Ce beau garçon, bâti en Hercule, frais comme une rose et habillé à la dernière mode dans son élégante simplicité de voyageur, c'était Philippe Gaucher, qui devançait son arrivée, annoncée pour le lendemain.

— Oui, mon très cher, répéta-t-il, croyant, à voir l'air stupéfait d'André, qu'il ne le reconnaissait pas, c'est moi, Philippe...

Pierre l'interrompit. — Je vous reconnais très bien, lui dit-il en baissant la voix, mais il est inutile de crier votre nom sur les toits; vous venez ici pour une affaire qui ne réussira pas sans quelque prudence. Apprenez, mon jeune Parisien, qu'en province la première condition pour échouer, c'est de faire connaître ses projets. Voyons, vous allez venir chez moi sans traverser la ville. Prenons cette ruelle, qui est déjà moitié campagne, et dans une petite heure de marche nous serons arrivés pour le dîner.

— Une petite heure de marche avec ma valise au bout du bras? dit Philippe étonné de la proposition.

— Est-ce qu'elle est lourde? reprit Pierre en la soulevant; eh non! ce n'est rien.

— Mais j'ai encore autre chose. J'ai tout un attirail de peintre, car je compte faire ici quelques études.

— Alors je vais dire à l'hôtel qu'on vous envoie tout cela chez moi avec un homme et une brouette; moi, je n'ai aucune espèce de voiture à vous offrir, je me sers de mes jambes et ne m'en trouve pas plus mal.

— Je sais, parbleu, bien me servir des miennes, un paysagiste! et je sais aussi porter mon attirail sur mon dos quand il est bien outillé. Vous verrez ça demain, mais pour aujourd'hui je préfère l'homme et la brouette.

— Attendez-moi là, — dit Pierre, et il entra pour donner les ordres nécessaires. Au bout de cinq minutes, il vint rejoindre son hôte, et ils se mirent en marche. La première parole de Philippe étonna passablement André.

— Est-ce que vous avez beaucoup de jolies femmes dans ce pays-ci?

— Ouvrez les yeux et vous verrez, répondit Pierre en riant.

— J'ai l'habitude de les ouvrir, reprit le jeune peintre, c'est mon état, et je viens de voir passer une drôle de petite personne, à cheval, trottant comme une souris, le cheval, s'entend!

— Seule? dit André, subitement ému.

— Toute seule... sur un petit cheval gris de fer à crins noirs.

Pierre feignit de ne pas comprendre de qui il s'agissait, bien qu'il ne pût s'y méprendre.

— Et vous dites qu'elle est jolie?

— Je ne l'ai pas dit, de peur de me tromper, elle filait si vite;... mais le fait est qu'elle m'a paru charmante.

— Elle ne passe pas pour jolie et n'a pas la prétention de l'être.

— Vous savez donc qui elle est?

— Je crois que oui. Vous dites qu'elle est petite?

— Et mince comme un fuseau, mais très gracieuse, des cheveux très noirs tout frisottés, une pâleur intéressante et de grands beaux yeux.

— Enfin elle vous plaît?

— Jusqu'à présent, oui. Est-ce que, dites donc, ce serait...

— Oui, c'est... c'est la jeune personne avec laquelle votre père désire vous marier.

— M^lle^ Chevreuse? Tiens, tiens! Je la rencontre comme ça tout de suite. Est-ce qu'elle sait que je viens pour...

— Elle ne sait rien du tout, répondit Pierre d'un ton bref, et moi, je ne vous attendais que demain matin.

— C'est juste. Je suis parti un jour plus tôt pour ne pas traverser le pays pendant la nuit. Un peintre, ça veut voir! Et puis j'étais curieux de m'en faire une idée, de ce pays qui est le mien, car je suis né à La Faille, moi, tout comme vous, mon cher; mais je n'ai gardé aucun souvenir de mes premières années. Quant à la ville, ce que je viens d'en voir m'a paru affreux, mais la campagne environnante est belle, et voilà devant nous un joli petit chemin vert... avec des horizons bleus là-bas,... c'est ravissant... On s'habitue à vos gros noyers tout ronds, et par contraste vos ormes écimés et mutilés ont une physionomie très amusante. Ma foi, je me plairai bien ici, moi, et, si ma femme le veut, j'y passerai bien mes étés.

— Qui ça, votre femme? dit André en jetant malgré lui un regard d'irritation hautaine sur le jeune peintre.

— Eh bien! M^lle^ Chevreuse, ou une autre, répondit Philippe sans se troubler. Me voilà au pays avec injonction paternelle d'y trouver une femme, et promesse d'une dot, si je ne résiste pas. Je suis las de la tutelle de papa, un brave homme, vous savez, mais qui m'ennuie un peu. Ses idées ne sont pas les miennes. Il ne me tourmentera plus, il ne me reprochera plus d'être artiste quand j'aurai doublé mon avoir par le mariage. Donc, en avant le mariage, puisque mariage et peinture sont dans l'esprit de papa un seul et même terme!

— Et, à cause de la peinture que vous aimez, vous aimerez la femme, quelle qu'elle soit?

— Non, mais je serai indulgent et ne lui demanderai pas d'être une merveille d'esprit et de beauté. Quant à son caractère, il faudrait qu'il fût bien méchant pour ne pas s'arranger du mien. Je suis la meilleure pâte d'homme qui ait été pétrie par le grand boulanger de l'univers, toujours gai, amoureux de la lumière et de la liberté, riant de tout;... mais chut! voici devant nous l'écuyère de tout à l'heure. C'est bien M^lle^ Chevreuse? Doublons le pas pour que j'aie le temps de la bien regarder.

## XIII.

Marianne s'était arrêtée en effet, c'est-à-dire qu'elle avait mis Suzon au petit pas pour parler à Marichette, sa métayère, qu'elle venait de rejoindre non loin de Dolmor.

La Marichette était assise sur des sacs d'avoine à l'arrière d'une longue charrette à bœufs, que conduisait avec l'aiguillon son mari à pied. Le chemin était trop étroit pour permettre à un cheval et même à un piéton de passer entre la roue et la haie. Les bœufs n'allaient pas vite, Suzon flairait l'avoine qu'on venait d'acheter pour elle, et, reconnaissant son monde, avait allongé son nez jusque sur les genoux de la métayère, qui lui caressait le front tout en rendant compte à sa bourgeoise des moutons gras qu'elle avait vendus au boucher et des cochons qu'elle avait marchandés sans en trouver de passables à un bon prix.

Pendant ce dialogue, Marianne, laissant Suzon à elle-même, la bride passée dans son bras, avait pris l'attitude nonchalante d'une personne pensive ou fatiguée. Tout à coup, avisant une belle branche de chèvrefeuille dans le buisson, elle poussa Suzon avec le talon sans lui faire sentir la bride, et étendit ses deux bras pour cueillir la branche.

Mais au même moment le jeune Philippe, qui l'avait rejointe sans qu'elle le vît, laissant André un peu en arrière, s'élança vers le chèvrefeuille, brisa lestement la branche et l'offrit à Marianne avec l'aisance hardie et courtoise d'un enfant de Paris.

A la vue de ce beau garçon inconnu, au regard plein de feu et au sourire plein de promesses, Marianne n'hésita pas à reconnaître le prétendant. Aucun autre habitant du pays n'eût eu cette hardiesse et cette galanterie. Elle rougit un peu, puis se calma aussitôt et lui dit avec un faible sourire, sans accepter la branche fleurie :

— Merci, monsieur, ce n'est pas pour moi que je la voulais; c'était pour mon cheval, qui en est friand.

— Eh bien! répondit l'artiste sans se déconcerter, je l'offre à votre cheval, qui voudra bien ne pas me la refuser. — Et il tendit le chèvrefeuille à Suzon, qui le prit entre ses dents sans cérémonie.

Philippe s'était découvert en faisant le grand salut, qui consiste à lever le chapeau très haut et à le tenir au-dessus de la tête comme quand on acclame un souverain ou un personnage populaire. Marianne avait repris les rênes courtes dans sa main, elle fit un léger salut sans regarder Philippe, et, poussant dans le fossé Suzon, qui y entra jusqu'aux genoux, elle dépassa lestement et adroitement les

grands moyeux de la charrette, les grandes cornes des bœufs, et disparut au galop dans le chemin tournant.

Pierre sut gré à Marianne de cette sortie bien exécutée. Le moindre accident eût mis d'emblée Philippe au cœur de la situation. — Eh bien! dit-il à l'artiste en dissimulant un rire ironique, vous l'avez vue à votre aise?

— Charmante! répondit Philippe, la distinction même, de l'esprit, de l'aplomb, de la coquetterie aussi! Une vraie femme enfin! Quel âge a-t-elle donc? Mon père dit qu'elle est plus âgée que moi; c'était une plaisanterie, elle a l'air d'une pensionnaire.

— Elle a vingt-cinq ans.

— Pas possible!

— Je vous le jure. Elle ne voudrait pas que l'on cachât son âge.

— Eh bien! ça m'est égal, on n'a que l'âge qu'on paraît avoir. Moi, barbu déjà comme un Turc, on me donne justement l'âge qu'on ne lui donnerait pas; on pourra nous peindre dans le même cadre et ça donnera quelque chose de très assorti, la force et la grâce, sujet classique.

— Alors vous voilà décidé?

— Oui, puisque me voilà épris.

— Vous ne doutez pas du succès?

— Pas du tout.

— Vous êtes heureux de compter ainsi sur vous-même.

— Mon cher André, je compte sur deux choses qui sont en moi, la jeunesse et l'amour. Ce sont deux grandes puissances : l'amour, qui se sent et se communique, la jeunesse, qui donne la confiance de se risquer et de s'exprimer. Il n'y a pas de vanité à dire qu'on est jeune et amoureux.

— Vous avez raison, répondit Pierre, devenu triste et abattu. Il n'y a de vanité ridicule que chez ceux qui ont perdu la fraîcheur de l'inexpérience et l'ingénuité du premier mouvement.

Ils étaient arrivés à un endroit où le chemin, devenu plus large, leur avait permis de dépasser la charrette, et ils approchaient du chalet de Pierre André. Au loin, sur le même chemin, qui gagnait la hauteur, ils aperçurent Marianne, qui avait remis sa monture au pas.

— Elle ne galope plus, dit Philippe. Qui sait si elle ne pense pas à moi?

Elle y pense à coup sûr, se dit Pierre en lui-même avec une sorte de déchirement.

GEORGE SAND.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LES

# MÉMOIRES DE GREVILLE

*The Greville Memoirs, a Journal of the reigns of king George IV and king William IV,* by the late Charles C. F. Greville esq., edited by Henry Reeve, registrar of the Privy Council, London 1874.

L'ouvrage dont nous allons parler a rencontré des chances diverses. Au premier moment, les grands journaux anglais l'ont présenté au public comme intéressant, curieux, rempli de détails précieux pour l'histoire contemporaine, et se sont hâtés d'en extraire les passages les plus vifs, sans en atténuer le sens ni l'expression. Ce n'est que plus tard et lorsque la curiosité générale était ainsi excitée et satisfaite qu'un des critiques les plus estimés du *Quarterly-Review* a dénoncé cette publication comme intempestive et coupable. A l'instant même, l'orage qui couvait peut-être au sein de la société anglaise a éclaté dans une polémique d'une âpreté singulière. Les attaques ont été, comme sur un mot d'ordre, dirigées à la fois contre Ch. Greville et l'éditeur de ses mémoires, M. Reeve, à qui l'on a reproché d'avoir mis au jour des confidences qu'il eût mieux valu tenir secrètes. On s'exagérait peut-être la portée des révélations d'un journal commencé il y a plus d'un demi-siècle, et dont les dernières lignes ont été écrites il y a trente-sept ans : elles n'apprennent rien de nouveau aux amateurs de scandales, et dans un ordre d'idées plus rigoureux, s'il y a des indiscrétions blâmables, l'effet s'en trouve singulièrement atténué à cette distance.

La société anglaise se montre donc, à notre sens, un peu trop susceptible lorsqu'elle se croit attaquée dans sa propre *respectabi-*

*lité* par quelques traits qui sont demeurés comme l'aiguillon dans la piqûre. Combat-elle uniquement pour la cause de la justice et de la vérité? Ne cache-t-elle pas derrière ce saint étendard ses passions personnelles, son orgueil de race, et l'estime qu'elle fait d'elle-même? On peut le lui demander sans blâmer entièrement cet esprit de solidarité qui unit dans une défense commune l'individu à la nation. Toutefois il faut être juste envers tous et reconnaître que, si Greville a parfois parlé avec trop de rigueur de ce qui se passait sous ses yeux, s'il a employé des épithètes malsonnantes, s'il a jugé trop sévèrement des personnages considérables, ses détracteurs vont aussi trop loin quand ils qualifient de *flèches empoisonnées* les traits de sa satire et les présentent isolément au public de manière à leur donner plus de relief. Au témoignage même de l'écrivain qui a le premier ouvert le feu contre Greville, celui-ci dans le commerce de la vie n'avait rien qui justifiât les accusations portées contre lui depuis la publication de ses mémoires. « Avec les années, Greville s'était fait, par le seul empire du caractère, du tact, de l'observation et de l'expérience, une si haute réputation de jugement qu'il était devenu une sorte d'arbitre, non-seulement dans les affaires d'honneur, mais dans les différends de toute sorte qui s'élevaient soit dans la société, soit dans le monde littéraire ou politique. Quoique ses amis, à cause de ses manières habituelles, l'appelassent en plaisantant *le grincheux* (*the gruncher*), Greville avait un excellent cœur, recueillait de nombreuses sympathies et montrait un véritable empressement à obliger ou à rendre des services essentiels. »

Écrites au jour le jour dans le laisser-aller de la vie courante, les notes de Ch. Greville sont restées dix ans entre les mains de M. Reeve, à qui son ami les avait léguées, se fiant à son zèle et à sa discrétion pour les publier à un moment donné. L'heure était-elle venue? C'est ce dont les lecteurs de la *Revue* pourront juger lorsque nous aurons mis sous leurs yeux ce rapide aperçu d'un ensemble assez considérable.

## I.

Charles Cavendish Fulke Greville, petit-fils, par sa mère, du duc de Portland, arrière-petit-fils de lord Warwick et cousin du duc de Devonshire, appartenait, par sa naissance, à la plus haute aristocratie de l'Angleterre; mais, cadet de famille, il devait se créer par lui-même une carrière; son nom lui donnait toutes facilités pour la choisir. Lord Bathurst le prit auprès de lui à l'âge de dix-huit ans comme secrétaire intime; bientôt après il obtenait l'emploi de se-

crétaire de la Jamaïque, sinécure richement rétribuée, où il fut toujours représenté par un délégué. Ce brillant début ne lui a laissé, le croirait-on? que des regrets. Parlant plus tard avec de justes éloges de lord Bathurst, il ne peut se défendre de reprocher à ce premier et puissant protecteur de ne l'avoir pas suffisamment initié aux affaires publiques, et de l'avoir, lui, jeune homme, abandonné à cette vie de dissipation vers laquelle il ne se sentait que trop facilement entraîné.

Tout mondain qu'est ce gentilhomme accompli, il porte en son for intérieur une inquiétude secrète dont l'amertume se mêle à ses sentimens, à ses actions, à ses succès même, et le rend injuste envers le sort, qui l'a si bien traité. Il n'appartient qu'aux natures élevées de reconnaître leur déchéance et d'en souffrir, et c'est ce qui arrive à Greville alors que, dans la fréquentation habituelle des hommes éminens qui sont l'honneur de l'Angleterre, il s'exagère le sentiment de son infériorité. Ces tristes retours sur le gaspillage de ses belles années ne prennent naturellement leur place que bien plus tard dans son journal. Lorsqu'il le commence, en 1818, la vie se présente à lui sous de moins sombres couleurs; à peine âgé de vingt-cinq ans, il avait été nommé membre du conseil privé, fonctions qu'il exerça pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort, en 1865. La portion de ses notes livrée aujourd'hui à la publicité comprend les règnes de George IV et de Guillaume IV. Appelé dans les conseils de ces deux souverains, Greville s'est trouvé à même d'étudier de près les mœurs d'une cour dont il nous fait un tableau des moins flattés.

Accueilli dans l'intimité du duc d'York, second fils de George III, Ch. Greville nous donne sur ce prince, dont on a si peu parlé, quelques détails qui ne laissent pas que d'intéresser à la destinée assez mélancolique de ce fils de roi qui pouvait être appelé au trône et termina de bonne heure son existence parfaitement obscure. Il vivait à Oatlands, près de Weybridge, dans une sorte de retraite où l'avaient relégué l'indifférence de son frère George IV et la défaveur du duc de Wellington. Là, quelques amis l'entouraient, et il prenait, au dire de Greville, trop de plaisir à la liberté de leur langage et de leurs manières. Greville a conservé de la reconnaissance pour ce prince, qui le traitait avec bienveillance, et dont il se sentait rapproché par une conformité de goûts. Le duc d'York aimait les chevaux, et lui avait donné la direction de son écurie de courses. Ce genre d'occupations et d'émotions si franchement anglaises, auxquelles Greville n'a jamais cessé de se livrer jusqu'à la satiété, lui a toutefois inspiré les réflexions suivantes : « la nature dégradante de ces plaisirs, écrit-il quelque part, nous donne conscience de l'abaissement de notre intelligence; c'est comme l'abrutissement de

l'ivresse, et, quand je viens à y réfléchir, ces pensées me tourmentent au point de changer mon plaisir même en souffrance. » Les impressions de Ch. Greville sont différentes quand il tourne ses regards vers des objets plus sérieux, vers la politique surtout, qui tient dans son journal une place des plus importantes. Tory modéré, mais très entier dans ses convictions, on le voit, au milieu des agitations de la vie du monde, dans les cercles, sur le champ de courses, en tous lieux, toujours préoccupé des affaires publiques et cherchant constamment à prendre part à ce jeu secret dont il connaît toutes les combinaisons. L'intérêt réel de ses mémoires commence au moment où Greville entre en plein dans le mouvement et dans la discussion des grandes causes qui agitèrent l'Angleterre : celle de l'émancipation catholique est la première à laquelle il se mêle avec une activité fiévreuse et toute désintéressée. Cette mesure de justice faisait partie de la politique de Canning, qui en fit la condition de sa rentrée au ministère en 1827. Il fallait la forte volonté de l'homme d'état pour lutter contre les difficultés qu'il rencontrait du côté du roi et des dissidens. On sait comment il fut surpris par la mort en pleine lutte. Un ministère dirigé par lord Wellington prit sa place et, on peut le dire, sa succession, puisque, contrairement à l'espérance du roi, ce cabinet tory se vit à son tour dans l'obligation de présenter derechef le bill qui lui était si antipathique. Greville a connu la raison déterminante de ce changement de politique; il l'a consignée dans son journal longtemps avant la récente publication de la lettre par laquelle sir Robert Peel démontrait à lord Wellington la nécessité impérieuse de cette mesure de justice dans l'intérêt de la pacification de l'Irlande.

« Je vois, dit Greville, un grand nombre de libéraux fort agacés, et non sans raison, de ce que le duc de Wellington aura l'honneur d'une mesure à laquelle ils ont, pour leur compte, si longtemps travaillé en vain. Il est curieux d'un autre côté de voir la grimace que font les tories pour avaler la pilule amère... Le duc de Cumberland a excité le roi jusqu'à la frénésie... Jamais il n'y eut d'homme plus méchant que le duc de Cumberland... M^me^ de Lieven a toute sa confiance;... il lui dit tout, et fait d'elle son intermédiaire auprès du parti d'Huskisson, animé d'une haine égale pour le duc de Wellington... On ne saurait concevoir, à moins de s'y associer comme moi, les alternatives de crainte et d'espoir et les intrigues de toute nature auxquelles se livrent les partis. »

Sans entrer avec Greville dans le détail des incidens que chaque jour voit se produire, nous tâcherons, avec son aide, d'en noter les principaux traits, et de faire apparaître la physionomie de quelques-uns des personnages qui combattent dans cette immense mêlée. Ses notes, écrites parfois avec une précipitation un peu confuse, rendent

à merveille l'agitation produite à cette époque dans le public par les phases imprévues des grands débats qui se livraient au parlement. « Il se passera bien du temps, disait à Ch. Greville son ami Vesey Fitz-Gerald, alors membre du cabinet, avant que tous les incidens et toutes les difficultés de l'affaire soient suffisamment connus, et quand ils le seront, on verra combien les difficultés furent grandes et combien les incidens en ont été curieux. » Il semble que Ch. Greville ait pris à tâche de répondre à l'attente du ministre en puisant à toutes les sources d'informations, et en cultivant l'intimité des hommes qui pouvaient le mieux le tenir au courant des mouvemens de la politique.

Non-seulement Ch. Greville rencontrait de merveilleuses facilités pour apprendre de ses amis politiques tout ce qu'il lui importait de savoir pour satisfaire un esprit aussi pénétrant que le sien, mais il trouvait également l'occasion d'exercer du côté de la cour son rare talent d'observation. C'est pourquoi cette portion de son journal abonde en scènes curieuses. On lui a reproché d'avoir, en dévoilant les secrets de ces hautes régions, abusé de la confiance dont on y faisait preuve à son égard. Il semble au contraire que le roi George IV n'ait jamais témoigné à Greville qu'une bienveillance banale, et les secrets trahis ne sont, à vrai dire, que ceux connus de tout l'entourage. Greville a puisé ses renseignemens aux sources les plus diverses, depuis les conversations du duc de Wellington jusqu'aux récits du vieux valet de chambre Batchelor. Il tient de la bouche du jeune lord Mount Charles, fils de lady Conyngham, des détails authentiques, mais qui ont déjà circulé parmi les familiers de la cour. Personne ne pouvait ignorer que lady Conyngham occupait auprès du monarque la place de l'épouse répudiée, et cela sans aucun mystère, sans que George IV prît soin de dissimuler le crédit de la favorite ou les dons qu'il lui faisait des plus riches joyaux, de ceux même qui étaient un héritage de famille, et des saphirs qui avaient jadis appartenu aux Stuarts. Greville n'a donc fait que nous rendre au vrai la chronique d'une époque et nous montrer à nu le caractère de George IV, mélange de faiblesse et de despotisme, recouvert toutefois d'une certaine bonne grâce extérieure. Cette belle apparence qui distinguait le roi (*his fine deportment*, comme le dit de lui le pauvre maître de danse d'un roman de Dickens), ne perdait son prestige que sur ceux qui, le voyant de trop près, pouvaient apprécier les conséquences de son égoïsme, la bizarrerie de ses caprices et l'étroitesse de son esprit. A l'égard de ses anciens serviteurs, il passait, sans motif, du plus fol engouement à la haine la plus violente. C'est ainsi qu'il en avait agi avec sir William Knighton, son médecin, devenu son trésorier, qu'il prenait plaisir à

humilier en public, mais qui le dominait cependant de telle sorte qu'en 1827 Greville pouvait écrire ces lignes :

« Canning, détesté par le roi à cause de son libéralisme, repoussé par l'aristocratie, peu aimé de la nation, sans appuis dans le parlement, sera premier ministre. Le roi, hésitant, irrésolu, va nommer un homme qu'il redoute et dont il abhorre les principes et les opinions, et cela sous l'influence et par les conseils de son médecin. »

Un peu plus tard, sir W. Knighton est remplacé dans la faveur de son maître par le chirurgien O'Reilly, uniquement parce que celui-ci lui apporte tous les commérages (*tittle-tattle*) des voisins. Ce sont des amis et des serviteurs de cette sorte qu'il faut au roi, dit Greville; avec eux, il s'abandonne en toute liberté à son naturel, et de familiarité, il n'en a jamais que dans la société de ses inférieurs. Greville ajoute pourtant que, si la bonne grâce particulière à George IV ne vient pas d'un fonds de bonté véritable, elle lui sert du moins à effacer en un moment toute une série de mauvais procédés. « Il faut qu'avec lui tout le monde soit gai et à son aise, et que l'on écoute bien ses histoires. »

« Hier, dit-il, j'étais chez le duc de Wellington, à un fort grand dîner donné en l'honneur de M^mes^ d'Escars et du Cayla, celle-ci venue en Angleterre pour faire à notre gouvernement certaines réclamations assez mal fondées, ce que le duc lui a brusquement déclaré en se mettant à table... Il a causé avec moi très longuement au sujet du roi, du duc de Cumberland et de sa querelle avec ce dernier... Le roi, selon lui, est spirituel et amusant, mais, avec une mémoire surprenante, il est fort *inexact* et raconte sans cesse des histoires dont ses auditeurs savent très bien que les détails sont parfaitement faux... Il est on ne saurait plus ingénieux à détourner habilement la conversation, si le sujet lui déplaît... Je me suis fait une loi de ne jamais l'interrompre, me disait lord Wellington, et quand il tâche d'éluder ainsi une conversation qui a trait à des affaires importantes, je le laisse parler autant qu'il lui plaît, et je remets ensuite tout tranquillement l'affaire sur le tapis, de manière qu'il ne puisse m'échapper. Je le connais si bien que je sais l'amener à ce que je veux. Quelqu'un qui ne le connaîtrait pas, et qui se laisserait intimider, aurait les plus grandes difficultés à s'en tirer comme moi. Une particularité remarquable, c'est qu'il ne redoute au monde que le ridicule. Il ne reculerait pas devant des entreprises incertaines ou périlleuses; il aimerait assez au contraire à braver le danger, mais le ridicule, il le craint par-dessus tout. Voilà pourquoi le duc de Cumberland, dont il connaît l'esprit moqueur, a pris sur lui un tel ascendant, de même que lord Anglesey. Il les hait tous deux en proportion de la peur qu'ils lui inspirent. »

Lord Wellington généralement ne ménage pas le roi, dont il a une assez pauvre opinion. A son tour, Greville juge le noble duc sous différens aspects, et, malgré quelques contradictions, il nous laisse de lui une impression qui doit être vraie, bien qu'elle contrarie à un certain degré l'idée que notre patriotisme en souffrance a conservée du vainqueur de Waterloo. A l'égard du général d'armées, Greville est d'accord avec toute l'Angleterre; mais l'homme d'état essuie en mainte rencontre les traits de sa critique. Il ne peut lui pardonner son torysme exclusif, si peu en rapport avec les besoins de la société moderne, et traite sévèrement la plupart de ses actes politiques; en ce qui touche les relations sociales, le duc se montre si bienveillant, s'ouvre à lui avec tant de confiance, témoigne à toute sa famille, en particulier à son frère Algeronn, devenu son secrétaire intime, une affection si constante, que Greville reste habituellement sous le charme quand il sort d'un de ces entretiens qu'il a souvent avec le grand homme. C'est aussi le témoignage que lui rendent ses collègues. « Si le duc de Wellington se montre, disent-ils, jaloux de son autorité et ne permet à personne de s'y soustraire, il n'a d'ailleurs dans ses manières avec tous que franchise, politesse et bonne humeur. »

Pour bien comprendre l'esprit des mémoires de Greville, il faut se placer au point de vue d'un homme tout à la fois occupé, amusé et désabusé du spectacle des choses humaines, plus sceptique en apparence qu'en réalité, et plus passionné au fond qu'il ne lui convient de le paraître. Sensible à certaines impressions, son jugement peut se trouver modifié par des circonstances extérieures, mais on s'aperçoit qu'il a le goût du bien et l'amour de la justice. Dans cette grande question de l'émancipation catholique, il s'est dès le début rangé du parti des opprimés. Sans avoir nulle sympathie pour O'Connell, il voudrait voir triompher sa cause. A dater de 1829, le grand agitateur de l'Irlande reparaît fréquemment dans ces pages, où sont dépeintes les agitations de ce malheureux pays. Greville blâme le ministère de persécuter l'homme qui exerce une si grande action sur ses compatriotes par son caractère personnel et par l'ardeur qu'il apporte à soutenir leurs droits.

« On le traite ici, écrit Greville, avec indignité; puis ce sont des plaintes de sa violence. Après tout, ne doit-il pas s'adresser aux Irlandais dans le langage qui leur convient le mieux? S'il n'avait pas été violent, il ne serait pas ce qu'il est, et jamais l'Irlande n'eût été émancipée. »

Après bien des vicissitudes qui le tinrent longtemps en dehors de la chambre des communes, dont l'esprit de routine et d'intolérance persistait à l'exclure, O'Connell vint enfin s'y asseoir, non loin de

son collègue écossais Brougham, qui, non moins habile que lui dans l'art de la parole, se servait aussi de cette infinie puissance sur l'esprit des hommes pour la mettre au service de passions peut-être moins généreuses. Brougham, par son caractère original, ses travers singuliers, ses grands talens, ne cesse pas d'exciter la moquerie ou de provoquer l'admiration chez Greville. Depuis le procès de la reine Caroline, c'est lui qui occupe constamment la scène. Il a grandi et pris sa place comme un des chefs les plus habiles de l'opposition, manœuvrant en tout sens avec une incroyable dextérité. Greville se complaît à nous le montrer sous les traits les plus divers. Nous lisons dans son journal, à la date de 1828 :

« J'ai passé quelques jours à Panshanger, où j'ai rencontré Brougham. Il y est resté du samedi au lundi matin, et depuis l'heure de son arrivée jusqu'à celle de son départ, il n'a pas cessé un moment de parler. La réunion était agréable, Luttrel, Rogers, etc., mais il était comique de voir ce dernier, si vexé de ce que Brougham eût accaparé toute la conversation, qu'il ne pouvait prendre sur lui de faire semblant de l'écouter avec plaisir. Sans tenir compte de ce qu'est Brougham dans la vie publique, sa gaîté presque enfantine, son entrain continuel, sa plaisanterie mordante et d'ailleurs sans méchanceté, ses prodigieuses connaissances, la facilité avec laquelle il manie tous les sujets, depuis le plus sérieux jusqu'au plus frivole, en faisant preuve d'un esprit inépuisable, au courant de toutes choses et qui n'oublie rien, tout en lui m'a laissé l'impression d'un homme très rare. Rogers disait le jour de son départ : « Ce matin, Solon, Lycurgue, Démosthène, Archimède, Newton, lord Thesterfield et bien d'autres nous ont quittés en chaise de poste... » Après tout, Brougham est un vivant exemple, et très frappant, de l'insuffisance des plus magnifiques facultés, si elles ne sont accompagnées d'autres dons que l'on a peine à définir, mais qui équivalent à ce qu'est le *lest* pour un navire. Brougham s'est élèvé à une certaine hauteur; il a une grande réputation; il se fait au barreau de beaux revenus, mais, comme avocat, il est dépassé par des hommes d'un mérite médiocre, comme homme d'état, on ne juge pas généralement qu'il soit digne d'aspirer aux grands emplois. Bien qu'il passe pour un habile avocat et un orateur très admiré, son caractère n'impose point le respect, et ses talens n'inspirent pas la confiance. »

Cette appréciation de Greville sera confirmée par les faits à mesure que les événemens se dérouleront dans la suite de son journal, et que Brougham, parvenu au premier rang, donnera l'essor tantôt à ses plus brillantes facultés, tantôt à ses défauts éclatans. D'autres personnages, non moins illustres en différens genres, sont dépeints avec cette même vérité par des traits pris sur le vif. C'est ainsi que, dès le début de ses mémoires, Greville nous raconte les journées

qu'il a passées à Roehampton, dans la société de Mackintosh, de Washington Irving, de Thomas Lawrence, de Luttrell, de la princesse de Lieven et de lord Melbourne; nous entrevoyons avec plaisir les coryphées de cette réunion de gens d'esprit : ce sont avant tous les poètes Moore et Rogers. Greville fait un rapprochement curieux de ces deux favoris du public :

« Les poésies du premier, dit-il, semblent licencieuses, tandis que celles du second sont si pures qu'elles doivent leur popularité au soin scrupuleux avec lequel il en a écarté toute indélicatesse; cependant quel contraste entre *la vie* et *les ouvrages* de ces hommes ! Moore, un modèle de régularité conjugale et domestique, Rogers le plus grand *sensualiste* que nous ayons jamais connu. »

Dès qu'on voit apparaître la princesse de Lieven, on est sûr qu'elle va jouer un rôle actif. Greville passe alternativement avec elle de l'attrait à l'éloignement, mais on voit qu'il est bien aise de s'instruire auprès de cette moderne Égérie des secrets de la politique et des subtilités de la diplomatie, qu'elle connaît si bien. « J'ai rencontré, dit-il, M^me^ de Lieven, toujours plus gracieuse, plus avide de nouvelles et plus méchante que jamais. » Cette ambassadrice de Russie, en servant d'une manière occulte les desseins de sa cour, est mêlée ostensiblement à toutes les intrigues de celle de George IV. Elle déteste le duc de Wellington : elle se lie avec ses ennemis et use de sa faveur auprès du roi pour essayer de le combattre sans toutefois y parvenir.

Les incidens relatés par Greville n'ont souvent d'autre intérêt que celui de l'*actualité*, pour nous servir de ce mot moderne, mais il n'est pas indifférent de les rattacher à des faits plus importans ou de connaître les nuances de caractère de tels ou tels personnages qui ont eu leur jour, quelquefois seulement leur *quart d'heure* de célébrité. Les détails, même les plus fugitifs, consignés dans des mémoires véridiques, en apprennent souvent plus sur leur compte que de longs développemens; ils entrent d'ailleurs tout naturellement dans le cadre d'un journal et animent, sans l'interrompre, le récit des faits, dont ils facilitent l'intelligence.

Au printemps de 1830, Ch. Greville traversa la France pour se rendre en Italie. Nous empruntons à ses aperçus rapides sur les salons français le récit d'une de ses soirées de Paris :

« J'ai dîné, écrit-il, chez M. de Flahault avec le prince de Talleyrand, M^me^ de Dino, le général Sébastiani, M. Bertin de Vaux, le duc de Broglie et Montrond. Sébastiani et Bertin de Vaux sont députés et appartiennent à l'opposition la plus éclairée. On a tout le temps parlé politique, ce qui m'a vivement intéressé. Bertin est d'apparence tout

semblable à Tierney, et malin comme lui. Il est le frère du propriétaire des *Débats* et directeur lui-même de ce journal. Sébastiani est solennel et important. Le duc de Broglie est l'homme de France le plus estimé. Tous s'accordaient à dire que le ministère ne se soutiendrait pas longtemps... Talleyrand se montre l'un de ses plus vifs adversaires... Il dit qu'il est impossible de prévoir le résultat de la lutte, non-seulement pour la France, mais pour l'Europe entière, si le roi pousse les choses à l'extrême, et semble étonné que les nations étrangères, l'Angleterre surtout, ne paraissent nullement comprendre à quel point elles sont intéressées dans cette grave question. Il m'a paru terriblement vieilli, quoique plein de vigueur encore, et prenant intérêt à toutes choses. Après dîner, ces messieurs se sont mis à part pour causer avec animation. M^me^ de Flahault (lady Keith) est plus violente que son mari, et leur maison est le rendez-vous habituel de l'opposition libérale. La bataille doit commencer à la chambre des députés lundi prochain à propos de la discussion de l'adresse. Talleyrand prédit que ces trois semaines seront l'une des périodes les plus importantes traversées par ce pays depuis la restauration. »

L'homme d'état expérimenté avait de bonnes raisons pour appuyer sa prédiction. Déjà, avant de quitter l'Angleterre, Greville avait pu deviner dans quelle agitation il allait trouver la France. L'année précédente, au mois d'août 1829, quand le ministère Polignac prit la direction des affaires, il écrivait à ce propos :

« En France, l'agitation des esprits est au comble. Le roi ne fait, dit-on, que pleurer. On dit encore que Polignac a la fatale obstination des martyrs, genre de courage le plus dangereux de tous... Aberdeen disait l'autre jour, chez M^me^ de Lieven, qu'il regardait le nouveau ministre de Charles X comme fort capable, et le duc de Wellington assurait que c'était le plus habile ministre qu'il y ait eu en France depuis 1815. »

Greville goûte les enchantemens du voyage d'Italie avec plus de vivacité qu'on ne devait s'y attendre d'après le ton ordinaire de ses mémoires. Cette liberté d'esprit qu'il applique à tout le rend peut-être moins accessible à certains préjugés de sa nation, et nous remarquons en lui une sorte de tendance à se laisser gagner par les impressions de cette atmosphère toute catholique.

Retournant en Angleterre au mois de juin 1830, Greville apprit en route la mort de George IV et l'avénement de Guillaume IV. Grande était sa curiosité, car il était permis de douter de la sagesse du souverain dont il parle en ces termes :

« Jamais élévation n'a été semblable à celle du nouveau roi. Jusqu'à présent, sa vie s'est passée dans l'isolement, dans l'obscurité, dans la pauvreté. Entouré d'une nuée de bâtards, sans amis, sans considération,

il s'était rendu ridicule par ses manières grotesques et par son habitude de se mêler de tout. On ne l'invitait nulle part. Personne ne songeait à lui accorder la moindre marque d'attention. Cela a ainsi duré quarante ans, jusqu'au moment où Canning a songé tout à coup à le nommer grand-amiral... Après la mort de Canning et l'entrée aux affaires du duc de Wellington, on lui retira sa charge, et il retomba dans l'oubli... La mort du duc d'York en a fait l'héritier du trône. Sa fortune s'étant relevée, et ses habitudes étant devenues plus régulières, il a repris quelque crédit. A peine le roi George était-il mort que l'on comprenait déjà que, si la perte n'était pas grande, on n'avait pas beaucoup gagné au change. La presse entière n'a d'ailleurs qu'un cri contre le feu roi, dénonçant ses folies, ses vices, ses méfaits de toute sorte, si nombreux et si éclatans. »

A cette oraison funèbre, Greville ajoute des détails à peine soupçonnés et qui justifient jusqu'à un certain point une telle sévérité. On découvre en effet, après la mort de George IV, des preuves d'avarice poussées jusqu'à la manie, et qui contrastent de la façon la plus singulière avec ses prodigalités sur d'autres points. Ainsi s'explique le peu de respect qui s'attache à sa mémoire. Son successeur a du moins un meilleur naturel, si ses facultés sont médiocres.

« Dans sa nouvelle fortune, dit Greville, Guillaume IV n'a oublié aucun de ses anciens amis ou de ses fidèles serviteurs... Après tout, il a l'air d'avoir un bon cœur et de bonnes intentions... On remarque cependant chez lui d'étranges bizarreries. La nature dut être en belle humeur le jour où elle mit le prince au monde. Il faut croire qu'elle se trouvait dans cette joyeuse disposition qui fait produire à certains grands artistes leurs caricatures les plus comiques. L'étiquette est une chose qu'il ne peut comprendre... Il court sur lui une foule d'histoires inventées à plaisir. Ses aventures, car on ne saurait les nommer autrement, sont une source perpétuelle d'amusement pour ses fidèles sujets. »

Ce monarque débonnaire, qui, au dire de Greville, a toutes les allures d'un *gentilhomme campagnard*, figure dans le premier dîner officiel, où il dut paraître d'une manière assez caractéristique pour que nous donnions la scène tout entière :

« Hier matin, le roi a annoncé au duc de Wellington qu'il viendrait dîner chez lui, en sorte que le duc a été obligé, au milieu de son déjeuner, d'ordonner tous les préparatifs de ce repas. Dans la matinée, Guillaume IV avait voulu mener à Windsor le roi de Wurtemberg, et, à l'heure où le duc l'attendait, il en revenait seulement, par Hyde-Park. Une foule de personnes à pied et en voiture stationnaient près d'Aps-

ley-House, et restèrent là pour l'attendre. Le duc, quand on vint lui annoncer qu'on apercevait la voiture du roi, descendit en toute hâte, tête nue, et demeura sur le seuil de sa porte, au milieu de ses valets et des gens de toutes conditions, afin de le voir aussi passer. Sa majesté, ayant conduit le roi de Wurtemberg chez Grillon, n'arriva à Apsley-House qu'à huit heures un quart. Il s'y trouvait environ quarante-cinq personnes, mais point de femmes. La moitié des ministres et presque tous les ambassadeurs étrangers s'y trouvaient avec un mélange de monde assez hétérogène. J'étais à la soirée de lady Salisbury quand le duc de Sussex vint faire à Sefton le récit sommaire de ce qui s'était passé et du discours adressé par Guillaume IV à la compagnie. « Vous et moi, milord, dit le duc de Sussex, nous sommes de vieux whigs, ainsi je puis vous avouer que j'ai été assez surpris des paroles du roi... » J'allai ensuite chez Crocford, où je trouvai Matuscewitz, qui nous raconta le dîner. Les deux rois s'étaient rendus à table en se donnant le bras, et le duc les suivait. Le roi s'assit entre lui et le roi de Wurtemberg. Après dîner, la santé royale ayant été portée, Guillaume IV remercia en peu de mots, sans se lever, promettant d'en dire davantage quand il proposerait lui-même un toast. Un peu auparavant, il avait chargé Douro d'aller dire aux musiciens de jouer leur valse la plus joyeuse pour le moment où il porterait son toast. Alors il commença par proposer de boire à la santé de la reine de Wurtemberg, ce qu'il accompagna de grandes louanges pour elle, vantant le bonheur conjugal du roi, thème assez peu agréable à celui-ci, car la fidélité conjugale n'est pas son fort. Ensuite il dit de nouveau à Douro d'ordonner aux musiciens de jouer l'air *le Conquérant s'avance*, puis il se leva. Comme toute la compagnie en faisait autant, il la pria de se rasseoir, et ajouta qu'il était depuis trop peu de temps sur le trône pour savoir si l'étiquette voulait qu'il parlât assis ou debout ; à tout hasard, comme il avait toujours eu l'habitude de parler sur ses jambes, il y resterait encore cette fois. Alors il proposa la santé du duc, et, la faisant précéder d'un long discours, il commença par une comparaison entre son hôte et le duc de Marlborough, remonta jusqu'au règne de la reine Anne, rappela que le duc de Marlborough avait de son temps reçu l'appui de son gouvernement, tandis que le duc de Wellington avait été si peu soutenu au début de sa carrière, alors qu'après la bataille de Vimeiro il avait eu contre lui toutes les forces du pays. Il dit encore que, malgré toutes ces difficultés, la carrière du duc n'avait été qu'une longue suite de victoires sur les armées de la France. A ce moment, s'apercevant de la présence de Laval, l'ambassadeur du roi Charles X, il se tourna vers lui, et lui dit : « Souvenez-vous bien, duc de Laval, quand je parle de victoires sur les armées françaises, que ces armées n'étaient pas celles de mon allié et ami le roi de France, mais qu'elles étaient commandées par l'homme qui avait usurpé son trône et contre lequel vous avez vous-même combattu. » Il est revenu encore à la carrière du

duc; il a repris sa comparaison entre lui et Marlborough, et, finissant par une allusion à lui-même et à sa politique, il a terminé en disant qu'à son avénement il avait trouvé le duc au ministère, et qu'il l'y avait maintenu parce qu'il pensait que son administration avait été et serait encore heureuse pour le pays; cette confiance absolue qu'il lui accordait, il était bien aise d'annoncer à tous ceux qu'il voyait autour de lui, à tous les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères, à tous les hauts personnages présens, qu'il la lui conserverait aussi longtemps qu'il serait sur le trône. Le duc a remercié le roi en quelques mots. Quant à la compagnie, elle était restée stupéfaite en entendant ce discours plein de déclarations si extraordinaires. Matuscewitz m'a assuré que de sa vie il n'avait été si étonné... Falck m'a fait un délicieux récit du *speech* et de l'attitude de Laval; celui-ci, ne comprenant pas un mot d'anglais, a cru tout le temps que le roi adressait des complimens à son souverain et à la nation française; il voulait se lever pour saluer, tandis qu'Esterhazy le retenait par le pan de son habit, et que le roi, la main étendue, tâchait d'arrêter son élan. Il ajoutait que tout cela était du plus haut comique. »

Ce banquet avait lieu à Apsley-House le 26 juillet 1830, et par une étrange coïncidence c'était le lendemain que paraissaient les fatales ordonnances qui devaient renverser le trône de Charles X. Elles ne furent connues en Angleterre que le 29. Les dépêches à cette époque arrivaient lentement, et l'on ignore pourquoi l'ambassadeur d'Angleterre ne fut pas le premier à informer son gouvernement de ce qui venait de se passer à Paris. Lord Aberdeen en apprit la nouvelle inattendue par la voie du *Times*.

## II.

La chute du ministère tory devenait probable au lendemain même du jour où son pouvoir avait semblé si affermi par les paroles mêmes du roi. On s'inquiétait fort en Angleterre de l'influence que la révolution de juillet devait exercer au loin en encourageant l'esprit démocratique, qui déjà s'agitait sourdement. On voit les traces de ce malaise général dans les réflexions qui remplissent à ce moment le journal de Greville. « La grande victoire du libéralisme a tranché la question, dit-il, et ses principes, qu'on les appelle lumière ou ténèbres, sont destinés à prévaloir à jamais dans le monde. » Ailleurs il ajoute encore : « Nos élections se prononcent contre le ministère et le vent souffle du côté de la réforme, des économies et de l'abolition de l'esclavage. Une vive opposition se prépare, que doivent diriger lord Grey dans la chambre des lords et Brougham dans celle des communes. » Huskisson et son parti

entraient dans cette coalition, et l'on soupçonnait fortement Palmerston d'être disposé à s'y joindre malgré les sentimens bienveillans qu'il affichait pour le ministère et son chef.

Greville s'étonne de la tranquillité que montrait le duc de Wellington au milieu de cette effervescence universelle. L'exemple du prince de Polignac ne paraissait l'émouvoir en aucune façon. Non-seulement il se croyait de force à résister au courant, mais à l'ouverture de la session de novembre il n'hésita point à prononcer encore une longue diatribe contre la réforme, plus que jamais réclamée par le parti libéral. Ce fut le coup de grâce du ministère, qui comprit huit jours après la nécessité de se retirer.

« Le duc et Peel, écrit Greville le 17 novembre 1830, ont annoncé aux deux chambres qu'ils avaient donné leur démission, et Brougham, en ajournant sa motion, a fait entendre qu'il ne comptait pas entrer dans la nouvelle administration... Lord Grey s'est rendu auprès du roi, qui l'a reçu avec toute la bienveillance possible et lui a donné *carte blanche* pour former un nouveau cabinet. Lord Grey n'a rencontré aucune difficulté et l'a composé du premier coup. Brougham seul leur cause un terrible embarras. Il a fait montre des intentions les plus hostiles contre le futur ministère. Il s'est vanté de n'avoir voulu rien accepter, pas même le *grand sceau* (la place de lord chancelier). Il brandit contre eux son projet de réforme *ad terrorem*. Cet excentrique personnage va leur donner bien du tourment.

« 20 novembre 1830. Hier à midi tout était arrangé, sauf la place de chancelier. Dans l'après-midi, le bruit a couru que Brougham l'acceptait. Grande surprise, joie plus grande encore. Quel charme avait été assez puissant pour calmer cet esprit turbulent? Quelle amorce avait été assez séduisante pour tenter cette ambition désordonnée? J'avoue que j'étais loin de m'attendre à ce dénoûment après ses déclarations à la chambre des communes et son attitude pendant ces derniers jours... Quoi qu'il en soit, la satisfaction est générale. Tout le monde comprend qu'il sera discrédité et aplati sur le sac de laine comme sur son lit de mort. Une fois à la chambre, c'est un homme fini, et il peut désormais lancer ses foudres sans blesser personne. »

Si les prévisions de Greville sont un peu en défaut à l'égard de Brougham, du moins il ne se trompe pas en parlant de l'impression que laissa dans le public le revirement subit de l'intraitable orateur de l'opposition, si aisément gagné par le double attrait d'un titre et d'un portefeuille. Le nouveau lord chancelier venait d'être créé pair sous les titres de baron Brougham et de baron de Vaux, un rôle prépondérant lui suffisait pour se consoler des critiques que l'on se permettait à son égard. Il souffre de bonne grâce les railleries de ses amis. A un dîner donné par lord Sefton, où se trou-

vent lord Grey et sa famille, M. de Montrond et Greville, le maître de la maison persiffle son hôte depuis le commencement jusqu'à la fin de la soirée, et le grave lord Grey s'amuse des tours d'écoliers que Sefton joue à son collègue, lequel ne paraît nullement s'en offenser. « Quelles que soient les erreurs politiques de Brougham, dit Greville, son bon caractère, ses admirables qualités sociales, son entrain, en font un délicieux convive, sans parler de ses mérites plus solides, de sa libéralité, de sa générosité et de sa charité, on peut le dire, car il a pris à sa charge, après la mort de l'un de ses frères, sa famille entière, qui n'est pas composée de moins de neuf enfans. »

Lord Grey en assumant sur lui le fardeau des affaires ne se dissimulait pas le danger de la lutte engagée sur le terrain de la réforme et des lois économiques. Le mal était si profond, les habitudes de corruption électorale si invétérées, qu'avec la division des partis la tâche pouvait sembler impraticable. Voici un exemple de la façon dont se faisaient les élections à l'heure même où le cabinet entrait aux affaires :

« L'élection qui vient d'avoir lieu à Liverpool, écrit Greville, a été une bataille acharnée. On dit qu'elle n'a pas coûté aux deux partis moins de 100,000 livres (2,500,000 francs), et qu'elle a donné le spectacle d'une corruption éhontée et d'une foule de marchés plus scandaleux que jamais... Le prix des *tallys* (groupes d'électeurs) et celui des votes individuels s'élevait comme une marchandise à mesure que croissait le nombre des demandes, au point que les votes individuels ont monté de 15 à 100 livres. Chaque *groupe*, après avoir voté pour l'un ou l'autre des candidats, se faisait donner un reçu avec lequel il se rendait au comité. Là, ce reçu était passé à travers un guichet, et par un autre la somme stipulée était remise au porteur... Le droit de voter est funeste quand il est dévolu, dans les villes, à la pire canaille, toujours prête à se vendre; mais là gît la difficulté de la réforme. Il faudrait avant tout réformer les électeurs. »

Le remède à ce mal, c'est-à-dire la réforme électorale, qui impliquait la suppression des *bourgs-pourris*, rencontrait encore bien des opposans. Il fallait mécontenter un grand nombre de députés en possession de leurs siéges par une loi qui changeait les circonscriptions établies. Lord Grey n'hésita pas à entreprendre cette œuvre difficile, et Greville, tout en reconnaissant qu'il est capable de la mener à bien, mêle à quelques considérations sur sa politique des réflexions assez vives sur son caractère.

« Mon esprit, dit-il, s'était toujours abusé sur le compte de lord Grey. Tout ce que j'ai pu observer dernièrement me prouve qu'il n'y eut jamais d'homme plus *surfait*, plus estimé au-delà de sa propre valeur, ni

qui doive autant à son talent oratoire. Son extérieur noble, imposant et plein de dignité, son élocution aisée, son geste gracieux, ses périodes bien arrondies et l'heureux emploi qu'il sait faire de ses études classiques, unies à sa profonde connaissance de notre législation, en font l'orateur le plus accompli de notre temps. D'un autre côté, sa conduite montre qu'il se laisse influencer par l'orgueil, disons mieux, par la vanité, par des antipathies personnelles, des caprices de toute sorte, par une naturelle indécision, par mille faiblesses enfin qui naissent de ces défauts de sa nature. Tout individu qui le fréquente habituellement et qui sait flatter à propos sa vanité arrive à le gouverner aisément. »

Suivent de longs détails sur les brouilles et les raccommodemens survenus entre lord Grey, Canning, Lyndhurst, Brougham et lord John Russell. Greville les termine en disant quelques mots sur chacun des ministres en fonctions.

« Melbourne, qui a surpris tout le monde en déployant autant d'activité que de fermeté dans le maniement des affaires courantes... Le duc de Richmond, enfoncé jusqu'au cou dans la politique, ravi de tout, mais de rien autant que de la candeur et du désintéressement de lord Grey... Graham, qui, après avoir été un héros dans sa province, le Cicéron et le Roméo du Yorkshire et du Cumberland, une sorte de Lovelace dans le présent et de Pitt dans l'avenir, est devenu un gentilhomme campagnard patriote, réformateur, financier, toujours beau et aussi agréable, aussi intelligent, aussi instruit que peut l'être un homme lent, pompeux et sans esprit... On assure que Palmerston donne pleine satisfaction aux ministres étrangers et qu'il commence bien. »

Ces jugemens, ainsi qu'on le voit plus tard, ne sont pas définitifs. Greville changera d'avis en s'accusant d'avoir été trop sévère pour Graham, avec qui il *était en froid* à cette époque, et trop indulgent pour lord Palmerston. Il lui arrive dans la suite des événemens, ainsi que nous l'avons dit, de se démentir, et souvent il convient que ses premiers mouvemens l'ont abusé sur le compte des gens. C'est ainsi que, s'étant montré par momens si sévère pour lord Wellington, longtemps après il s'est cru obligé d'ajouter une note apologétique à l'endroit de son journal où il maltraitait le plus le noble duc. A la vérité, cette sorte de rétractation se termine ainsi : « Après tout, il y a beaucoup de vrai dans ce que je disais là. »

Greville parle encore moins favorablement de sir Robert Peel, dont il ne peut souffrir la politique. Prévoyant sa rentrée aux affaires, car, dit-il malicieusement, « bien sot est le proverbe qui prétend que l'honnêteté est la meilleure des politiques, » il se donne carrière sur le compte du futur ministre.

« Cet homme, dit-il, a le plus grand soin de ne se compromettre en

aucune manière, et s'arrangera toujours pour se réserver l'occasion d'agir comme bon lui semblera. Lyndhurst n'a pas plus de goût que moi pour ses manières si froides, si peu conciliantes, si bien faites pour repousser tout le monde. »

Quant à l'état de l'Angleterre à la fin de cette mémorable année 1830, on voit que tous les gens raisonnables sont inquiets de la situation intérieure et vivement préoccupés de ce qui se passe au dehors. Chaque jour amène en effet de nouvelles complications.

« Je ne me souviens pas, écrit Greville, d'avoir jamais rien vu, ni d'avoir jamais rien lu qui approche de l'état où nous sommes. La crainte et l'impatience prévalent de toutes parts, l'anxiété est à son comble. N'importe où nous jetions nos regards, du côté de la France ou du côté de l'Irlande, qu'ils s'égarent jusqu'en Pologne ou en Piémont, ils n'aperçoivent en tous lieux que feux et flammes, émeutes et exécutions. »

On pouvait dès lors prévoir qu'une mesure aussi importante que celle de la réforme allait soulever les passions de tous les partis, ce qui ne manqua pas d'arriver dès la première lecture du bill, le 2 mars 1831, à la chambre des communes. Lord John Russell avait été chargé par le gouvernement de soutenir le bill, dont il avait rédigé les dix articles. Greville semble redouter avec ses amis conservateurs les conséquences de la mesure, qui risque de ne satisfaire personne. « Le peuple, qui l'a tant souhaitée, et dont l'imagination s'est si sensiblement montée à ce sujet, ouvrira de grands yeux quand il s'apercevra qu'il n'en retire aucun avantage, et lorsque la chambre des communes, formée selon son cœur, lui apparaîtra comme fort inférieure à tous égards aux précédentes... Une foule d'agitateurs ne manqueront pas de lui prêcher que cela vient de ce qu'on n'en a pas assez fait. Cependant, ajoute Greville, je crois que le bill pourra passer à la seconde lecture, et c'est la meilleure chose qui puisse nous arriver, car il vaut encore mieux capituler que d'être emporté par la violence du choc. » Le bill cependant à la seconde lecture ne passa qu'à la majorité d'une *seule* voix, et le gouvernement, en face des difficultés que devait rencontrer la troisième lecture, prit soudainement la résolution de dissoudre la chambre.

## III.

Il y a, dans le récit quotidien fait par Greville des débats parlementaires et dans l'impression qui ressort de ces notes écrites durant la chaleur de l'action, une sorte d'intérêt qui disparaît, si l'on se contente d'en donner seulement la substance. Témoin oculaire des incidens de chaque jour, ou recevant de première main les dé-

tails de ce qu'il n'a pas vu, Greville est un narrateur fidèle et très instructif, qui excelle à faire passer devant nos yeux, comme si nous y assistions, certains épisodes dont le souvenir méritait à coup sûr d'être conservé. Il raconte ainsi et presque aussi vivement qu'aurait pu le faire Saint-Simon la séance où, selon la coutume, le roi vint en personne prononcer la dissolution du parlement. Nous abrégerons d'ailleurs, afin de ne reproduire que l'action principale. Au plus fort de la discussion, Peel, qui jusqu'alors s'était tenu dans une réserve impénétrable, en était sorti pour attaquer le ministre par un de ses plus violens discours, lorsque tout à coup se fit entendre le canon, qui annonçait l'arrivée inattendue du roi.

« A chaque détonation, les ministériels répondaient par de bruyantes acclamations, et Peel parlait encore au milieu du tumulte quand l'huissier, porteur de la verge noire, frappa à la porte pour faire sommation à la chambre des communes d'avoir à se rendre à la chambre des pairs. C'est là qu'avait lieu une scène des plus tumultueuses. Ceux qui l'ont vue m'ont dit qu'elle avait ressemblé à la fameuse journée du *serment du Jeu de Paume* en France, avec ce caractère propre aux mauvais jours qui précèdent les révolutions... Le duc de Richmond ayant engagé les lords à reprendre indistinctement leurs places, cela mit lord Londonderry dans une telle fureur que debout, gesticulant, hurlant, il se prit à agiter le fouet qu'il tenait à la main de telle sorte que quatre ou cinq de ses collègues durent le retenir par l'habit pour l'empêcher de se livrer à des actes de violence. Lord Lyndhurst était également furieux, et ils échangèrent entre eux des mots très vifs que l'on n'entendit pas. Au milieu de tout ce bruit, lord Mansfield se leva. Le silence s'étant enfin rétabli, il prononça une sévère philippique contre le gouvernement. Débitée d'une manière imposante, avec énergie et chaleur, elle produisit grand effet. Il parlait encore quand le roi fit son entrée... George Villiers m'a dit n'avoir jamais assisté à pareil spectacle. Tandis qu'il considérait Guillaume IV sur le trône, avec sa couronne trop large pour sa tête, ayant près de lui la grande et morose figure de lord Grey, l'épée de l'état à la main, se tenant comme le bourreau à ses côtés, il avait cru entrevoir dans l'ensemble de ce tableau une image anticipée et trop exacte de nos destinées futures et de celles de la royauté. Telle a été la fin du parlement et le premier acte du drame ministériel. »

« Reposons-nous un moment de ce maudit bill, » poursuit Greville, et nous profiterons comme lui de ce temps d'arrêt pour recueillir les traits que sa verve railleuse recherche avec tant de complaisance quand il s'agit de lord Brougham. Ici, il faudrait tout citer. On voudrait s'étendre avec lui sur le fameux banquet donné par le grand brasseur Buxton aux puissances du jour, et dont le chancelier parut faire les honneurs comme s'il était chez lui. Il y

aurait plaisir à le suivre dans ces visites officielles au British Museum, où il démontra les beautés de l'établissement au lieu et place des professeurs, étonnés de sa science et de sa faconde. « Voilà, s'écrie Greville, l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire un mélange surprenant d'incongruités morales, politiques et intellectuelles. » Ailleurs il rappelle ce mot bien connu : « c'est un Jupiter Scapin; » mais parfois l'admiration reprend le dessus, et Greville se met à le considérer comme il étudierait une de ces raretés de la nature chez laquelle on découvre toujours quelque aspect nouveau, d'abord inaperçu.

« Dans le monde, dit-il, Brougham est tout esprit, vie, gaîté; passant du grave au doux, du plaisant au sévère, toujours brillant au milieu des plus folles plaisanteries, se jouant de ces transitions rapides par lesquelles l'attention et l'imagination sont surexcitées; amusant, instructif et jamais fatigant, s'élevant à la hauteur des plus grandes intelligences, familier avec les sujets les plus abstraits, accueillant en même temps les humbles prétentions des esprits médiocres et paraissant prendre à leurs études ou à leurs affaires un si vif intérêt, qu'il les surprend, les charme et les met parfaitement à l'aise. »

Durant la trêve amenée par la dissolution, les esprits commencèrent à se rassurer en Angleterre sur les agissemens de la France. Le gouvernement de juillet est parvenu à convaincre les puissances voisines de sa sagesse et de sa modération; lord Grey lui-même confie à Greville qu'il est parfaitement satisfait de la manière dont le roi des Français observe les traités et maintient l'indépendance de la Belgique. Le cabinet anglais d'ailleurs a tout intérêt à rester en bons termes avec ses voisins. Les questions intérieures l'absorbent tout entier, et la grande préoccupation de la réforme l'oblige à une sage réserve.

L'opposition tory continue à tenir ses assises à Aspley-House, chez le duc de Wellington, où se concertent les moyens d'attaque. A l'une de ces réunions, nous voyons apparaître deux membres de la plus haute aristocratie, « ivres, non comme des gentilshommes, mais comme des portefaix. » C'est là un trait de ces vieilles mœurs anglaises, qui vont en s'améliorant chaque jour, et le délicat Greville ne l'eût pas cité, si ce n'eût été déjà une exception de son temps. Quant à la conduite politique du duc de Wellington, devenu le chef de l'opposition, Greville lui reproche son obstination aveugle et ses étroits préjugés : « c'est, dit-il, un *grand homme* dans les petites choses et un *pauvre homme* dans les grandes occasions; » il regarde sa tactique du moment comme « une de ses plus malheureuses bévues. »

Certes les chefs des différens groupes avaient tout intérêt à s'en-

tendre au sujet de la réforme en se faisant des concessions réciproques. C'était l'avis de Greville. « Le parti conservateur aurait dû, écrit-il à cette époque, s'unir contre les rebelles, les républicains, les fauteurs d'association, » et nous le voyons en effet, conformant sa conduite à son opinion, jouer un rôle actif entre les chefs des diverses fractions de la chambre des lords, qui l'acceptent volontiers comme intermédiaire en raison de l'indépendance avérée de sa situation et de son caractère. Il y a là toute une partie des mémoires de Greville bonne à consulter pour ceux qui voudront retracer l'histoire de ces transactions parlementaires auxquelles il ne fut donné cette fois d'amener aucun résultat sérieux. Avant de revenir au mouvement de la vie politique, Greville nous introduit dans l'intimité d'un salon anglais marqué d'un cachet tout particulier, celui de Holland-House, où se trouvaient conservées les traditions d'une autre époque. Une brouillerie sans gravité, qui l'en avait éloigné sept ans, ayant pris fin, Greville était redevenu l'hôte assidu de lord et de lady Holland, ces grands seigneurs qui ont laissé le souvenir de leur esprit, de leur hauteur aristocratique et de leurs excentricités scrupuleusement respectés de tout leur entourage. « C'est la maison de l'Europe par excellence, dit Greville. Le monde entier souffrira de sa disparition, et c'est alors qu'on pourra dire avec vérité et à-propos : « La gaîté des nations s'est éclipsée! » Tous ceux qui l'ont visitée savent combien la splendide habitation des Fox se prêtait admirablement aux habitudes fastueuses de ses propriétaires. Les célébrités du temps s'y donnaient rendez-vous; pour l'auteur du journal, c'était une mine inépuisable d'informations. Il allait donc y dîner fréquemment, et nous aurions tort de ne pas lui savoir gré de nous avoir reproduit une partie des conversations qui se tenaient pendant ces repas où lord Holland, malade et goutteux, assistait sans y prendre part autrement qu'en écoutant la spirituelle causerie des convives. Greville nous montre lady Holland bonne à la fois et impérieuse, se querellant avec les habitués de la maison, et ne se déconcertant pas des boutades de l'esprit fort Allen, si aigre et si ergoteur. Semblables tableaux se représentent souvent sous la plume de Greville, et formeraient à eux seuls une histoire curieuse de l'esprit de cette société disparue. Nous n'y jetterons qu'un coup d'œil rapide, et, parmi tant de scènes, nous choisirons celle qui a le plus frappé Greville :

« J'ai dîné hier, dit-il, chez lord Holland; mais, arrivé tard, je n'ai pu trouver à me placer qu'entre sir George Robenson et un homme vêtu de noir, d'apparence fort ordinaire... Pendant un certain temps, il n'ouvrit la bouche que pour manger, et j'imaginai que ce devait être

quelque homme de lettres ou quelque savant obscur, peut-être un médecin venu pour le choléra. Au bout de quelques minutes, la conversation roula sur l'éducation élémentaire et sur les hautes études. Lord Holland fit la remarque que les hommes qui n'avaient reçu qu'une demi-éducation étaient parfaitement vains et suffisans, ce qu'il fallait, selon lui, attribuer à leur propre ignorance et à ce que, n'ayant pas fréquenté les universités, ils n'avaient pas été éprouvés par le frottement de la vie en commun. Mon voisin, au sujet de cette demi-éducation, se prit à dire qu'un des plus frappans exemples qu'il en connût était celui d'Alfieri; jusqu'à l'âge de trente ans, il n'avait appris autre chose qu'à mener ses chevaux; il était même demeuré si ignorant de sa propre langue qu'il lui fallut l'apprendre dans les livres les plus élémentaires. A son tour, lord Holland cita César et Scaliger, comme exemples des éducations tardives. Il raconta que ce dernier avait été blessé, s'était marié et avait commencé le grec, le tout dans un même jour; à quoi mon voisin répondit que l'idée d'apprendre le grec n'avait pas été aussi intempestive que celle de se marier. L'air dont il fit cette remarque me donna l'idée que le personnage était assez maussade, car il y mettait je ne sais quel accent de mépris. Je fus étonné de le voir reprendre la conversation, et, à propos de la blessure de Scaliger, parler de celle que Loyola avait reçue au siége de Pampelune. Je me demandais comment il pouvait si bien savoir ces détails de la blessure de Loyola, puis je m'étais remis à manger sans plus y penser, quand Aukland, qui était en face de moi, s'adressant à mon voisin, lui dit : « Voulez-vous, monsieur Macaulay, prendre un verre de vin avec moi?» A ce nom, je pensai tomber à la renverse. Quoi! c'était là Macaulay, cet homme que j'avais tant désiré voir et entendre, celui dont le génie, l'éloquence, les facultés de toute sorte excitaient depuis si longtemps ma curiosité et mon admiration?.. Quand Macaulay se leva de table, je pus reconnaître à quel point sa personne était gauche et vulgaire... Jamais couche d'argile plus épaisse n'enveloppa un esprit aussi puissant et une imagination aussi brillante... Il était bien loin d'affecter la supériorité, mais l'étendue et la variété de ses connaissances devenaient bientôt évidentes, parce que sur n'importe quelle question il se montrait parfaitement compétent. Dissertations, anecdotes, citations, se pressaient sur ses lèvres, mises en relief avec une admirable facilité de parole, qu'il appliquait à tous les sujets. »

Revenant ailleurs sur les facultés prodigieuses de Macaulay, Greville parle de cette puissance de mémoire qui n'eut peut-être jamais d'égale. « Il peut, dit-il, répéter par cœur tout Démosthène, tout Milton, la plus grande partie de la Bible en anglais et tout le Nouveau-Testament en grec;... mais il manque des grâces de la

conversation,... son savoir immense n'est pas animé de la flamme subtile qui pourrait seule lui communiquer la clarté et la souplesse... Il n'aura jamais le don de plaire et de captiver. » Brougham avait dirigé l'éducation de Macaulay, « mais il lui était arrivé comme à un homme qui, ayant élevé un jeune lion, finit par en être dévoré. » Ils se détestaient mutuellement. Greville rencontre souvent Macaulay et en reçoit toujours la même impression.

« Dimanche dernier, dit-il encore, j'ai dîné avec Rogers, Moore, Sidney Smith et Macaulay. Sidney était moins en train que de coutume, quelque peu opprimé et réduit au silence par ce que Moore appelle le *flumen sermonis* de Macaulay. Sidney dit de lui que c'est un *livre en pantalons*... Il étonne, il instruit, il intéresse, mais il n'amuse pas toujours... Je crois que nous aurions tous été charmés d'échanger ses graves enseignemens contre les amusantes plaisanteries de Sidney Smith : Macaulay m'a dit avoir lu *Grandisson* quinze fois! »

Quand le journal de Greville revient à la politique après un temps d'arrêt assez prolongé, c'est pour la représenter plus animée, plus divisée, plus embrouillée que jamais. La majorité qu'il s'agit de conquérir pour le bill de la réforme restait douteuse à la chambre des lords. La chambre des communes avait conquis au contraire, par sa réélection, un assez grand nombre de voix réformistes. Lord Grey ne vit pas d'autre moyen, pour emporter la mesure, que de créer une soixantaine de pairs, expédient qui parut au roi trop extrême, et sur son refus le ministère offrit sa démission. Le fait le plus saillant au milieu de ce conflit semble être la conduite ambiguë de sir Robert Peel. Il refuse constamment de faire partie d'un ministère tory, apparemment pour ne pas être obligé de présenter une mesure qu'il a jadis combattue; c'était la même situation dans laquelle il s'était déjà trouvé au sujet de l'émancipation des catholiques. Greville examine le caractère de l'homme d'état sur qui les regards sont fixés et complète ainsi son premier jugement.

« Il a naguère jeté par-dessus bord les ultra-tories pour se rendre agréable à la chambre et au pays. Maintenant il songe à ouvrir la porte à tout venant, et à se donner pour un personnage nécessaire, voire indispensable. Sous son extérieur tranquille, il nourrit, je crois, une ambition démesurée. Il dissimule ses sentimens de haine et de jalousie sous les semblans d'estime et d'attachement qu'il affecte pour ses collègues. C'est un de ces caractères contradictoires, renfermant en soi tant de bien et tant de mal qu'il est difficile de savoir de quel côté penche la balance. Les actes de sa vie politique sont de pareille nature. L'utilité et surtout la valeur en sont très contestables,

quoiqu'ils aient toujours été marqués au coin d'une très grande habileté. Entré dans la vie comme le produit et le champion d'un système depuis longtemps condamné et maintenant abandonné par l'opinion publique, on peut, sans injustice, attribuer les maux qui ont résulté de la chute de ce système au manque de sagacité de Peel, à la fausse appréciation qu'il a faite des moyens de défense de ses adversaires... Si, remontant plus haut dans la longue carrière de Peel, nous cherchons quelles ont été les mesures politiques auxquelles son nom est plus particulièrement attaché, nous trouvons d'abord le paiement en numéraire, considéré aujourd'hui comme une méprise fatale, quoique, après tout, il ne soit peut-être pas généreux de faire retomber sur lui seul les inconvéniens d'une mesure alors sanctionnée par les plus grandes autorités financières, — son opposition à la réforme électorale et à toute émancipation religieuse, — l'obstination avec laquelle il a voulu maintenir intact et sans aucune amélioration le système exclusif des églises d'Angleterre et d'Irlande. Sur toutes ces matières, sa résistance au moindre progrès, soutenue par un incontestable talent, a été longtemps couronnée de succès; mais le régime qu'il s'efforçait de maintenir ne pouvait toujours durer, et, lorsqu'il en vint à se laisser gagner lui-même par les idées libérales de notre temps, il s'est trouvé dans une grande perplexité entre ses anciens erremens et ses nouvelles opinions. Encore enchaîné par ses antécédens, il a dû lâcher pied, mais toujours trop tard pour sa réputation et aussi pour le succès... Malgré tout, si un jour son expérience et ses talens ont le champ libre, en dépit de son caractère égoïste et désagréable, il peut se faire encore une grande position comme ministre. »

Après le portrait de sir Robert Peel, dont on ne peut nier la ressemblance, Greville se plaît à indiquer quelques traits de celui de lord Stanley (depuis lord Derby).

« Nous avons les courses dans la matinée, écrit Greville, suivies d'un excellent dîner, et la soirée se passe à jouer au whist ou à colin-maillard... Qui pourrait croire que l'on a devant les yeux le premier orateur de la chambre des communes, le premier homme d'état après Peel, si même il vient après Peel? Celui sur qui reposent les destinées du pays est là, uniquement occupé du *turf*, ne songeant qu'aux chevaux, ne s'intéressant qu'aux paris, vif, toujours en mouvement, de belle humeur, *has meditans nugas et totus in illis*. C'est chose curieuse de voir Stanley pendant la soirée entière absorbé par la table de jeu comme si sa fortune en dépendait. Ainsi se délasse cet homme, qui a dévoué son existence aux plus grands objets et aux plus sérieuses pensées. »

C'était le moment où le ministère de lord Grey restait en fonctions après les tentatives inutilement faites pour former un autre cabi-

net. Durant cette courte et précaire administration, le gouvernement trouva moyen de faire enfin voter la réforme électorale, si longtemps disputée, sans recourir à la création de nouveaux pairs, et cette autre mesure, qui a été appelée le *bill de coercition* destiné à assurer une année de tranquillité à l'Irlande livrée à l'anarchie. Greville reconnaît, après en avoir désespéré, que l'esprit public a fait quelques progrès. Non-seulement à l'intérieur le pays est moins agité, mais la politique conciliante suivie au dehors permet d'espérer une détente générale dans la politique étrangère. En Angleterre, l'opinion devient plus favorable à la France. Les préjugés du peuple commencent à s'effacer. Il est d'autant plus curieux de voir le roi Guillaume IV les conserver pour sa part avec une obstination qui se refuse à tout raisonnement.

« Il déteste Louis-Philippe et les Français, dit Greville, avec une sorte d'animosité de *Jack-Tar* (sobriquet du matelot anglais). L'autre jour, il a donné à dîner à un des régimens de garde à Windsor, et ensuite, selon sa coutume, il a fait aux soldats un tas de discours absurdes, dans l'un desquels, s'étendant sur leurs exploits en Espagne contre les Français, il a ajouté : « Quant à la France, je vous dirai que, soit en paix, soit en guerre, je la considérerai toujours comme notre ennemie naturelle, et, qu'elle ait un roi à sa tête ou bien un dictateur quelconque, j'aurai toujours l'œil sur lui, afin de m'opposer à ses ambitieux projets. »

Quelques pages plus loin, nous lisons encore :

« 6 février 1834. Avant-hier, ouverture du parlement par un long et pâle discours du trône. Les points principaux en sont une diatribe violente contre O'Connell, c'est-à-dire contre les agitations de l'Irlande, suivie de chaleureux témoignages d'amitié pour la France. Il est curieux de comparer le langage tenu, dans ses momens d'abandon, à la suite des festins, par le vieil imbécile qui porte la couronne, avec celui que ses ministres lui *fourrent* dans la bouche. Le plus singulier, c'est que dans les deux cas les sentimens semblent exprimés avec une grande énergie et la même sincérité apparente. »

## IV.

Il y a eu, dans l'existence de Ch. Greville, une phase pendant laquelle il a noblement employé l'activité qu'il dépensait dans les occupations de sa vie mondaine à rendre de sérieux services à ses amis politiques. Lorsque cet intérêt vint à lui manquer, il retomba dans un découragement dont l'expression est parfois très amère.

« Hier, écrit-il à la date du 3 avril 1834, j'ai eu quarante ans accomplis... Quand je pense à l'inutile emploi de ces quarante années dépen-

sées en pure perte, au peu de profit qu'elles m'apporteront dans l'avenir, au petit nombre d'agréables souvenirs qu'elles m'ont laissé, un sentiment de douleur et d'humiliation me pénètre à ce point que je sens mon front rougir et brûler pendant que j'écris ces lignes. »

Pour échapper à des pensées aussi pénibles, Greville a recours à l'agitation stérile des distractions accoutumées. La conversation lui sert de principale ressource, et la princesse de Lieven se prête volontiers à favoriser par ses confidences le sentiment de l'insatiable curiosité qui fait diversion à ses ennuis. Elle lui communique ses observations sur le monde anglais, et leur esprit frondeur s'entend à merveille au sujet de la plupart des gens, qu'ils jugent impitoyablement. Nous rapporterons seulement ce passage, qui concerne lord Palmerston :

« Mme de Lieven m'a dit qu'il serait impossible de rendre le mépris et le dégoût que le corps diplomatique entretenait pour lord Palmerston, et, désignant Talleyrand, assis près de nous, elle ajoutait : « Surtout lui. » Les ministres étrangers ont la plus mince opinion de sa capacité ; avec eux, ses manières ne sont pas engageantes. Parmi ses collègues, son impopularité est tout aussi grande. »

Le cabinet s'étant divisé sur la question de l'église d'Irlande, Stanley et Graham commencèrent par s'en retirer ; le premier alla se replacer dans les rangs de l'opposition, démarche qui lui fut justement reprochée. Bientôt après le cabinet tout entier, à l'exception de Brougham, suivit leur exemple. Lord Melbourne reforma un nouveau cabinet whig, qui dura à peine quatre mois ; aussitôt le roi, qui avait hâte de se jeter de nouveau dans les bras des tories, remit à lord Wellington tous les portefeuilles vacans, en attendant le retour de Peel, alors en Italie. Les détails de cette brusque révolution ministérielle sont racontés d'une façon piquante dans le journal de Greville, qui note les informations reçues chaque jour directement du duc de Wellington ou du nouveau chancelier Lyndhurst. Ses amis, les ministres sortans, ne le tiennent pas moins au courant de ce qui se passe chez eux, et toutes ces versions provenant de sources si diverses se trouvent parfaitement confirmées par les documens officiels qui ont plus tard été publiés sur cette époque. Un fait qui s'est souvent reproduit lors des changemens de politique survenus en Angleterre est relaté avec des détails si curieux que nous n'hésitons pas à les citer presqu'en entier. Greville, ayant appelé l'attention du duc de Wellington sur l'utilité qu'il y aurait à s'assurer l'appui du *Times*, est chargé d'entamer une négociation avec le directeur du journal, M. Barnes, « l'homme le plus puissant de l'Angleterre, » selon l'expression de lord Lyndhurst. Barnes dicte lui-même

les conditions auxquelles il consentira à soutenir le ministère. La réponse à ces propositions se laisse un peu attendre, et l'*homme puissant* écrit sur un ton assez piqué. Alors Greville se rend en toute hâte à la cour de l'échiquier, où siégeait le nouveau chancelier, qui se prend à son tour d'inquiétude et se précipite au ministère de l'intérieur pour en causer avec le duc, « tant est grande et dangereuse l'influence du potentat armé des foudres de la presse! » Il fallut s'excuser en lui avouant qu'on ne pouvait rien décider avant l'arrivée de Peel. Puis lord Lyndhurst l'invite à dîner, car « une ratification gastronomique doit préparer le traité entre les parties contractantes, » ajoute Greville, qui nous apprend qu'à ce dîner « assez drôle, » et qui fit alors grand bruit dans le public, on a convoqué les hommes les plus considérables du parti.

Ces avances ne suffirent pas pour consolider une administration qui croula bientôt malgré l'habileté déployée par Peel, et les whigs rentrèrent au pouvoir. Le nouveau cabinet fut encore cette fois formé par lord Melbourne, et l'un des membres les plus actifs de ce cabinet était lord John Russell, celui de tous les ministres que Guillaume IV détestait le plus. Pressé de donner le dîner royal qui est de fondation au jour des courses d'Ascott, le roi s'y refusa obstinément en disant : « Je ne puis le faire sans inviter les ministres, et j'aimerais mieux voir le diable dans ma maison qu'aucun de ces gens-là à ma table. » Brougham, qui s'était compromis de différentes manières et ne pouvait plus inspirer de confiance à personne, avait été laissé à l'écart; pour ne pas s'en faire un ennemi, on ne donna pas toutefois sa place, et les sceaux furent mis en *commission*.

Fort versé dans les secrets de la stratégie parlementaire, Greville donne des renseignemens précis sur les habitudes sociales des membres qui composaient alors les deux camps opposés, et ce détail tout pratique explique jusqu'à un certain point à quelle cause particulière il faut trop souvent attribuer le succès ou la chute d'un ministère.

« Le parti de Peel comprenait un grand nombre de gens riches et fashionables continuellement attirés au dehors pour une raison ou pour une autre, passant presque tout leur temps au club ou dans les salons du West-End, de manière qu'il fut presque impossible, à un moment donné, de rallier ces forces dispersées. L'opposition au contraire est composée d'un corps compacte de gens que rien n'appelle hors de la chambre des communes, qui nichent dans le voisinage, prennent leurs repas dans quelque taverne tout proche ou ne dînent pas du tout. Toujours rendus de bonne heure à leurs bancs, ils ne songent pas à bouger avant la fin des séances et forment une base solide, inébranlable, à laquelle, dans l'état présent de l'assemblée, la plus légère

addition suffit à assurer la majorité. Jadis, les fonctionnaires du gouvernement, dont la principale affaire était de le soutenir au besoin, apportaient aux ministres un concours certain, mais aujourd'hui cette phalange domestique est bien dépassée en nombre par ces *drôles* qui ont pour chefs ceux que l'on nomme *la queue* d'O'Connell et les radicaux les plus avancés. »

Malgré le mépris que Greville exprime dans cette dernière phrase pour le grand agitateur, il convient plus loin que dans ces crises ministérielles O'Connell s'était conduit *admirablement*. Il laisse toutefois soupçonner qu'il a été désintéressé par quelque promesse, mais sans en donner autrement la preuve.

Au cours de son journal, Greville se montre très sévère à l'égard de tous les partis extrêmes, ultra-tories ou radicaux. Il a été parfois en maintes circonstances et avec raison accusé de partialité; en somme, il laisse cependant l'impression d'un observateur attristé de la nature humaine, qu'anime un besoin sincère de justice et de vérité, et le spectacle que lui donnent les passions politiques ne l'irrite qu'en raison de leurs inévitables conséquences sur les destinées de son pays.

Nous avons déjà eu l'occasion de montrer quelle pouvait être la rude franchise de Guillaume IV. Le journal de Greville contient dans ses dernières pages un long récit qui a froissé le sentiment de respect qu'involontairement ou de parti-pris les Anglais portent toujours à leurs princes. Il s'agit d'une scène qui eut lieu à Windsor au jour anniversaire de la naissance de Guillaume IV. Toute la famille royale, légitime et illégitime, s'y trouvait réunie, et à sa tête la duchesse de Kent et la jeune princesse Victoria; au beau milieu du banquet, en présence d'une centaine de convives, le roi, se levant tout à coup et prenant à partie sa belle-sœur, dont en effet il avait à se plaindre, prononça contre elle une tirade foudroyante que nous rapporte Greville tout au long. En voici les principaux passages :

« Je souhaite que Dieu me conserve la vie pendant neuf mois encore, puisqu'après ce terme, quand arrivera ma mort, il ne sera plus question de régence. J'aurai alors la satisfaction de laisser l'autorité royale entre les mains de cette jeune dame (montrant la princesse héritière présomptive de la couronne), et non dans celles de la personne que voilà près de moi... Je n'hésite pas à déclarer que j'ai été constamment et grossièrement insulté par cette personne... Parmi tant d'autres griefs, j'ai particulièrement à me plaindre de la manière dont la jeune princesse a toujours été éloignée de ma cour : jamais elle n'a paru à mes réceptions, auxquelles son devoir était d'assister; mais je suis décidé à ce qu'il en soit autrement à l'avenir. Je veux qu'on sache

que je suis le roi... » Il a terminé sa harangue par une allusion à la princesse et à son règne prochain, et cela d'un ton paternel et affectueux parfait sous tous les rapports. Cette terrible philippique (j'en ai oublié les plus fortes parties) avait été prononcée avec énergie et d'une voix retentissante. La reine paraissait en souffrir; la princesse Victoria fondait en larmes, la compagnie restait frappée de stupeur. La duchesse de Kent ne répondit pas un mot. Immédiatement après, on se leva de table; il s'ensuivit une scène violente, et la duchesse, annonçant qu'elle allait partir à l'instant, ordonna d'atteler. Cependant une sorte de réconciliation fut bâclée, et elle consentit à rester jusqu'au lendemain. »

Il est évident qu'il y avait eu des torts réciproques de la part des membres de la famille royale. La scène ayant été presque publique avait eu un retentissement qui permettait à Greville de l'insérer dans ses mémoires comme un de ces incidens qui appartiennent à l'histoire. Il révèle d'ailleurs l'isolement où l'on a, jusqu'au jour de son avénement, maintenu de parti-pris la future reine. Lorsque peu de temps après une maladie sérieuse de Guillaume IV fit prévoir l'approche d'un nouveau règne, Greville nous montre le public plus que jamais préoccupé des incertitudes de l'avenir. « Ce qui donne lieu à toutes les suppositions, dit-il, c'est l'ignorance absolue de tout le monde, sans exception, touchant les dispositions et les facultés de la jeune princesse... Les tories sont consternés de la mort prochaine du roi en songeant aux conséquences qu'elle peut amener; mais il n'arrivera *rien*, parce que dans ce pays il n'arrive jamais *rien*. »

Au mois de janvier 1837, Greville avait fait à Paris un séjour de quelques semaines, et comme à son ordinaire il a consigné dans son journal l'impression que notre pays, ses institutions, sa société, ont produite sur lui. Il a assisté aux bals des Tuileries, « en comparaison desquels, dit-il, nos fêtes ont un air très mesquin. » Il a été bien reçu par la famille royale; le roi lui paraît *excessivement* poli, la reine remplie de grâce et de dignité, Madame Adélaïde est une très bonne personne, le duc d'Orléans a des manières de prince. C'est chez la princesse de Lieven, fixée à Paris, qu'il fait la rencontre de la plupart des hommes distingués que le gouvernement de juillet avait mis en évidence.

« Le salon de M^me^ de Lieven était un terrain neutre où se rapprochaient les hommes de tous les partis... Il convient apparemment à la cour de Saint-Pétersbourg qu'elle conserve ici cette situation, parce qu'une femme d'esprit comme elle peut ainsi recueillir nombre de documens intéressans et peut-être utiles. Moins exposée ici à l'action des préjugés et des passions qui ont si fort compliqué et troublé la position qu'elle avait en Angleterre, elle peut s'y former une idée plus juste du

caractère et des desseins des hommes d'état. Elle n'hésite pas à convenir que Paris est un très agréable séjour, mais elle s'exprime avec un souverain mépris sur le caractère français et montre le plus vif sentiment de la supériorité morale des Anglais. Je lui ai demandé quels hommes elle estimait le plus. Elle m'a nommé Molé, si *comme il faut* (*gentleman-like*), Thiers, plus brillant, plus animé et plus amusant, Guizot et Berryer, qu'elle regarde comme des hommes très supérieurs. »

Ce fut dans le cours de cette même année, le 21 juin 1837, que la princesse Victoria succéda à son oncle Guillaume IV. Greville rend justice au tact, à la bonne grâce, à la dignité de la jeune souveraine, qu'il a vue de très près. Ce fut lui qui dut chercher dans les archives le protocole des cérémonies usitées en pareille circonstance et apprendre leur rôle aux personnages intéressés. Aux détails donnés sur cette première journée d'un règne qui a justifié toutes les espérances, Greville ajoute un parallèle entre la reine et ses deux prédécesseurs, parallèle, il n'est pas besoin de le dire, qui est tout à la louange de la jeune souveraine.

Ici s'arrête le journal de Greville, dont la seconde partie se fera sans doute attendre assez longtemps. Si la première partie a été accueillie dans certaines régions avec un peu d'hostilité, somme toute, le succès en a été grand, et c'est justice quand il s'agit de tant de révélations de toute nature, si agréablement groupées par un homme bien instruit de tous les mystères de la société et du monde politique. On ne saurait absoudre entièrement du reproche de malveillance cet esprit naturellement frondeur et tant soit peu chagrin; cependant Greville n'a jamais voulu se faire l'écho des bruits purement calomnieux, car voici ce qu'il écrit à ce sujet : « J'ai une répugnance invincible à faire de mes manuscrits un réceptacle de scandales et à les livrer à la postérité (si jamais la postérité s'inquiète de ces pages et prend la peine de les lire), et rien ne me serait plus pénible que de lui transmettre le souvenir des fautes ou des folies des gens que j'ai connus, de mes amis ou de mes proches. » C'est assez rarement en effet qu'il est question dans cette chronique journalière de faits qui ont occupé les loisirs de la meilleure compagnie, et dont le récit aurait certainement tenté Greville, s'il avait recherché un succès de mauvais aloi. On comprend seulement que, chez cet homme occupé de plaisirs, les influences énervantes du monde ont agi dans le sens qu'il indique lui-même quand il exprime le regret d'avoir donné une fausse direction à sa vie et d'avoir perdu la volonté nécessaire pour déployer ce qu'il possédait de facultés. Qu'on ne l'accuse pas non plus d'avoir trop présumé de lui-même lorsqu'il se reproche de n'avoir pas aspiré à devenir l'égal des hommes éminens dont il était entouré. Ses

contemporains ont tous été d'accord pour lui reconnaître une véritable aptitude aux négociations délicates par la connaissance qu'il avait des hommes et par l'intelligence des affaires, acquises durant le cours d'une longue carrière passée dans la société des hommes les plus distingués de sa génération. Il a en outre fait preuve d'un savoir spécial dans un ouvrage publié en 1845 sous ce titre : *De la Politique passée et présente de l'Angleterre à l'égard de l'Irlande.* Au dire du critique qui s'est montré d'ailleurs si sévère pour Greville, ce travail anonyme lui donne « tous les droits possibles pour faire autorité soit comme penseur, soit comme écrivain politique. »

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la lecture des mémoires intimes de Ch. Greville, ce n'est pas seulement le récit détaillé d'événemens qui sont encore présens à la mémoire, c'est plutôt ce coup d'œil pénétrant jeté sur les côtés demeurés obscurs ou inconnus des incidens survenus au jour le jour; c'est encore l'action animée et toute vivante prêtée aux personnages que l'auteur met en scène, les allées et venues de tous ces grands acteurs et des moindres comparses, le mouvement de la conversation, la mise en relief saisissante de cette agitation perpétuelle et le plus souvent stérile qui constitue, somme toute, la vie de la société. Quant aux notes qu'il a écrites pendant la chaleur de l'action, elles réfléchissent, pour ainsi parler, le ton, l'esprit, le langage des cercles officiels dans lesquels se mouvait Greville; elles donnent la mesure de cette activité raisonnée et incessante qui semble posséder les Anglais appelés à prendre part aux affaires publiques de leur temps. En les voyant à l'œuvre dans le journal de Greville, en suivant de près leurs démarches plus ou moins heureuses, où le bien et le mal sont étrangement mêlés, il est difficile de n'en pas conclure qu'une nation est bien forte quand elle résiste à tant de tiraillemens en sens contraires, et qu'une société est bien solidement établie quand elle reprend si aisément son équilibre après des crises faites pour l'ébranler jusqu'en ses derniers fondemens. L'Angleterre, plus heureuse que nous, a trouvé cette force dans le respect de ses vieilles institutions. Si connue que soit cette vérité, les mémoires de Greville la confirment encore, car ils font pleinement ressortir comment, dans ce pays essentiellement monarchique, ni le choc des partis, ni le discrédit où peuvent momentanément tomber les personnes royales, ni les libres jugemens portés sur leur compte, ni la guerre acharnée faite aux dépositaires, quels qu'ils soient, de l'autorité, n'arrivent jamais à ébranler les principes sur lesquels repose depuis tant de siècles la sécurité de cette grande et puissante nation.

C. Du Parquet.

# UN NATURALISTE

## DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

### LOUIS AGASSIZ

SES TRAVAUX EN AMÉRIQUE (1).

### I.

Nulle description, nulle peinture ne saurait rendre le sentiment qu'éprouve l'investigateur tout à coup jeté dans la contemplation d'une nature qui pour la première fois s'offre à ses regards. Pourvu de connaissances profondes acquises en d'autres lieux, l'homme d'étude saisit d'un coup d'œil le caractère du pays, l'attrait particulier de la végétation, les aspects de la vie animale. Ayant sur tous les autres hommes cet avantage inappréciable de savoir comparer, la vue de chaque objet ouvre dans son esprit la carrière à de curieux rapprochemens, à des distinctions délicates, à des remarques infinies, à quelques-unes de ces généralisations sûres qui demeurent le triomphe de la science. Un observateur pénétrant tel que Agassiz ne pouvait manquer d'être captivé dès ses premiers pas sur le sol américain. Ressemblances ou contrastes avec l'Europe, procurant des surprises, des émotions, des joies, faisaient voyager la pensée. Le savant néanmoins n'était pas libre tout d'abord de s'abandonner entièrement à la recherche; il était venu pour instruire. Les conférences annoncées à Boston avaient éveillé la curiosité, Agassiz trouva devant sa chaire un nombreux auditoire. Il avait

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

bien choisi le sujet; il parla de l'Amérique. Au milieu du silence, l'exposition imagée de faits tout nouveaux pour l'assemblée, la voix vibrante, l'accent étranger, la physionomie noble et inspirée de l'orateur, étonnèrent et produisirent le plus grand effet; pendant une heure, les yeux restèrent fixes, les bouches béantes, les oreilles tendues. Furieux applaudissemens, manifestations d'enthousiasme, vociférations sympathiques, éclatèrent aux derniers mots de l'auteur des *Études sur les glaciers*. Le lendemain, dans Boston, on ne parlait que du naturaliste étranger, on ne s'entretenait que de cette merveilleuse conférence. Tout le monde voulait l'entendre, bien que le plaisir fût à un prix passablement élevé (1); chaque soir, une semaine entière, Agassiz dut recommencer la leçon du premier jour. Les leçons ou les *lectures*, comme on dit en Angleterre et en Amérique, furent continuées avec un égal succès.

Toujours pratiques et avisés quand il s'agit des intérêts et de l'honneur du pays, les bons citoyens de l'Union témoignèrent du regret de voir partir le naturaliste capable d'apprendre aux Américains à connaître l'Amérique; mais M. Abbot Lawrence avait son idée. Il offrit de fonder à l'école scientifique du collége Harvard à Cambridge une place de professeur de zoologie et de géologie dans des conditions fort différentes de la situation misérable faite en France à des savans de haut mérite. Séduit, touché de marques significatives de sympathie, Agassiz abandonne la pensée d'un retour en Europe. Il mettra son activité, sa science, ses talens au service de cette nation qui veut le garder; en revanche, suivant l'expression d'un biographe, « il jouira d'un pouvoir social et d'une liberté que n'obtiennent guère les savans du vieux monde (2). » Le professeur devra beaucoup sacrifier à l'enseignement; obligé de sortir de sa spécialité, de traiter à la fois de questions de zoologie, de botanique, de géologie, il regrettera peut-être le temps dérobé à la recherche, mais il n'est ni sans charme, ni sans gloire d'être écouté. Chez le peuple qui conserve toute la vivacité de la jeunesse, Agassiz fut beaucoup écouté. Dans sa nouvelle situation, il se vit promptement en état d'éteindre les dettes laissées en Europe; c'était un allégement au cœur dont il dut rendre grâce à la nation américaine. Maintenant il ne songera plus qu'à répandre le goût de la science, à former un musée magnifique, à montrer à de nombreux élèves les beautés de la nature, les ressources et les richesses du pays.

On imagine si l'ancien professeur de Neuchatel, toujours avide d'observations et d'expériences, toujours dominé par le goût des

(1) Il en coûtait 4 dollars.
(2) M. Théodore Lyman.

explorations, avait hâte de parcourir le Nouveau-Monde. Une course dans les contrées du nord promettant d'être instructive, on résolut de faire une visite au Lac-Supérieur. Le 15 juin 1848 au matin, Agassiz partait de Boston en compagnie de quinze personnes, — naturalistes, étudians, amateurs, — et bientôt il se trouvait encore rejoint par deux savans de New-York. Chaque jour, en traversant des contrées à cette époque plus solitaires qu'elles ne le sont aujourd'hui, on examinait la nature du sol, de la végétation, de la population animale, et le professeur signalait des particularités caractéristiques, ou prenait occasion d'un détail pour se livrer à des aperçus généraux qui surprenaient et ravissaient tous ses compagnons de voyage. De Boston aux rives de l'Hudson, voici le sol poudreux, formé de matériaux détachés de roches situées à des distances souvent considérables; sur les côtés des voies ferrées, les plantes d'Europe qui, aux yeux des Indiens, naissent sous les pas de l'homme blanc. En quelques endroits, il y a des forêts, et le maître ne manque pas de constater la variété des arbres; de nombreuses espèces de chênes, de noyers, de hêtres, s'élèvent à côté d'ormes, de peupliers et de platanes; ce n'est pas l'aspect uniforme des forêts de l'Europe centrale, où dominent seulement deux ou trois essences. En se dirigeant vers Buffalo à travers la plaine de Mohawk, on admire la fertilité du terrain d'alluvion; on regarde avec curiosité les habitans, dont les traits décèlent l'origine allemande ou hollandaise. A partir d'Utica, la physionomie des contrées de l'ouest se prononce; les forêts s'étendent au loin, par intervalles sur les parties découvertes apparaissent des cultures de blé ou de pommes de terre et se dressent des maisons bâties de troncs d'arbres.

La petite expédition se détourne un instant pour visiter les chutes du Niagara; à cette époque de l'année, elles sont dans leur suprême magnificence. Au soir, Agassiz esquisse à grands traits le caractère de la contrée qu'on vient de parcourir. A l'ouest du lac Ontario s'étendent les masses granitiques qui sans doute formaient autrefois des îles. Les matériaux qu'apportent les rivières se sont accumulés sur les bords, et de la sorte les plus anciens dépôts dessinent des bandes autour des roches granitiques. Fait digne de remarque, dans l'Amérique du Nord les principaux bouleversemens se sont produits dans la direction du nord au sud; en témoignent les fissures devenues les lits des cours d'eau du Connecticut, de l'Hudson, du Mississipi, des rivières du Maine, tandis que dans l'ancien continent les chaînes des Alpes, de l'Atlas, de l'Himalaya, sont parallèles à l'équateur. Aux États-Unis, la direction longitudinale des fissures est encore accusée par les lacs situés à l'ouest de New-York et par les lacs Huron et Michigan; parfois cependant d'autres fissures coupent les premières à angle droit, ainsi que le

montrent le lac Erié et le Lac-Supérieur. Dès que nous eûmes dépassé les limites des roches métamorphiques du Massachusetts, dit le professeur, nous avons observé une végétation plus luxuriante; cette vigueur est due aux dépôts de marne et de calcaire. Les plantes appartiennent en général à des espèces voisines de celles de l'Europe; les pins sont assez rares dans la région, les érables, les ormes et les frênes en abondance; les hêtres dominent au Niagara. En présence des chutes, Agassiz fait remarquer comment se ravinent les roches les plus tendres; il prévoit le temps où, l'eau coulant sur une pente moins inclinée, les chutes perdront beaucoup de leur beauté; il juge que dans un avenir lointain la rivière pourra s'élargir jusqu'à former un lac. Les voyageurs, ayant abordé à l'île des Chèvres, se réjouirent de trouver l'endroit abandonné à la nature; bois marécageux, champignons et troncs pourris procurèrent aux entomologistes une belle moisson d'insectes. Plate et monotone, la rive méridionale du lac Erié n'inspire aucune idée riante, la traversée du lac Huron laisse une impression plus favorable. L'eau de teinte sombre, une immense ceinture de forêts affectent une sorte de majesté triste; les pins couvrent les plus grandes surfaces, on sent le climat du nord. Des Indiens se livrent à la pêche ou tirent leurs canots sur la berge sans paraître prendre le moindre souci de la pluie qui tombe froide et pénétrante. Agassiz vint se mêler à ces Peaux-Rouges et acheter les poissons à sa convenance; il aura le sujet d'une intéressante leçon. A défaut du *steamer* qu'il faudrait attendre une semaine, on loua un bateau monté par quelques Canadiens pour gagner le Lac-Supérieur; après trois jours de navigation, on débarquait au Sault de Sainte-Marie.

Situé vers l'extrémité du détroit, à la limite des États-Unis et du Canada, le Sault de Sainte-Marie est un pauvre village dont la population est des plus bigarrées. Trafiquans de passage, mineurs en quête d'emploi, Indiens et métis, réunis en cet endroit, ne connaissent d'autre occupation que la pêche et le jeu de boules; personne ne cultive la terre. A voir le nombre effrayant des débits de liqueur, il est à présumer qu'on se désaltère souvent au Sault de Sainte-Marie. L'exploration du Lac-Supérieur devant être faite d'une manière toute scientifique, les voyageurs avaient à se pourvoir de bateaux. On s'assura d'une grande barque et de deux canots; les hommes d'équipage étaient encore la plupart des Canadiens qui ne parlaient que la langue française. Les engins nécessaires pour la récolte des objets d'histoire naturelle, les attirails de campement, les provisions de bouche convenablement arrimées dans les embarcations, Agassiz et ses compagnons s'installèrent le mieux possible, et l'on mit à la voile. Au sortir du détroit de Sainte-Marie, la côte du Lac-Supérieur est basse et marécageuse, mais bientôt les yeux

ne découvrent que des rives hautes et abruptes; des berges semées de cailloux sont interrompues par des pointes rocheuses couvertes de végétation. En arrière s'élève en pente douce un terrain où les trembles et les bouleaux se mêlent aux pins blancs. Au-delà, ce sont des roches nues couronnées d'arbres verts. On navigue d'abord entre une multitude d'îlots de sable; plus loin, on passe près de grosses roches émergeant des eaux. La flottille suivait la côte orientale; la plage voisine de l'embouchure de la rivière Montreal (1) parut aux voyageurs favorable pour une station. Pendant le voyage, à l'heure où la brise enfle doucement la voile, les Canadiens font entendre des chansons de l'autre siècle oubliées de la mère-patrie et toujours aimées dans l'ancienne colonie de la France. Au milieu de la nature sauvage du Lac-Supérieur, ces chants, qui expriment les sentimens d'une civilisation raffinée, sont d'un effet tout étrange. On atteint la rivière aux Crapauds (2); des Indiens qui se livrent à la pêche viennent sur leurs canots offrir du poisson contre de la farine et du tabac; ces braves gens témoignent un profond dédain pour la monnaie, dont ils ignorent l'usage. Au cap Choyye, les roches qui s'élèvent à une hauteur énorme au-dessus de la surface du lac ne laissent entre elles que d'étroits passages. La pointe franchie, on trouve une baie charmante; tout alentour c'est une succession de collines arrondies, si également boisées qu'aux rayons du soleil on croirait voir des tapis de gazon.

Michipicotin, sur la rive nord-est du lac, dans la contrée le principal poste de la compagnie de la baie d'Hudson, était un endroit indiqué pour une station. A peu de distance de la factorerie, on rencontre les chutes de la rivière Magpie, et plus haut une très remarquable cascade; les bois sont proches. Néanmoins, sous les tortures qu'infligent les moustiques, les explorateurs cessent de s'occuper des beautés du paysage; ils oublieraient presque l'intérêt de la science; un des membres de l'expédition, ayant remonté la rivière à la recherche de plantes aquatiques, eut le visage dans un état effrayant. Sur la petite plaine où Agassiz vint s'établir avec sa troupe, la scène était vraiment curieuse : près des bâtimens de la factorerie contrastaient les cases des Indiens et les tentes blanches des voyageurs, les chiens affamés accouraient en quête d'un butin, les femmes indiennes et les enfans ouvraient des yeux étonnés. En quittant Michipicotin, les explorateurs, longeant la côte septentrionale, firent des stations à l'Ile-Royale, à l'île Saint-Ignace, au fort William, petit poste de la compagnie de la baie d'Hudson, et revinrent au détroit de Sainte-Marie par la rive méridionale.

(1) Plusieurs des cours d'eau qui débouchent dans le Lac-Supérieur portent les noms de Montreal-River, Black-River, White-River.

(2) Toad-River.

Dès longtemps visité par des naturalistes, le Canada ne devait pas sans doute faire rêver de brillantes découvertes; cependant aux parages des grands lacs de l'Amérique du Nord Agassiz, tout particulièrement familiarisé avec les caractères des lacs de la Suisse, avec les phénomènes glaciaires des Alpes, avec la flore et la faune de l'Europe, trouvait une circonstance propice pour se livrer à des comparaisons attrayantes et instructives. Déjà en divers endroits des États-Unis il a vu sur de vastes espaces des matériaux de transport amenés de distances considérables. Près des rives septentrionales du Lac-Supérieur, un spectacle du même genre est plus saisissant. Il y a une longue traînée de roches polies et striées; des matériaux fort hétérogènes également coupés, malgré la différence de dureté, donnent la preuve que s'est partout exercée la même action puissante et continue. L'observateur reconnaît ainsi dans l'Amérique du Nord les signes certains de phénomènes glaciaires semblables à ceux dont l'Europe a été le théâtre. Le savant qui avait autrefois examiné de quelle façon furent excavés les lacs de Bienne et de Neuchatel ne manque point de se préoccuper des événemens géologiques qui ont déterminé la configuration du Lac-Supérieur (1). La flore de la contrée l'intéresse vivement, car il est frappé de l'analogie qu'elle présente avec la végétation des Alpes. On sait qu'une foule de plantes existent à la fois sur les montagnes de la Suisse et en Suède ou en Laponie : rien ne dénote plus clairement l'influence du climat sur la végétation; Agassiz constate dans tous les détails la ressemblance de la flore des parages du Lac-Supérieur avec celle des parties élevées du Jura. Au Canada, comme dans les régions subalpines, croissent des anémones, des renoncules, des géraniums, des spirées, des potentilles, des ronces, des églantines, et les espèces sont toutes voisines. Dans cette partie de l'Amérique, les plantes identiques à celles de l'Europe sont même assez nombreuses, surtout parmi les plus humbles, comme les prêles, les fougères, les lycopodes, — sujet de recherche et de méditation pour les naturalistes. Ces végétaux, pareils sur les deux continens, ont-ils donc une double origine? proviennent-ils au contraire d'une souche unique? Faute d'apercevoir en l'état actuel du monde la possibilité d'une dissémination d'une terre à l'autre, l'esprit demeure incertain. Si l'on compare la végétation arborescente des parages du Lac-Supérieur à celle de la zone subalpine, le rapport semble vraiment remarquable; toutes les espèces sont fort distinctes et toutes appartiennent aux mêmes genres. A côté des aulnes et des bouleaux dominent les arbres verts; ce sont des pins, des sapins, un if,

(1) Il a observé avec un grand soin la structure et la direction des différens terrains. Voyez l'ouvrage intitulé *Lake Superior*.

un mélèze, des genévriers. En Amérique, la limite de la végétation correspondant à notre limite de la culture de la vigne se trouve à peu près vers le 40e degré de latitude; les vignes sauvages, si abondantes dans ce pays, prospèrent un peu plus au nord, mais disparaissent les magnolias, les tulipiers, les liquidambars et d'autres types caractéristiques.

Pendant l'exploration des environs du Lac-Supérieur, les animaux furent recueillis avec un soin particulier; rares dans la froide région, les mammifères et les oiseaux ne fournirent le sujet d'aucune observation neuve. Un habile entomologiste qui avait déjà parcouru la contrée, M. John Leconte, fit ample moisson d'insectes; le fait constaté à l'égard des végétaux apparut avec une égale évidence : les mêmes genres que dans les montagnes ou dans le nord de l'Europe, les espèces très voisines, quelquefois à peine distinctes, les formes propres à l'Amérique qu'on rencontre encore dans la Pensylvanie et le Massachusetts, cessent d'exister sous le climat du Canada. L'ancien professeur de Neuchatel accordait toujours un extrême intérêt aux poissons. En comparant les populations des eaux douces de l'Amérique du Nord et de l'Europe, il devait saisir de curieuses ressemblances et des dissemblances remarquables. Au Lac Supérieur, on observa plusieurs silures, une famille dont il existe un seul représentant en Europe, des espèces du groupe de la perche, une lote, des espèces du genre de la truite et du saumon, ainsi que du genre des corégones, dont on cite, comme types bien connus, la féra du lac de Genève et le lavaret du lac du Bourget, enfin la multitude des poissons blancs, vandoises, ablettes et goujons ou d'autres qui appartiennent à des genres dont il n'existe aucune espèce dans les eaux de l'Europe. On prit des esturgeons qui avaient encore échappé aux recherches des naturalistes. Les esturgeons sont propres à l'hémisphère boréal; on en pêche dans les fleuves de l'Amérique, il y en a une très grande diversité dans les eaux de l'Amérique du Nord. Par le nombre des espèces du Lac-Supérieur, qui manquent absolument dans les lacs du Bas-Canada, Agassiz se convainquit une fois de plus de l'étroite circonscription géographique de beaucoup de poissons des eaux douces.

Nous avons parlé de ces poissons étranges : les lépidostées, de nos jours si rares dans la nature. Le premier entre tous les zoologistes, Agassiz, presqu'au début de ses recherches, avait eu, comme il se plaisait à le répéter, la bonne fortune d'apercevoir les différences frappantes qui existent entre ces êtres et tous les autres poissons vivant à l'époque actuelle. Il avait reconnu dans les lépidostées les derniers vestiges d'un groupe nombreux qui peuplait d'une manière presque exclusive certaines eaux dans les premiers

âges du monde. En Europe, on pouvait étudier ces curieux animaux plus ou moins bien conservés dans quelques musées; en Amérique, le naturaliste devait les voir pleins de vie, animés de mouvemens dont nul autre poisson n'offre l'exemple, déployant une agilité surprenante. On connaît une dizaine d'espèces de lépidostées, sans exception elles habitent les eaux douces de l'Amérique du Nord, les unes cantonnées dans les états voisins de l'Atlantique, les autres répandues dans les parties centrales et occidentales. Aux époques reculées, comme l'attestent une multitude de débris arrachés à la terre, les lépidostées abondaient en Europe, en Asie, en Australie, aussi bien qu'en Amérique. Aux yeux clairvoyans d'Agassiz, c'est l'indice que le continent américain a peu changé dans les traits essentiels depuis la période lointaine où vivaient les anciens lépidostées, tandis qu'en plusieurs régions du monde d'immenses bouleversemens ont anéanti les conditions d'existence de ces êtres. Autrefois l'habile investigateur avait reconnu chez les lépidostées un mode d'articulation des vertèbres fort différent de celui qui est caractéristique chez les poissons en général; il avait saisi des rapports avec la conformation des reptiles : aussi rien n'exprimerait la joie et le profond étonnement du naturaliste lorsqu'à Niagara on vint lui apporter un beau lépidostée. Le poisson remuait la tête sur le cou, la portant à droite, à gauche, en haut comme eût fait un lézard, et comme ne saurait le faire aucun autre poisson; la justesse des idées conçues d'après l'examen de la structure se trouvait démontrée. A l'égard des lépidostées, Agassiz n'a plus qu'un regret: ignorer encore les particularités que peut offrir l'embryon ou l'animal dans le jeune âge. Il appelle à l'investigation les observateurs heureusement placés pour entreprendre l'intéressante étude. Répandus dans la plupart des lacs qui bordent le Canada, les lépidostées ne se rencontrent point dans le Lac-Supérieur. D'une agilité presque sans égale, remontant les rapides avec une aisance merveilleuse, ces animaux ne peuvent certainement pas être arrêtés par les chutes de Sainte-Marie; les conditions de séjour du Lac-Supérieur ne sont donc pas de tout point celles du lac Huron. Par cet exemple, le professeur montre que les êtres le mieux doués sous le rapport de la faculté de locomotion demeurent souvent incapables de franchir certaines limites.

L'expédition au Lac-Supérieur a procuré pour la géographie physique la notion exacte d'une contrée jusqu'alors imparfaitement décrite et pour l'histoire naturelle la connaissance de plusieurs faits dignes d'intérêt. Elle a eu un autre résultat qui n'était pas sans importance pour le peuple américain : elle a familiarisé avec les études scientifiques nombre de personnes qui sauront à leur tour répandre l'instruction.

## II.

C'est plaisir de voir comme on aimait à recourir aux lumières d'Agassiz. La Floride, on le sait, est bordée de récifs de coraux; on s'inquiétait de savoir de quelle façon la péninsule s'étend toujours vers le sud par la formation successive de bancs de coraux et de nappes de vase. A la demande du surintendant du service de l'inspection des côtes (1), M. Bache, le professeur du collége Harvard fut chargé de cette étude, pour lui d'un nouveau genre. Il passa l'hiver de 1850 au milieu des récifs de la Floride, s'appliquant à découvrir la loi de croissance des diverses sortes de coraux. La pointe la plus méridionale de la péninsule est entourée de quatre récifs séparés par des canaux assez profonds : aussi l'investigateur pourra montrer que nulle côte ne serait plus sûre pour la navigation, si elle était parfaitement connue. Au voisinage du cap Floride, le récif extérieur est formé de coraux vivans. Peu au-dessous de la surface se trouvent les madrépores, à un niveau inférieur les polypiers, qu'on désigne sous le nom de *méandrines*, et plus bas les astrées. Chaque type vit et se multiplie dans une certaine zone; en dehors des limites de la zone, il meurt. Les madrépores constituent de vastes champs qui offrent, remarque Agassiz, un merveilleux spectacle. Des branches puissantes se ramifient, s'enchevêtrent et s'étalent d'une façon régulière; on croirait voir un feuillage déchiqueté. Les madrépores descendent à peine à 2 ou 3 mètres; là, on commence à rencontrer d'autres espèces. Lorsque ces polypiers atteignent la hauteur qu'ils ne doivent jamais dépasser, après les animaux, — vers et mollusques, — qui se sont établis entre les branches s'accumulent sur les sommets des matériaux de tout genre. Les fragmens de coraux brisés par la violence des vagues, broyés sur les graviers ou contre les roches, se réduisent en poudre et se déposent entre les rameaux; mélangée à des matières en décomposition, cette poudre forme des couches compactes qui ne cessent d'élever le récif.

Agassiz, ayant déterminé avec rigueur la croissance annuelle des différentes espèces de coraux, se voit en mesure d'affirmer que le banc qui du fond de l'océan s'élève à la surface des eaux ne s'est pas constitué en moins de plusieurs milliers d'années. Assuré que la formation des quatre récifs de la pointe méridionale de la Floride a été successive, l'investigateur est amené par l'évidence à conclure que l'origine première de ces bancs remonte à une centaine de milliers d'années. Alors se dégage une vérité impossible à

(1) *United States Coast Survey.*

méconnaître : pendant cette longue période, les espèces animales n'ont pas subi la plus légère modification. Poussant plus loin dans le passé, car la succession des bancs se prolonge sur un espace de 2 degrés en latitude, le naturaliste doit estimer à trois ou quatre cent mille ans la durée nécessaire pour faire émerger de l'océan la partie de la Floride située au sud du lac Ogeechobee. Il constate encore que durant cette immense période aucun changement ne s'est produit dans les caractères des animaux du golfe du Mexique. Il ne se préoccupe pas des idées de transformations indéfinies que bientôt on s'efforcera de rajeunir, mais déjà il insiste sur des faits qui en prouvent l'inanité. Venu dans la Floride pour des recherches spéciales, Agassiz, sollicité d'ouvrir un cours d'anatomie comparée au collége médical de Charleston, accepta cette tâche. Il ne devait pas cependant toujours résister aux fatigues d'un enseignement très actif et d'explorations fort pénibles; la fièvre le saisit, il retourna dans le Massachusetts.

Placé dans une situation en évidence, le savant ne s'appartient plus; croyant ne pouvoir refuser son concours, ses lumières, sa peine, quand on le sollicite en vue d'un intérêt quelconque, il se voit avec douleur mis dans l'impossibilité de poursuivre de grands travaux. On réclame de sa part des renseignemens, des appréciations, des éclaircissemens à l'égard d'une foule de questions; il jette au vent des notices et des rapports sans nombre sur des sujets qui le touchent médiocrement. Il gémit en secret sur le temps dérobé à des œuvres plus importantes, il veille pour en finir d'un ennui qui sous une autre forme se renouvellera le lendemain, il travaille sans trêve ni repos, espérant toujours se débarrasser d'une besogne insipide et revenir à ses études; mais alors d'excellens confrères, de bons amis, murmurent avec compassion : Maintenant il ne fait plus rien. En Amérique, Agassiz n'avait pas été moins que les savans d'Europe écrasé par l'obligation de satisfaire à mille exigences; lui, l'homme qui ne songe jamais à se reposer, sait qu'on répète : Maintenant il ne fait plus rien. Il montrera qu'il est encore capable de produire une belle œuvre; il a réuni de nombreuses observations sur divers sujets, étudié la vie d'animaux que les naturalistes européens n'ont pas l'occasion d'observer, accumulé enfin des matériaux considérables. Des recherches relatives à la distribution géographique et au développement des tortues, d'autres recherches sur les charmans zoophytes qu'on nomme les *acalèphes* peuvent être mises au jour. Le moment paraît arrivé d'entreprendre une publication sur l'histoire naturelle des États-Unis. La publication, qui comporte une série de volumes et des centaines de planches, devant être faite avec luxe, deviendra coûteuse; en Amérique, c'est la moindre difficulté. On annonce l'entreprise, aussitôt 2,500 souscrip-

tions répondent à l'appel de l'auteur. Rien ne témoigne mieux de la popularité dont jouissait Agassiz et du sentiment patriotique des Américains quand il s'agit d'une œuvre dont le pays pourra se glorifier.

En 1857 parut le premier volume de l'ouvrage sur l'*Histoire naturelle des États-Unis* (1). Il s'ouvre par une longue introduction où l'auteur expose ses vues sur le règne animal et sur la classification. Nous avons vu Agassiz en pleine jeunesse conduit par ses études personnelles à reconnaître dans certaines limites les formes de la vie sur le globe pendant les âges reculés et à les suivre jusqu'à l'époque actuelle; à présent, s'il a continué d'observer la nature, il a aussi beaucoup médité sur l'ensemble des faits acquis à la science par tous les investigateurs du siècle, il donnera donc un aperçu général en recourant à toutes les sources, de façon à faire apprécier l'état de cette grande science qu'on appelle la zoologie.

L'introduction à l'ouvrage sur l'*Histoire naturelle des États-Unis* révèle les pensées du savant parvenu à la maturité; avec calme, mais non sans chaleur, les faits sont discutés dans l'unique dessein de dégager les lois générales. Aussi, même lorsque l'auteur accueille simplement les idées d'autrui, la science doit encore en tirer profit; la valeur de ces idées se trouve une fois de plus affirmée par un grand savoir et une raison éprouvée. On ne connaîtrait point vraiment l'illustre naturaliste, si l'on se bornait à s'occuper de ses recherches, de ses observations, de ses découvertes; il y a dans l'homme, outre l'investigateur habile et perspicace, le judicieux philosophe de la nature. Les vues sur le règne animal du professeur de Cambridge appellent l'attention de tous les esprits cultivés. — En Europe, quand il s'agit d'un sujet d'ordre élevé, on ne s'adresse qu'aux esprits très instruits; en Amérique seulement on s'adresse à la foule. Une citation permettra d'en juger. L'introduction à l'histoire naturelle des États-Unis fut publiée en Angleterre sous le titre d'*Essai sur la classification* (2). Dans une préface, Agassiz, prenant soin de rappeler qu'il a écrit le livre en Amérique et pour des Américains, ajoute : « Le public de ce pays n'est pas le même que le public d'Europe. Il n'y a point aux États-Unis une classe de lettrés séparée et distincte du reste de la nation. Au contraire le désir de l'instruction y est si général que je dois m'attendre à être lu par des ouvriers, par des pêcheurs, par des laboureurs, autant que par des étudians ou des naturalistes de profession. » Quelle leçon pour nos hommes politiques!

Avant tout, Agassiz s'occupe de la manière d'envisager la classifi-

(1) *Contributions to the natural History of the United States of America*, in-4°. Quatre volumes ont été publiés.

(2) *Essay on classification*, London 1859.

cation en histoire naturelle. A cet égard, les divergences d'opinion ont été sans nombre; avec les progrès de la science, elles se sont fort réduites, mais néanmoins la notion des divers groupes admis par les zoologistes ne se présente pas encore avec un caractère de rigueur si évident que la controverse soit devenue impossible. Il faut donc de nouveaux efforts pour mettre la vérité en pleine lumière. Profondément émerveillé de l'admirable harmonie de la nature, Agassiz voit un plan conçu par une intelligence suprême. Dès le moment où les plantes et les animaux fixèrent l'attention, les investigateurs reconnurent la nécessité des classifications, considérant tout arrangement comme un artifice indispensable pour rendre facile l'étude d'objets innombrables. Avec le progrès des connaissances, les naturalistes manifestent de plus hautes visées; ils entendent exprimer l'idée qu'ils conçoivent des rapports naturels qui existent entre les êtres. Seule, cette pensée domine lorsque, par un trait de génie, Laurent de Jussieu groupe les plantes d'après l'ensemble des caractères. Cuvier n'hésite pas à déclarer qu'une classification parfaite serait le tableau exact de la nature. Néanmoins, la difficulté d'atteindre la perfection étant extrême, des idées très nettes dans l'esprit de quelques maîtres n'ont pas toujours été comprises; l'importance de la classification a été souvent méconnue. En présence de la diversité des systèmes, ceux qui ne peuvent juger des qualités et des défauts n'entrevoient guère autre chose que des conceptions toutes personnelles. Agassiz s'efforce de réagir contre un pareil sentiment; d'accord sur ce point avec plus d'un naturaliste, il veut convaincre que, la classification devant être l'expression fidèle des ressemblances et des dissemblances entre les êtres, il y a grand intérêt pour la science à poursuivre le but. Heureux ou habile, l'investigateur ne saurait rien tirer de lui-même; simplement il pénètre le plan de la création.

Le professeur de Cambridge regarde comme à peu près incontestée « l'existence dans la nature d'espèces distinctes persistant avec toutes leurs particularités. » Sans doute l'immutabilité des espèces a été mise en question, mais il s'y arrête à peine; d'un côté, il discerne le résultat d'études patientes, de l'autre il n'aperçoit que le rêve. Au-delà de l'espèce, la confiance dans la réalité des divisions admises par les zoologistes est restreinte. Qu'on demande si les genres, les familles, les ordres, les classes, ont dans la nature une existence comparable à celle des espèces, peu d'auteurs se montreront absolument affirmatifs. Agassiz ne doute pas de cette existence, — comment en effet pourrait-on croire d'invention humaine la classe des mammifères, la classe des oiseaux, la famille des perroquets? Suppose-t-il qu'un seul insecte ou qu'un seul crustacé tombe sous l'observation, il sait que le plan de la structure de

l'espèce unique révélera le type d'une classe tout aussi sûrement que le groupe représenté par des milliers d'espèces. C'est la preuve que les groupes supérieurs n'ont pas dans la nature une existence moins réelle que les espèces. Une telle conviction porte à la plus scrupuleuse conscience dans la recherche comme dans l'interprétation des faits. Aux yeux d'Agassiz, « les orgueilleux philosophes, croyant inventer des systèmes zoologiques par la seule force de la raison, ne font que suivre humblement, que reproduire à l'aide d'expressions imparfaites le plan dont les fondemens furent jetés à l'origine des choses. » C'est la pensée de la plupart des investigateurs qui étudient laborieusement les êtres sans autre dessein que de connaître la vérité.

Répondant à l'idée que l'action des causes physiques a pu faire naître les corps organisés, le célèbre naturaliste montre dans la petite mare ou sur le coin de terre l'étonnante diversité de plantes et d'animaux. Les limites de l'habitation de ces êtres étant supposées très étroites à l'origine, les conditions de la vie sont uniformes; il faut donc croire que les mêmes causes physiques ont produit les effets les plus variés. Admettant au contraire que ces organismes se sont manifestés tout à coup sur un vaste espace, les influences physiques ne sembleront-elles pas n'avoir rien eu d'assez spécifique pour justifier l'hypothèse qu'elles sont la cause de l'apparition d'êtres aussi différemment construits? Pendant une longue période, la terre fut déserte, et, remarque Agassiz, la constitution matérielle du globe et les forces physiques semblables à celles d'aujourd'hui étaient impuissantes à produire un être vivant. Sachez donc des plus habiles physiciens, dira encore l'auteur des recherches sur les glaciers, s'il est admissible que les forces physiques aient produit à une époque ce qu'elles ne peuvent produire dans un autre temps, et s'il est croyable qu'elles aient causé l'apparition des êtres. Après avoir constaté la diversité des plantes et des animaux qui vivent aux mêmes lieux et subissent les mêmes influences, reconnu des types identiques dans les conditions les plus variées, il ne saurait douter combien à l'origine les êtres sont indépendans des milieux.

Une immense conquête de la science de notre siècle, c'est la reconnaissance de l'unité de plan de types fort divers. « D'un pôle à l'autre, s'écrie Agassiz, sous tous les méridiens, les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons, révèlent le même plan de structure. Ce plan dénote des conceptions abstraites de l'ordre le plus élevé; il dépasse de bien loin les plus vastes généralisations de l'esprit humain; il a fallu les recherches les plus laborieuses pour que l'homme parvînt seulement à s'en faire une idée. » Articulés, mollusques et zoophytes présentent d'autres plans non moins merveilleux; partout l'infinie variété dans l'unité. Il y a tous les degrés

imaginables dans les rapports des animaux. Les espèces sont alliées comme appartenant au même genre, des types de genres sont unis comme représentans d'une même famille, des types de familles se rattachent à un même ordre, des types d'ordres à la même classe.

Animaux ou plantes sans lien généalogique, plus ou moins apparentés par l'organisation, habitent les parties du monde les plus éloignées. Considérant les genres, les familles, les ordres, les classes, le naturaliste les trouve dans tous les temps représentés sur le globe de la même manière, c'est-à-dire par des individus sans cesse renouvelés. Au sujet de la présence simultanée des grands types du règne animal pendant les âges de la terre les plus reculés, Agassiz, qui au temps de ses recherches de paléontologie a fourni une éclatante démonstration, insiste avec une nouvelle force : les preuves se sont multipliées; les travaux de Murchison et de M. Barrande ont montré combien est riche la faune du monde primitif, combien sont variés les types de cette faune, combien est caractéristique la complication de l'organisme chez ces types.

Saisissante entre tous phénomènes dont la terre est le théâtre, la distribution des êtres à la surface du globe a une immense importance pour l'histoire naturelle aussi bien que pour la géographie physique. Depuis le siècle dernier, on s'en occupe; depuis quelques années, on commence à en traiter avec la rigueur scientifique. L'ancien professeur de Neuchatel, toujours séduit par les aperçus que suggère la comparaison des faunes, accorde un légitime intérêt à la connaissance parfaite de l'aire d'habitation des différens animaux; il note les espèces confinées dans d'étroites limites et les espèces répandues sur de vastes espaces, songeant à la possibilité de découvrir à de tels indices les conditions primitives des espèces. Rappelant que l'étude de la distribution géographique des plantes et des animaux a porté exclusivement sur les êtres de l'époque actuelle, il indique une voie qui ne peut manquer de conduire les investigateurs à déchiffrer de nouvelles pages de l'histoire du monde. La distribution des plantes et des animaux, dit Agassiz, a ses racines dans le passé. On ne comprendra bien l'état actuel qu'en le rattachant aux époques géologiques antérieures. Pour saisir entièrement la liaison des êtres avec le sol qu'ils habitent, il est indispensable de reconnaître les changemens survenus dans la configuration des terres et des mers. On ne s'expliquera les ressemblances des animaux qui vivent dans l'océan, sur les rivages opposés d'un continent, que si l'on est assuré des communications directes ayant existé entre des mers aujourd'hui séparées. On ne pourra suivre les affinités d'animaux disséminés sur les versans opposés des hautes chaînes de montagnes qu'en se reportant aux

époques où ces barrières ne s'étaient point encore élevées. A l'heure présente, des travaux partiels répandant déjà des clartés sur certaines transformations du globe, le philosophe s'anime à la pensée de voir réunis tous les élémens qui feraient jaillir la pleine lumière sur l'ensemble des phénomènes de la vie. Agassiz s'enflammait à la perspective de toute notion permettant de remonter vers l'origine des choses. Dans son ardeur, il aurait voulu épuiser toutes les sources d'information si lentes à découvrir, et pour lui, comme pour quelques autres, c'était un chagrin de sentir les forces humaines bien petites pour l'accomplissement d'une tâche gigantesque lorsque l'esprit entrevoit au terme un merveilleux résultat.

L'auteur des recherches sur les poissons fossiles médite touchant les êtres de structure identique disséminés sur de vastes étendues et dans des régions n'offrant entre elles aucun rapport; il tire de l'extrême dissémination la preuve que ces espèces échappent à l'influence des agens physiques. Mettant en contraste la remarquable ressemblance des plantes et des animaux des contrées septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, et l'étonnante différence des flores et des faunes de l'Australie, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud sous les mêmes latitudes, il restera persuadé que l'action des climats ne suffit pas à rendre compte de la répartition des êtres. A cet égard, aucun observateur n'élèvera d'objection. Poussant la hardiesse plus loin que ne le feraient beaucoup de naturalistes, plus loin sans doute que ne le conseille la sagesse dans l'état actuel de nos connaissances, il déclare avec conviction que ni une plante ni un animal n'a pu prendre origine sur un point unique de la surface du globe pour se répandre ensuite dans un rayon plus ou moins large. Il croit que dès les commencemens les pins ont constitué des forêts, les bruyères des landes, les bœufs des troupeaux, les harengs des bandes interminables. Une fois sur cette pente, il admet que « tous les animaux comme tous les végétaux ont occupé dès l'origine les circonscriptions dans lesquelles on les voit établis, entretenant les uns avec les autres des rapports profondément harmoniques. » Au sentiment du professeur de Cambridge, en ceci moins réservé qu'il ne se montre d'ordinaire à l'égard des questions encore obscures, on opposerait sans peine nombre d'observations qui prouvent l'extension graduelle d'une infinité d'espèces.

Agassiz s'arrête à la considération des animaux propres à une région, ayant en commun des caractères très frappans ou exceptionnels. L'Australie n'est-elle pas la terre des mammifères à poche : les *marsupiaux?* Là domine ce type inconnu dans la plupart des autres contrées du globe. En Australie, il n'y a ni singes ni makis, point d'insectivores comme les taupes, les hérissons ou les musa-

raignes, point de carnivores comme les ours, les belettes, les renards, les chats sauvages, point de ruminans comme les chameaux, les cerfs, les bœufs et les chèvres; cependant herbivores, carnassiers et insectivores sont représentés dans le groupe des marsupiaux. Seuls entre tous les mammifères australiens, les rongeurs et les chauves-souris ne se distinguent en aucune manière de ceux des autres contrées du monde par les rapports des jeunes avec la mère. Des types très caractérisés de différentes classes du règne animal ne sont représentés que sur une partie du globe; les oiseaux-mouches sont en Amérique et les faisans en Asie. Aux yeux de l'auteur de l'histoire naturelle des États-Unis, tout cela est l'œuvre préméditée de la puissance créatrice.

Le philosophe de la nature suit avec une prédilection marquée, parmi les types très disséminés sur le globe, les espèces de certains groupes formant des séries dont chaque terme représente un degré particulier de développement. Par une étude des reptiles, « je fus frappé, dit Agassiz, d'un fait très remarquable qu'aucun naturaliste, que je sache, n'avait encore signalé, et dont aucune classe ne fournit un exemple aussi notable (1). » Examinant dans l'ordre des sauriens les espèces de la famille des scinques, — on en compte une centaine, — il trouve chez ces animaux de curieuses combinaisons offertes par les organes locomoteurs. Certaines espèces ont quatre pattes, d'autres n'en ont que deux, ce sont les postérieures, d'autres sont absolument privées de membres. Ces pattes peuvent n'avoir qu'un doigt ou en avoir deux, trois, quatre ou cinq; le nombre de ces doigts peut différer entre les membres antérieurs et les membres postérieurs. Or, constate l'observateur, aucune relation n'existe entre la patrie de ces reptiles et les caractères zoologiques. Au contraire les genres les moins voisins se rencontrent souvent dans le même pays, et les types les plus apparentés à des distances très considérables les uns des autres. Le professeur de Cambridge veut éveiller l'attention sur un sujet dont on s'est peu occupé : le rapport entre le volume, la conformation et les conditions d'existence des animaux. Dans la plupart des familles naturelles, la taille des espèces semble contenue dans des limites passablement resserrées; tous les cerfs, tous les chevaux, ont de grandes proportions; les musaraignes et les rats sont tous de petits animaux. En général, les espèces aquatiques l'emportent par le volume sur les espèces terrestres dont elles se rapprochent

(1) A cet égard, Agassiz se trompe; plusieurs années avant la publication du premier volume des *Contributions to the Natural History of the United States*, il avait été reconnu dans la grande famille des scorpions que les plus notables différences entre les espèces proviennent d'un degré de développement plus ou moins avancé. Voyez Émile Blanchard, *l'Organisation du règne animal*, classe des arachnides.

le plus par l'organisation, les espèces marines sur les espèces d'eau douce. En vérité, il reste probablement à découvrir de curieuses coïncidences qu'on n'a point encore soupçonnées (1).

Avec l'accent de l'homme inspiré par une ardente conviction, Agassiz déclare hautement que la science fit un grand pas le jour où l'on eut l'assurance que les espèces ont des caractères fixes, et ne changent point dans le cours des temps. Rendant hommage à George Cuvier pour en avoir fourni la démonstration, il ajoute : « Le fait acquiert une importance plus grande encore depuis qu'il et établi que les changemens, même les plus extraordinaires, dans le mode d'existence d'un animal et dans les conditions où il est placé n'ont pas plus d'influence sur ses caractères essentiels que le cours du temps. » Passant à l'idée que les espèces des périodes géologiques dérivent les unes des autres, il la signale comme « une pure supposition, ne reposant ni sur le témoignage de la physiologie, ni sur celui de la géologie. » Après avoir évoqué le souvenir des dépouilles ensevelies par les habitans de l'antique Égypte, d'où Cuvier a tiré la preuve que pendant l'espace de cinq mille ans rien ne s'est modifié dans les particularités des espèces, saisi de l'exemple des coquilles et des coraux de la Floride abandonnés par la mer depuis des centaines de milliers d'années, il affirme avec une confiance absolue que nul indice ne porte à croire au moindre changement dans la conformation des êtres à travers les siècles. Assuré qu'aux différens âges de la terre la variété des plantes et des animaux a été aussi considérable que dans la période actuelle, le philosophe de la nature, qui voit partout l'œuvre du Créateur, rappelle qu'ainsi « a été amenée la conviction, aujourd'hui universelle parmi les naturalistes dignes de ce nom, que la terre existe depuis un nombre incalculable de siècles, et que le laps de temps écoulé depuis l'apparition de la vie à sa surface ne peut pas être évalué en années. »

Sachant estimer les travaux de recherche d'après l'importance des résultats obtenus comme d'après les qualités et les talens qui ont été nécessaires pour les produire, Agassiz témoigne d'une raison supérieure et d'un admirable esprit scientifique lorsqu'il regrette les dédains de quelques investigateurs pour des observations qui semblent plus que d'autres à la portée du grand nombre. De nos jours, les plus habiles naturalistes se sont voués à l'étude profonde

(1) On a remarqué depuis longtemps que dans les familles naturelles les caractères typiques, très prononcés chez les plus grandes espèces, s'amoindrissent chez les petites. D'autre part on s'est assuré que dans certaines familles les petites espèces n'atteignent pas le même degré de perfection organique que les grandes. Voyez à ce sujet nos études sur les oiseaux de la famille des psittacides, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1856-1857.

de l'organisation et du développement des êtres; par leurs découvertes, la science s'est transformée et a pris un caractère de grandeur tout nouveau, mais en même temps ont été beaucoup délaissées les patientes études qui ont justement fait la gloire de quelques maîtres du dernier siècle. Parmi les zoologistes modernes, nous ne reconnaissons pas un Réaumur, pourtant, comme le dit excellemment le professeur de Cambridge, sans la connaissance parfaite des mœurs des animaux, il sera toujours impossible de déterminer d'une manière précise les limites de la variation des nombreuses espèces que la zoologie descriptive a enregistrées. Il faut souhaiter que des naturalistes reviennent aux études pleines de charme et d'intérêt sur les mœurs, les habitudes, les instincts des animaux; les progrès de la géographie physique, de l'anatomie, de la physiologie, de l'embryologie, suggérant des vues neuves, l'observation comparative de toutes les circonstances de la vie des êtres doit apporter une infinité d'informations précieuses. Les rapports entre les individus conduisent Agassiz à formuler sa pensée sur les phénomènes de l'ordre psychologique. Que les animaux se battent, qu'ils s'associent pour un but commun, qu'ils s'avertissent d'un danger, qu'ils viennent au secours l'un de l'autre, qu'ils montrent de la tristesse ou de la joie, s manifestent des mouvemens de la nature de ceux qu'on met au nombre des attributs de l'homme. L'illustre savant reconnaît chez les animaux autant d'individualité qu'il en existe chez l'homme. « C'est là un fait, dit-il, dont peut témoigner tout chasseur, tout dompteur, tout éleveur, tout fermier possédant une longue expérience. Cela dépose fortement en faveur de l'existence chez tout animal d'un principe immatériel semblable à celui qui, par son excellence et la supériorité de ses dons, place l'homme si fort au-dessus des animaux. » La condition particulière des individus des deux sexes entraîne l'auteur dans une analyse profonde d'impressions physiques et de sentimens.

Les phénomènes du développement des êtres transportent Agassiz dans une sphère de hautes pensées. Au début de sa carrière, il a vu naître l'embryologie; étudiant à Munich, il a reçu sa première initiation à cette science dans la maison de Döllinger, le maître qu'il ne cessera de vénérer; de bonne heure il a connu l'importance de la découverte, par Ch. de Baer, d'un mode particulier de développement pour les vertébrés, pour les annelés, pour les mollusques, pour les zoophytes. Plus tard il a été frappé de la multitude de faits dévoilés sur les premières phases de la vie, mettant tout à coup en évidence le caractère jusqu'alors méconnu de nombreux types du règne animal. Il demeure « convaincu que l'embryologie fournit la mesure la plus exacte pour déterminer les rapports des animaux entre eux. » D'autres naturalistes pourraient ne pas se

montrer aussi absolus, sans attacher un moindre prix à la notion parfaite de toutes les phases du développement des êtres. Avec sa méthode habituelle et une remarquable justesse d'appréciation, le professeur de Cambridge résume les connaissances acquises par les recherches d'embryologie qui ont éclairé sur la véritable nature de différens groupes du règne animal; indiquant les sources, signalant les points obscurs, soulevant des questions, illuminant les détails par des vues générales, il s'anime du désir de donner à de nouveaux investigateurs la tentation de s'engager dans une voie d'études qui bien longtemps encore sera féconde.

Qui donc a mesuré à chacun des êtres sa part de vie? demande Agassiz. Sans se préoccuper de la réponse, il compare la durée de la vie chez les animaux : mammifères, oiseaux, reptiles ou insectes; — on sait par des exemples vulgaires combien le partage est inégal. Retraçant l'histoire des animaux qui se propagent par deux modes de génération, le naturaliste philosophe s'enthousiasme devant ce phénomène de la génération alternante, dont la découverte est un des triomphes de la science moderne. Aujourd'hui l'exemple le plus frappant de la génération alternante est connu de tout le monde : la méduse répand des œufs, de chaque œuf naît une sorte de polype; par divisions, le polype se multiplie, et les individus détachés après une série de transformations deviennent semblables au premier parent. Traitant du sujet qui l'avait captivé autrefois, — la succession des êtres pendant les périodes géologiques, — l'auteur des recherches sur les poissons fossiles admet encore qu'à chaque grande époque il a existé un ensemble particulier de plantes et d'animaux, remplacé à une autre époque par un ensemble nouveau. A cet égard, la confiance sera bientôt ébranlée. On a signalé des rapports entre les jeunes de certains animaux du monde actuel avec les formes permanentes de diverses espèces éteintes; pour Agassiz, c'est le sujet d'une savante dissertation où l'on peut suivre la trace des efforts des paléontologistes en quête de la vérité sur l'ancien état du globe et apprendre à connaître les vues qui ont dominé dans la science jusqu'au moment où des découvertes inattendues ont fourni mille preuves de la persistance d'une infinité de formes animales à travers les âges du monde. Après des considérations sur les rapports entre le degré de perfection organique et la répartition géographique des êtres, Agassiz se livre à l'examen du caractère des divisions qu'admettent les zoologistes, et, par des remarques sur les classifications qui ont été proposées, de telles matières suggèrent encore à cet esprit clairvoyant des aperçus ingénieux et des réflexions d'une haute portée. Le philosophe s'est complétement révélé, mais l'investigateur n'est pas au bout de la carrière; il ne s'arrêtera qu'à sa dernière heure.

En Amérique, les tortues abondent, et grande est la diversité des espèces et des genres. Agassiz a profité de cette richesse pour exécuter un travail approfondi sur l'un des types les plus extraordinaires de l'embranchement des vertébrés. Ainsi ont été acquis à la science des faits précis sur les caractères extérieurs, les variations, les particularités organiques, la répartition géographique de nombreuses espèces, comme sur les phases du développement d'animaux singuliers dont l'image est présente à tous les yeux. Un très habile zoologiste, le professeur Rathke de Könisberg, avait produit des observations d'une haute valeur sur les phases embryonnaires des tortues; par de nouvelles recherches, surtout par des comparaisons entre différentes espèces, le professeur du collége Harvard a notablement élargi le champ de nos connaissances sur le sujet qui offre un intérêt exceptionnel à raison de l'étrangeté du type. Dans toutes les mers flottent ces élégans zoophytes, d'apparence gélatineuse, qu'on nomme les *acalèphes :* béroës, méduses, physales, velelles, diphyes. Presque seules, les espèces qui fréquentent les rivages de l'Europe avaient été bien étudiées. Agassiz a recueilli les acalèphes des côtes américaines, et sur ces curieux animaux, en général très distincts de ceux qui vivent de notre côté de l'Atlantique, il a consigné une multitude d'observations importantes relatives à la structure et aux transformations. C'est un chapitre ajouté à l'histoire des populations de la mer. Un chapitre non moins vaste et non moins intéressant concerne les polypes qu'on appelle les *hydroïdes*. Maintenant l'identité de structure déjà reconnue entre les types les plus parfaits de l'embranchement des animaux rayonnés au début de la vie et les formes inférieures du même groupe est absolument démontrée. C'est le bonheur d'Agassiz d'avoir atteint ce résultat, qui affermit les fondemens de la science.

La monographie des acalèphes et des hydroïdes achevée en 1862 compose les troisième et quatrième volumes du grand ouvrage sur l'*Histoire naturelle des États-Unis* (1). L'auteur se flattait d'en publier dix volumes; il put à peine commencer le cinquième, l'âpreté au travail ne parvient pas à défier le temps.

En vue de l'accroissement du musée zoologique de Cambridge, de bons citoyens avaient offert des sommes assez considérables, et l'état une large subvention; Agassiz s'enflamme à l'idée de fonder un des plus beaux établissemens scientifiques du monde. Pour accomplir une œuvre gigantesque, selon son habitude, il ne pense nullement à la peine. Il veut disposer ce musée d'après les vues qu'il a formulées; le visiteur y trouvera les animaux vivans dans leurs re-

(1) Dans l'exécution de ses recherches sur les tortues et sur les acalèphes de l'Amérique, Agassiz fut aidé pour les préparations par le professeur Clark et M. Sonrel, les auteurs de l'atlas.

lations naturelles, dans leurs rapports avec les espèces des périodes géologiques, dans leurs rapports avec les formes embryonnaires. Il léguera ce musée unique à la nation qui l'adopte, comme témoignage de son affection et comme monument de sa vie laborieuse (1).

## III.

Engagé dans d'interminables recherches, fatigué du prodigieux labeur qu'exige le classement des grandes collections d'histoire naturelle, Agassiz, malgré son admirable énergie et sa robuste constitution, sentit faiblir ses forces. Pendant l'hiver de 1864 à 1865, sa santé se trouvait gravement compromise; on lui prescrivit d'abandonner tout travail et de changer de climat. Fera-t-il un voyage en Europe? L'ancien professeur de Neuchatel songe à l'attrait de se retrouver au sein du mouvement scientifique dont le vieux monde est le théâtre; mais c'est ailleurs qu'il faut aller chercher le repos de l'esprit. Une circonstance inattendue devait bientôt mettre fin aux hésitations. Agassiz gardait le souvenir du voyage de Spix et Martius au Brésil; à vingt ans, il avait été chargé de décrire les poissons recueillis par les deux célèbres explorateurs; maintes fois en sa vie il avait caressé le rêve d'aller aux lieux mêmes étudier la faune de l'Amérique du Sud. Ce désir venait d'être singulièrement ravivé. L'empereur du Brésil, l'un des hommes les plus instruits des temps modernes, l'ami de toutes les nobles entreprises, avait témoigné beaucoup de sympathie pour l'œuvre qui s'accomplissait au collége Harvard. Par son ordre, des collections formées avec soin avaient été adressées au musée de Cambridge. La bienveillance du souverain était connue, son patronage certain, mais le naturaliste ne pouvait se résigner à faire une simple visite aux rivages du Brésil. Un jour, devant quelques personnes, Agassiz parle avec enthousiasme de l'intérêt d'une exploration de l'Amazone et de ses tributaires, sans croire l'idée réalisable; mais un riche personnage de Boston avait été séduit. De la façon la plus simple, M. Nathaniel Thayer vint dire au savant : « Vous voulez donner à un pareil voyage un caractère scientifique; emmenez des jeunes gens, je me charge de tous les frais de l'expédition. » C'était irrésistible; Agassiz fit ses préparatifs et désigna pour l'accompagner un dessinateur, Jacques Burkhardt, toujours attaché à ses pas depuis qu'il l'avait connu à Munich, un préparateur, deux géologues, un ornitholo-

(1) On a commencé dès 1865 à publier le catalogue des richesses que renferme ce musée : *Illustrated Catalogue of the Museum of comparative zoology at Harvard College.*

giste et un conchyliologiste; la petite troupe fut grossie de plusieurs volontaires.

Agassiz, devenu veuf dès les premières années de son séjour en Amérique, avait contracté un second mariage avec une jeune fille de l'esprit le plus distingué, M^lle Lizie Cary; compagne inséparable, elle ne se fera pas prier pour aller au Brésil. La relation du voyage a été écrite; c'est le fruit d'une touchante collaboration. Chaque jour, M^me Agassiz a tracé le récit des aventures et des observations sur le pays ou sur les habitans. Chaque soir, le savant a fourni la note du résultat de ses travaux, bien sûr que rien ne serait perdu de ce qui méritait d'être conservé. Ainsi se sont confondues les pages comme les impressions et les pensées de l'un et de l'autre jusqu'à rendre toute séparation impossible (1).

A peine le projet de voyage au Brésil fut-il connu du public que le professeur de Cambridge recevait du président de la compagnie des paquebots du Pacifique (2) l'offre, pour tous les membres de l'expédition, du passage à bord d'un magnifique navire qui allait se rendre en Californie en doublant le cap Horn; c'était un hommage rendu à la science et à la personne de l'illustre naturaliste. Le départ de New-York eut lieu le 1^er avril 1865; la mer était calme, le temps délicieux. Deux jours plus tard, on croise le *gulf-stream* à la hauteur du cap Hatteras. Le grand courant, qui influe d'une manière prodigieuse sur la distribution des êtres dans les profondeurs de l'Océan, sollicite singulièrement l'intérêt du naturaliste. Agassiz est attentif à suivre les fluctuations de la température. Le thermomètre accuse 14 degrés centigrades; dès qu'on arrive dans le courant, il monte à 23 ou 24 degrés, pour descendre à certains endroits à 21 degrés; il y a par intervalles des bandes froides (3). Bientôt on rencontre des sargasses, les fameuses herbes flottantes que les marins nomment les *raisins des tropiques*. On en prend quelques touffes; placées dans un vase, chacun s'émerveille à la vue de tout un monde qui s'agite. Là vivent en société des légions de petits mollusques, en foule de charmans polypes du groupe des hydroïdes. La faune des sargasses est encore peu connue; ce sera un jour un curieux sujet que celui de la population de ces algues, qui croissent sur de vastes étendues bien loin des rivages.

Tandis que doucement on s'achemine vers l'Amérique du Sud, le

(1) *Voyage au Brésil.*

(2) M. Allen Mac-Lane, president of the Pacific Mail-Steamship Company.

(3) On sait que sous la direction du docteur Bache une reconnaissance très complète de l'origine et du cours du *gulf-stream* a été faite par le *Coast Survey* des États-Unis.

chef de l'expédition expose à ses futurs collaborateurs l'état des connaissances sur l'histoire naturelle du Brésil et le plan des recherches qu'il se propose de poursuivre. Les hautes visées du maître, les détails précis du savant plein d'érudition, l'esprit du narrateur, donnent à ces entretiens un charme inexprimable. Agassiz attache le plus grand prix à la notion exacte de la distribution des poissons dans les eaux douces. Certaines espèces très caractéristiques se trouvent dans le bassin du Danube et n'existent ni dans le bassin du Rhin ni dans celui du Rhône; quelques-unes vivent dans le Rhin ou dans le Rhône et ne se rencontrent pas dans le Danube; plusieurs poissons enfin habitent exclusivement soit le cours supérieur, soit le cours inférieur des grands fleuves. Il prévoit ainsi qu'il observera des espèces particulières dans chacune des régions de l'Amazone et dans chaque rivière du Brésil. Avec sa clairvoyance ordinaire, il juge indispensable de déterminer strictement les limites des espèces, si l'on songe à remonter aux origines. Tour à tour le professeur de Cambridge signale comme devant fixer l'attention des explorateurs les phases embryonnaires des alligators et des mammifères de l'Amérique du Sud, les traces d'anciens glaciers, le soin des récoltes de plantes et d'animaux. Une pensée surtout préoccupe le naturaliste. « On me demande souvent, dit-il, quel est mon but principal en entreprenant cette expédition dans l'Amérique du Sud. Sans doute c'est d'une manière générale de faire des collections pour les études à venir; mais la conviction qui m'entraîne d'une manière irrésistible est que la combinaison des espèces sur ce continent, où les faunes sont si caractéristiques et si différentes de celles des autres parties du monde, me fournira les moyens de prouver que la théorie des transformations ne repose sur aucun fait. »

Après vingt-trois jours de navigation, sans ennui on débarquait à Rio-Janeiro; dans sa sollicitude pour les savans, l'empereur du Brésil avait donné l'ordre d'exempter de la visite douanière l'énorme bagage de l'expédition. Aux premiers jours, la curiosité seule est en éveil : on regarde avec étonnement la physionomie de la population ou le caractère des habitations; on contemple avec bonheur les scènes de la nature. Pour des gens qui ne connaissent que les climats du nord, les groupes de palmiers, les lianes qui étreignent les grands arbres, sont des merveilles. Les magnifiques forêts de l'Amérique tropicale, si touffues, si entremêlées de gigantesques plantes parasites qu'elles forment des masses compactes de verdure, ne ressemblent pas aux forêts des zones tempérées, où les rayons du soleil s'infiltrent à travers le rideau de feuillage. Trois mois s'écoulèrent en promenades aux environs de Rio-Janeiro; ces courses

furent l'occasion pour le savant d'abondantes récoltes de plantes et d'animaux, pour Mme Agassiz d'une foule d'observations sur la beauté des sites, sur la vie domestique et les coutumes des habitans, sur les exploitations agricoles, qu'elle racontera plus tard avec une grâce infinie. Vers la fin de juillet, toutes les dispositions étant prises en vue de l'exploration de l'Amazone, on s'embarque. On touche à Bahia, à Pernambuco, à Maranham; partout le professeur de Cambridge reçoit des autorités les plus chauds témoignages de sympathie, de quelques personnes de distinction l'hospitalité la plus aimable. Par une délicieuse matinée, les voyageurs apprennent qu'ils naviguent sur l'Amazone; ne pouvant apercevoir les rives trop lointaines, ils se croyaient encore sur l'Océan. Enfin on aborde à Pará; un notable personnage de la ville attendait le célèbre naturaliste, il lui offre sa maison et de vastes salles pour l'installation de laboratoires. Agassiz entreprend une reconnaissance de la rade; il revient profondément impressionné de la grandeur de l'entrée de l'Amazone et de la beauté de ses îles : un archipel dans un océan d'eau douce. Toujours en quête de la population aquatique, il suit les Indiens à la pêche et choisit les poissons à sa convenance. En une semaine, il en recueille plus d'espèces, dit-il, qu'on n'en a décrit de tout le bassin de l'Amazone. Avec une joie inexprimable, il observe les ébats du singulier poisson connu des zoologistes sous le nom d'*anableps à quatre yeux*. Les anableps ont la pupille divisée par un repli membraneux, et ainsi des yeux doubles qui permettent de voir à la fois dans l'air et dans l'eau; ces poissons se réunissent par bandes à la surface de l'eau et avancent par des sauts multipliés.

Un beau navire avait été mis à la disposition des explorateurs pour remonter le grand fleuve de l'Amérique du Sud; le chef de l'expédition pourra donc s'arrêter et séjourner à sa guise dans les endroits qu'il jugera le plus propices à ses études. Passant entre les îles dont est semée la rivière de Pará, c'est un perpétuel enchantement pour les voyageurs. La végétation est plus belle et plus riche encore que dans la province de Rio-Janeiro; le palmier *assahyi* domine par la taille; svelte, élégant, paré des touffes de ses fruits, semblables à des baies que surmonte un panache de feuilles légères, il produit le plus ravissant effet. Voici la petite ville de Breves, ce sera la première station; ici, comme dans toute la partie inférieure du cours de l'Amazone, la population offre, à côté du plus pur type indien, l'exemple du mélange complet des races blanche, rouge et noire. On a su parmi les habitans à quelles recherches se livraient les visiteurs; animés de l'espoir d'une bonne aubaine, les enfans de l'endroit se sont au plus vite mis en cam-

pagne, et au bout de quelques heures ils apportent des singes, des perroquets, des serpens, des poissons, des insectes. A Tajapuru, localité renommée pour le commerce du caoutchouc, Agassiz est plus que jamais émerveillé du nombre et de la variété des poissons de l'Amazone. « La richesse de la faune, dit-il, dépasse tout ce qu'on en rapporte. » Les Indiens de ce pays étant d'une habileté incomparable à la pêche, le naturaliste se trouve sans effort abondamment pourvu; il donne tout son temps à l'étude des poissons, et, ravi de les voir nager dans de grands vases de cristal, il observe mille particularités intéressantes.

Les terres voisines des rives du fleuve, sur de grandes étendues, sont recouvertes d'une nappe d'eau; les habitans jettent quelques troncs sur les mares et les rigoles, et ainsi va-t-on à sa case ou à la recherche des poissons dans les bois. Sur le sol mouillé sont en effet bâties, souvent avec élégance, les maisonnettes des Indiens. Pauvres gens, rapporte Mme Agassiz, d'une courtoisie naturelle vraiment séduisante. Une promenade en canot dans la forêt à l'heure du soleil couchant laisse la plus vive impression aux explorateurs. Après avoir passé devant une forêt presque entièrement composée des magnifiques palmiers qu'on nomme des *miritis*, on touche à Gurupa, et bientôt on entre dans la rivière Xingu pour s'arrêter à Porto do Moz. Une collection de poissons de rivière et de poissons des bois attendait le professeur de Cambridge, dont la visite avait été annoncée. Voyant une multitude d'espèces jusqu'alors inconnues, le naturaliste était en extase; il comptait chaque station sur l'Amazone parmi les plus heureux momens de sa vie. Continuant de remonter le grand fleuve, allant d'une rive à l'autre, c'étaient toujours de nouveaux enchantemens, une nature splendide, des sujets d'observations pleins d'intérêt. A Santarem, les membres de l'expédition durent se partager afin d'étendre le champ des recherches : les uns restèrent sur la place, les autres s'engagèrent sur le Tapajoz; Agassiz partit pour Obydos, Villa-Bella et Manaòs, où il devait séjourner. A Manaòs se confondent dans les flots jaunes et précipités du Solimoens, comme on appelle l'Amazone dans la partie moyenne de son cours, les eaux tranquilles et noirâtres du Rio-Negro; c'est la rivière vivante et la rivière morte, disent les Indiens. Les explorateurs ne s'abandonnant jamais à l'oisiveté, les collections de plantes et d'animaux grossissaient dans des proportions formidables. Pour des citoyens des États-Unis, les aptitudes des Indiens de cette région présentent un curieux spectacle; il y a une école, et c'est merveille de voir combien les enfans manifestent de goût pour les arts de la civilisation, que comprennent si peu les Indiens de l'Amérique du Nord. Ils apprennent la lecture, l'écriture, le calcul, la musique. On voit les Indiens fabriquer d'élégans ouvrages d'ébé-

nisterie, travailler le fer, tresser de délicats objets en paille. Ceux-là sont les descendans des peuples qui fondèrent l'antique civilisation du Pérou. Quittant Manaòs pour atteindre Teffé, le Solimoens présente un autre aspect que le cours inférieur de l'Amazone; la végétation n'a plus le même caractère, par endroits les berges sont hautes et abruptes, puis se montrent les plages sablonneuses où les tortues et les alligators viennent déposer leurs œufs. A Teffé, Agassiz fit une découverte à la fois singulière et saisissante, celle d'un petit poisson ayant la bouche pleine de ses petits en voie de développement. Par un procédé qui n'a pu être reconnu, les œufs passent dans la bouche de l'animal entre les appendices des arcs branchiaux; les petits éclosent et demeurent dans cette étrange prison jusqu'au jour où ils deviennent capables de faire usage de la liberté (1). Si l'on en croit les Indiens, diverses espèces de la même famille pondent dans le sable, se tiennent près du nid et ensuite ingurgitent les jeunes afin de les tenir à l'abri des dangers.

Le célèbre naturaliste poursuivit l'exploration du Haut-Amazone jusqu'à Tabatinga, la ville frontière entre le Brésil et le Pérou. Au retour, il fit encore de nombreuses stations, ne se lassant pas de voir des pêches miraculeuses. Aux environs de Teffé, un petit lac situé dans les bois fournit un type remarquable par les affinités qu'il présente avec des poissons marins. Près de Manaòs, une excursion au lac Hyanuary, sur la rive occidentale du Rio-Negro, offrit tous les agrémens imaginables. Le caractère des sites, les passages en canot dans les rigoles courant sous la feuillée, l'abondance des oiseaux rivalisant de parures, les nouveautés de la population aquatique, les mœurs indiennes, captivèrent au plus haut degré les scrutateurs de la nature.

Agassiz, qui avait abandonné son foyer afin de prendre un repos nécessaire, travaillait avec opiniâtreté, ne laissant aucun répit à son dessinateur. Il visita le rio Remos et d'autres affluens du grand fleuve, le lago Maximo non loin de Santarem, où s'étalent à la surface des eaux des plantes superbes ou charmantes et comme une reine du monde végétal, la magnifique *Victoria regia*. De retour à Pará le 5 février 1866, un mois encore il continua ses recherches sur l'histoire naturelle de la contrée. Il partit, profondément touché du précieux concours et des témoignages de sympathie que lui avaient prodigués les Brésiliens, pénétré de reconnaissance pour le souverain qui l'avait comblé d'attentions. Il emportait les matériaux d'études trop longues pour la vie d'un homme.

Pendant cette campagne de plus de sept mois dans la vallée de

(1) Agassiz a nommé ce singulier poisson *Geophagus Pedroïnus*, — il est dédié à l'empereur dom Pedro II.

l'Amazone, plus de 1,800 espèces de poissons avaient été réunies. « Nulle part au monde, dit l'illustre naturaliste, il n'existe une aussi grande variété de poissons que dans ce bassin. Quant à la localisation, elle est très remarquable; à l'exception d'un très petit nombre d'espèces qui ont une distribution plus ou moins étendue, on rencontre de distance en distance des assemblages d'espèces entièrement distinctes, et les limites de ces faunes ichthyologiques locales paraissent tant varier qu'il faudra encore des années d'explorations pour les déterminer avec précision. C'est ainsi que dans les régions boisées où les forêts sont très compactes et les cours d'eau très étroits, on rencontre des faunes distinctes à la distance de quelques lieues, tandis que dans les régions plus ouvertes, et où les eaux s'étalent au loin, il faut quelquefois parcourir des distances de 20 ou 50 lieues et même davantage avant de trouver de nouvelles combinaisons d'espèces. » Toutes les prévisions étaient dépassées. Aux yeux de quelques zoologistes, cette abondance d'espèces a semblé prodigieuse : on a supposé que, selon la nature des eaux, les mêmes poissons pouvaient revêtir des apparences différentes; mais on ne saurait oublier que les observations ont été faites par un savant des plus exercés et des plus consciencieux. Dans quelques parties de l'Amérique du Sud, Agassiz constata sur une vaste étendue le terrain erratique; il pense donc avoir découvert « une nouvelle phase de la période glaciaire qui expliquera des phénomènes jusqu'à présent obscurs de l'histoire physique la plus récente de notre globe (1). »

## IV.

Revenu à Cambridge, le bouillant explorateur dut donner des soins aux immenses collections rapportées de l'Amérique du Sud, s'occuper d'un classement qui réclamait des années de travail; toutes les heures furent dérobées à l'investigation. Il avait formé le projet de publier un grand ouvrage sur l'histoire naturelle du Brésil, — grande ambition même pour un auteur sachant pouvoir compter sur l'assistance très active d'un certain nombre de collaborateurs; il n'eut pas la joie de pouvoir réaliser un commencement d'exécution. Tandis que le célèbre naturaliste s'épuisait en efforts pour classer et déterminer les objets accumulés au musée du collége Harvard, des opérations scientifiques d'un caractère tout nouveau avaient été entreprises. On s'était avisé de draguer la mer

(1) M. Ch. Fred. Hartt, géologue attaché à l'expédition dirigée par Agassiz, a publié un ouvrage considérable sur la géologie et la géographie physique du Brésil. L'ouvrage est intitulé *Scientific Results of a Journey in Brazil by Louis Agassiz and his travelling Companions. — Geology and Physical Geography of Brazil.* Boston 1870.

à d'énormes profondeurs, et l'on avait trouvé la vie répandue à profusion dans les abîmes. Des formations géologiques que l'on croyait ne s'être produites que pendant une période très ancienne avaient été reconnues toujours en activité. Des espèces animales dont on n'avait vu encore que des débris fossiles, des types que l'on supposait éteints depuis des époques très reculées, avaient été amenés tout vivans à la lumière. Ces témoins, qui venaient attester que beaucoup d'êtres avaient échappé à de grands bouleversemens du globe, apportaient aux naturalistes une révélation inattendue (1). Sur les côtes de la Scandinavie, dans les parages des îles britanniques, les explorateurs avaient eu de merveilleux succès. De l'autre côté de l'Atlantique, depuis l'année 1867, M. F. de Pourtalès, un compatriote du professeur de Cambridge, poursuivait avec infiniment de bonheur des recherches sur les fonds de la mer. En 1869, les études des hydrographes américains portaient sur la partie du *gulf-stream* comprise entre La Havane et la Floride. M. de Pourtalès continuait les opérations de dragage; émerveillé des découvertes des années précédentes, Agassiz ne put résister au désir de prendre aux travaux une part active. Dans le ravissement à la vue de la singularité des types et de l'abondance des individus de chaque espèce que la drague ramenait des grandes profondeurs, il eut des ardeurs juvéniles à l'idée que, les caractères des matériaux accumulés au fond de l'océan se trouvant reconnus, on aurait un guide d'une sûreté incomparable pour déterminer dans quelles conditions se formèrent autrefois les dépôts sédimentaires.

C'était trop de fatigue d'esprit; Agassiz, qui ne cessait de se prodiguer pour l'enseignement et pour l'arrangement d'un vaste musée, fut frappé d'un accident cérébral; de longs jours sa vie resta en danger. A peu près remis de cette terrible secousse, se décidera-t-il enfin à prendre un repos vraiment indispensable? Point, le savant veut toujours s'instruire; il ne peut se désintéresser des entreprises qui promettent à l'esprit humain de nouvelles conquêtes. En 1871, le gouvernement fédéral des États-Unis avait décidé une expédition ayant pour mission d'opérer des sondages dans la mer des Antilles, ainsi que sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique du Sud, en remontant dans l'Océan-Pacifique jusqu'à San-Francisco. Il s'agissait d'étudier le *gulf-stream*, la température de l'Océan à ses diverses profondeurs et les populations animales. A l'âge de soixante-quatre ans, presque épuisé par les fatigues d'une existence trop laborieuse, il ne s'effraie pas à la perspective d'un long et pénible voyage sur un petit navire qui devra doubler le cap Horn (2). Ce naturaliste, longtemps attaché à la croyance qu'à tra-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 janvier 1871, *la Vie dans les profondeurs de la mer*.
(2) Le navire le *Hassler*, dont le voyage a eu un grand retentissement.

vers les âges du monde des faunes entières ont disparu pour être remplacées par d'autres faunes, a vu se dévoiler de nouveaux horizons maintenant que pleins de vie on a tiré des abîmes des types supposés éteints depuis des myriades d'années; il s'embarquera nourrissant des espérances presque folles. En imagination, il se figure qu'à ses yeux vont apparaître dans tout l'éclat de la vie les plus singulières formes animales dont les restes gisent dans les anciennes couches de la terre. Au moment du départ, avec une véritable candeur, l'intrépide naturaliste annonce en tous lieux les récompenses qu'il attend de sa peine (1) : noble enthousiasme bien propre à l'accomplissement de grandes choses!

Dans la campagne autour de l'Amérique, si Agassiz n'a pas fait toutes les merveilleuses trouvailles qu'il regardait comme probables, il a réuni une infinité d'objets fort instructifs à différens égards (2). Quelques-unes de ses prévisions se réaliseront sans doute par la suite; l'espace que la drague parvient à racler n'est pas considérable à côté de l'étendue des mers; il faudra bien des explorations avant qu'on soit assuré de la présence ou de l'absence de certaines formes animales au fond des océans. Ce qui est encourageant, c'est que toute investigation des abîmes procure des connaissances du plus haut intérêt (3).

Agassiz ne tarda point à s'abandonner à une nouvelle préoccupation. Il avait dressé le plan d'un bel établissement au bord de la mer pour les études sur la vie des animaux marins. Le projet fut présenté à la législature du Massachusetts, dont l'assistance semblait nécessaire. Ce projet connu du public par la voie de la presse, tout aussitôt par le télégraphe M. John Anderson, de Boston, engagea le professeur de Cambridge à ne pas continuer les démarches jusqu'au moment où il recevrait de sa part une information précise. Peu de jours après, M. Anderson annonçait au célèbre naturaliste que, prenant un intérêt extrême à ses efforts constans pour introduire la science dans l'éducation, il lui offrait, à titre de don, une île charmante de la baie de Buzzard (4). Cette île, d'une centaine d'acres de superficie, connue sous le nom de Penikese, fait partie de l'archipel Élisabeth; elle a plusieurs sources d'eau fraîche

(1) Par une lettre adressée à M. B. Peire, qui fut imprimée et envoyée à tous les savans.

(2) Des objets recueillis par Agassiz pendant l'expédition du *Hassler* ont déjà été décrits par MM. Alexandre Agassiz et Théodore Lyman dans le *Bulletin* du collége Harvard.

(3) Plusieurs notables découvertes faites par l'expédition anglaise du *Challenger* sont maintenant connues.

(4) A ce don, M. John Anderson ajoutait celui d'une somme importante pour faire toutes les installations convenables.

et pure, une petite baie jolie au possible, et tout près de cette baie s'élèvent la maison d'habitation et des bâtimens qui offriront toutes les commodités pour le travail. Nulle localité ne pouvait présenter plus d'avantages pour suivre des observations, pour instituer des expériences, pour fonder une école où, loin du bruit, des jeunes gens studieux viendraient pendant la belle saison se familiariser avec la connaissance des admirables populations de la mer. Agassiz éprouva un grand bonheur à se trouver en situation de faire un établissement scientifique encore sans pareil dans le monde; il se rendit dans l'île Penikese avec une cinquantaine d'étudians ou d'amateurs, et déploya, selon son habitude, toute l'ardeur imaginable à préparer les installations, à choisir les sujets des recherches. C'était à l'automne de l'année 1872, au temps où d'ordinaire il prenait quelque répit. Lorsqu'il revint à Cambridge, sa santé se trouva profondément atteinte; cependant il ne voulait point croire sa tâche achevée. Lui qui avait tant lutté pour découvrir la vérité à l'égard des phénomènes de la nature se sentait incapable de se résigner à voir répandre des erreurs préjudiciables à la science. Avant de mourir, il tint à proclamer, en s'appuyant de preuves décisives, l'inanité complète des vues théoriques sur les prétendues transformations indéfinies des êtres (1). Louis Agassiz expirait le 14 décembre 1873. Le 26 février 1872, l'Académie des Sciences de l'Institut de France l'avait élu associé étranger; c'est le plus bel hommage qu'elle puisse rendre à un savant, c'est le titre qu'elle n'accorde qu'aux plus illustres.

Au milieu d'un grand concours de citoyens, où figuraient le vice-président des États-Unis et le gouverneur de l'état de Massachusetts, les funérailles de l'ancien professeur de Neuchatel eurent lieu dans la chapelle du collége Harvard avec la simplicité dont la vie de l'homme avait été l'image. Quelques jours plus tard, les membres du collége prenaient avec solennité des résolutions afin d'honorer la mémoire du défunt, et sur les édifices publics le pavillon de l'Union américaine était arboré à mi-mât en signe de deuil national.

Par ses découvertes, par ses investigations originales, Louis Agassiz a puissamment contribué aux progrès de la science. Les études sur les glaciers, les recherches sur les poissons fossiles et sur les faunes anciennes, resteront longtemps les guides des scrutateurs de la nature. Si ces œuvres viennent à être dépassées par des œuvres ou plus parfaites ou plus complètes, elles demeureront encore à tous les yeux des monumens du génie de l'homme. A côté

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 octobre 1874, *les Origines des êtres*.

de ces ouvrages, les travaux sur l'histoire naturelle des États-Unis occupent une place des plus honorables. Parmi les contemporains de l'illustre naturaliste, on trouve des investigateurs qui, à force de patience et d'habileté, ont su découvrir les particularités les plus intimes, les traits les plus délicats de l'organisation des êtres animés : à ceux-ci peut-être la postérité accordera-t-elle le premier rang; mais Agassiz, croyons-nous, sera toujours considéré comme le principal révélateur de l'histoire du monde dans ses phases successives. Philosophe, il a regretté d'être d'un temps où la sagesse est souvent moins prisée que l'audace. En présence de l'immensité des richesses de la nature, il a vu avec chagrin une partie de la jeunesse qu'il conviait à l'étude reculer devant le labeur et acclamer les idées qui conduisent à paraître devant la foule plein de science sans avoir été à la peine. Lui, le sage qui adore le Créateur dans ses œuvres et pense l'honorer en proclamant des vérités manifestes comme la lumière du soleil, il a vu avec douleur repousser ces vérités au nom de la foi.

Agassiz a dû être consolé par un triomphe sans égal. Il a eu la gloire de répandre l'instruction scientifique chez un grand peuple. Dans un pays où les sciences étaient cultivées avec distinction, mais dans des limites resserrées, il a eu le bonheur de susciter l'enthousiasme pour les découvertes et d'amener à l'investigation une foule de gens habiles. Doué des qualités natives les plus heureuses, le jeune professeur de Neuchatel ou le vieux professeur de Cambridge a pu acquérir dans la société une influence et une prépondérance qu'obtiennent bien rarement les hommes supérieurs, même ceux qui sont animés des meilleures intentions. Agassiz faisait pardonner son mérite et chérir son immense savoir par la droiture du caractère, par l'air naturel et enjoué, par la simplicité des manières, par le charme d'une parole entraînante. Il a usé de ces avantages pour réaliser de grandes choses, et le peuple américain en a profité pour mieux s'instruire. Le musée zoologique, ce monument légué par l'illustre naturaliste à sa patrie d'adoption, est aujourd'hui confié à des mains qui en connaissent le prix. Un fils, que l'on cite dans la science pour des travaux remarquables, conservera les traditions paternelles (1).

Un savant de premier ordre, un philosophe profond, un de ces hommes qui honorent l'humanité, a disparu; une œuvre colossale reste sans partage le bien de toutes les nations civilisées.

ÉMILE BLANCHARD.

(1) M. Alexandre Agassiz.

LES

# SOCIÉTÉS COMMUNISTES

## AUX ÉTATS-UNIS

I. *The communistic Societies of the United States from personal visit and observation*, by Ch. Nordhoff, New-York 1875. — II. *A Celestial Utopia*, extracted from the *New-York Sun* 1869.

Un voyage d'exploration à travers des utopies devenues réalités, il y a là de quoi tenter notre curiosité. Ce que vient de publier M. Charles Nordhoff n'est point en effet une fiction littéraire à la façon du *Voyage en Icarie* de Cabet : c'est le résultat d'une tournée consciencieuse, entreprise à travers les établissemens communistes de l'Amérique, et les renseignemens du voyageur sont précis comme une statistique. Parti de l'état du Maine, au nord, il est descendu vers le sud jusqu'au Kentucky et s'est enfoncé à l'ouest dans l'Oregon, en séjournant assez longtemps chez les *inspirationistes*, les *harmonistes*, les *séparatistes*, les *perfectionnistes*, les *trembleurs*, etc., pour pouvoir se rendre compte de l'organisation de chaque société, des causes principales de sa prospérité ou de sa décadence.

Déjà M. Hepworth Dixon, dans un ouvrage plus attrayant que profond, avait donné l'ingénieuse esquisse des deux systèmes opposés mis en pratique parmi les *shakers* et les membres de la *société du libre amour* (1); ce premier aperçu ne pouvait manquer d'exciter la curiosité au sujet d'un ordre de choses auparavant inconnu, que

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mai 1868, *la Vie sociale en Amérique*, par M. É. Montégut.

la plume brillante du voyageur anglais avait peut-être fardé de couleurs un peu romanesques; c'est le talent, parfois le défaut de M. Dixon de pousser la subtilité comme le génie de l'investigation à la dernière limite, de trouver aux moindres phénomènes de grandes causes. Sublimes aspirations chrétiennes, besoin généreux de secouer l'égoïsme des conventions sociales pour s'élever jusqu'à la loi divine, souci particulier des droits de la femme et du grand problème de l'égalité des sexes, fusion du principe religieux et de la vie sociale en un mot, telles étaient les bases que l'auteur de *New-America* prêtait à la formation des sociétés diverses qui composent aujourd'hui soixante-douze communes dispersées dans treize états et comprenant cinq mille membres environ. M. Nordhoff simplifie beaucoup cette vaste utopie; selon lui, la charte des sociétés communistes est, dans son acception la plus stricte, ce tableau que fait saint Luc de l'église primitive : « et tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et avaient toutes choses en commun; ils vendaient leurs biens et les partageaient entre tous les hommes selon les besoins de chacun. »

Parmi ceux qui mettent cet exemple des premiers chrétiens en pratique, il y a sans doute des âmes saintes emportées par les motifs les plus purs vers les hauteurs du sacrifice et la pratique de vertus monastiques apparemment inconciliables avec le protestantisme; mais le grand nombre, comme il arrive dans toutes les sociétés possibles, recherche, outre la fin spirituelle, une vie facile, un travail modéré et l'égalité des conditions. Au fond, l'on découvre, mêlé parfois à des théories esséniennes, le système des égaux qui scandalisa notre vieux monde dès le XVIII^e siècle, et qui est ressuscité depuis sous tant d'aspects, tantôt grotesques, tantôt impraticables, pour inspirer tout récemment encore des excès monstrueux; mais ce qui dans notre vieille Europe ne pouvait produire que des violences funestes aux intérêts de la civilisation est devenu possible dans les déserts du Nouveau-Monde, où rien ne s'oppose à l'épanouissement de la vie primitive, surtout lorsqu'elle s'appuie sur l'esprit de résignation et de discipline volontaire, qui est celui du christianisme. Les communistes américains ont su transformer le péril en bienfait, l'instrument de destruction en instrument de travail : c'est autour d'une église que se sont groupés ceux que ne satisfaisait pas la civilisation actuelle, c'est à force de vertu, d'industrie, d'honnête persévérance, qu'ils ont prouvé qu'une chimère bafouée autant que redoutée pouvait devenir non pas seulement réalité, mais réalité utile et profitable. Au lieu de brandir le fer ou d'allumer le pétrole, ils ont pris pour emblème une charrue et la croix du Christ. Se multiplieront-ils rapidement? L'expérience de près d'un siècle n'autorise pas à le supposer; cependant leur petit

cercle subsistera, les faits en portent témoignage, paisible, heureux, suffisamment riche, offrant à tous ceux que révolte la condition de travailleurs gagés un refuge assuré où les attend l'indépendance, et où règne un esprit absolument opposé à l'esprit des compagnies ouvrières, des associations internationales. Celles-ci éternisent sous de faux semblans la dépendance du mercenaire en lui proposant pour but unique une pression sur le maître afin d'obtenir de plus gros salaires; M. Nordhoff les considère, non sans raison, comme funestes à la prospérité générale et comme une cause inévitable de corruption en matière politique; elles conduisent au mépris du droit, favorisent l'envie, la haine et la violence. Les *trade-unions*, devenues une puissance formidable en Angleterre et aux États-Unis, n'ont servi jusqu'ici qu'à désorganiser le travail; au contraire les sociétés communistes, existant depuis vingt-cinq, cinquante ou même quatre-vingts ans, et ayant toutes commencé avec de faibles ressources, donnent l'exemple d'une prospérité matérielle qui n'a d'égale que la considération morale dont elles jouissent. Le meilleur moyen de se rendre compte de cette différence est, croyons-nous, de suivre M. Nordhoff dans son voyage, de recueillir avec lui les renseignemens fournis par chaque commune et de comparer les systèmes mis en pratique par telle ou telle secte, ainsi que les résultats obtenus. Cette étude offrira d'autant plus d'intérêt à ceux que la force brutale, la tyrannie de l'argent, l'excessive confiance en soi-même, la fièvre du gain, si vivement peintes par M. Hepworth Dixon dans la *Nouvelle-Amérique* et depuis par Mark Twain dans *l'Age doré* (1), ont rendus désireux de connaître les meilleurs côtés de la société américaine, l'âme de ce foyer immense où trouvent place tant de choses bonnes et mauvaises, grandes et puériles, que nous n'avons pu encore approfondir ou seulement soupçonner.

## I.

Les *trembleurs* (*shakers*) doivent être cités d'abord, puisqu'ils forment la plus ancienne et la mieux organisée des sociétés communistes : la cité-mère, *Mount-Lebanon* (Mont-Liban), fut fondée en 1792 et est encore florissante. Les trembleurs comptent dix-huit sociétés répandues dans sept états, et, comme chaque société renferme plusieurs familles, que chaque famille est, à proprement parler, une commune distincte, on peut dire qu'il y a en Amérique cinquante-huit communautés de *shakers* composant une population de 2,415 âmes. Le fond de leur croyance est une continuelle com-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1875.

munion entre eux et le monde des esprits; ils pensent que le Christ est apparu pour la seconde fois ici-bas sous la figure de leur fondatrice Ann Lee, une pauvre Anglaise ignorante, fille d'un forgeron de Manchester, qui prêcha trop ardemment peut-être la chasteté, base, selon elle, de toutes les vertus. Ann et ses parens s'étaient joints à quelques membres de la Société des Amis que certaines manifestations de ferveur extraordinaire qui ressemblaient à un violent tremblement avaient fait nommer *shaking quakers* (de *shake*, trembler). Ces prétendus saints furent persécutés, Ann elle-même mise en prison. Pendant sa captivité, elle eut des visions, des révélations, et, redevenue libre, elle alla jusqu'à déclarer que le seul moyen d'être sauvé était de renoncer à l'œuvre qui motiva la mort du premier homme, que le serpent avait supplanté Adam après sa chute, et que les générations actuelles descendaient d'une bête infernale, — théorie qui a quelques rapports avec celle du Talmud concernant Caïn. — La régénération ne peut s'accomplir que par une victoire absolue sur tous les appétits de la chair; à ce prix et à la condition de vivre séparée des pécheurs, la société unie des croyans forme l'unique église véritable, l'église millénaire de la dernière dispensation, possédant le don de guérir et celui des miracles en général. Il n'est pas étonnant que le mari d'Ann Lee se soit détaché d'une femme qui semble avoir eu toujours l'horreur invincible du lien conjugal.

En 1773, le nouveau messie s'imagina recevoir d'en haut l'ordre de partir pour l'Amérique avec ses partisans. Ann Lee avait prédit l'indépendance des colonies, la liberté de conscience qui en résulterait; la seconde église chrétienne, composée de huit personnes, émigra donc sans crainte, et supporta, soutenue par une foi invincible, toutes les épreuves de la pauvreté. Elle finit par défricher un certain espace de terre dans les bois de Niskeyuna pour se fixer enfin à Watervliet (Albany) au mois de septembre 1775; mais ce ne fut qu'en 1780 qu'il lui vint des adhérens à la suite d'un *revival* (1) qui réunit au Nouveau-Liban un nombre considérable de visiteurs, principalement des baptistes. Quelques-uns tombèrent par hasard au milieu de la petite colonie dont la mère Ann était le chef; la doctrine de renoncement qui leur fut prêchée les exalta et se répandit rapidement sur la frontière du Massachusetts et du Connecticut, où se trouve le Nouveau-Liban. La mère Ann voyageait d'un endroit à un autre, prêchant, conseillant, guérissant les malades, dénonçant les péchés secrets, n'imposant à ses adeptes d'autre loi que le célibat, et comme condition expresse d'admission la confes-

(1) Campemens religieux, prêches prolongés pendant des semaines en plein air au fond des bois.

sion orale des péchés passés devant témoins en signe de repentir; mais à ceux qui, en se confessant, imploraient son pardon : — C'est à Dieu que vous vous confessez, c'est lui qui vous pardonnera, disait-elle, je le lui demande du fond du cœur; je ne suis que sa servante comme vous. — Cette humble femme, qui ne savait ni lire ni écrire, avait le jugement le plus sain et le plus élevé, une figure noble, régulière et douce, des manières simples et dignes. On cite d'elle quelques maximes vraiment remarquables : — Que vos mains soient au travail, vos cœurs à Dieu; — ne parlez jamais à vos enfans quand vous êtes en colère, car c'est faire entrer en eux le mauvais esprit. — Ses leçons édifiantes se mêlaient toujours à d'excellens avis pour les travaux des champs, ce qui lui donnait un ascendant facile à comprendre sur son peuple, composé de fermiers et de laboureurs.

L'*ancien* James Whittaker, le père James, comme on l'appelle, les noms de famille n'ayant pas cours parmi les *shakers*, l'un des compagnons de la mère Ann, lui succéda en 1784, pour être remplacé après sa mort par Joseph Meacham, à qui l'on associa Lucy Wright. Celle-ci resta seule, de 1796 à 1821, à la tête de la société; sous son administration, les sociétés de *shakers*, déjà nombreuses, se multiplièrent encore. La première année du siècle fut marquée par des *revivals* d'un intérêt tout particulier, où se passèrent des scènes renouvelées de nos convulsionnaires. Le peuple y affluait par milliers : hommes, femmes, enfans, dans le Kentucky, tombaient en écumant avec des cris et des larmes; la vie restait suspendue chez quelques-uns, réduits à l'état de cadavres, jusqu'à la fin de ce qu'on croyait être une manifestation de l'esprit. Apprenant ces merveilles, les trembleurs du Nouveau-Liban envoyèrent trois missionnaires aux camps *revivalistes* qui, ayant franchi à pied un millier de milles, firent sur leur passage de nouvelles conversions; ils prêchaient, entre autres dogmes, le dualisme d'un dieu à la fois mâle et femelle, comme devait l'être le premier homme, créé à l'image de Dieu; ils disent que le Christ était un esprit et l'un des plus grands, apparu d'abord en la personne de Jésus, puis sous la figure d'Ann Lee, représentant ainsi chacune des deux substances mâle et femelle de Dieu; ils rejettent la doctrine de la trinité, nient la mort, ce qui les empêche de croire à la résurrection et à l'expiation des péchés, n'adorent ni Jésus-Christ ni Ann Lee, qu'ils se bornent à vénérer comme des anciens de l'église. Ils ne condamnent pas le monde extérieur; le mariage et la propriété individuelle, qu'ils s'interdisent, sont non pas des crimes à leurs yeux, mais les signes d'un ordre de société inférieur qui trouvera dans l'autre monde, comme ici-bas, le moyen de se purifier. Ils sont spirites et croient converser face à face avec les morts; en 1838 surtout, des mani-

festations du monde invisible se produisirent parmi eux : tantôt c'étaient des enfans qui tombaient sans connaissance pendant que sur leurs lèvres se succédaient les questions et les réponses touchant des sujets mystérieux, tantôt les frères ou les sœurs étaient emportés dans des danses quasi aériennes, parlaient de nouvelles langues ou prophétisaient. La révolution française de février 1848 fut annoncée ainsi, mais en termes suffisamment obscurs, croyons-nous.

Malgré les illusions et les superstitions qui l'entachent, la doctrine des trembleurs conduit ses adeptes, il faut l'avouer, à de grandes vertus. Ces sectaires sont renommés pour leur honnêteté scrupuleuse dans les transactions commerciales, pour leur charité envers tous, amis et ennemis, pour leur tempérance, les soins touchans qu'ils ont des malades, des vieillards et des abandonnés. Ils n'acceptent de nouveaux membres qu'avec une grande prudence et les envoient d'abord au noviciat, qui a plus de rapports que l'église proprement dite avec le monde extérieur, où la société compte quelques affiliés, retenus par des considérations soit d'affaire, soit de famille, tout en suivant la règle.

La famille ou commune se compose ordinairement de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes de tout âge, habitant la même maison. Chaque famille est dirigée par deux anciens, un homme et une femme, et la société tout entière par un ministère qui compte ordinairement quatre membres de chaque sexe : on exige d'eux une réputation sans tache et une grande expérience des choses spirituelles. Ils confient aux frères et sœurs tels emplois qu'ils les jugent dignes de remplir, et se perpétuent eux-mêmes en nommant leurs successeurs. Jamais les membres de la société ne sont consultés, le ministère décide de tout, et est supposé recevoir d'en haut les révélations nécessaires. Le travail manuel est si rigoureusement prescrit aux *shakers* que les chefs eux-mêmes, les quatre anciens qui forment le ministère de Mount-Lebanon, exercent la profession de vanniers; ils ont une petite boutique à part près de l'église. La propriété de chaque société est pour plus de commodité entre les mains d'administrateurs, mais chacune des familles qui composent la société tient ses comptes et fait ses affaires séparément.

Les membres de la famille se lèvent à quatre heures et demie en été, à cinq heures en hiver; à neuf heures et demie du soir, tous les feux sont éteints. Réunis dans la même salle, les hommes à une table, les femmes à une autre, les enfans à la troisième, ils prennent les trois repas du jour en silence; avant et après, ils s'agenouillent un instant, cérémonie répétée quand ils se lèvent et se couchent. Chaque frère est confié à une sœur qui prend soin de ses vêtemens,

de son blanchissage, de ses besoins temporels en général. Les sœurs servent à la cuisine l'une après l'autre un mois de suite; on les emploie en assez grand nombre pour que le travail n'ait rien de fatigant. La nourriture est simple, mais suffisante : jamais de porc; il n'y a que fort peu de *shakers* qui mangent de la viande, et un grand nombre s'interdit tout ce qui sort des animaux : le lait, le beurre, les œufs, ce qui ne les empêche pas d'être robustes. Ils font une grande consommation de fruits; leurs jardins potagers, leurs vergers, sont admirables.

Après le déjeuner, qui a lieu à six heures, les surveillans subordonnés aux diacres conduisent leurs employés respectifs à l'ouvrage. Au moment de la moisson, quand on a besoin de bras supplémentaires, il est aisé d'en trouver dans les différens corps d'état; les femmes ne font aux champs aucune besogne rude. Règle générale, les trembleurs, quelque industrieux qu'ils soient et attentifs à ne jamais perdre une minute, ne se surchargent point de travail; ils n'ont aucune hâte de s'enrichir, l'économie leur tient lieu d'effort, le nombre des travailleurs allége leur tâche, qui devient un plaisir, tous y ayant un égal intérêt.

Les soirées sont remplies par telles récréations qu'ils considèrent comme inoffensives; en général, ils ne se permettent pas la musique instrumentale, et passent beaucoup de temps à répéter des hymnes qu'ils déclarent recevoir incessamment du pays des esprits. Un *meeting* d'un genre ou d'un autre, réglé d'avance, a lieu tous les soirs; à Mount-Lebanon, ils lisent le lundi des articles de journaux choisis; les crimes et les accidens sont élagués comme malsains, et le choix des lectures se porte de préférence sur les découvertes scientifiques, les nouvelles publiques et les événemens généraux du monde extérieur. C'est l'ancien qui fait les extraits.

Dans le service religieux des *shakers*, il y a peu ou point de prières articulées; l'aspiration mentale leur paraît suffisante, ils ne veulent que « marcher avec Dieu comme avec un ami, » et la prière intérieure n'interrompt pas le travail. Le service du dimanche se compose d'exercices curieux : les hommes s'alignent en face des femmes par rang d'âge, et, une hymne ayant été chantée, l'ancien prononce un bref discours sur les devoirs d'une vie sainte; l'ancienne reprend le même sujet, puis les rangs se rompent, et une douzaine de fidèles formant un carré séparé entonnent un joyeux cantique auquel se joignent tous les autres; ils marchent pendant ce temps autour de la chambre d'un pas rapide et frappent dans leurs mains à fréquens intervalles. Des discours, des chants, des danses qui rappellent celle de David devant le Seigneur, interrompent cette marche; parfois l'un des membres, sous l'empire d'une tribulation quelconque, demande les prières de ses frères, ou bien

un autre s'avance devant l'ancien et l'ancienne et se met à tourner comme un derviche, ou bien encore un conseil, un avertissement venant du monde invisible part de la bouche de quelqu'un; il arrive aussi que tel esprit demande des prières, et alors l'assemblée tout entière s'agenouille. En priant et en dansant, les *shakers* étendent leurs mains devant eux pour recueillir les bénédictions; de même, lorsqu'un *shaker* sollicite des prières, les autres font le mouvement de pousser devant lui ce qu'il désire. Tout ceci s'exécute avec beaucoup d'ordre et de précision.

Quiconque veut devenir *shaker* doit, après un assez long noviciat, arranger ses affaires et ne rien laisser en souffrance derrière lui. Il faut qu'il paie ses dettes, qu'il obtienne le libre consentement de sa femme, ou, s'il s'agit d'une femme, qu'elle obtienne le consentement de son mari à la séparation obligatoire; il faut enfin assurer le sort des enfans, soit qu'ils entrent dans la société, soit qu'ils restent dans le monde. C'est un principe de foi que ceux qui sont reçus comme membres de l'église se consacrent avec tout ce qu'ils possèdent au service de Dieu pour toujours. En conséquence, le néophyte apporte avec lui sa fortune; mais, tant que durent les épreuves, il ne la donne pas sans réserve. Pourvu qu'il travaille et ne demande point d'intérêts ni de salaire, on lui permet de rester (il y a des *shakers d'hiver* qui s'en vont après la mauvaise saison); mais, quand il se décide à entrer dans la plus élevée des deux classes de la société, celle qu'on nomme l'ordre de l'église, force lui est de donner jusqu'au dernier sou sans possibilité de jamais rien reprendre.

Ce fut par une froide journée de décembre, raconte M. Nordhoff, que je fis ma première visite à une famille de *shakers*. J'étais attendu, la porte s'ouvrit au moment même où je l'atteignais, un frère prit, en me saluant sans prononcer un mot, le sac que je tenais, et me fit signe de le suivre. Nous traversâmes une galerie où de nombreuses chevilles maintenaient des chapeaux, des manteaux et des châles accrochés au mur, puis une salle à manger vide et enfin une cour de derrière par laquelle nous gagnâmes une autre maison. Là, mon guide me souhaita la bienvenue dans la salle des visiteurs. « C'est ici, ajouta-t-il, que vous resterez; un frère viendra tout à l'heure s'entretenir avec vous. » Il me laissa seul, et j'examinai à loisir la chambre où je me trouvais : un peu basse de plafond, elle était chauffée par un calorifère d'un modèle particulier, et n'avait en fait de meubles qu'une demi-douzaine de chaises, un lit ou plutôt un cadre susceptible de se replier durant le jour, un miroir, un crachoir et une table. Le plancher, d'une propreté hollandaise, était couvert de tapis non cloués, car les trembleurs ne redoutent rien autant que la poussière et ne lui lais-

sent aucun coin pour se nicher. Des plumeaux, des balais, de petites pelles, sont accrochés auprès du poêle; tout est scrupuleusement lavé, frotté, net en un mot. Sur la table se trouvaient un certain nombre de livres et de journaux *shakers*, dans un coin la cloche qui appelle le visiteur à ses repas. Je remarquai aux fenêtres les moyens de ventilation les plus ingénieux. Tandis que j'admirais, on vint frapper à la porte, et un grand jeune homme élancé se présenta comme le frère qui devait prendre soin de moi pendant mon séjour. C'était un Suédois, ancien étudiant à l'université de sa ville natale. Garçon intelligent et de bonne famille, son attention avait été attirée sur les trembleurs par le livre de M. Dixon, *la Nouvelle-Amérique*; il était venu étudier lui-même cette société, l'avait trouvée à son goût, et y était resté depuis. Ce jeune homme avait le teint frais comme l'ont la plupart des *shakers*, les cheveux coupés à la mode de l'ordre, droits sur le front tandis qu'ils restent longs par derrière. Il portait l'ample habit gris-bleu, le col sans cravate et le chapeau blanchâtre à larges bords. Sa voix était douce et basse, sa physionomie souriante, tous ses mouvemens silencieux et réservés; quoiqu'il fût d'une franchise toute communicative, on devinait cependant l'homme qui se tient en garde contre le monde, avec lequel il est déterminé à n'avoir rien de commun. Je trouvai tous les trembleurs semblables à celui-là, polis, patiens, évitant le bruit partout, excepté pendant leurs offices religieux, d'une propreté recherchée, et occupés chacun de ses propres affaires. D'abord j'avais attribué le calme tout dominical qui régnait dans la maison à des préparatifs de funérailles auxquels on vaquait en effet, mais cette tranquillité est l'état habituel d'un intérieur de *shakers*; le bourdonnement qui accompagne d'ordinaire le travail y est inconnu, bien qu'ils travaillent toujours.

Tandis que le frère suédois, en réponse à mes questions, me donnait quelques détails sur lui-même, survint l'ancien Frédéric, chef de la « famille du nord » à Mount-Lebanon et le plus connu des trembleurs, parce qu'il a été envoyé plus souvent qu'aucun autre dans le monde pour y faire connaître les doctrines de la société. Frédéric W. Evans est Anglais de naissance, il compta parmi ceux qui luttèrent au vieux temps pour les réformes agraires, les droits du travail et contre certains monopoles. Il fut socialiste dès sa première jeunesse, et, après divers essais dans d'autres communautés, finit par visiter Mount-Lebanon, qu'il habite depuis quarante-cinq ans. Il en a maintenant soixante-six, on lui en donnerait cinquante à peine : il a lu et sait parler avec assez d'éloquence pour être partout un instrument utile; aux yeux de sa secte, c'est un homme supérieur, un orateur, un écrivain. L'enthousiasme se joint chez lui à la logique et au bon sens; du reste, son idée fixe est d'appliquer

ce qu'il possède de science à la prolongation de l'existence humaine. Grand, légèrement voûté, il a une physionomie à la fois sympathique et vénérable. Ce fut lui qui me fit les honneurs de l'établissement : le Mont-Liban est merveilleusement situé à deux milles et demi des sources du même nom parmi les collines du Berkshire. La vue y est étendue, variée, l'air pur et fortifiant, l'eau abondante. Jamais société ascétique ne choisit pour asile ici-bas un lieu plus paisible et plus charmant. Le premier bâtiment qui frappe vos yeux en arrivant est l'immense grange, l'une des plus parfaites qui existent pour l'aménagement intérieur; ensuite on aperçoit la boutique des sœurs, consacrée aux industries féminines, et, sur le même niveau, la maison de la famille du nord, haute de cinq étages comme la grange. Derrière ces constructions, qui ouvrent toutes directement sur la route, il y a un corps de logis séparé pour les visiteurs, qui pendant leur séjour sont priés de se conformer aux règlemens essentiels de l'ordre; c'est là aussi que résident les aspirans au titre de trembleurs pendant l'épreuve préalable à leur réception, puis viennent un énorme bûcher, des remises, la boutique des frères, la buanderie, la scierie, le moulin et le grenier, auquel est joint le logement des travailleurs étrangers, ceux-ci à gages.

Un quart de mille plus loin habite une autre famille, autour de l'église, dont elle porte le nom, et que l'on reconnaît à son toit, semblable au couvercle d'une chaudière. Les familles se succèdent ainsi, chacune ayant ses intérêts séparés et formant une commune distincte avec ses industries particulières et son organisation spéciale. Toutes les constructions sont vastes et commodes sans aucune prétention à la beauté, faites en bois à Mount-Lebanon, en pierre ou en brique dans d'autres établissemens.

J'assistai aux funérailles d'une femme qui venait de mourir. Frères et sœurs entrèrent rapidement dans la salle d'assemblée et se placèrent par rangs, les sœurs d'un côté, les frères de l'autre, tous debout. Un bref discours de l'ancien Frédéric ouvrit le service, puis on chanta, quelques-uns des assistans parlèrent à leur tour, on pria l'âme envolée de se communiquer, et un médium prononça quelques mots apparemment venus d'elle, puis des vers en mémoire de l'absente furent lus par une des sœurs, après quoi l'on se sépara. Le corps fut placé dans la galerie, où chacun put aller le contempler une dernière fois. L'ancien Frédéric m'expliqua par la suite que les *shakers* existaient par milliers dans le monde spirituel. — Je sus en revanche que les sociétés terrestres de *shakers* n'avaient pas augmenté depuis quelques années; la guerre leur a enlevé bon nombre de membres, beaucoup de jeunes gens étant emportés malgré tout par l'esprit belliqueux, et les nombreuses adoptions d'enfans n'ayant pas porté les fruits qu'on en attendait. Soit curiosité, soit amour du gain per-

sonnel, on quitte le bercail : aussi les *shakers* élèvent-ils désormais beaucoup moins d'enfans; le meilleur âge pour les conversions est de vingt à vingt-deux ans quand le mépris du monde, que l'on connaît déjà, se joint à l'énergie de la jeunesse. Jamais les *shakers* ne sacrifient leurs principes à cette fureur de prosélytisme trop commune dans toutes les sectes; ils comptent sur les *revivals* pour leur susciter des adhérens. « L'esprit et les dons de Dieu travaillent pour eux au dehors; » aussi sont-ils en bons termes avec tous les gens religieux, à quelque communion que ceux-ci appartiennent.

Une règle inflexible favorise l'expulsion rapide de quiconque se joindrait à eux pour des motifs indignes. La confession des péchés et le célibat forment le fond de leur doctrine. Quant à la chasteté absolue, ils sont persuadés que c'est un principe d'hygiène et un brevet de longévité; vraiment ils ont lieu de le croire d'après leurs statistiques. « Tout homme qui vit comme nous vivons, me dit l'ancien Frédéric, a le droit de n'être pas malade avant soixante ans; s'il souffre plus tôt, c'est sa propre faute. J'ai consacré ma vie à faire connaître aux nôtres les véritables lois physiologiques; nous ne sommes pas encore parfaits sous ce rapport, mais nous faisons des progrès. Autrefois les cas de fièvre étaient fréquens, ils ont presque disparu aujourd'hui, et le choléra n'est jamais entré dans un village de trembleurs. » L'une des « familles » de Mount-Lebanon a construit cependant un hôpital, mais jusqu'à présent cet hôpital est vide.

Parmi les membres de la société, il y a des gens de toute profession : des prêtres, des hommes de loi, des marchands, des médecins, des étudians, des fermiers, des marins, des artisans, des militaires, mais surtout des prédicateurs. Il y en a de toutes les religions, sauf des catholiques romains, on y trouve même des Juifs; mais ce sont les baptistes, les méthodistes et les presbytériens qui fournissent les plus nombreuses recrues. Les *shakers* n'ont jamais repoussé les gens de couleur, s'étant dès le début prononcés avec énergie contre l'esclavage. Longtemps avant l'émancipation, des propriétaires d'esclaves, pour entrer dans la société, durent affranchir leurs nègres, qui devinrent *shakers* en grand nombre. De l'avis unanime, toute commune, pour prospérer, doit être fondée sur les travaux agricoles; ceux des manufactures sont beaucoup moins propices à l'esprit de communauté. Au début, les sociétés trembleuses tendaient à posséder le plus de terre possible, et le fruit de leurs économies était consacré à en acquérir; mais un projet de loi fut proposé, il y a quelque vingt ans, au corps législatif de New-York pour déterminer la quantité de terre que devaient posséder les trembleurs et jusqu'au nombre de leurs apprentis; le projet de loi ne passa pas du reste, et d'eux-mêmes ils convinrent de s'imposer

certaines limites. Néanmoins toutes les sociétés de trembleurs ont la réputation d'être riches; elles louent en dehors du cercle de la communauté des terrains qui sont exploités par des ouvriers à gages. L'ancien Frédéric me parut désapprouver au point de vue moral ce travail extérieur.

Nombre d'anciens assurent avoir atteint dans leur vie quotidienne la perfection même; l'un d'eux me déclara que depuis des années il pouvait dire à ceux qui le connaissaient, comme Jésus aux pharisiens : « Qui d'entre vous me convaincra de péché? » Si une faute a été commise, on doit la confesser aussitôt à un ancien ou une ancienne selon le sexe du pécheur. Supposons quelque accès de colère ou seulement d'impatience, on ne doit pas venir à l'église avant de l'avoir avoué en demandant pardon aux objets et aux témoins du scandale.

Les *shakers* lisent peu en vertu du principe : quand un homme acquerrait toute la science de l'univers, il ne pourrait par là se délivrer du péché. La bibliothèque de l'ancien Frédéric ne contient que quelques livres traitant de problèmes sociaux ou de lois physiologiques. Le frère suédois, qui a étudié, me dit qu'il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour perdre l'habitude des livres et qu'il ne les regrettait pas. Un vieil Écossais, qui dans le monde s'était occupé de chimie, me dit qu'il avait encore une prédilection pour les nouvelles découvertes qui se faisaient dans la science, mais qu'après réflexion il s'était décidé à tourner les facultés de son esprit vers de plus hautes questions utiles à la société. Depuis quarante ans, il est trembleur. « Eh bien! lui dis-je, votre vie, lorsque vous la repassez en vous-même, vous satisfait-elle? » Il me répondit sans hésitation et avec une évidente sincérité : « Certainement j'ai réalisé les plus hautes aspirations dont mon esprit fût capable. Tel que je suis, j'eusse été déplacé dans le monde et malheureux, parce que tout s'y serait passé contrairement à mes idées du droit et du juste. Ici j'ai trouvé ma place. » Au sujet des constructions, qui ne sont qu'autant de ruches humaines d'une excessive simplicité, je demandai à l'ancien Frédéric s'ils n'auraient jamais plus de souci des beautés architecturales. « Ce que vous appelez le beau, me répondit-il, est anormal et absurde; il n'a rien à faire ici. L'homme de Dieu n'aura pas le droit de gaspiller de l'argent à cet effet tant qu'il existera des pauvres. » Dans les tableaux, il ne voyait que les cadres, et ceux-ci lui faisaient l'effet de boîtes à poussière.

Les *shakers* ont étudié avec attention l'ancienne politique juive. Ils la louent comme très supérieure à l'ordre de choses qui prévaut dans le monde prétendu civilisé. L'égalité des sexes est fortement soutenue par eux, et il n'est pas de fonctions auxquelles les femmes ne leur paraissent aussi aptes que les hommes. Seulement

ils jugent avec sagesse que le goût naturel des femmes les fixe ordinairement au logis, tandis que celui des hommes les emporte au dehors, et qu'il n'y a aucune raison de contraindre ni les uns ni les autres. Le célibat leur impose d'ailleurs certaines précautions; jamais les frères et sœurs n'ont entre eux aucun contact matériel, ils ne toucheraient même pas un animal sans nécessité; si par politesse une poignée de main est échangée d'homme à femme avec quelque visiteur étranger, il faut en avertir les anciens avant la prière. Ni les travaux ni les repas ne mêlent jamais les sexes, même dans l'enfance; ils échangent des visites à intervalles prescrits, et n'ont garde de se départir d'une grande réserve, évitant le bavardage inutile, surtout la médisance. — Si tu n'as rien de bon à dire du prochain, tais-toi, — est une maxime de trembleur. Le costume des femmes est calculé de manière à ne pas les embellir et à rendre les différences d'âge presque insensibles. Il se compose d'un ample fichu, d'une robe toute droite à plis nombreux et d'un bonnet semblable à celui de quelques-unes de nos religieuses, qui cache une partie du visage; pour sortir, elles y ajoutent un chapeau très profond qui les abrite contre le soleil.

Les animaux favoris sont défendus, sauf les chats, qui détruisent les souris. Fumer est interdit du consentement général, et, bien que la chique soit tolérée, on voit de vieux pécheurs, endurcis depuis cinquante ans et plus dans cette habitude, y renoncer par esprit de mortification. Comme le dit l'ancien Frédéric, « tout le monde n'est pas appelé à la vie divine. » Pour quiconque n'a pas le mépris complet du monde, le régime des trembleurs serait insupportable.

Les membres de chaque famille se partagent les travaux du ménage. Il n'y a pas de domestiques. Dans une communauté, l'essentiel est de savoir toujours où se trouve chacun; c'est le devoir de l'ancien d'être au courant. Si un frère n'assiste pas à l'office, il doit prévenir l'ancien.

Une grande importance est accordée aux moindres détails. Par exemple pour leurs *meetings* les frères et sœurs ont des semelles de cuir souple sans clous ni chevilles, afin de ne pas salir ni rayer le parquet poli comme un miroir; ils se défendent de laisser jamais une miette sur leur assiette en vertu des paroles du Christ : « ramassez ce qui reste afin que rien ne soit perdu, » et sont la proie des mendians, qui reçoivent toujours chez eux, outre la nourriture, assez d'argent pour aller passer la nuit au prochain village, car, règle générale, ils n'aiment pas loger d'étrangers. Leurs manies sont celles de vieilles filles et de vieux garçons. Rien de curieux comme les visites du dimanche soir. Un certain groupe de sœurs est designé pour rendre visite à un certain groupe de frères : au nombre de quatre à huit, elles s'asseyent en rang d'un côté sur des

chaises à dossier droit, chacune avec son mouchoir blanc étalé sur ses genoux. Les frères, en nombre égal, sont assis en face, leur mouchoir déplié aussi sur les genoux. Ils causent gaîment des nouvelles du monde extérieur, des événemens du jour, d'opérations agricoles, ils chantent, et la réunion n'est pas sans agrément.

Les renseignemens donnés sur Mount-Lebanon peuvent s'appliquer à toutes les autres sociétés de *shakers*. Il n'existe de différences sensibles que dans leurs industries. A Alfred, dans l'état du Maine, fut inventée par un *shaker* la première scie circulaire; à New-Gloucester, dans le même état, on fabrique des douves qui sont exportées aux Indes occidentales pour les boucauts de mélasse; l'un des anciens y a inventé aussi une machine à faucher. A Canterbury (New-Hampshire), les sœurs vendent des sirops, des conserves, de la parfumerie, des articles de fantaisie très recherchés; mais l'agriculture et l'horticulture dominent dans toutes les communes, les soins minutieux du jardinage plaisent aux *shakers*, leurs graines ont une grande réputation. Pendant son séjour parmi eux, M. Nordhoff a fait ample connaissance avec la littérature *shaker :* elle est assez pauvre et consiste en hymnes dictés à leurs médiums, en préceptes de conduite rimés, offerts parfois sous une forme railleuse et humoristique, en comptes-rendus de manifestations et de phénomènes spirituels, etc... *The Shaker and Shakeress*, journal mensuel, publié par l'ancien Frédéric Evans et l'ancienne Antoinette Doolittle, sert d'organe aux croyances et aux projets de la société; il n'est pas composé sans talent, mais se borne presque exclusivement aux questions religieuses. D'après les ouvrages des *shakers* qui ont été répandus dans le monde, on a pu se convaincre qu'à de rares exceptions près les esprits n'étaient pas de grands poètes.

## II.

Comme la société des trembleurs, celle d'Harmonie met aux premiers rangs parmi les vertus l'humilité, la simplicité, le sacrifice, l'amour du prochain, le travail, la prière et l'examen de soi-même, prescrivant le célibat et la confession des péchés, mais elle méprise le spiritisme et attend le nouvel avénement du Christ. Harmonie, après avoir été très florissante, paraît toucher à cette décadence qui menace toute société laïque dont les membres ne se renouvellent pas par le mariage.

Le chemin de fer de Cleveland à Pittsburgh longe la rive de l'Ohio à partir de Wellsville, sur la lisière d'un pays riche en charbon, en huile, en terre à potier, en pierre à chaux, et qui renferme un grand nombre de manufactures importantes. Longtemps avant

d'arriver à l'établissement d'Harmonie, l'influence de cette communauté se fait sentir par le nom des villes : vous apercevez *Freedom* (Liberté), Jethro, Industry, la distillerie de la Règle d'Or, etc. Le pays cependant a cet air de désordre et de pauvreté particulier au sol qui produit du pétrole et du charbon bitumineux; puis tout à coup l'aspect désolé change comme par enchantement : vous voyez de hautes barrières solides et bien entretenues, des champs admirablement cultivés, de riches herbages. Si vous demandez à qui appartient cette région privilégiée, le conducteur vous dira que, sur une étendue de plusieurs milles, la terre est aux *rappistes* d'Harmonie; leur ville, Économie, se cache au sein de cette riante culture, dans un site délicieux, protégé contre les vents d'hiver par des collines, non loin du fleuve, dont elle embrasse la rive opposée, montagneuse et pittoresque. Les larges rues d'Économie semblent toutes couronnées de verdure, grâce à un arrangement de treilles ingénieux qui décore leurs maisons, chacune pourvue d'un jardin. Les trottoirs de briques sont d'une exquise propreté, tous les bâtimens bien construits, simplement, mais avec goût; l'eau courante circule dans les rues : silence et propreté, tels sont les traits distinctifs d'Économie. Jadis cette ville renfermait des manufactures de coton, de soie et de laine, une brasserie et d'autres industries, mais les plus importantes se sont arrêtées. Vous ne rencontrez plus çà et là qu'un vieillard généralement robuste, ou bien quelque matrone de bonne mine, l'une coiffée d'un grand chapeau à larges bords, l'autre d'une sorte de bonnet normand; ils vous saluent en allemand plus souvent qu'en anglais. L'hôtel est vaste, cent personnes tiendraient à l'aise dans la salle à manger; mais depuis la création des chemins de fer on ne s'y arrête plus guère, et c'est une source de richesse de moins pour la communauté. Quand M. Nordhoff entra une première fois dans cet hôtel, à sa question : « pouvez-vous me loger? » le propriétaire répondit : « Cela dépend de la durée de votre séjour; nous ne prenons pas de pensionnaires. » Ayant reçu l'assurance qu'il ne s'agissait que de rester deux ou trois jours, l'aubergiste introduisit son hôte dans une chambre, lui recommandant d'être rentré à onze heures et demie pour dîner, et à quatre heures et demie pour souper, parce qu'il avait d'autres personnes à nourrir après lui. — M. Nordhoff comprit un peu plus tard le but de cette recommandation et celui de l'existence même de l'hôtel d'Économie. Après son repas substantiel et abondant selon la mode allemande, la salle commune fut ouverte à la plus singulière collection de convives; c'étaient des passans de toute sorte, ouvriers sans ouvrage, mendians estropiés, vagabonds, quelques-uns de fort mauvaise mine, mais à qui les harmonistes n'auraient jamais l'idée de refuser le souper et le gîte. On nourrit tous les jours

à l'hôtel une vingtaine de misérables sans leur demander autre chose que leur nom pour s'assurer que les mêmes ne reviennent pas tous les jours. Après le repos de la nuit, on les invite à des ablutions, après quoi ils reçoivent un déjeuner, quelquefois des vêtemens, et continuent leur route.

« N'êtes-vous pas souvent dupes? demanda M. Nordhoff.

— Oui probablement, mais mieux vaut donner à douze indignes que refuser à un honnête homme. »

Il ne reste de la société fondée par George Rapp en 1805 que cent dix personnes, dont aucune n'a moins de quarante ans. Une trentaine d'enfans ont été adoptés par les derniers rappistes, qui entretiennent aussi un certain nombre de laboureurs à gages. Toute la population est allemande; c'est en allemand que se célèbre le service du dimanche, néanmoins il n'est personne qui ne parle anglais. George Rapp, le fondateur et jusqu'à sa mort le chef de la société d'Harmonie, naquit en Wurtemberg (1757). Fils de fermier, il reçut l'instruction élémentaire qui est donnée dans son pays aux gens de cette condition; à l'âge de vingt-six ans, il se maria, et eut deux enfans appelés plus tard à devenir membres de sa société. Rapp avait dès sa plus tendre jeunesse aimé passionnément la lecture, et faute d'autres livres étudié la Bible. Comparant la condition du peuple au milieu duquel il vivait avec l'ordre social décrit dans l'Ancien-Testament, il se sentit indigné de la tiédeur des églises chrétiennes; en 1787, il avait déjà pris l'habitude de prêcher dans sa propre maison pour une congrégation d'amis. Le clergé dénonça Rapp et ses adhérens, bien qu'ils eussent soin d'obéir à la loi et de mener la vie la plus régulière sous tous les rapports, ne se réservant que la liberté de conscience. Ils furent persécutés, ce qui est toujours le meilleur moyen d'exalter la ferveur religieuse; la prison, les amendes, firent si bien leur œuvre cette fois qu'en 1803 Rapp réunissait autour de lui trois cents familles décidées à le suivre en Amérique pour y adorer Dieu à leur guise.

Trois cents de ses adeptes débarquèrent à Baltimore, où il les avait précédés, puis trois cents autres à Philadelphie; le reste fut entraîné dans le comté de Lycoming (Pensylvanie) par Holler, l'un des compagnons de Rapp. Les six cents fidèles qui restaient à ce dernier étaient pour la plupart des fermiers et des artisans, gens économes, possédant quelque bien; ils mirent par la suite leurs épargnes en commun, mais jusqu'au 15 février 1805 chaque famille resta distincte. Rapp avait alors quarante-huit ans, c'était un homme industrieux, entreprenant et sage; les cabanes se construisirent, la terre se défricha vite sous sa direction. Dès la seconde année, les rappistes eurent cette distillerie modèle dont le whisky devint célèbre dans l'ouest, bien que ceux qui le fabriquaient n'en fissent guère usage; leurs

laines, leur huile de pavot, leurs céréales, acquirent une prompte renommée. Rapp, secondé par son fils adoptif Frédéric, homme d'une intelligence remarquable, organisait le travail. Jusqu'à l'année 1807, le mariage exista dans la société; mais sous l'empire d'une recrudescence de ferveur les plus jeunes membres résolurent d'un commun accord de renoncer à toutes les satisfactions charnelles. Le père Rapp donna l'exemple du célibat volontaire, ainsi que son fils John, qui, marié depuis peu, vécut désormais avec sa femme comme frère et sœur. Depuis lors il ne naquit plus un seul enfant dans la société d'Harmonie. Ceux qui ne se sentaient pas la vocation nécessaire rompirent avec les rappistes, les autres suivirent fidèlement le précepte de l'apôtre : « frères, le temps est court, que ceux qui ont des femmes vivent comme s'ils n'en avaient point. » M. Henrici, le chef actuel d'Économie, dit à M. Nordhoff que depuis cinquante ans il en était ainsi sans qu'aucune surveillance ni aucune sauvegarde eussent été nécessaires, les anciens époux continuant d'habiter la même maison. « Quand il faut de la surveillance, ajouta-t-il, autant y renoncer, c'est toujours inutile; nous comptons sur la force des convictions et de la prière. »

Tous ces célibataires, comme les *shakers*, atteignent la vieillesse sans infirmités ni maladies. Le père Rapp lui-même vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. La partie de la Pensylvanie où ils s'étaient fixés étant peu favorable à la culture de la vigne, outre que les communications par eau avec le monde extérieur manquaient absolument, les rappistes se transportèrent dès 1814 dans l'Indiana, sur les bords du Wabash, où leurs richesses s'accrurent et aussi leur nombre, grâce à l'émigration, qui leur amena des adhérens. De fréquentes épidémies et de mauvais voisins furent cause cependant qu'en 1824 le père Rapp vendit la colonie du Wabash à Robert Owen, le réformateur anglais, philanthrope et *bienveillant* (1), qui essaya d'y acclimater sa théorie de l'irresponsabilité morale. Il est remarquable que ce pays, si florissant naguère sous une règle religieuse nettement définie, devint aussitôt, régi par le communisme pur et simple, qui rejette l'idée du devoir, un repaire de mendians, de vagabonds et de malfaiteurs, que leur chef fut forcé d'abandonner après deux années environ d'efforts inutiles.

Pour en revenir aux rappistes, une mesure importante avait été prise chez eux dès 1818 en vue d'affermir l'égalité entre les membres de l'association : le livre où s'inscrivaient jusque-là les fonds apportés par chaque membre fut brûlé. Depuis 1825, ils croient avoir trouvé leur demeure définitive, celle dont nous avons fait la description : ils y créèrent des filatures, des moulins, des scieries,

(1) Robert Owen, auteur du *Livre du nouveau Monde moral*, prétendait remplacer les peines et les récompenses par l'unique bienveillance.

plantèrent des vignes, des vergers, et réussirent si merveilleusement dans la culture de la soie que les habits des dimanches furent bientôt de ce tissu pour les hommes comme pour les femmes.

Le père Rapp étant obligé de recevoir nombre d'étrangers de distinction, son peuple lui bâtit une maison plus vaste que les autres, entourée d'un beau jardin, ouvert à tous bien entendu, et où l'on put faire de la musique le dimanche. Dans ses *Voyages à travers l'Amérique du Nord 1825-1826*, le duc de Saxe-Weimar parle avec admiration de l'industrie et de la prospérité d'Économie et des chants délicieux d'une soixantaine de jeunes filles qui sont maintenant les vénérables sœurs rencontrées par M. Nordhoff.

Tout eût marché à souhait pour les rappistes, si en 1831 un aventurier allemand, Bernard Muller, qui se faisait appeler le comte de Léon, ne fût venu leur imposer sa présence et celle de quelques visionnaires qui l'entouraient. Ces brebis, en apparence soumises à la règle, n'étaient au fond que des loups ravisseurs; bientôt les plus étranges doctrines commencèrent à circuler dans la communauté, un schisme se produisit, et il fallut finalement avoir recours au vote pour reconnaître ceux qui tenaient à l'ancien ordre de choses. Ils formaient encore une importante majorité; la société se débarrassa du comte de Léon et de ses partisans en leur payant 105,000 dollars. L'aventurier s'installa de l'autre côté de la rivière, professant aussi des principes communistes, mais sans défendre le mariage. Il s'y prit de manière à perdre promptement l'argent donné par les harmonistes, et, après avoir échoué dans la tentative la plus illégale pour en obtenir d'autre, dut quitter le pays. Le comte de Léon mourut du choléra sur la Rivière-Rouge en 1833, la plupart de ceux qu'il avait séduits trouvèrent un refuge dans la communauté de Bethel (Missouri). — Quant aux fidèles enfans de Rapp, ils se tiennent prêts pour l'avénement du Christ. Longtemps ils pensèrent que leur fondateur ne mourrait pas avant le millénaire accompli. On a raconté que les dernières paroles du pauvre homme furent celles-ci, pleines d'une foi profonde : « je croirais mon dernier moment venu, si je ne savais que c'est la volonté du Seigneur que je vous présente tous à lui. »

Ils comptent sur la rédemption finale de tout le genre humain, mais après des épreuves dont seront exempts ceux qui auront gardé pieusement le célibat. Leur service du dimanche, qui a lieu deux fois dans la journée, ne présente rien de particulier, sauf la séparation des sexes. Ils ont, outre les jours consacrés de Noël, du vendredi saint, de Pâques et de la Pentecôte, deux fêtes spéciales en automne, la rentrée de la moisson et la cène annuelle. Aux fêtes, ils se rassemblent pour chanter, prononcer des discours et assister à un banquet. La viande n'est pas exclue de leurs repas, au nombre

de cinq; quelques-uns seulement s'abstiennent de la chair du porc. Le vin et le cidre leur sont permis en quantité modérée; ils poussent au plus haut degré l'amour des fleurs et celui de la musique, il n'y a presque aucun frère qui ne sache jouer de quelque instrument; la danse est défendue. Les habitans d'Économie reçoivent les journaux et ont une bibliothèque, mais ils lisent surtout la Bible. Chacun de leurs enfans adoptifs, son éducation faite, apprend un métier. On donne à celui-ci ou celui-là des vêtemens à mesure qu'il en a besoin. Le tailleur surveille l'état des habits, le cordonnier celui des chaussures, etc., en ayant soin que les frères soient toujours convenablement équipés.

Les harmonistes se croient le peuple élu de Dieu. Ils conservent une vénération profonde pour le père Rapp : « Devant lui, disent-ils, le mal ne pouvait subsister.

— Existe-t-il un monument à sa mémoire? demanda M. Nordhoff.

— Oui, tout ce que vous voyez là autour de nous. » En effet, son souvenir est partout, bien que sa tombe soit semblable aux autres et qu'il ne reste pas même un portrait de lui. On le décrit comme un homme bien bâti, — il avait près de 6 pieds, — actif, d'une gaîté affable, causant volontiers, sans enthousiasme, un peu sec, très pratique, trouvant toujours le mot juste et souvent piquant pour chaque chose; il passait sa vie soit aux champs, soit dans les fabriques, à encourager et à enseigner. Il avait appris la botanique, la géologie, l'astronomie, la mécanique; mais le travail de la terre lui paraissait le meilleur remède aux maladies de l'âme et du corps : aussi l'agriculture est restée en honneur parmi les harmonistes. Très éloquent, il prêchait deux fois tous les dimanches et ne se reposa que les deux dimanches qui précédèrent sa mort; encore lui arriva-t-il d'exhorter le peuple par la fenêtre de sa chambre. Les cérémonies et les distinctions lui étaient odieuses; il s'asseyait pour prêcher, ne prescrivit jamais de costume particulier, et ne voulait dans les pratiques extérieures rien qui protestât contre le monde. Son influence était sans bornes : il visitait les malades, ensevelissait les morts, s'imposait toutes les fatigues et tous les sacrifices sans faste, simplement. Le résultat de ses leçons, c'est que les *économites*, comme on les nomme communément, sont fort considérés pour leur probité, leur bienfaisance et leurs sentimens patriotiques. Il n'y a pas de meilleurs citoyens, bien qu'ils ne votent jamais. Pécuniairement, leur entreprise a été couronnée du plus éclatant succès; le dédain des richesses les a aidés à en acquérir de très grandes en les empêchant de se jeter dans des entreprises nouvelles et périlleuses. Ils ne se préoccupent point de ce qu'elles deviendront quand le dernier des vieillards qui composent la société se sera éteint. « Dieu nous conseillera, » répondent-ils aux questions

qui leur sont faites. En attendant, ils se laissent, avec autant de soumission que de désintéressement, diriger par leurs administrateurs, Jacob Henrici et Jonathan Lenz. Il existe en outre un conseil de sept personnes parmi lesquelles on choisit ces administrateurs (*verwalter*).

## III.

La communauté qui se rapproche le plus des sociétés célibataires par l'ascétisme, bien qu'elle tolère le mariage, est celle des *inspirationistes* d'Amana. Ils existaient en Allemagne dès le commencement du siècle dernier; ce sont des piétistes, et leur chef religieux, une femme pour le moment, est supposé leur parler sous l'inspiration directe de Dieu. En 1749, 1772 et 1776, il y eut parmi eux des manifestations toutes spéciales; en 1816, Michel Krausert, tailleur à Strasbourg, devint ce qu'ils appellent un instrument (*werkzeug*); plusieurs autres partagèrent ce privilége avec lui, Philippe Mörschel, tisserand, Christian Metz, charpentier, et Barbara Heynemann, pauvre servante alsacienne. Metz, qui fut jusqu'à sa mort, en 1867, le chef spirituel de la société, a écrit le récit de tout ce qui se passa depuis le jour où il devint *instrument* jusqu'à celui où la congrégation se transporta dans l'Iowa, histoire assez peu édifiante, car il paraît que Barbara fut à plusieurs reprises l'objet de sévères censures et même d'exclusion, ce qui ne l'empêcha pas ensuite d'être la coadjutrice de Metz et de rester après sa mort l'oracle d'Amana. Les inspirationistes, ayant reçu l'ordre céleste d'émigrer en Amérique, se fixèrent d'abord près de Buffalo (1842), où ils eurent beaucoup de peine à se défendre contre les Indiens; leur colonie, nommée Eben-Ezer, n'en devint pas moins florissante à la longue; ils vendirent ce désert, transformé en jardin, à d'autres émigrans de leur pays et prirent le chemin de l'Iowa (1855). Au nombre de 1,450, ils habitent maintenant sept villages où l'agriculture, les tanneries, les scieries et les fabriques de différentes sortes ont produit des résultats magnifiques. Les premiers inspirationistes étaient riches, plusieurs de leurs membres ayant versé à la fois de grosses sommes dans le trésor commun. En Allemagne, ils n'étaient pas communistes; mais la nécessité d'assurer à tous les frères un certain bien-être les frappa bientôt et fut proclamée comme une révélation. Les sept villages d'Amana sont séparés les uns des autres par une distance d'un mille et demi environ; chacun d'eux fabrique autant que possible tout ce qui est nécessaire aux besoins de ses habitans et à ceux des fermes du voisinage. Comme les *quakers*, les inspirationistes abhorrent les clochers; l'église et l'école ne se distinguent des autres maisons, toutes propres et bien bâties, que par leurs

plus grandes dimensions. On remarque aussi, comme plus vastes que les autres, les maisons où ont lieu les repas. Chaque famille a sa demeure séparée, mais un coup de cloche réunit hommes, femmes et enfans dans une même salle, à des tables distinctes; on pense empêcher ainsi les conversations oiseuses et les manières libres. Ce sont les jeunes femmes qui font la cuisine sous la surveillance des matrones; on porte leurs repas aux malades et aux personnes retenues par le soin de jeunes enfans. La chère est abondante : la bière, le vin, le tabac, sont permis. Le travail est organisé à peu près comme chez les trembleurs, réglé tous les soirs pour le lendemain. Les enfans des deux sexes vont à la même école de six à treize ans; l'instruction est des plus élémentaires, on insiste surtout sur la Bible et le catéchisme, sans négliger la musique notée; mais les instrumens sont défendus. Les hommes portent des vestes boutonnées jusqu'au menton, les femmes des étoffes de couleur sombre taillées à la mode des paysannes allemandes; elles emprisonnent leurs cheveux dans une sorte de béguin noir qui ne couvre que le chignon, et dissimulent leur taille au moyen d'un fichu, tout ornement leur est interdit; elles sont, la prophétesse Barbara exceptée, tenues en médiocre estime et redoutées comme dangereuses à la paix de l'âme. Un précepte enjoint d'éviter tout entretien avec elles comme un aimant funeste, un feu magique. Aucun amusement, quelque innocent qu'il soit, ne réunit les jeunes filles et les jeunes garçons, ce qui n'empêche pas l'amour de se glisser dans la colonie d'Amana comme ailleurs. La plupart des hommes attendent impatiemment l'âge de vingt-quatre ans, avant lequel il ne leur est pas permis de se marier. Les noces sont célébrées avec toute l'austérité possible, et les nouveaux mariés descendent par le seul fait de leur union à la dernière des trois classes spirituelles entre lesquelles est répartie la société, quitte à mériter ensuite par leur ferveur de remonter au premier rang.

Le gouvernement civil d'Amana est entre les mains de treize administrateurs, élus chaque année par la partie masculine de la population et qui choisissent eux-mêmes un président; cette administration s'occupe des finances et des affaires temporelles en général, mais n'agit qu'avec le consentement unanime de ses membres, qui individuellement n'exercent aucune autorité spéciale. Les anciens, désignés par inspiration, président les assemblées religieuses; ce ne sont pas nécessairement des vieillards, mais ce sont des hommes vertueux entre tous. Quiconque s'abandonne tout entier et toute sa vie à la volonté de Dieu reçoit le Saint-Esprit en échange; telle est la foi profonde des sectaires d'Amana. Ils se recrutent surtout parmi les luthériens, cependant ils comptent aussi des catholiques et plusieurs Juifs; ils sont trinitaires, croient à la justification par la foi, à la ré-

surrection des morts, au jugement dernier, mais non pas aux peines éternelles, se dispensent du baptême et célèbrent solennellement la cène à intervalles irréguliers, selon que l'inspiration le leur commande.

Ceux que l'inspiration saisit sont parfois rudement secoués par un mouvement intérieur avant de prendre la parole; ils ne s'adressent pas toujours à la congrégation en général, ils parlent souvent à telle ou telle personne pour l'accuser ou l'exhorter. Les avertissemens, les leçons et les prophéties des *instrumens* sont imprimés annuellement et composent avec la Bible une nombreuse collection d'hymnes et deux catéchismes, l'un pour les enfans, l'autre pour les adultes; c'est toute la bibliothèque d'Amana. Les mercredis, samedis et dimanches matin a lieu une assemblée religieuse, puis d'autres réunions chaque soir de la semaine; il y a, outre l'église, des maisons de prière. Les cérémonies du culte sont des plus simples, accomplies avec un extrême recueillement qui se joint à une précision quasi militaire. Chacun prie à son tour. Noël, Pâques et la semaine sainte sont leurs grandes fêtes; au moins une fois l'an, les anciens font une enquête générale et très minutieuse pour constater l'état spirituel de la société. Chaque membre est examiné à fond; s'il a péché, on l'exhorte au repentir; s'il retombe dans la même faute, il est expulsé, de sorte qu'on peut dire qu'aucun vice grave n'existe à Amana. M. Nordhoff ayant demandé quel était le châtiment des ivrognes, on lui répondit que personne n'avait eu à y penser, l'ivrognerie étant inconnue.

Nous avons dit que les repas se prenaient en commun. Chaque membre reçoit pour ses vêtemens une somme déterminée selon son âge et son emploi. Là-dessus, les plus économes trouvent moyen d'épargner; on le vit au moment de la guerre de sécession, où la société contribua généreusement à toutes les œuvres en faveur des blessés. Ils s'achetèrent des remplaçans militaires à cette époque, mais se le reprochent, ne devant contribuer à rien de sanguinaire et se retirer en général de toutes les affaires publiques.

Un grand nombre d'adhérens leur arrivent sans cesse d'Allemagne; ils ont une caisse pour aider au transport des émigrans, mais, tenant à être considérés comme une communauté religieuse plutôt qu'industrielle, ne reçoivent de nouveaux membres qu'après un examen approfondi et des épreuves de deux ans, à moins que l'inspiration ne s'en mêle.

Somme toute, ce sont d'honnêtes gens, des fermiers émérites, appartenant pour la plupart aux classes inférieures, d'une intelligence médiocre, prudens, rigides et satisfaits de peu, si c'est peu de chose que l'égalité absolue, la sécurité du lendemain et l'absence d'un maître. Il faut croire que les Allemands estiment ces biens-là

plus que tout autre peuple, car le communisme prospère entre leurs mains d'une façon toute particulière. Nous les retrouvons à Zoar, dans le comté de Tuscarawas, Ohio, sous le nom de *séparatistes*. Ils ont bâti leur première cabane en 1817 sous les ordres de Joseph Bäumeler, qu'ils avaient choisi pour chef après douze ans de persécution au Wurtemberg, où ils se refusaient à servir comme soldats et à envoyer leurs enfans aux écoles contrôlées par le clergé.

Leur misère était telle en arrivant qu'ils durent pour vivre servir dans les fermes du voisinage; mais de faibles ressources réunies deviennent vite une force. — Jamais, dit un vieillard à M. Nordhoff, nous n'eussions pu payer notre terre, si nous n'avions formé une communauté. — D'abord ennemis du mariage, les séparatistes le tolèrent sans l'approuver depuis 1828 ou 1830. Ils occupent maintenant plus de sept mille acres d'un pays fertile, outre des terres qu'ils ont dans l'Iowa, mènent à bien nombre d'industries, possèdent en résumé plus d'un million de dollars, quoiqu'ils ne soient que trois cents membres mystiques, inoffensifs et fervens, ennemis de toutes cérémonies, qu'ils considèrent comme idolâtres quand elles ne s'adressent pas à Dieu. Ils ne se découvrent point la tête, tutoient tout le monde, n'admettent que le prénom, qu'on ne peut appeler nom de baptême, puisque les sacremens ne sont pas en usage chez eux, n'acceptent aucune constitution ecclésiastique, se marient sans l'intervention d'un prêtre et toujours entre membres de la communauté, sous peine d'expulsion, n'ont point de prédicateurs, et, tout en se réunissant trois fois le dimanche pour chanter et pour lire, ne prient jamais publiquement ni à haute voix. Leur principal administrateur, Jacob Ackermann, les dirige depuis plus de trente ans au point de vue temporel, et il est merveilleux de voir à quel résultat des gens pauvres et vulgaires sont parvenus avec de si faibles moyens. Zoar ne se distingue point par la minutieuse propreté des villages de trembleurs; on y sent l'absence absolue d'idéal élevé, mais une prospérité matérielle en rapport avec les goûts humbles et restreints des citoyens qui l'habitent.

Peut-être le secret du succès des Allemands dans les entreprises communistes tient-il à leurs aspirations bornées, à leur ignorance de tout ce qui est élégant et raffiné, à la grossièreté de leurs appétits, aisément satisfaits et plus faciles à contrôler que les besoins complexes des autres peuples. Sauf Économie, il n'est pas une communauté allemande qui ait la moindre prétention à cette beauté relative qui résulte de l'ordre et de la symétrie; il faut accorder d'ailleurs aux *Dutch*, comme on les appelle dans le pays, un grand empressement à subordonner la volonté individuelle au bien général. Leurs communes jumelles d'Aurora et de Bethel, l'une dans l'Oregon, l'autre dans le Missouri, ont surabondamment prouvé cette qua-

lité. On se demande quel lien peut réunir depuis trente ans des communistes séparés par de grandes distances, sans règle spéciale, et dont le seul principe est que tout gouvernement doit être paternel comme celui de Dieu, chaque société formée sur le modèle de la famille avec tous ses intérêts, tous ses biens en commun. Du reste ils vivent exactement comme leurs voisins du monde, tiennent le mariage en estime, font du dimanche un jour de tranquille récréation, n'ont pas d'heures de travail précises et obligatoires. C'est une des bases de leur politique qu'aucun homme ne doit s'adonner à un seul métier, l'économie est leur vertu de prédilection; protestans, ils assistent deux fois par mois seulement à un service religieux célébré selon le rite luthérien. Jusqu'en 1872, toutes leurs propriétés étaient au nom de leur fondateur, le docteur Keil; celui-ci, devenu vieux, fit un partage entre les familles, remettant à chacune un titre; elles n'en travaillent pas avec moins de zèle depuis lors à la prospérité commune. Si une famille se réserve un peu de miel ou de fruit et le vend à son propre profit au lieu de s'en nourrir, c'est ordinairement pour acheter soit du tabac, soit quelque autre douceur, et cette irrégularité, dont personne n'abuse, est tacitement tolérée. Bref, rien n'est absolument défendu, ce qui n'empêche pas les mœurs d'être austères.

Depuis la fondation de la colonie (1844), il n'est pas sorti de son sein un criminel ni un mendiant; on ne peut citer aucun procès. La vie intellectuelle est absolument nulle, bien qu'il existe une école; mais les fermiers environnans admirent Bethel et Aurora comme des modèles de prospérité, des paradis dans leur genre. Chaque citoyen est libre de reprendre son argent et de s'en aller; néanmoins les désertions sont rares; sans doute l'influence extraordinaire qu'exerce sur eux le docteur Keil contribue à les retenir. C'est un Prussien dont les idées étroites s'appuient sur une volonté de fer. Après s'être occupé de commerce, de médecine, de magnétisme, il s'avisa de devenir réformateur, commença par défricher le pays nouveau qui devint Bethel, puis en 1855 émigra vers l'Oregon avec une partie de ses adeptes, en laissant derrière lui un président et prédicateur de son choix, M. Giese. A Aurora, il est à la fois le chef spirituel et temporel, l'autocrate à vrai dire, ses conseillers, quatre vieillards, étant nommés par lui-même. Son unique enseignement tend à mettre la vie humaine en harmonie avec les lois naturelles, à tout laisser entre les mains du Père céleste, et à supporter les épreuves de ce monde sans fracas, sans inquiétude, sans regrets inutiles. A ce prix, dit-il, on est un homme.

## IV.

Un chef vénéré, une croyance religieuse, quelque simple qu'elle soit, voilà pour toute commune les conditions de succès indispensables. Le communisme démocratique rationnel, qui prétend se passer de foi et d'obéissance, ne paraît pas avoir réussi en Amérique, bien que les disciples de M. Cabet aient renouvelé depuis 1848 une partie de l'expérience de Robert Owen. Le premier tort de M. Cabet fut de fonder sa société sur le crédit, oubliant que les dettes sont une condition certaine de ruine. M. Cabet, avocat français devenu homme politique, membre du corps législatif, écrivain et journaliste, est moins connu pour son *Histoire de la révolution* que pour de nombreuses brochures dans le goût de Fourier et la description chimérique d'une prétendue terre promise qu'il essaya par la suite de fonder dans le Texas. Au lieu des délices annoncées, ses premiers partisans ne trouvèrent que la fièvre jaune sur les bords de la Rivière-Rouge (1848). En 1850, Cabet transporta son phalanstère à Nauvoo, que les mormons venaient d'abandonner. Nauvoo ne devait être qu'un point de rassemblement d'où les icariens se répandirent dans les déserts de l'Iowa, où ils cultivent aujourd'hui 1,936 acres de terre près de la station de Corning, sur le chemin de fer du Missouri. Si leur chef eût été un homme de la trempe des Rapp ou seulement des Keil, il eût probablement réussi dans son entreprise, car il avait l'élément de succès principal, un grand nombre d'adeptes. Les dupes que d'incessantes tirades sur l'exploitation du pauvre par le riche attirèrent à Nauvoo furent un instant au nombre de 1,500. Avec 1,500 hommes laborieux et résolus, M. Cabet aurait pu accomplir de grandes choses en commençant par l'essentiel, une direction sage et suivie imprimée au travail; mais, au lieu d'assurer du pain à ses disciples, il perdit le temps à écrire ses tapageuses réclames et à rêver l'impossible : l'enseignement supérieur, les théâtres, le bien-être, les plaisirs de toute sorte. Par une dérision amère, l'Icarie est le séjour même de la misère, courageusement supportée du reste. Des utopistes obstinés au nombre de soixante-cinq, Français pour la plupart, s'y consolent de tout en disant : « Nous sommes libres, nous ne servons personne, nous faisons ce qui nous plaît. » Le mariage obligatoire, l'abolition de la servitude, le partage des biens comme entre frères, le règne de la majorité, forment leur seule loi; la religion n'y a point de part, le dimanche n'est qu'un jour de repos et d'amusement. Ils nomment un président chaque année; mais ce président, qui n'a d'autre rôle que d'obéir à la société, ne pourrait vendre un boisseau de blé sans permission. Les femmes ont le droit de se mêler aux débats,

mais non de voter; les familles sont peu nombreuses. Le résultat de cet ordre de choses est visible : des chemins mal tenus, des cabanes sordides, au milieu desquelles commencent à se dresser cependant quelques maisons pauvres, des sabots, des repas mal servis dans la salle commune. Les plus mauvais jours sont passés sans doute pour les icariens; quelques enthousiastes leur prédisent même un avenir prospère, mais leur colonie n'en reste pas moins quant à présent la dernière des sociétés communistes.

Les dettes, l'esprit de spéculation et l'absence d'une autorité centrale absolument respectée ont amené aussi dans l'Illinois la chute de la commune suédoise de Bishop Hill, qui s'appuyait d'ailleurs sur des principes religieux très fermes. De 1846 à 1862, ses membres prospérèrent, triomphant de la fièvre des prairies, remplaçant peu à peu les tentes et les cabanes par de bonnes constructions de brique, défrichant, construisant des ponts, élevant le plus beau bétail de l'état. Ils furent un instant au nombre de mille. Vers 1859, la jeunesse perdit de vue le but religieux et demanda plus de distractions, une discipline moins sévère; comme il y avait des dettes, une complète désorganisation s'ensuivit. Les seules sociétés communistes vraiment fortes sont celles qui, évitant le crédit, vivent au point de vue financier comme si elles devaient se disperser d'un jour à l'autre. Aucune peut-être n'a réussi commercialement comme celle des *perfectionnistes*.

Cette société, dite du *libre amour*, est bien connue déjà en Europe, grâce au soin insolite qu'elle met à rendre publics par l'entremise de la presse ses actes et ses tendances, grâce surtout peut-être à certaines particularités scandaleuses qui piquent la curiosité en rappelant les mœurs mormonnes et la Cité du soleil de Campanella. Dans le partage égal de tous les biens de ce monde, les perfectionnistes ne se sont pas même réservé la famille; femmes et enfans sont en commun, avec des restrictions toutefois qui empêchent cette règle d'être aussi favorable au sensualisme qu'on pourrait le supposer d'abord. Le mariage complexe, où se combinent avec une audace sans précédent la polygamie et la polyandrie, autorise tout homme et toute femme faisant partie de la société à cohabiter librement après avoir obtenu le consentement l'un de l'autre non pas dans des entretiens particuliers, mais par l'intervention d'un tiers. L'attachement exclusif de deux personnes serait considéré comme idolâtrie et rompu au moyen de la *critique*, qui remplace chez les perfectionnistes la confession et l'enquête, jugées nécessaires par toutes les autres sectes pour s'assurer de l'état spirituel de leurs membres. M. Nordhoff put assister à l'une de ces scènes de *critique*. Un jeune homme prit place sur la sellette, M. Noyes, le chef de la communauté, étant présent,

et une quinzaine de témoins déposèrent contre lui, les uns l'accusant d'indifférence religieuse, les autres d'orgueil, de délicatesse pour la nourriture, de préférences déplacées, etc... L'accusé, fort pâle et silencieux, écouta la tête basse pendant une demi-heure ce réquisitoire, qui fut ensuite relevé par M. Noyes. Celui-ci dit sa propre opinion concernant le jeune homme, et, sans atténuer aucun de ses défauts, rendit hommage à un triomphe qu'on l'avait vu remporter sur lui-même en consentant à se laisser remplacer par un autre auprès de la femme qu'il avait le tort d'aimer exclusivement, et qui allait mettre au monde un enfant de lui. — Cet aperçu des devoirs d'un perfectionniste peut se passer de commentaires.

La société est d'origine américaine, bien qu'elle compte quelques membres anglais. Son fondateur, qui la dirige encore, J.-H. Noyes, appartient à une bonne famille du Vermont. Né en 1811, il étudia d'abord la loi, puis la théologie, avec l'intention de devenir missionnaire. Un de ces *revivals* féconds en miracles, d'où semblent sortir en Amérique toutes les tentatives de réforme, le mit sur la voie d'un nouveau moyen de salut qui prit le nom de *perfectionnisme*. C'était en 1834. Il revint à Putney dans le Vermont, où son père était banquier, prêcha, écrivit dans cette ville, et réussit à épouser la petite-fille d'un membre du congrès, Henriette Holton, convertie à son étrange doctrine. En 1846, cette doctrine, ayant été proclamée ouvertement, souleva la populace au point que les nouveaux sectaires durent se retirer dans le comté de Madison, près de New-York. Là, ils commencèrent à vivre en communauté très pauvrement sur quarante acres de terre; d'autres communautés de perfectionnistes se formèrent en différens lieux, mais furent englobées finalement par la colonie-mère d'Oneida. Wallingford seul garda une existence distincte, bien que dépendante. A force de courage et de persévérance, les disciples de Noyes surmontèrent les premières difficultés pécuniaires; ils s'étaient adonnés, comme les *shakers*, à l'agriculture et à l'horticulture, sans préjudice néanmoins des fabriques, qui s'élevèrent peu à peu et furent bientôt renommées pour la supériorité de leurs produits. Aujourd'hui ils sont essentiellement manufacturiers.

En 1857, ils firent leur premier inventaire annuel et trouvèrent qu'ils *valaient* un peu plus de 67,000 dollars; en 1874, ils valaient plus d'un demi-million de dollars, bien que leur nombre ne fût encore que de 283. Beaucoup d'hommes, par une aberration de jugement inouie, ont amené avec eux leurs femmes et leurs filles. Les membres les plus âgés s'arrogent le droit de favoriser telle ou telle union, rapprochant autant que possible les jeunes gens d'un sexe des personnes plus mûres de l'autre. La propagation des enfans est

réglée d'après des principes scientifiques; on laisse les nourrissons à leur mère, mais aussitôt sevrés ils subissent l'éducation commune. C'est la loi inflexible d'une secte qui prétend être chrétienne; elle tient en effet à la Bible, au Christ comme fils éternel de Dieu, aux apôtres et à la primitive église, professe que le second avénement du Christ coïncida avec la destruction de Jérusalem, et que le royaume de Dieu commença dès lors dans le ciel, que la manifestation de ce royaume au monde visible approche, et qu'une église s'élève pour le représenter ici-bas, en attendant qu'elle le rejoigne là-haut. Sans être spirites comme les trembleurs, les perfectionnistes croient à l'inspiration directe de Dieu et des bons esprits; l'un des plus glorieux priviléges qu'ils revendiquent est celui de pouvoir guérir par la foi; le communisme est à leurs yeux « l'état social de la résurrection, » et la base de leur réforme est de faire son salut; ils aspirent à une vie sans tache, mais, pour atteindre ce but, emploient, il faut le dire, de singuliers moyens. Leurs pratiques religieuses sont fort simplifiées; ni sacremens, ni prédication, ni cérémonies d'aucune sorte; le dimanche même n'est point observé, sous prétexte que chaque jour est au Seigneur; point de prières à haute voix; en revanche, ils lisent beaucoup la Bible et la citent à tout propos. Leur système administratif est ingénieux, ils ont vingt et un comités pour la distribution des dépenses, les devoirs de l'administration sont partagés en outre entre quarante-huit départemens, et ces rouages compliqués en apparence marchent avec une précision admirable; c'est une femme pourtant qui dirige la tenue des livres, au moyen desquels on peut se rendre compte des profits ou de la perte dans chaque branche d'industrie aussi bien que du coût de tout ce qui se consomme.

Le dimanche matin, on discute en conseil (*business board*) les affaires de la semaine précédente, un secrétaire prend des notes sur les diverses propositions, et le soir son rapport est examiné dans un nouveau conseil. Tous les projets approuvés par la majorité sont exécutés; une fois par an, le travail des douze mois est détaillé comme celui de la semaine; au commencement de chaque année a lieu l'inventaire. Après le 1er janvier, le comité des finances reçoit les estimations, c'est-à-dire que quiconque a un projet en tête le soumet, accompagné d'un devis qui permet de juger s'il est conciliable avec les ressources de la société. Les femmes sont membres des comités comme les hommes, et les aptitudes de chacun trouvent leur emploi.

Les perfectionnistes font grand usage de la presse, et leur journal, l'*Oneida Circular*, est répandu de tous côtés dans le monde; il est bien rédigé d'ordinaire et intéressant par la franchise avec laquelle il expose les théories de la secte. Les annonces sont de

curieuses pièces humoristiques; en voici quelques échantillons : *chambres à louer* — dans les nombreuses demeures que le Christ a préparées à ceux qui l'aiment.

*Aux affligés*, — le *vin* et le *lait* pour ceux qui ont faim, le *repos* pour ceux qui sont fatigués, les *consolations* pour blessés de tout genre, — gratis au magasin du Fils de Dieu.

*Restaurant magnifique*, — au mont Sion, etc...

L'habitation commune de la *famille* a quelques prétentions architecturales et est merveilleusement aménagée, chauffée à la vapeur, bien meublée sans affectation de luxe ni d'excessive simplicité; elle renferme des bains, des salles de spectacle et de musique, un parloir, une salle à manger commune, de nombreuses chambres à coucher parmi lesquelles il y a deux dortoirs pour les enfans, et des appartemens séparés pour ceux à qui leur âge avancé permet la solitude, une bibliothèque de 4,000 volumes. Les bureaux, l'école, les boutiques, la buanderie, sont en face de cette maison, à un mille plus loin se trouvent les fabriques. Les fermes peuvent passer pour de véritables modèles.

Sauf les enfans, qui dorment autant qu'ils veulent, chacun se lève entre cinq et sept heures et demie; toutes les minutes sont employées sans que personne toutefois ait à descendre désormais aux gros ouvrages confiés à des travailleurs gagés qui se louent fort de leurs patrons. Les habitudes invétérées étant en abomination, l'heure et le nombre des repas sont fréquemment changés. On n'y permet pas l'usage des spiritueux, la viande n'est servie que deux fois par semaine. Au moyen d'un tableau accroché dans une galerie, chacun sait aussitôt où trouver tel ou tel membre; une cheville placée en face du nom l'indique. Les hommes sont habillés selon nos modes, mais simplement, ils ne fument pas; les femmes ont de larges pantalons, une jupe qui s'arrête au-dessus du genou et les cheveux courts; c'est commode et décent, mais assez laid. On appelle les hommes monsieur, les femmes mademoiselle, à moins qu'elles n'aient été mariées avant leur initiation.

Les manières des perfectionnistes sont douces et polies; une gaîté tranquille règne parmi eux. M. Nordhoff crut remarquer cependant que les enfans, tous robustes et bien soignés, manquaient de cette expansion si naturelle à ceux qui ont été l'objet de la tendresse exclusive du père et de la mère. « Un homme ou une femme, dit-il, peut s'accommoder de faire partie d'une grande machine sociale, mais c'est plus dur pour un enfant. Ceux-ci m'ont fait penser aux petits poulets éclos par des moyens artificiels, et qui n'ont connu qu'une couverture au lieu de l'aile maternelle. » L'école est bonne, on y apprend l'histoire, la grammaire, le latin, le français, la géologie, la musique. La *famille* envoie ses sujets les plus dis-

tingués à New-York pour des études spéciales; la mécanique est cultivée avec un grand succès; du reste il est merveilleux de voir combien chacun des communistes, qui n'aurait peut-être jamais eu les mêmes talens dans le monde, devient vite, sous l'influence d'un genre de vie particulier, ingénieux, inventif, habile en toutes choses. Les enfans des perfectionnistes abandonnent rarement la société; depuis l'origine, un seul membre a mérité d'être expulsé.

M. Nordhoff trace le tableau d'une soirée chez ces promoteurs du libre amour. Il montre une vaste galerie où les femmes sont assises autour de nombreuses tables rondes, occupées d'ouvrages d'aiguille, d'autres dispersées par groupes; on chante des hymmes, on lit le rapport des travaux, quelques extraits amusans des journaux qui excitent le rire; la danse et tous les jeux sont permis, sauf les cartes. Les conversations roulent généralement sur des questions religieuses et se terminent par des professions de foi. Voici le tour habituel des hymnes d'Oneida : un homme chante en regardant sa voisine,

« Je vous aime, ô ma sœur,
Mais l'amour de Dieu est meilleur.
L'amour de Dieu vaut mieux que tout! »

A quoi la sœur répond :

Je vous aime, ô mon frère, etc.

Puis toutes les voix répètent en chœur :

« Oui, l'amour de Dieu est meilleur,
Alleluia, alleluia!
L'amour de Dieu vaut mieux que tout. »

On voit que leur littérature n'est pas des plus élevées : elle suffit à des aspirations nécessairement assez vulgaires; le beau est éliminé de toute organisation communiste, laquelle ne donne d'essor ni aux plus grandes passions, ni aux plus hautes facultés de la nature humaine, c'est toujours la loi des égaux : retrancher rigoureusement ce qui n'est pas communicable à tous. Aussi est-il douteux que des intelligences exquises et cultivées puissent jamais se plier à ce régime; on cite pourtant dans le Kansas la commune de Cedar-Vale, où un petit noyau de Russes de distinction, des savans, des artistes, des lettrés, matérialistes pour la plupart, ayant accepté la pauvreté volontaire, est venu essayer de la vie naturelle. Il s'est joint à lui un élément tout opposé quant aux principes, mais tendant à un même but; ce sont des spiritualistes américains, médecins, *clergymen*, etc. Une dame russe remarquablement jolie et aussi dévouée qu'enthousiaste a partagé cette lutte héroïque livrée au nom de la liberté.

Il y a aussi non loin d'Oneida, sur les bords du lac Erié, la commune de Brocton, fondée par le poète spirite Lake Harris (1), qu'est allé rejoindre Laurence Oliphant, l'auteur célèbre de *Piccadilly* (2), écrivain, diplomate et membre du parlement d'Angleterre. Ayant fourni avant l'âge de trente-sept ans la carrière la plus brillante, ce missionnaire du grand monde s'est enseveli, à l'exemple des premiers chrétiens, dans une Thébaïde, et défriche aujourd'hui au nom du Seigneur le sol de sa nouvelle patrie. Sa mère, lady Oliphant, suit la même voie. Parmi les soixante membres adultes de cette communauté qui a loué, ne pouvant suffire seule au travail de la terre, un corps de laboureurs suédois, on compte cinq ecclésiastiques, plusieurs Japonais et des dames américaines de haut parage ralliées à des doctrines mystiques égalitaires, dont la philosophie de Swedenborg forme le fond; toutefois ces deux sociétés de Cedar-Vale et de Brocton, quelque intéressantes qu'elles soient, existent depuis si peu d'années qu'il serait téméraire de parler des résultats qu'elles ont obtenus; elles nous font penser malgré nous au roman socialiste subtil et bizarre de Hawthorne, *the Blithedale romance*, où une poignée d'utopistes, de charlatans, de poètes, d'excentriques et de martyrs se lancent à la poursuite d'un fantôme qui les entraîne dans de burlesques ou tragiques aventures.

On ne joue pas avec le communisme. Ce n'est au fond qu'une révolte contre la société; pour rester inoffensive, elle doit être conduite par des utilitaires. Or ceux-ci s'appliquent avant toute chose à niveler les intelligences et la volonté, à effacer l'individu, à le traiter comme une machine; parler de liberté ou seulement de l'indépendance la plus légitime serait dérisoire, il faut s'attendre d'avance à des privations qui ne sont tolérables que si on les accepte comme moyen de salut et en vue d'une éternelle récompense; il faut obéir aveuglément, renoncer même au for intérieur, au droit précieux d'être jamais seul. Vous n'êtes qu'un grain de sable de l'édifice, vos supérieurs ont le droit de connaître votre plus secrète pensée, de savoir où vous trouver à chaque instant du jour. Bref, vous subissez la loi monastique avec des soucis matériels inconnus dans les cloîtres. Remarquons du reste que les trembleurs, les rappistes et les inspirationistes d'Amana, ceux qui se rapprochent le plus des communautés catholiques du vieux monde, ont donné aux États-Unis les meilleurs exemples de vertu et de prospérité. Il est probable

(1) L'auteur de *a Lyric of the Morning Land, an Epic of the starry Heaven*, etc., et d'autres œuvres qui n'ont que le tort de s'intituler poésie surnaturelle, car il y passe souvent un souffle de génie très personnel, bien que le poète s'imagine écrire sous la dictée de Byron, de Shelley, de Keats ou d'Edgard Poe.

(2) Satire énergique et pétillante d'*humour* contre la société anglaise. M. Oliphant a écrit aussi de très intéressans voyages.

au contraire que la fortune d'Oneida cessera avec la vie de son chef Noyes. Oneida et Wallingford représentent plutôt une vaste corporation manufacturière qu'une commune dans le vrai sens du mot, puisque les perfectionnistes n'agissent guère que comme contremaîtres à la tête de travailleurs payés.

Il ressort des notes de M. Nordhoff, prises avec autant de soin que d'impartialité, produites sans déguisement et sans commentaires, 1° que les communistes américains sont supérieurs aux fermiers et aux artisans du même pays par l'ordre, la méthode, l'économie, et donnent à d'humbles travaux une dignité qu'ils n'ont point ailleurs, 2° que leurs divers systèmes rendent l'oisiveté impossible, les paresseux se trouvant eux-mêmes forcément poussés par cet engrenage inexorable. Depuis près d'un siècle que leur existence a commencé, ils n'ont eu rien à démêler avec les tribunaux; leur probité est proverbiale, ils pratiquent tous la bienfaisance, et ne peuvent être taxés de fanatisme; sauf chez les perfectionnistes enfin, leur morale reste irréprochable aux yeux du monde. Ce qui est en outre évident, ce sont les avantages matériels qu'ils trouvent au « foyer unitaire, » leurs facilités toutes spéciales pour l'éducation des enfans, éducation primaire bien entendu, — il ne faut établir ici, une fois pour toutes, de comparaison qu'avec les classes laborieuses, que ces communes dominent de toute la hauteur de leur industrie, de leurs aspirations spirituelles et de leur prospérité temporelle. Le nombre en augmente sans cesse : l'année dernière encore une nouvelle société, dite de *Social freedom*, s'est formée dans la Virginie. Espérons qu'elles renonceront peu à peu au système d'isolement qui existe chez la plupart d'entre elles, et que les trembleurs surtout, ces frères moraves des États-Unis, livreront leur ingénieuse organisation à l'étude et à l'imitation des travailleurs du dehors. L'Europe, cela va sans dire, n'aura rien à leur emprunter, sous peine de retomber dans des erreurs depuis longtemps vouées à l'exécration et au ridicule; ce n'est pas dans un pays où les grands centres de population sont rapprochés les uns des autres, où le luxe est devenu un besoin comme inévitable résultat des richesses acquises, où la propriété enfin repose sur une base solide consacrée par les siècles, que le communisme peut exister ailleurs qu'à l'ombre des cloîtres. L'excellente leçon, fondée sur l'expérience, qui se dégage du livre de M. Nordhoff s'adresse aux pionniers, aux émigrans de tous les pays. Elle leur prouve que le travail de colonisation doit gagner à être au moins coopératif, et que, fût-ce pour quelques années seulement, les nouveau-venus dans un pays inculte font bien de mettre leurs efforts en commun, quitte à se partager ensuite le résultat de ces efforts réunis.

TH. BENTZON.

LES

# DENTS D'UN TURCO

## RÉCIT FANTASTIQUE.

### I.

A l'heure de la sieste, par une chaleur de 30 degrés Réaumur, le lieutenant Aubert, du 1er régiment de tirailleurs algériens, s'était couché sur son lit de fer, et le journal qu'il essayait de lire venait de lui tomber des mains. Sa chambrette ressemblait fort à celle d'un Arabe. Sur les quatre murs blanchis à la chaux, point d'autre ornement qu'un modeste trophée d'armes, savoir le sabre et le revolver d'ordonnance, plus deux longues pipes en merisier. Une malle contenant du linge et l'uniforme de grande tenue, deux chaises de paille, un escabeau et une table en bois blanc recouverte d'un tapis de drap jaune composaient tout l'ameublement. Au pied de la couchette de fer, une natte d'aloès tenait lieu de descente de lit. Un store de calicot bleu, tendu sur la fenêtre, changeait en une lueur blafarde la lumière éblouissante du soleil d'Afrique. De temps à autre, le frémissement du store témoignait que la brise de mer allait s'élever et répandre un peu de fraîcheur. Le lieutenant dormait, tandis que son brosseur assis sur l'escabeau, les yeux fixés sur le visage de son officier, demeurait immobile comme s'il eût été de cire. Cependant le turco, en pliant les genoux, défit un à un les boutons de ses guêtres, ôta ses souliers et se dirigea tout doucement vers la table, sur laquelle était une trousse de voyage ouverte, et une boîte fermée en érable verni qui contenait les cartouches du revolver. Avec une dextérité remarquable, le brosseur tourna la petite clé dans la serrure, ouvrit la boîte et prit deux cartouches qu'il glissa furtivement dans sa poche; mais, en prenant la troisième, soit par joie ou par crainte, sa main trembla, et la cartouche, tombant à terre sur le carreau de faïence, produisit un bruit

sec qui réveilla le lieutenant. — Je ne sais pas, murmura le turco en feignant de ranger les ustensiles de la trousse, je ne sais pas ce que j'ai fait à Allah; mais aujourd'hui je ne peux toucher à rien sans le laisser tomber.

— Tu sais très bien au contraire ce que tu as fait à Allah, dit le lieutenant. Tu me voles mes cartouches, et Allah n'aime pas les voleurs.

— Lieutenant, tu as mal vu, reprit le turco. Le fils de ma mère n'est pas un voleur. J'essuie la poussière qui est sur tes ciseaux et tes rasoirs. J'ai laissé tomber une petite brosse. Voilà tout.

— Le fils de ta mère a menti. Si tu ne remets pas dans cette boîte les cartouches que tu viens de prendre, je t'enverrai pour huit jours à la salle de police.

— Celui qui n'a pas d'armes n'est pas un homme, dit le turco avec dépit en remettant les cartouches dans la boîte. Ali n'est pas un homme.

— Ali est un ingrat, reprit l'officier. Est-ce qu'il n'a pas un excellent fusil Chassepot que le sultan des Français lui a donné pour rien?

— Un fusil sans poudre n'est pas une arme, et mon chassepot reste au râtelier quand moi je suis dans la rue.

— Tais-toi, fais-moi le plaisir de te chausser, et va-t'en à la caserne.

Le lieutenant revint à la lecture de son journal, et jeta un regard sur les *dernières nouvelles*. Tout à coup il poussa un cri de joie. — Ali, dit-il, tu ne sais pas? la guerre est déclarée. Nous allons partir pour la France.

Ali montra ses dents blanches comme des amandes fraîches en plissant ses grands yeux de gazelle, et puis son visage reprit subitement l'air impassible qui lui était habituel. — Le journal a peut-être menti comme Ali, dit-il.

— Point du tout, répondit le lieutenant. C'est une dépêche du gouvernement. Notre régiment est appelé à l'armée du Rhin. Nous allons faire parler les chassepots, et tu auras soixante cartouches dans ta giberne.

Ali fit de nouveau son rire silencieux. Tandis que le turco remettait sa chaussure, M. Aubert prit son sabre et son képi, et ils sortirent ensemble, l'un pour aller à la caserne et l'autre à l'état-major. L'agitation se répandait déjà dans la ville avec la nouvelle de la déclaration de guerre. Sur son chemin, le turco rencontra une vieille femme qui jouissait d'un grand crédit dans le menu peuple arabe, parce qu'elle était sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie, ce qui est, comme on sait, le signe certain du don précieux de seconde vue. La vieille s'arrêta devant Ali, lui barra le passage, et après lui avoir examiné le blanc des yeux et le creux de la main : —

Mon fils, lui dit-elle, mon cher Ali, prends garde à toi. Ce n'est pas pour Allah et son prophète que tu vas combattre. Par-dessus la mer, là-bas, sur la terre froide, je vois des dangers, des dangers qui volent de tous côtés comme des hirondelles. Les balles pleuvent autour du vaillant soldat, et une seule suffit pour le tuer. Il faut te mettre à l'abri de la mort. Mon fils Ali, achète-moi ce talisman; il a été fait par un savant magicien.

La vieille exhiba une petite pierre noire et plate, comme on en trouve par centaines au bord de la mer, et sur laquelle étaient gravés grossièrement les deux mots arabes *arch* et *korsi*, qui sont les noms des deux trônes d'Allah.

— Ce talisman est-il vraiment puissant? demanda le turco.

— Puissant comme le soleil.

— Et combien vaut-il?

— Une piastre.

Ali gratta le fond de sa poche. Il en tira une pièce d'argent de vingt centimes. — Voilà tout ce que je possède, dit-il.

La vieille saisit avidement la pièce de monnaie, puis elle se redressa d'un air solennel en élevant les deux mains à la hauteur de sa tête. La pierre noire percée d'un petit trou pendait au bout d'une ficelle. Ali se courba religieusement, et la sorcière lui mit au cou le préservatif infaillible des atteintes de toute espèce de projectiles. Pendant cette cérémonie, la vieille prononçait des paroles prophétiques. — Ils auront beau tirer sur lui, les infidèles des pays froids; leurs balles n'atteindront pas le bon serviteur d'Allah, quand même elles tomberaient plus serrées que la grêle. Il est à l'abri de la mort par le feu, le vrai croyant, et pour se garder de la mort par le fer il a ses jambes agiles, ses bras nerveux et son cœur de lion! Va, mon fils; sois vainqueur, et méfie-toi des armes blanches.

Plein de confiance dans la vertu de son talisman, le turco reprit le chemin de la caserne.

Ali-ben-Samen avait porté les armes contre le sultan des Français dans sa petite jeunesse. Il avait pris part à maintes expéditions de sa tribu insoumise, détroussé maints convois, pillé maintes fermes, assassiné maints colons européens, et il ne croyait pas avoir mal fait. Ali, étant né sous la tente, ne savait pas au juste son âge et s'étonnait parfois de voir que tous les Français paraissaient se souvenir du moment de leur naissance. C'était un beau garçon de pur sang arabe, d'une force peu commune, leste et souple comme un chat, la peau brune, mais non noire, le nez droit, le front haut, la bouche grande, les lèvres fortes, mais non épaisses. Ses yeux semblaient d'émail et ses dents de fine porcelaine. A voir l'air calme du visage, la gravité de la démarche et la sobriété du geste, on aurait pris Ali pour un homme raisonnable et maître de lui; mais tout cela

n'était qu'un masque. Dans ses momens de passion, l'Africain ne se connaissait plus. Obéissant, apprivoisé par la discipline, il gardait au fond de son âme ses instincts sauvages, tout prêts à se déployer, si on leur donnait carrière; au demeurant, le meilleur fils du monde et voleur comme une pie. La plus belle de ses qualités après le courage était une frugalité incompréhensible pour l'homme du nord. Une poignée de riz cuit à l'eau suffisait à sa nourriture pour vingt-quatre heures, et de sa vie il n'avait bu ni vin ni aucune de ces liqueurs dont les soldats s'empoisonnent. Dans une expédition malheureuse de sa tribu, Ali avait été entouré par les zouaves, et, comme il ne voulait point se rendre, on l'avait garrotté avec des cordes et transporté à Constantine comme du bagage. Persuadé qu'on allait le fusiller, il s'imagina d'abord qu'on n'osait pas le mettre à mort par crainte de représailles; mais il finit par comprendre que la peur n'entrait pour rien dans cette mansuétude des Français. Leur générosité le toucha. On lui permit de visiter Alger et de circuler librement dans la ville, sous la promesse de ne point chercher à s'évader. Finalement il s'engagea dans les tirailleurs algériens pour conquérir le droit de porter des armes, et il se conduisit en loyal soldat.

Ce fut une véritable partie de plaisir pour Ali que l'embarquement sur le bateau-transport et l'arrivée sur le continent européen. On sait avec quelle précipitation désordonnée s'exécutèrent les mouvemens de troupes pendant les derniers jours de juillet 1870. A Marseille, le turco eut le plaisir de se montrer dans la Canebière, son fusil sur l'épaule, au milieu d'une population curieuse et sympathique; mais à Lyon il n'eut pas le temps de parcourir la plus grande ville de France après Paris. En approchant du théâtre de la guerre, son régiment, dirigé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par une succession d'ordres et de contre-ordres, ne se reposa plus. Enfin le 3 août les tirailleurs algériens, définitivement attachés à la division du général Douay, arrivèrent à Wissembourg. Ils mirent leurs armes en faisceaux dans la gare du chemin de fer et les terrains environnans. Un bataillon de troupes de ligne occupait la ville. Le reste de la division était campé sur le Geisberg, dont un vieux château entouré de murailles épaisses couronnait le sommet. Sans le savoir, cette division de cinq mille hommes avait en face d'elle, à quelques heures de marche, une armée cinq fois plus nombreuse, commandée par le prince royal de Prusse, et qui s'avançait en dissimulant ses mouvemens dans un pays couvert de forêts.

Le lieutenant Aubert était encore à table avec les autres officiers du régiment dans la salle du buffet de la gare, quand notre turco, amplement restauré par une ration de soupe et un peu de riz, dormait déjà sur une planche d'un sommeil profond et réparateur. Il

ne se doutait guère du choc terrible qui se préparait pour le lendemain. Ce n'était pas à lui qu'il appartenait de le prévoir. Par malheur, ses chefs ne s'en doutaient pas plus que lui. Les officiers s'étendirent à leur tour sur les banquettes et les tables. La nuit vint, et le silence se répandit dans tout le campement.

Avant le coucher du soleil, si quelqu'un se fût élevé au-dessus de Wissembourg au moyen d'un ballon captif, on aurait pu voir, dans les espaces découverts et à travers le feuillage des bois, s'agiter une immense fourmilière, divisée en trois groupes distincts : le deuxième corps d'armée bavarois, les cinquième et onzième prussiens, puis les Badois et les Wurtembergeois commandés par le général de Werder. Au point le plus rapproché de la petite division française, les Bavarois mangeaient leur repas du soir. On leur distribuait de bons morceaux de viandes salées. Une large barrique, montée sur des tréteaux et percée aux deux extrémités, versait la bière par ses deux robinets à la fois. Le major Fressermann, allant d'un peloton à l'autre, s'assura que ses hommes ne manquaient de rien. Quand il les vit bien repus, l'estomac plein, les lèvres luisantes et les yeux alourdis, il les laissa dérouler leurs manteaux pour se coucher sur l'herbe desséchée par le vent d'est, qui soufflait sans interruption depuis trois mois. Son inspection achevée, le major vint s'asseoir près du chirurgien Basilius, qui l'attendait pour souper avec lui. Par manière de compliment sur son exactitude à remplir son devoir, le chirurgien l'accueillit en lui disant : — Les premiers sont les derniers.

— *Major sum*, dit Fressermann en jouant sur le nom de son grade.

— *Imò, maximus es*, répondit Basilius.

Et ils se mirent à manger en gens de robuste appétit.

Dans son régiment, le major Wolfgang Fressermann passait pour un joli garçon. Il avait trente ans, la face large, la peau très blanche, les cheveux blonds, les moustaches en crochets, les yeux d'un bleu clair, le regard froid et l'air martial. Sa mâchoire inférieure était un peu lourde et sa langue épaisse, ce qui l'obligeait à parler lentement. Sa taille, de grandeur moyenne, bien serrée dans l'uniforme, paraissait belle, quoique les épaules fussent un peu hautes et le cou court. Il avait la jambe forte et le pied long; mais il valsait avec grâce. Malgré la vigueur de sa constitution, tous ses avantages physiques étaient gâtés par une fâcheuse infirmité. Fressermann avait les dents mauvaises et il souffrait parfois de névralgies insupportables, ce qui ne l'empêchait pas de faire son service avec une louable ponctualité. Né dans la petite ville de Roth d'une famille aisée, mais n'ayant point de titre au milieu d'une aristocratie pleine de morgue, le major savait rendre à chacun ce qu'il lui devait, parlant avec plus de respect à un *graf* qu'à un baron, humble

devant ses supérieurs, poli avec ses égaux, brusque et hautain avec ses inférieurs, comme il sied à un bon Allemand. D'ailleurs intelligent, laborieux, musicien, doué d'aptitudes diverses et d'une mémoire complaisante, il portait dans sa tête un bagage considérable de notions variées, les unes utiles, les autres sans valeur. A force d'étudier les commentateurs, si nombreux en son pays, il avait perdu le sens vrai des textes. Le cours d'esthétique de Hegel lui avait appris les règles du beau dans les arts; mais, en face d'un tableau, il ne pouvait pas dire si la peinture en était bonne ou mauvaise. Sa sensibilité poétique s'émouvait aisément. Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il chantait un *lied* de Schubert, mais à la vue d'un blessé ou d'un agonisant il restait maître de lui-même comme l'empereur Auguste. Nul ne savait mieux que lui soutenir une thèse fausse en observant les lois de la logique. Enfin, à tous les dons heureux que lui avaient prodigués les bons génies le jour de sa naissance, une méchante fée, arrivée la dernière, avait opposé ce correctif inquiétant : « avec tout cela, tu ne plairas pas. » En effet, lorsqu'il voulut faire la cour à la fille de son voisin, le riche fabricant de quincaillerie de Furth, M^lle^ Emilia ne répondit à ses complimens que par une incrédulité railleuse et affectée. Six mois avant la guerre, le 24 décembre, on fit chez le voisin deux arbres de Noël, l'un pour les enfans et l'autre pour les grandes personnes. M^lle^ Emilia disposa les numéros de telle sorte que M. Fressermann gagna une brosse à dents. Cette allusion peu charitable à son infirmité blessa justement le major. Il en conclut que la jeune fille avait un cœur dur, et il cessa de lui adresser ses hommages.

Est-il besoin de faire remarquer combien le major Fressermann ressemblait peu au pauvre turco qui, le soir du 3 août, dormait sur une planche à quelques lieues de lui? Assurément la nature n'avait point créé ces deux hommes pour qu'ils vinssent se heurter l'un contre l'autre, et si l'on m'eût dit au mois de juin que, dans peu de jours, ils se battraient ensemble, je ne l'aurais pas voulu croire. Cependant le 4 août, vers sept heures du matin, le canon tonna sur la rive gauche de la Lauter. Tout de suite après, une vive fusillade annonçait que les Bavarois tentaient l'assaut de Wissembourg. Leur feu diminua peu à peu, et l'on apprit que le bataillon du 74^e^ de ligne les avait énergiquement repoussés. Pendant ce temps-là, les turcos se fortifiaient à la hâte en prenant dans le matériel du chemin de fer tout ce qui pouvait servir à former une redoute. Bientôt on aperçut à une grande distance une ligne noire qui s'avançait lentement : c'était la division bavaroise appuyée du cinquième corps prussien. Le colonel des tirailleurs observait cette marée montante. Lorsqu'il la crut à portée des chassepots, il commanda le feu. Les fusils à aiguille répondirent aussitôt, et le vacarme alla toujours en

croissant. Le tir des Prussiens se distinguait par un ensemble et une régularité presque mécaniques. A chaque décharge, c'était comme une nappe de projectiles, tous à la même hauteur, et qui faisaient voler en éclats les faibles palissades de la redoute et les vitres de la gare. Quelques tirailleurs blessés se traînaient sous les pieds de leurs camarades. Au milieu du bruit, le lieutenant Aubert ne put s'empêcher d'admirer les mouvemens corrects de l'infanterie prussienne. Il se tourna vers Ali, et lui dit : — Regarde comme ils manœuvrent bien ; cela est vraiment beau.

— Non, répondit le turco; ils tirent tous ensemble, mais ils ne savent pas bien viser. Ali est à sa dixième cartouche et il a tué dix hommes, quatre soldats et six officiers.

— Comment le sais-tu? Les officiers sont dans le rang, mêlés avec les soldats.

— Oui, mais ils n'ont pas de fusil, et je vois au mouvement de leurs lèvres qu'ils font des commandemens.

— Quels yeux tu as!

— Ali voit clair la nuit comme le jour.

Le turco montra ses dents blanches en prenant sa onzième cartouche. Cependant la marée noire montait toujours. De son côté, les décharges continuaient à intervalles égaux et avec un ensemble parfait, tandis que de l'autre côté le feu ne s'arrêtait plus. C'était le tir à volonté, moins régulier, mais dont tous les coups portent. Une oreille exercée aurait senti, dans ce désordre apparent, la volonté tenace et l'acharnement de la résistance. Le lieutenant Aubert, atteint par une balle à l'épaule gauche et perdant beaucoup de sang, fut obligé d'aller s'asseoir à l'écart. Au bout d'une demi-heure, la gare était envahie par les assaillans. Alors commença le combat à la baïonnette, puis la lutte corps à corps, et enfin la boucherie. Les tirailleurs algériens, accablés par le nombre, furent tués, blessés ou désarmés jusqu'au dernier homme. Un seul pourtant se défendait encore. Ali, grimpé sur l'impériale d'un wagon, tirait dans la mêlée en ajustant de préférence les officiers. Quatre fusils à aiguille furent dirigés vers lui de quatre points différens; mais son talisman, puissant comme le soleil, le garantissait de la mort par le feu. Les quatre balles sifflèrent à ses oreilles sans l'atteindre, et il se mit à danser en faisant son rire féroce et muet. Le major Fressermann, qui se trouvait près du wagon, monta sur le marche-pied, et d'un coup de sabre frappa le turco à la jambe gauche. Ali, devenant furieux, bondit comme un tigre malgré sa blessure, et sauta dans la mêlée; mais, au moment où il touchait la terre, le major lui porta un violent coup de pointe qui lui traversa la poitrine et l'envoya rouler sous son wagon; il y demeura étendu sur le dos, versant un ruisseau de sang par sa large plaie, les yeux

grands ouverts et la lèvre supérieure relevée au-dessus des gencives avec une étrange expression où se mêlaient ensemble la rage, le rire et l'agonie.

## II.

Au sommet du Geisberg, la défense n'était ni moins opiniâtre, ni moins meurtrière qu'à Wissembourg. Les Allemands, cinq fois plus nombreux que les Français, finirent par avoir raison de cette poignée de braves. A midi, la résistance avait cessé. La division Douay battait en retraite par la route de Climbach, laissant derrière elle son général tué au début de l'action et quinze cents hommes hors de combat. — Triste prélude de désastres plus grands!

Quelques heures plus tard, la gare du chemin de fer changeait d'aspect. Sous la direction des chirurgiens, les aides, accompagnés d'un détachement de soldats, procédaient au triage des morts et des blessés. On chargeait les premiers dans des charrettes, les seconds se divisaient en deux catégories : ceux qui pouvaient être sauvés et les désespérés, dont il n'y avait plus qu'à attendre la mort pour les envoyer à la fosse. Avec les turcos, on y allait sommairement; plus d'un fut jeté dans la charrette respirant encore, mais non sur l'ordre du docteur Basilius, qui était un homme consciencieux. Le docteur, assisté d'un aide, avisa le pauvre Ali couché sous son wagon. Il le tira par une jambe et se mit à genoux pour l'examiner de près.

— Oh! dit-il, voilà un jeune sauvage qui a la vie dure. Il est encore chaud. Cependant je ne sens pas battre le pouls. Cette mousse rouge qui sort de ses lèvres indique que les poumons sont hors de service. Quelle mine terrible! On dirait que le drôle nous regarde et qu'il veut nous mordre avec ses dents affilées comme des lancettes. Mettons-le dans le tas des mourans; il n'y a rien à en faire.

Le major Fressermann s'approcha, tenant son mouchoir appuyé sur sa joue droite. — Mon cher Basilius, dit-il, je souffre horriblement, et je crains d'avoir une fluxion demain. Ne pourriez-vous m'arracher ma dent malade?

— Si fait, répondit le chirurgien. J'ai dans ma trousse tout ce qu'il faut pour cela. Une simple clé de dentiste suffit. Voyons un peu votre bouche. Diable! elle est en mauvais état. Presque toutes vos dents sont plus ou moins cariées. Au lieu de les perdre une à une, ce qui arrivera infailliblement, n'aimeriez-vous pas mieux les échanger contre celles de cet Africain? Suivez mon raisonnement : vous êtes destiné à souffrir pendant dix ans, après quoi vous aurez la bouche entièrement dégarnie. Je vous propose d'en finir tout de

suite avec les souffrances. Voilà un jeune Arabe qui nous fournit un râtelier complet, la plus belle marchandise du monde, sans bourse délier. Il n'y a que la guerre pour offrir de telles aubaines. Je vous débarrasse de vos mauvaises dents, et je les remplace par celles de ce turco. C'est une opération connue qui a déjà réussi. Au moment où la dent est arrachée, on introduit aussitôt la dent pareille dans l'alvéole. L'hémorrhagie n'a pas le temps de se produire, et la soudure se fait moyennant quelques jours de régime et de précautions. Pour les dents à une seule racine, comme les incisives, les canines et les œillères, je réponds du succès; pour les premières molaires à deux racines, nous reussirons encore. Quant aux molaires du fond, à trois ou quatre racines, nous les laisserons de côté. Vous les ferez arracher lorsqu'elles vous donneront des névralgies. Décidez-vous promptement, car ce jeune Bédouin n'a plus qu'un souffle de vie, et dans un moment il serait trop tard,

— Combien de temps durera mon supplice? demanda le major.

— Environ un quart d'heure. Nous avons dix-huit dents à extraire et à remplacer, dix du haut et huit du bas; une minute pour chaque opération, ce n'est pas trop exiger.

— Mais, reprit le major, je reconnais ce turco; c'est moi-même qui l'ai tué.

— Que vous importe? Pour lui enlever ses dents, nous n'avons pas besoin de son consentement. Il a mangé ce matin son dernier morceau de pain. Quand nous l'aurons jeté dans le trou, le trésor qu'il porte dans sa bouche sera perdu à jamais. En vous donnant ce trésor, je le conserve, et la nature, souriant aux efforts de l'art, va favoriser mon entreprise. N'hésitez plus. Asseyez-vous sur ce madrier.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas m'estropier? dit le major. Ne cédez-vous pas à l'envie de tenter une opération rare, et de me prendre pour sujet d'une expérience?

— Monsieur le major, répondit Basilius, je suis docteur en médecine et chirurgien dans l'armée du roi. J'en ai opéré bien d'autres que vous. J'ai soutenu mes thèses en latin, et j'ai pratiqué avec succès la transfusion du sang artériel, qui est une découverte récente et vraiment scientifique.

— Encore un mot, docteur, ne dois-je pas craindre d'implanter dans mes gencives les dents d'un ennemi? Malgré moi, je pense au sort de Pierre Schlemihl.

— Quelle idée avez-vous là? Pierre Schlemihl a vendu son ombre au diable. C'était une faute. L'ombre est l'accessoire nécessaire de tout corps solide. Vous, au contraire, vous donnez au diable vos dents mauvaises. Ce Bédouin vous tombe sous la main, vous le tuez régulièrement d'un coup de sabre, vous lui prenez ses dents comme

du butin, selon les lois de la guerre. Il aurait tort de se plaindre. Allons! mettez-vous là.

En parlant ainsi, le docteur tirait de son nécessaire une clé de dentiste et retroussait ses manches. Il fit signe à son aide de poser la tête du turco sur le madrier où le major s'était assis; puis il passa derrière le patient, et l'opération commença. Arrivé à l'une des canines du bas, le docteur s'arrêta pour la regarder. — Oh! dit-il, en voici une dont la pointe est ébréchée; mais elle n'en sera pas plus mauvaise. Ce drôle aura voulu manger du fer ou des cailloux.

M. Basilius ne se trompait pas : dans sa lutte avec les zouaves qui l'avaient fait prisonnier, Ali, ivre de colère, avait mordu le fourreau d'un sabre-baïonnette, et la pointe d'une de ses dents s'était brisée contre le fer.

Quoique dur au mal, Fressermann demanda grâce après la sixième dent extraite et remplacée. Le docteur lui accorda dix minutes de répit, et autant à la douzième dent. Enfin, au bout d'une grande heure, la dix-huitième dent fut mise en place. Basilius pressa doucement les gencives avec ses doigts, corrigea les irrégularités, et tirant de sa trousse un petit miroir : — Mon cher major, dit-il, regardez-vous. Ce ne sont pas des dents que vous avez, ce sont des perles, des opales, des pierres fines. Vous êtes rajeuni de dix ans. Que nous disiez-vous tout à l'heure de Pierre Schlemihl? C'est à la légende de don Juan qu'il faut penser. Les femmes vous suivront désormais comme cette ombre que Schlemihl a eu la sottise d'aliéner. Nos grands peintres de Munich vont se disputer l'honneur de vous représenter en Apollon, et le sculpteur qui fera votre statue l'appellera l'Antinoüs germain.

En effet le major était transformé. Dans le petit miroir de poche, il crut voir le visage d'un inconnu, celui d'un Adonis en uniforme souriant à sa propre image avec attendrissement; mais, lorsqu'il voulut répondre aux complimens du docteur, ses douleurs se réveillèrent, une grimace involontaire bouleversa tous ses traits, et il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

— Maintenant, lui dit Basilius, gardez le silence le plus absolu pendant trois semaines. Allez à Lauterbourg. Dormez dans un bon lit, la bouche entr'ouverte; mangez de la bouillie comme les petits enfans, de la gelée, des sucs de viandes saignantes. Ne vous servez pas de vos dents. Laissez-leur le temps de prendre racine. Demain, en portant mon rapport au général, je lui demanderai pour vous un congé de trois semaines. La guerre n'est commencée que d'aujourd'hui : vous assisterez encore à plus d'une bataille. Suivez mes avis scrupuleusement. Silence! vous me remercierez plus tard; mais que vois-je donc là sur la poitrine de notre jeune sauvage? On dirait

une amulette. Ma foi, si c'était un préservatif du mal de dents, on ne peut nier qu'il ne fût efficace. Jamais je n'ai vu de bouche meublée comme celle de ce drôle. Prenez-lui son talisman, monsieur le major, cela fait partie du butin.

Basilius donna l'amulette à M. Fressermann, qui la mit dans sa poche.

— A présent, reprit le chirurgien, qu'on emporte ce Bédouin. Il est mort pendant l'opération.

Et le pauvre turco fut jeté dans la charrette.

M. Fressermann n'eut garde de manquer aux prescriptions de son ami Basilius. Il se logea dans une auberge à Lauterbourg, ne communiqua que par signes ou par écrit avec les gens de l'hôtel, ne prit que des alimens liquides et dormit la bouche ouverte. Dès le septième jour de ce régime, les douleurs cessèrent; le quinzième jour, les incisives et les canines s'étaient affermies. La première fois que le major voulut parler, il éprouva une grande difficulté à prononcer certains mots; mais il pensa qu'il lui fallait le temps de s'accoutumer à ses nouveaux organes et d'apprendre à s'en servir. Enfin le vingtième jour il se sentit bien et dûment en possession par droit de conquête de l'appareil dentaire de l'Arabe Ali-ben-Samen. Son congé étant expiré, il rejoignit son régiment, et le 27 août il put se jeter dans les bras de Basilius en le remerciant avec effusion. Quatre jours après, il prenait une part active au combat de Bazeille, où l'infanterie de la marine française se défendit avec la même obstination que les turcos à Wissembourg. Le major, en ramenant au feu ses soldats, pénétra au milieu du village, et reçut une balle dans la cuisse droite. Grâce aux soins et à l'habileté du docteur Basilius, il évita l'amputation; mais la campagne était finie pour lui. Il quitta l'armée avec un congé illimité. Aussitôt que la paix fut signée, le major alla s'établir à Bourbonne-les-Bains, dont les eaux minérales sont renommées pour la guérison des blessures. Il y demeura près de deux ans, et rentra enfin dans son pays natal au commencement de l'année 1873.

La surprise fut grande à Roth parmi les parens et les amis de M. Fressermann lorsqu'on le vit revenir le visage orné de dents plus belles qu'il n'en existait à dix lieues à la ronde. En homme prudent, il s'abstenait d'étaler aux regards des curieux ses nouveaux avantages physiques. Il parlait le moins possible, souriait à peine, et se donnait l'attitude sérieuse d'un acteur qui vient d'achever son rôle dans un grand drame. Sa blessure d'ailleurs le rendait intéressant aux yeux de ses concitoyens; ceux qui le voyaient passer appuyé sur sa canne le considéraient avec respect. M. Fressermann se préoccupait bien plus de recouvrer l'usage complet de sa mâchoire que celui de sa jambe, dont la guérison faisait de rapides progrès. Il

n'était ni délicat ni recherché dans son alimentation, c'était un gros mangeur. Son estomac, habitué à une nourriture copieuse et substantielle, s'accommodait mal du laitage, des pâtes et des potages. Tout ce qui constitue les plaisirs de la table lui était refusé; les heures de ses repas solitaires devenaient des momens d'ennui, voire de supplice, et, lorsqu'il arrivait au bout de son dîner frugal, les organes de la digestion privés d'exercice criaient encore la faim.

A force d'étude et d'attention, M. Fressermann réussit pourtant à discerner parmi ses alimens ceux pour lesquels les dents du turco semblaient avoir le moins de répugnance. Outre les légumes frais, elles acceptaient volontiers le riz ainsi que la *polenta*, si compacte qu'elle fût. Elles se laissèrent prendre à l'appât du blanc de poulet; mais il ne fallait pas songer à leur faire mastiquer les viandes de boucherie, et quant à celle de porc, la première fois que M. Fressermann eut l'imprudence d'en vouloir manger, sa mâchoire demeura comme paralysée pendant une heure. Le major n'insista pas et n'y revint jamais. Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le mets national de la choucroute. Sans quitter sa terre natale, un bon Allemand privé de choucroute n'est plus qu'un étranger. Les dents du turco refusaient absolument de toucher à cet aliment fermenté, et cependant la choucroute n'offre pas plus de résistance à la mastication que le riz ou la polenta. Guidé par ces observations, M. Fressermann crut deviner que, pour apprivoiser l'ennemi qu'il portait dans sa bouche, il fallait se rapprocher autant que possible du régime alimentaire des Arabes. Le succès qu'il obtint en mangeant des dattes le confirma dans cette opinion. Par induction il eut l'idée de préparer ses bouchées à la manière des Orientaux, c'est-à-dire de supprimer le couteau et la fourchette, et de manger avec ses doigts. Une boulette de viande pétrie passa sans difficulté. M. Fressermann était sauvé; il ne craignait plus de mourir d'inanition.

Cependant le major était encore bien loin de vivre en paix avec ses dents. En voulant les soumettre à parler allemand, il rencontra une mauvaise volonté approchant de la rébellion. A chaque instant il se mordait la langue, et souvent jusqu'au sang. A moins de parler très bas, il ne pouvait prononcer des mots contenant des *f*, des *s* ou des *z*, sans produire un sifflement qui faisait ouvrir de grands yeux à ses auditeurs. Ainsi son propre nom de famille contenait deux écueils. Il eut beau le répéter cent fois, jamais il ne put corriger ni adoucir le bruit aigu et désagréable qui donnait aux deux premières syllabes de ce nom harmonieux l'apparence d'une imprécation. En Allemagne, où il faut se nommer souvent dans les antichambres et où l'on trouve à chaque pas un devoir à remplir, une étiquette à observer, une cour à faire, cet empêchement aurait pu entraîner les plus graves conséquences pour la fortune de M. Fres-

sermann, si ses fortes études universitaires ne l'eussent mis à même de suppléer aux démarches et aux visites par des lettres et des mémoires bien rédigés. Il parvenait ainsi à éluder les principales difficultés de sa situation, mais non à les vaincre, et il redoutait les occasions où il lui faudrait nécessairement recourir aux services d'un ennemi dont l'hostilité se faisait sentir incessamment, car, il ne pouvait se le dissimuler, il portait en lui un organe sauvage et indompté qui ne le reconnaissait pas pour son maître.

Parmi les personnes qui s'étonnèrent du nouveau visage que le major avait rapporté de la guerre, les gens simples pensèrent que M. Fressermann, ayant rencontré dans quelque grande ville de France un dentiste fameux, s'était pourvu d'un râtelier d'une rare perfection. D'autres gens, plus curieux ou moins bienveillans, épièrent la physionomie du major, le jeu de ses muscles, les mouvemens de ses lèvres, ses sourires contraints et son parler embarrassé. Ceux-là conçurent des doutes. Afin de les éclaircir, on fit la leçon à une petite fille que M. Fressermann aimait beaucoup, et qu'il prenait parfois sur ses genoux pour lui raconter des histoires. Le rapport de l'enfant augmenta les soupçons : elle assura qu'elle avait vu certainement dans la bouche de son ami de vraies dents bien plantées dans de vraies gencives. Les dévots catholiques s'inquiétèrent pour le salut de cet honnête officier, qui continuait pourtant à remplir ses devoirs religieux. On craignait qu'égaré par un désir trop ardent de réparer l'unique défaut qu'il eût dans sa personne, il ne se fût lié par quelque pacte secret soit avec le petit vieillard en habit gris qui avait roulé et mis sous son bras l'ombre de Pierre Schlemihl, soit avec la dangereuse beauté à laquelle un jeune Allemand avait donné son reflet, comme un gage d'amour. La France est un pays si plein d'embûches et de perversité qu'un joli garçon de Roth avait bien pu y tomber dans les filets d'une Armide ou les piéges d'un Méphistophélès. On ne tarda pas à s'assurer, il est vrai, que l'ombre portée du major se voyait nettement au soleil de midi, et que son image se reflétait visiblement dans les miroirs sans qu'il y manquât rien; mais un tentateur français devait avoir dans son sac un nombre infini d'inventions et de ruses diaboliques inconnues des habitans de la rive droite du Rhin. Cela faisait frémir d'horreur et de pitié les bonnes âmes à qui la légende de Faust était familière, et dont le sentiment vague du monde surnaturel avait été développé par les charmans récits de Chamisso, de Hoffmann, de Tieck, et de quantité d'autres écrivains, sans compter les poètes dont le goût pour les ballades et les fictions fantastiques répondait évidemment au génie populaire.

C'est ainsi que M. Fressermann devint peu à peu un personnage effrayant, en relations d'affaires avec un agent quelconque de l'em-

pire des ténèbres. La rumeur publique, une fois lancée dans cette voie, ne connaît plus de mesure; à défaut de renseignemens, elle invente des fables, et ne tient aucun compte des antécédens les plus honorables. Le major s'aperçut que le vide se faisait autour de lui. Dans la brasserie, on le laissait seul à sa table, comme si on eût craint de lui parler. Un jeune peintre qui revenait d'Italie dirigea de son côté l'index et le petit doigt de la main gauche, signe usité des méridionaux pour se préserver du mauvais œil et de la *jettatura*. Il existe en Allemagne, sur la façade de beaucoup de maisons, des balcons à vitrages fermés qu'on appelle des espions. Du haut de ces observatoires, des jeunes filles se montraient les unes aux autres le monsieur blessé à qui le diable avait donné, en échange de sa jambe emportée par un boulet de canon et de ses dents gâtées, la jambe d'un général français, plus trente-deux dents superbes volées à tous les morts d'un champ de bataille. Un jour qu'il se promenait sur la route d'Anspach, le major s'approcha d'une bande d'écoliers qui jouaient à saute-mouton. Il entendit un des enfans dire à son camarade : — Sauvons-nous! voilà l'homme aux dents d'argent et à la jambe enchantée.

— Eh! non, répondit le camarade. C'est le bon monsieur Fressermann, qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui raconte si bien le conte de *Fortunatus* et celui de la *Poupée vivante*.

— Si tu écoutes ses histoires, reprit le premier écolier, il te prendra tes yeux ou tes oreilles, et il les gardera pour lui.

Les deux écoliers s'enfuirent au galop. En rentrant à la ville, le major passa devant une femme du peuple qui grondait son enfant, âgé de trois ou quatre ans. Le bambin criait de toutes ses forces. — Te tairas-tu? lui dit la mère. Je vais te donner tout à l'heure à l'officier qui coupe du fer avec ses dents. Il te mangera d'une seule bouchée.

M. Fressermann devina qu'on le représentait comme une espèce de Croque-Mitaine, et cette découverte lui fut très pénible. A quelques pas de sa maison, il rencontra son voisin, le riche fabricant de quincaillerie, donnant le bras à M^lle^ Emilia. Le père lui rendit poliment son salut; mais il vit la jeune fille baisser la tête et faire à la dérobée le signe de la croix. Ce dernier coup le blessa au cœur. Il donna l'ordre à son domestique de préparer sa malle, et le lendemain il partit pour Baden-Baden sans prendre congé de personne. Ce départ précipité donna lieu à d'autres suppositions. On pensa qu'au moyen de sa jambe enchantée le major allait en France tous les soirs pour se divertir ou pour conférer avec son tentateur, et qu'il en revenait habituellement de grand matin. Cette fois seulement il se trouvait un peu en retard. Des enfans l'attendirent sur la grande route, espérant le voir courir d'une vitesse de cent lieues

à l'heure. Comme il ne revint pas, on perdit patience au bout de quelques jours, et on l'oublia.

## III.

Dans l'hôtel où il descendit et qui était un des meilleurs de Baden-Baden, M. Fressermann choisit un appartement modeste, et s'arrangea pour y prendre ses repas, afin d'éviter la table d'hôte et le dîner en nombreuse compagnie. Tandis qu'il ouvrait sa malle, il entendit les sons d'un excellent piano. La personne qui jouait de cet instrument lui parut être d'une force remarquable. Elle exécutait la *Sonate pathétique* de Beethoven avec autant de *brio* que de sentiment. Assurément ce devait être une personne intelligente et passionnée, probablement une femme. Le major se hâta de changer de toilette et descendit au salon avant que le morceau fût achevé. Il ne se trompait pas dans ses conjectures. Le piano résonnait sous les doigts effilés d'une jeune dame, grande et svelte, dont la taille fine, les épaules un peu étroites, le cou long et les mouvemens gracieux révélaient une organisation délicate et aristocratique. Elle était vêtue simplement d'une robe de soie noire. Ses cheveux, d'un beau blond vénitien, formant une masse compacte derrière la tête et ornés d'un ruban de laine rouge, rappelaient la forme classique des coiffures grecques. Au moment où elle arrivait à la dernière page de la sonate, le major s'approcha du piano sur la pointe du pied, et tourna le feuillet du cahier de musique. La dame le remercia d'un regard rapide en continuant de jouer, et il put observer à la dérobée le profil régulier de la jeune virtuose, ses grands yeux bruns pleins de feu, ses longs cils, ses sourcils presque noirs et ses lèvres en accolade, dont le sourire imperceptible donnait à tout son visage une expression charmante de douceur et de bienveillance. En frappant le dernier accord de l'*allegro*, la dame se leva. M. Fressermann la salua très respectueusement, avec aisance et d'un air où elle dut reconnaître un homme bien élevé. — Madame, dit-il, excusez mon indiscrétion. Je suis musicien, et, en écoutant un morceau de Beethoven exécuté comme vous savez le faire, j'oublie que pour aborder une dame il faudrait d'abord lui être présenté.

— Il n'y a point d'indiscrétion, répondit la jeune dame. L'entrée de ce salon appartient à tous les habitans de l'hôtel, et, puisque vous êtes musicien, nous supposerons que vous m'avez été présenté par Beethoven en personne.

—Tant de bonne grâce me touche profondément, madame. L'humble admirateur de Beethoven et de votre beau talent est Wolfgang Fressermann, major dans l'armée du roi de Bavière, en congé illimité par suite d'une blessure gagnée à la bataille de Sedan.

— Et moi, je suis la comtesse Naronska. Vous jouez sans doute d'un instrument quelconque.

—De plusieurs, madame, mais le violon est mon instrument favori.

— Quel bonheur! vous m'accompagnerez. J'ai ici les sonates de Mozart pour piano et violon. Je les adore, celle en *ré* surtout.

— Je la sais par cœur, madame. Je louerai un violon chez le luthier, et dès demain je me mettrai à votre disposition.

Le major avait reconnu tout de suite la jeune dame pour une Polonaise à sa manière de prononcer l'allemand. Il espérait qu'une étrangère ne remarquerait pas la difficulté qu'il éprouvait à parler, et, pour mieux dissimuler son infirmité, il affectait de baisser le ton, comme un convalescent encore faible dont la poitrine a besoin de ménagemens. La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grand vieillard à barbe grise, vêtu d'une redingote à brandebourgs, qui passa devant le major en lui jetant un regard défiant, et se mit à parler à la comtesse en langue polonaise. Cette apparition contraria fort M. Fressermann. Il craignit que l'autorité d'un vieux mari ne vînt s'opposer aux projets de récréation musicale; mais il entendit son nom prononcé par la jeune dame. Le visage du vieillard s'adoucit. On reprit la conversation en allemand, et le major se sentit soulagé en apprenant que la comtesse était veuve depuis deux ans et qu'elle voyageait en compagnie de son oncle maternel, le comte Samoginski.

Dès le lendemain, le major, ayant trouvé à louer un assez bon violon, jouait l'accompagnement des sonates de Mozart de façon à mériter les éloges de son aimable *partner*. En commençant un de ces *andantes* où le divin maëstro semble verser des larmes d'amour, la jeune dame exécuta le chant avec une telle chaleur d'âme que l'accompagnateur se crut obligé de lui répondre dans le même style, de sorte que les deux instrumens semblèrent jouter ensemble à qui surpasserait l'autre en expression passionnée. Lorsque le premier motif revint à la partie de piano, la comtesse, comme si elle eût craint de s'être trop abandonnée, répéta son chant avec plus de réserve; le major au contraire appuya sur la chanterelle avec un redoublement de tendresse, et jusqu'au bout du morceau le dialogue entre le piano et le violon conserva le caractère d'une déclaration d'amour accueillie favorablement, mais avec une gracieuse pudeur. L'*andante* terminé, les deux virtuoses également émus se complimentèrent réciproquement. La comtesse baissait les yeux d'un air modeste, tandis que le major lui faisait part de ses impressions. Par malheur, M. Fressermann, dans son enthousiasme, oublia ses infirmités. Un sifflement terrible sortit de sa bouche; il vit la jeune dame changer de visage et le regarder avec effroi. Il se tira d'affaire en feignant d'avoir une quinte de toux, mais l'effet de son compli-

ment fut manqué. Rendu à lui-même par cet accident, il s'assit froidement devant son pupitre en proposant à la comtesse de jouer l'*allegro* final.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir de réparer cet échec et d'entamer de nouveaux dialogues en musique. Grâce aux douces larmes dont le cœur de Mozart semble toujours plein, le major pleura sur son violon les souffrances de l'amour contenu. La sonate du *désespoir* servit d'éloquent interprète à ses sentimens, et cette fois, gardant un silence prudent, il n'exprima son émotion que par des soupirs, en ouvrant assez la bouche pour ne produire aucun bruit désagréable. Par l'entremise de la musique de chambre, Fressermann arriva promptement à une intimité plus grande avec la belle étrangère. Il la retrouvait le soir au casino, il visitait en sa compagnie les sites pittoresques des environs, le vieux château, les prisons des francs-juges, etc. Le comte Samoginski, souvent empêché par des accès de paresse, lui laissait volontiers le soin de conduire sa nièce à la promenade. Pendant ces longues heures de tête-à-tête, le major causait avec la comtesse de la littérature allemande, qu'elle connaissait parfaitement, et des littératures française et italienne, qu'elle connaissait mieux que lui. Leurs opinions différaient parfois, et leurs manières de sentir ne s'accordaient pas toujours. Le major par exemple aimait par-dessus tout la seconde partie de *Wilhelm Meister*, où Goethe cesse de raconter, et oublie le sujet de son récit pour s'envoler dans les sphères élevées d'une métaphysique alambiquée. La comtesse préférait de beaucoup la première partie, où dominent les portraits, les incidens romanesques et dramatiques, en un mot le cœur. S'il eût ainsi disserté avec un homme, M. Fressermann aurait tenu tête à son interlocuteur pendant une journée entière sans lui rien céder; mais, pour complaire à la comtesse, il rabattait un peu de son entêtement, et l'on finissait d'autant mieux par s'entendre que le major, préoccupé de l'état de sa mâchoire, discutait avec une extrême modération.

On doit penser que M. Fressermann se demanda plus d'une fois où le pouvait conduire cette charmante familiarité. La jeune Polonaise voyageait en grande dame, traînant à sa suite deux femmes de chambre, un domestique pour le service de son oncle et des bagages comme pour dix personnes. Un homme de vingt-huit ans n'avait rien à redouter de telles relations, et le major, en souriant devant son miroir pour admirer les belles dents empruntées au turco, songeait avec plaisir que la comtesse était veuve et lui à marier. D'ailleurs elle n'avait point l'air de regretter beaucoup ce défunt mari dont elle ne parlait plus. Que les progrès rapides de cette liaison de voyage vinssent d'une liberté de mœurs naturelle et irréfléchie ou d'une préférence toute personnelle, il y avait là

certainement une de ces *affinités électives* dont un Allemand lettré sait d'avance prévoir et calculer le dénoûment probable, lorsqu'il n'existe aucun obstacle moral entre les deux êtres de sexes différens que leur sympathie réciproque entraîne vers le même horizon. Ainsi raisonnait M. Fressermann en procédant à l'analyse méthodique de ses sentimens.

La saison avançait; le soleil d'octobre commençait à pâlir, et les étrangers s'enfuyaient. Bien que la comtesse ne parlât pas encore de son départ, le moment redoutable approchait où le major serait obligé de lui faire une déclaration d'amour ou de la suivre dans les glaces de la Pologne. Le premier parti lui plaisait davantage, au double point de vue de l'hygiène et de l'économie. De son nom de baptême, la comtesse s'appelait Lydie. Ce nom facile à prononcer ne contenait aucune des lettres que le major redoutait, circonstance heureuse qui lui permettait de le répéter à haute voix avec le feu de la passion, sans craindre de trébucher dans les piéges du turco. Souvent la jeune dame invitait son bon voisin, M. Fressermann, à venir prendre le thé dans son appartement, et le vieux seigneur Samoginski n'était pas toujours présent. Un soir, vers minuit, le tête-à-tête durait depuis longtemps; le tour de la conversation devenait confidentiel. Le major parlait du vide affreux que la séparation prochaine allait faire dans sa vie.

— Pourquoi nous séparer? dit la comtesse. Vous viendrez en Lithuanie avec nous. Je prierai mon oncle de vous inviter à passer un mois dans ses terres. Vous assisterez à des chasses à l'ours; nous vous emmènerons ensuite à Varsovie, je vous présenterai à toute la ville. Nous aurons soin de vous. Votre jambe se guérira; nous danserons la mazourke ensemble, et la musique, et les trios, et les quatuors, et les symphonies! C'est là que nous en jouerons et que nous en écouterons.

— Et ma raison et mon pauvre cœur! dit le major en soupirant, que deviendront-ils au milieu de tant de séductions?

— Votre raison? reprit la comtesse; si elle s'égare, vous n'en serez que plus aimable, et quant à votre cœur, si vous le laissez choir, quelqu'un le ramassera.

— Ah! Lydie! s'écria le major, vous êtes une enchanterese. Je ne saurais vous résister; mon cœur est à vous.

— Bravo! reprit Lydie; vous viendrez en Pologne. La patrie est partout où l'on voyage ensemble.

Et Lydie, couchée dans son fauteuil, tendit avec nonchalance sa blanche main en soupirant d'un air tendre. Fressermann, éperdu, mit un genou en terre pour baiser cette main mignonne. Il la saisit et y appuya ses lèvres; mais la comtese poussa un grand cri, bondit sur ses pieds et courut se réfugier de l'autre côté de la

table. — Cet homme est fou, dit-elle, hydrophobe peut-être; il m'a mordue!

La morsure n'allait pas jusqu'au sang, mais elle était visible à l'œil nu. La main de la comtesse portait les marques des quatre dents incisives. Le major au désespoir se confondit en excuses, disant que sa jambe blessée était la cause de cet horrible accident. Au moment où il pliait le genou, il avait ressenti une douleur si vive que par une contraction involontaire de tous les muscles du visage, il avait appuyé ses dents plus fort qu'il ne le voulait. La comtesse parut se contenter de cette explication; mais elle appela ses femmes de chambre et se retira pour panser sa blessure.

Le lendemain, M. Fressermann, se croyant ruiné à jamais dans l'esprit de la belle étrangère, descendit au salon en tremblant. Quel fut son étonnement lorsqu'il se vit accueilli avec la même cordialité qu'à l'ordinaire! On l'attendait impatiemment. La comtesse avait invité un musicien de l'orchestre viennois à venir jouer la partie de violoncelle du beau trio de Beethoven dédié à l'archiduc Rodolphe. En véritable enfant gâté, Lydie, tout occupée de sa nouvelle fantaisie, semblait avoir oublié son mal et sa frayeur de la veille. La vérité est que la morsure se voyait à peine. Cependant le major ne pouvait se dispenser de demander à la comtesse si elle se ressentait encore de sa blessure. — Ce n'est rien, répondit-elle avec un aimable enjouement. Prenez votre violon; vous êtes un homme terrible, un Othello, un Africain; eh bien! nous allons voir si vous mettrez autant de passion à jouer ce trio qu'à baiser la main d'une dame.

— Il n'y a qu'heur et malheur, pensa Fressermann en accordant son violon. Qui sait si mon ennemi ne m'aura pas servi sans le vouloir en me donnant l'apparence d'un méridional impétueux? Le cœur d'une Polonaise est un abîme insondable. Soyons un Othello, soyons un Africain jaloux et bouillant, puisque le vent souffle aujourd'hui de ce côté.

Le vieux comte Samoginski, se sentant ce jour-là en belle humeur et en bonne santé, invita M. Fressermann à dîner. Il avait commandé le repas d'avance au restaurant de *l'Ours*, situé au bout de la promenade, à la distance d'un kilomètre. Pour gagner un meilleur appétit, on fit le chemin à pied. Le menu du dîner était composé d'un grand nombre de mets empruntés aux trois cuisines française, allemande et polonaise. Pendant le premier service, le major, voulant par prudence se donner les airs byronniens d'un héros de roman à qui les plaisirs de la table sont indifférens, ne mangea que du bout des dents; mais, au second service, lorsqu'il vit arriver les rôtis et les pâtés d'excellens gibiers, sa gourmandise s'éveilla. La tête échauffée par des vins capiteux, le visage en-

flammé, irrité du mauvais vouloir de sa mâchoire et de sa lenteur à mastiquer de si bons morceaux, il ne résista pas à l'envie de pétrir les viandes et de les accommoder en boulettes à la mode orientale, d'abord avec sa fourchette, et finalement avec ses doigts. La comtesse, en femme d'esprit, se mit à débiter mille folies enfantines, afin de pouvoir rire à son aise du spectacle bouffon que lui donnait son convive; mais le vieux seigneur Samoginski lançait à sa nièce des regards sévères qui semblaient dire : « Ce jeune homme, que je croyais si bien élevé, a des momens d'aberration qui me font douter de son savoir-vivre. Je ne sais plus si je dois inviter à venir chasser sur mes terres un jeune barbare qui s'oublie parfois jusqu'à manger avec ses doigts quand il pourrait se servir de sa fourchette. Toute la haute société de la Lithuanie en serait scandalisée. »

Comme s'il eût voulu témoigner son mécontentement, le vieux seigneur envoya chercher une voiture en sortant de table, et rentra seul à son hôtel, laissant à sa nièce la liberté de poursuivre des badinages qu'il trouvait peu convenables. Soit que la comtesse fût décidée à prendre gaîment toutes choses, soit que le festin l'eût animée, elle continua de plaisanter le major avec une malice mêlée de coquetterie. La soirée était belle pour la saison, le temps doux, la nuit sombre sous les grands arbres de l'avenue, et Lydie s'appuyait avec nonchalance sur le bras de son cavalier en retournant à la ville. L'occasion de déclarer ses sentimens était trop favorable pour que M. Fressermann la laissât passer. Depuis bien longtemps, les jouissances de la bonne chère lui étaient interdites par un mauvais génie venu d'Orient, comme les miasmes du choléra, et qu'il avait eu l'imprudence d'installer dans ses propres organes. Pour la première fois il venait de faire sans accident un dîner copieux, voire excessif, et cette situation nouvelle, qu'il considérait comme un triomphe, lui inspirait une grande joie; mais il pensa que, pour un amoureux, le sentier qui mène le plus sûrement au cœur de sa maîtresse est celui de la mélancolie, et le langage qui a le plus de chances de la toucher celui des plaintes et des doux reproches; c'est pourquoi M. Fressermann, qui, dans une autre compagnie, eût volontiers entonné une chanson à boire, apaisa le tumulte de ses idées, rétablit l'ordre et la discipline dans son cerveau et prit le ton de l'élégie après avoir poussé quelques soupirs.

— Heureux, dit-il tout bas en baissant la tête, heureux les chevaliers d'autrefois! Ils pouvaient porter les couleurs de leur belle et combattre pour elle dans les brillans tournois. Heureux les troubadours qui chantaient leur martyre devant les rois et les princesses! Ils pouvaient ouvrir leur cœur et parler de leur amour dans un divin langage en présence de l'objet aimé. Quand ils avaient remporté le prix, la dame de leurs pensées leur mettait la couronne

sur le front, et si, par malheur, elle demeurait insensible, la cour d'amour lui enjoignait de se montrer moins cruelle. Ah! Lydie, que ne sommes-nous en l'an 1208, chez le landgrave Hermann de Thuringe, dans le château de la Wartbourg! Qu'il me fût permis de vous proclamer reine de beauté, soit à cheval, la lance au poing, soit au milieu des poètes chanteurs, le luth en main! Ou la victoire m'ouvrirait le chemin du bonheur, ou la défaite me plongerait à jamais dans l'abîme du désespoir; mais du moins mon sort se déciderait en un jour, et je ne vivrais pas condamné à l'incertitude, à l'inaction, au silence...

M. Fressermann s'arrêta comme suffoqué par l'émotion, mais en réalité parce qu'il s'était mordu la langue en parlant avec trop de chaleur.

— Beau chevalier, répondit la comtesse, si nous étions en l'an 1208, au temps où, pour plaire aux dames, il fallait des prodiges de vaillance ou de poésie, mon orgueil s'élèverait par-dessus les monts, et je vous dirais : Commencez par conquérir un ou deux royaumes, par détrôner un empereur comme Othon de Wittelsbach, ou par surpasser dans vos chants maître Wolfframb et maître Henri de Ofterdingen, et vous viendrez alors me demander la récompense de vos prouesses. Vous trouveriez peut-être que la chose n'est pas facile et que j'exige beaucoup. Convenez donc qu'il est moins dangereux et plus aisé de chercher à plaire aux dames en tournant les pages de leur cahier de musique, en les accompagnant sur le violon, en leur offrant des dragées ou des fleurs, en montrant du zèle à faire leurs commissions et en mangeant bien lorsqu'elles vous invitent à dîner. Ne vous hâtez pas trop de maudire ce siècle prosaïque, car vous me donneriez l'envie d'en sortir un moment avec vous, et, malgré la platitude du temps où nous vivons, il pourrait m'arriver de mettre votre dévoûment et vos vertus chevaleresques à quelque rude épreuve, comme si nous étions à la cour de Thuringe ou mieux encore à celle du roi Artus. Je suis d'un pays où les femmes ne doutent de rien lorsqu'elles se mêlent de faire du roman.

— Belle comtesse, dit Fressermann un peu effrayé de cette menace, tous les temps sont bons, toutes les heures sont douces à ceux qui les passent près de vous. Non, ma vie ne peut plus être prosaïque et décolorée, puisque votre gracieuse image s'est rencontrée sur mon chemin. Je n'échangerais pas cette soirée contre une existence entière remplie de succès et d'honneurs.

Tout en devisant ainsi on arriva devant la porte de l'hôtel. Le vieux Samoginski, debout sur son balcon, appela sa nièce d'un ton impératif qui ne lui était pas habituel.

— Qu'a donc votre oncle? demanda le major. Son humeur a changé subitement au milieu du dîner.

— Venez avec moi, répondit la comtesse, vous verrez comme je sais l'adoucir et le mener où je veux. Nous prendrons le thé dans son appartement.

Malgré la gaîté de sa nièce, le vieil oncle ne se déridait point. On sentait dans son air et son attitude quelque chose de froid et d'hostile à l'égard du jeune major. Lorsque Lydie eut empli les tasses de thé : — Messieurs, dit-elle, vous allez me donner votre avis sur mon ouvrage achevé de ce matin; c'est un porte-mouchoirs en satin que j'ai brodé avec soin pour l'envoyer à M^me^ Nencini en souvenir de sa charmante hospitalité. Cela représente un grand mois de travail. Vous savez, mon cher oncle, combien la comtesse Nencini a fait de frais pour nous, jusqu'à mettre ses chevaux et sa voiture à notre disposition. Vous me direz si vous trouvez mon présent digne d'elle.

Sur l'ordre de Lydie, une femme de chambre apporta l'ouvrage demandé. C'était un de ces grands portefeuilles à double poche qu'on appelle *serviettes*, et dans lesquels les femmes élégantes serrent leurs mouchoirs. Le satin blanc se voyait à peine, tant il était couvert de broderies en soie plate représentant des fleurs mêlées de paillettes. Le major admira fort la beauté du travail et les doigts de fée de l'auteur.

— Ma nièce, dit le vieux seigneur Samoginski, vous avez eu là une excellente pensée, que j'approuve tout à fait. Le cadeau me paraît heureusement choisi. Je suis sûr que la comtesse Nencini sera enchantée de recevoir ce souvenir de vous; mais comment le lui ferez-vous parvenir?

— Voilà où je vous attendais, répondit la nièce. Notre ami, M. Fressermann, se chargera de porter mon présent. Il veut absolument me rendre ce petit service et faire le voyage sans autre but que celui de m'obliger.

— Oui, murmura le major, sans autre but,... sans aucun autre.

— Fort bien, reprit le vieil oncle. Cela est galant, monsieur Fressermann. C'est de la galanterie de bon aloi, en action et non en paroles.

— Je trouvais la course un peu longue pour une commission, ajouta Lydie; mais notre ami s'est écrié qu'il irait volontiers en Chine, s'il s'agissait de me servir, et j'ai accepté ses offres. D'ailleurs mon messager sera bien reçu à Florence.

— A Flo... à Florence! balbutia Fressermann.

— Je lui donnerai une lettre de recommandation, poursuivit Lydie, et son dévouement chevaleresque ne peut manquer d'être apprécié de la dame à qui je l'envoie. Pendant ce temps-là, nous retournerons à Vilna, où mon courrier viendra nous rejoindre en revenant d'Italie, et nous l'emmènerons ensuite dans votre château.

— Assurément, dit le vieux seigneur en souriant d'un air affable;

je serai heureux de faire les honneurs de mon domaine à M. Fressermann et de le présenter à nos amis, comme un modèle de courtoisie.

— Est-ce que cela est sérieux? demanda tout bas le major à Lydie. Est-ce que vraiment vous songez à m'expédier en Toscane pour envoyer un cadeau à une dame?

— Sans doute, répondit la comtesse, c'est mon envie d'aujourd'hui; mais il reste à savoir si j'aurai demain la même idée. Nous autres Polonaises, nous sommes pleines de fantaisies bizarres, et souvent un caprice en corrige un autre. L'essentiel est que mon oncle se soit adouci.

— Elle est charmante! pensa Fressermann.

## IV.

Le lendemain, le major, installé de bonne heure au salon, lisait paisiblement les journaux, et attendait avec confiance ce nouveau caprice polonais qui devait le dispenser d'un voyage fort coûteux en lui laissant les honneurs et les apparences du dévoûment chevaleresque. Il fut interrompu dans sa lecture par l'arrivée d'un personnage bruyant; c'était un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans qu'il reconnut tout de suite pour un Slave à la vivacité de sa démarche, à sa manière hardie de porter la tête en arrière en secouant sa longue chevelure blonde, et à ses habits de voyage ornés de riches fourrures. L'étranger prononça le nom de la comtesse en donnant sa carte à une femme de chambre, puis il entra au salon, fit un léger salut au major, se jeta dans un fauteuil, se releva pour marcher à grands pas, ôta son manteau, ouvrit le piano, joua les premières mesures d'une polka, se remit à parcourir le salon en faisant résonner ses talons sur le parquet, toutes choses irritantes pour le flegme germanique, de sorte que M. Fressermann se sentait déjà pris d'une profonde antipathie pour cet homme turbulent et d'une envie de lui chercher querelle, lorsque Lydie entra, courut vers le nouveau-venu et lui tendit les deux mains, en l'appelant *cher prince*. A ce mot, le major éprouva comme une secousse intérieure; sa colère s'envola, il baissa les yeux et ne les releva que pour lancer à l'inconnu des regards de jalousie respectueuse. Le prince et la comtesse, tout entiers au plaisir de se revoir, semblaient ignorer qu'ils se parlaient devant un témoin. Les questions se multipliaient, on abrégeait les réponses pour s'interroger réciproquement; on se donnait des nouvelles de toute sorte de belles dames, de grands seigneurs, de jeunes gens à la mode et de personnes titrées. M^me^ A... s'était séparée de son mari, M^me^ B... avait pour amant un général russe, M^me^ C..., en apprenant le naufrage d'un bateau à va-

peur sur lequel son fils venait de s'embarquer, avait eu une attaque de nerfs épouvantable dans le salon de Mme D..., Mme E..., témoin de cette scène, était tombée en syncope. Depuis ce jour, toutes les femmes s'évanouissaient à chaque instant; mais l'épidémie touchait à sa fin parce que Mme F... était si belle dans ses attaques que personne ne pouvait lutter avec elle.

Au milieu de tous ces commérages mondains, le major attentif démêla que le prince s'appelait Adam de son petit nom, qu'il s'en allait en France, et qu'ayant appris à Francfort la présence de la comtesse à Baden, il s'était détourné de son chemin pour venir la saluer en passant et prendre ses commissions, à quoi Lydie répondit qu'elle n'avait point de commission à donner pour Paris, mais seulement pour Florence.

— Qu'à cela ne tienne, dit le prince. Je commencerai par aller à Florence.

— Non, cher prince, reprit Lydie; ce serait une folie. Ma commission n'en vaut pas la peine. C'est une bagatelle, un petit cadeau que j'ai brodé pour la comtesse Nencini.

— Justement je la connais, répondit le prince, et je serai bien aise de la revoir. Une folie à faire au service de deux jolies femmes, je regarde cela comme une bonne fortune. Voilà qui est convenu : je pars demain pour l'Italie.

— Un moment! dit la comtesse; j'avais déjà retenu un messager. Je vous présente notre ami et compagnon de voyage, M. le major Fressermann, excellent musicien, qui joue fort bien du violon. Il m'a offert ses services et je les ai acceptés. S'il lui convient de vous céder ma commission, je ne m'y oppose point; mais c'est un vrai sacrifice que vous lui demandez.

— Puisque le prince connaît la comtesse Nencini, dit le major en s'inclinant, je ne saurais lui refuser le plaisir d'aller à Florence. Le respect que je lui dois me fait d'ailleurs un devoir de lui céder ma place.

— Merci! monsieur Fressermann, s'écria le prince. Je sens tout le prix de votre sacrifice, et je vous en garderai une reconnaissance éternelle. Touchez là, et veuillez me considérer à l'avenir comme votre ami et votre obligé.

En parlant ainsi, le jeune Slave saisissait la main du major et la secouait avec une vivacité cordiale, si bien que M. Fressermann, nourri et élevé dans l'admiration des titres de noblesse, se sentit tout joyeux de cette aimable familiarité. Afin de bien employer le peu d'heures qu'il allait passer à Baden, le prince Adam proposa une promenade en voiture. On emmena le major, qui fut encore invité à manger sa part d'un excellent dîner. Le soir venu, on se rendit au

Casino et à la salle de jeu. Devant la table du trente-et-quarante, le prince tira de sa poche un rouleau de pièces d'or : — Comtesse, dit-il, conseillez-moi. Vous me porterez bonheur. Quelle est la couleur qui va gagner?

— La rouge, répondit la comtesse.

Le prince jeta son rouleau sur la rouge, qui gagna en effet, et, au lieu de retirer son gain, il laissa la somme entière, en affectant de tourner le dos à la table, comme s'il oubliait son enjeu. Cependant la couleur rouge sortit encore deux autres fois. Les pontes regardaient d'un air effaré ce joueur indifférent aux faveurs du sort. Huit rouleaux de pièces d'or étaient alignées sur la rouge. La somme approchait du maximum des mises autorisé par le règlement. On remarqua que les mains du croupier tremblaient en tirant les cartes. Pour la quatrième fois, la rouge sortit, ce qui produisit une rumeur dans la galerie. — Qu'y a-t-il donc? demanda le prince.

— Vous gagnez une somme énorme, lui dit Fressermann.

— Bah! n'est-ce que cela? j'en ai perdu bien d'autres.

Le jeune Polonais échangea son or contre une liasse de billets de banque qu'il serra dans sa poche en les chiffonnant et sans les compter, puis il reprit sa conversation avec la comtesse au point où il l'avait interrompue. Ce beau sang-froid ne se démentit pas même lorsque le prince, assis devant le tapis vert, engagea contre le hasard un combat sérieux où la galerie eut le spectacle des coups les plus hardis et les plus bizarres. Assurément M. Fressermann n'était pas joueur. Une fois il avait pris un billet pour une de ces loteries de Francfort dont le gros lot était un château, et sans aucun doute il avait souhaité ardemment de rencontrer la bonne chance; mais l'effroi de la perte surpassait encore dans son esprit le plaisir du gain, et cette crainte salutaire suffisait à le préserver de la tentation du jeu. Cependant, lorsqu'il vit ce jeune Slave se livrer à la plus violente des passions avec un front calme et un visage impassible, l'admiration des assistans l'émut à son tour; il éprouva par contagion l'envie de se mesurer avec la fortune, de la mettre au pied du mur et de la forcer à témoigner hautement si elle lui voulait du bien ou du mal. Tandis que la comtesse suivait du regard la sérieuse partie engagée par le prince Adam, M. Fressermann passa dans le salon voisin, tira de sa poche une pièce de vingt francs, la regarda fixement comme pour lui dire adieu, et se mit à décrire autour de la table de roulette des cercles de plus en plus étroits. Tout à coup il s'arrêta, et posa la pièce d'or à cheval sur les six numéros qui se trouvèrent devant lui. C'étaient les six derniers du tableau; le croupier prononça le mot final : « rien ne va plus! » La bille d'ivoire bondit dans le casier et tomba sur le numéro 35. Fressermann riait naïvement en ramassant six pièces d'or.

— Jeune homme, lui dit un vieux ponte en habits rapés, vous débutez, à ce que je vois. C'est toujours ainsi que le démon du jeu traite les conscrits. Ne vous y fiez pas. Il vaudrait mieux pour vous que vous eussiez perdu.

— Monsieur, répondit Fressermann, il vaut toujours mieux gagner que de perdre, et si le démon du jeu m'a tendu un piége, il en sera pour ses frais, car je ne jouerai plus jamais.

En effet, la seule pensée de remettre son gain sur le tapis vert et de s'exposer à le restituer lui semblait la dernière des folies. Aussi, lorsqu'en retournant à la table de trente-et-quarante il apprit que le jeune Polonais venait de perdre une somme considérable, il se félicita tout bas de sa prudence. La courte épreuve par où il avait passé lui suffisait : le jeu était en soi une chose dangereuse et mauvaise, qui entraîne de graves désordres, et dont les émotions abrégent l'existence.

Le prince Adam ne voulut point se séparer de ses amis sans leur offrir un petit souper. On dressa la table dans l'appartement du vieux comte Samoginski, et l'on veilla jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain, vers huit heures, la voiture qui devait conduire le prince au chemin de fer de Bâle était attelée dans la cour de l'hôtel. M. Fressermann crut devoir assister au départ de ce grand seigneur dont la facilité de mœurs l'avait fort touché. Pensant que tout le monde dormait encore dans la maison hormis les gens de service, le major descendit en robe de chambre. Au moment d'ouvrir la porte du salon, il s'arrêta. Quelqu'un venait de prononcer son nom. Il reconnut la voix de la comtesse. Lydie racontait la scène du dîner au restaurant de *l'Ours*. Elle imitait les façons étranges, la tenue incorrecte, la gloutonnerie du convive invité; elle peignait la surprise du vieil oncle en traits si comiques et si gais que le prince Adam riait de tout son cœur. Peu s'en fallut que Fressermann lui-même ne se mît à rire, tant la scène était bien rendue. Il lui semblait d'ailleurs que les traits satiriques tombaient plutôt sur son ennemi le turco que sur lui-même, et que son vrai *moi* n'en pouvait être blessé; mais Lydie en vint bientôt à se moquer des idées, des opinions, des sentimens du major, de sa manière de raisonner, de discuter, de faire la cour aux femmes. Elle poussa la trahison jusqu'à tourner en ridicule la déclaration d'amour qu'elle avait cependant écoutée sans colère sous les grands arbres de la promenade. M. Fressermann sentit la rougeur lui monter au visage. Indigné d'un procédé si déloyal, il se retira sur la pointe du pied, le front pensif, la tête basse, et s'enferma dans sa chambre, où il employa la moitié de la journée à écrire au docteur Basilius. Après avoir fait le récit exact et détaillé de son voyage, de sa rencontre avec Lydie, des nombreux accidens causés

par l'organe rebelle emprunté au turco et de la dernière et cruelle blessure que son orgueil venait de recevoir, le major terminait sa lettre par les réflexions suivantes :

« Que devons-nous penser de tout cela, cher Basilius? La comtesse m'a-t-elle trahi et sacrifié pour le plaisir de faire le mal? N'est-ce là qu'une de ces perfidies féminines auxquelles un philosophe doit s'attendre, ou bien faut-il regarder au fond des choses, tenir compte des causes secrètes que nous connaissons, séparer les élémens contraires que nous avons mélangés, et peser, s'il se peut, les doses, pour apprécier leur part d'influence sur le cœur et l'esprit d'une femme jeune, légère, frivole, mais non méchante et corrompue? Ne semble-t-il pas que la comtesse ait senti qu'il existait en moi un être double et compliqué le jour qu'elle m'a donné en badinant le nom d'Othello, bien que je n'offre aucune ressemblance avec le More de Venise? Supposez qu'un vrai turco, un sauvage enfant de l'Atlas, à peine apprivoisé, se trouve aujourd'hui à Baden, et qu'il s'avise de tomber amoureux de Lydie. Croyez-vous qu'elle puisse l'aimer? Certainement non. Elle le repousserait avec horreur. Il nous reste donc à déterminer jusqu'à quel point je suis devenu Arabe sans le vouloir. Ne suffit-il pas d'une petite branche greffée sur un arbre fruitier pour forcer cet arbre à produire deux espèces de fruits à la fois? Il dépend même du jardinier que l'une des deux sortes de fruits expulse l'autre complétement. Ce n'est pas à vous, mon savant ami, qu'il est besoin de faire remarquer combien l'homme et tous les animaux sont préoccupés de leur alimentation, quelle place énorme tient dans la vie la nourriture de chaque jour et de quelle importance sont les fonctions de l'estomac et de la mâchoire. Or depuis plus de deux ans toutes les substances alimentaires que je me suis assimilées ont été préparées et triturées par l'appareil étranger que vous avez implanté dans l'antichambre de mon estomac. Ce long travail de deux ans n'aurait-il pas pour effet l'introduction d'une quantité notable de sang africain dans mes veines, et par conséquent aussi dans mon cerveau? Les découvertes de la science moderne ont confirmé ce que le célèbre Cabanis disait, il y a soixante-dix ans, de l'influence du physique sur le moral. L'imprudence de Pierre Schlemihl n'est rien en comparaison de la mienne. Lorsque son ombre, détachée de lui et roulée comme un parchemin, a passé dans la poche du vieillard en habit gris, Schlemihl a subi une sorte d'amputation; mais ce qui restait de sa personne lui appartenait sans contestation. Il en pouvait disposer à son gré. Mon cas est bien plus grave, car j'ai livré une partie de moi-même à un être actif et envahissant qui me pénètre et dont je sens tous les jours les progrès.

« Conseillez-moi donc, docteur. Je balance entre deux résolutions

absolument opposées : la première serait de rompre violemment mes liens, de faire extirper de ma mâchoire tout ce qui vient d'outre-mer, et de le remplacer par un simple ustensile mécanique qui m'obéira comme le bâton dans la main et dont je n'aurai rien à craindre. Je redeviendrai ainsi l'ancien Fressermann, tel que vous l'avez connu, sans aucun mélange. La seconde résolution extrême serait de pencher du côté oriental, d'appliquer ma supériorité intellectuelle à tirer le meilleur parti possible du bagage emprunté au turco. A première vue, il me semble incontestable que les difficultés contre lesquelles je lutte en parlant ma langue maternelle deviendraient des avantages dans l'étude d'un autre idiome, et tous les maux dont je me plains se changeraient peut-être en autant de priviléges. Rêvez à cela. Examinez le pour et le contre. Donnez-moi votre avis, et je le suivrai. Je pars ce soir pour Stuttgart, où j'ai un ami professeur d'arabe et de toutes les langues sémitiques. Adressez-moi votre réponse dans cette ville. Si vous me conseillez de redevenir un pur Européen, j'irai vous rejoindre. Si vous opinez pour l'Orient, je me fixe à Stuttgart, et j'y apprends les langues qui s'écrivent de droite à gauche avec l'ardeur d'un jeune *studiosus*. »

Sa lettre achevée, le major fit sa malle, puis il régla son compte avec le patron de l'hôtel et demanda une voiture. La nuit tombait lorsqu'il monta dans une calèche découverte. En levant la tête, il aperçut une femme sur le balcon du premier étage. Un bec de gaz, qui s'alluma tout à coup, éclaira la gracieuse figure de Lydie.— Vous partez, dit-elle, est-ce pour longtemps?

— Pour toujours, répondit Fressermann.

Et le cocher fouetta ses chevaux.

Peu de jours après son arrivée à Stuttgart, le major reçut de son ami Basilius une longue lettre écrite en langue allemande, où le docteur avait approfondi et savamment étudié le cas rare soumis à son examen au double point de vue de la physiologie et de la psychologie. Cette lettre, qui parut très facile à comprendre à M. Fressermann, deviendrait inintelligible, traduite en français. Le seul paragraphe vraiment clair en tous pays était celui-ci :

« Rappelez-vous, mon cher Wolfgang, cette réflexion de Goethe, que l'homme ne peut faire un pas sur notre belle planète sans trouver dans le plus chétif objet qu'il regarde un sujet de méditations pour son esprit ou de recherches pour sa curiosité. De toutes les énigmes que la nature nous présente, celles que nous avons le plus de chances de réussir à deviner sont celles que nous portons en nous-mêmes. On a vu des médecins s'empoisonner volontairement ou introduire dans leurs tissus un virus empesté pour étudier plus commodément l'art si difficile de guérir. L'opération que vous avez subie vous a mis dans des conditions toutes particulières. Ne serait-

ce pas dommage de ne point en profiter? Les observations faites jusqu'à ce jour sont incomplètes. Sans doute le sobriquet d'Othello et l'allusion au More de Venise sont des indices curieux. J'incline fort à croire que les moqueries de la comtesse ne vous atteignaient point dans la partie européenne de votre organisme; mais tout cela ne suffit pas à nous éclairer. Nous ne savons pas s'il y a réellement en vous un élément arabe susceptible de se développer. Je vous conseille de pousser plus loin l'expérience. Entre deux personnes forcées de vivre ensemble et qui ne sont pas d'accord, il y en a toujours une qui cède à l'autre pour avoir la paix, et c'est ordinairement la meilleure et la plus intelligente des deux qui se soumet. Soumettez-vous donc volontairement, et voyons où cet essai vous conduira. Songez qu'il dépendra toujours de vous de secouer le joug, si la tyrannie devenait insupportable, et que je puis vous débarrasser en une heure du parasite que vous portez. »

Encouragé par la lecture de cette lettre, le major s'écria : — Eh bien! oui, je pousserai plus loin l'expérience. J'accepte le bail signé de mon sang dans la gare de Wissembourg, et désormais j'appartiens à l'Orient.

## V.

M. le professeur X... de Stuttgart, homme fort savant, connaissait non-seulement l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc, mais aussi les dialectes de la Kabylie et de l'Afrique occidentale. Dès les premières leçons, il s'aperçut que M. Fressermann avait des qualités de prononciation extraordinaires. Pensant que cet élève lui ferait grand honneur un jour, il le prit en amitié, l'attira chez lui et l'habitua bientôt à causer familièrement en arabe. Les progrès de Fressermann furent si rapides que le maître voulut l'associer à ses travaux et lui donna des livres à traduire, entre autres ceux du célèbre Abou-Hanifah, qui sont le bréviaire des gens de justice dans tout le monde musulman, et ceux du poète Lébid, si vénéré en Arabie que beaucoup de ses vers sont affichés sur les portes et les murs des mosquées.

Depuis plus de vingt ans qu'il étudiait, méditait et commentait les poètes et les historiens de l'Orient, le professeur était si profondément imbu de leurs ouvrages qu'il les citait dans la conversation comme les latinistes citent Virgile, Horace ou Tacite. M. Fressermann partagea l'admiration de son maître pour Lébid et Abou-Hanifah; il se pénétra de leurs doctrines et apprit leurs proverbes par cœur. Or on sait que, dans la morale des Orientaux, le mépris des richesses aussi bien que les revers de fortune occupent une grande place. Un jour que le professeur et l'écolier lisaient ensemble l'histoire de

Ben-Shohnach, ils y rencontrèrent le récit des malheurs du Barmécide Iahia, fils de Kaled, lequel tomba presque subitement de la position la plus élevée dans l'abaissement et le malheur. Sa famille était dispersée, ses enfans massacrés, ses biens confisqués, ses amis exilés, lorsqu'il écrivit les lignes suivantes au fond de sa prison : « La fortune ne donne pas la puissance et les richesses; elle ne fait que les prêter aux hommes. Si vous venez à les perdre, ne vous plaignez donc pas. Pendant le temps de votre prospérité, soyez libéral de vos biens; ils ne diminueront point. Dans le temps de l'adversité, donnez encore, car, si vous refusez de donner, c'est alors que vous serez vraiment dénué de tout. »

— Voilà, dit M. Fressermann, un grand caractère et une belle âme. Ce Iahia était un homme fortement trempé. Nos auteurs classiques ne contiennent rien de plus élevé que cette philosophie orientale.

Tandis que le maître et son élève s'extasiaient ensemble sur les beautés de la littérature arabe, on apporta une lettre pour M. le professeur. Cette lettre lui annonçait une fâcheuse nouvelle, la banqueroute d'un changeur chez lequel il venait de déposer une petite somme d'argent, fruit de ses économies de l'année précédente. Fressermann, saisissant l'occasion de mettre en pratique la saine philosophie de Iahia, tenta de rappeler à son maître que les biens de la fortune ne sont que des prêts; mais le professeur n'avait plus d'oreilles. Il poussa de grands cris, jeta en l'air le livre de Ben-Shohnach, donna au diable tous les moralistes arabes, prit sa canne et son chapeau, et sortit en versant un torrent d'imprécations que lui-même aurait eu de la peine à traduire dans une langue sémitique.

La somme emportée par le changeur en fuite ne s'élevait qu'à deux cents florins, — à peine cinq cents livres de France. Par respect pour son maître, Fressermann s'abstint de lui dire qu'il était peu digne d'un sage de crier si haut pour de l'argent perdu; mais il ne put s'empêcher de remarquer *in petto* combien il y a loin de l'enseignement de la philosophie orientale à l'application dans les accidens de la vie européenne. En rentrant chez lui après la leçon brusquement interrompue, le major ouvrit un volume de contes arabes dont M. Galland n'a traduit en français que la moitié. Il tomba par hasard sur l'historiette du généreux Noureddin, lequel, poussant jusqu'à un excès abusif les idées du Barmécide Iahia, donne tous ses biens avec une prodigalité insensée. Si un de ses amis lui vante la beauté de son cheval, il envoie le cheval à cet ami le lendemain. Un autre admire une maison de campagne que Noureddin possède aux environs de Bassora, et la réponse au compliment est une donation en bonne forme de la dite maison de

campagne. En peu de temps, le héros de l'histoire se trouve absolument ruiné. Ses amis ou plutôt ses compagnons de plaisir l'abandonnent; il ne lui reste plus qu'une belle esclave dont il n'a pas le courage de se séparer, et qui l'aime assez pour s'attacher à lui malgré sa misère. M. Fressermann n'en était encore dans sa lecture qu'aux folles libéralités de Noureddin, lorsqu'un de ses amis entra dans son cabinet. Le capitaine Sigmund, bon vivant, grand fumeur et buveur de bière, pour qui la poésie orientale était lettre close, se mit à parler de choses bien étrangères aux *Mille et une Nuits*. Il remarqua une fort belle pipe en porcelaine suspendue au mur, près de la cheminée, et sur laquelle on voyait représentés en peinture un buisson d'aubépine au détour d'un chemin et une jeune paysanne accroupie dans une posture comique et incongrue. — En Allemagne, ces plaisanteries au gros sel se rencontrent à chaque pas. Du reste, la peinture sur porcelaine était digne d'un sujet plus noble, et la pipe pouvait contenir cinquante grammes de tabac. Le capitaine Sigmund prenait plaisir à regarder la miniature.

— Cela vous plaît donc? dit Fressermann.

— Extrêmement, répondit le capitaine. Cette pipe est un véritable objet d'art, et monsieur le major a raison de lui donner une place d'honneur, comme à un tableau.

— Eh bien! prenez-la.

— Quoi! comment! Est-ce que vous me la donnez?

— Sans doute. C'est un cadeau que je vous fais.

— Monsieur le major, j'ai ouï dire qu'en Espagne, lorsqu'on vante un objet quelconque, le propriétaire vous répond qu'il le met à votre disposition; mais c'est une simple politesse, et on se garde bien d'en abuser.

— Nous ne sommes pas en Espagne. Cette pipe vous appartient. Mettez-la dans votre poche.

Le capitaine Sigmund emporta la pipe pour obéir à son supérieur; mais il se demanda quel intérêt le major pouvait avoir à lui faire un présent, et, comme il ne sut pas le découvrir, il pensa que M. Fressermann n'était pas dans son bon sens, et il se tint prêt à restituer la pipe lorsque l'accès de folie serait passé. Le professeur, en apprenant ce trait de générosité inconsidérée, regarda son élève d'un air étonné : — Prenez garde à vous, mon ami, dit-il. Vous devenez plus Arabe que vous ne le pensez. Il ne faut pas que la lecture de nos auteurs favoris et notre goût pour leurs grands esprits nous entraînent hors des limites de la spéculation; ce qui était bon à pratiquer sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate au VIII^e siècle pourrait être d'une application dangereuse au XIX^e, au bord du Rhin ou du Danube.

— Mon cher maître, répondit le major, si le torrent qui m'en-

traîne va jusqu'au Tigre ou à la Mer-Rouge, je m'y laisserai conduire.

Lorsqu'il eut pris le temps de la réflexion, Fressermann se rappela pourtant que la prodigalité n'avait jamais été au nombre de ses défauts. Pour la première fois, l'influence de l'Orient apparaissait visiblement dans ses actions. L'avertissement donné par son maître ne manquait donc pas de gravité, car, une fois sorti de son caractère et lancé dans une voie nouvelle, l'obscurité se répandait tout à coup en lui-même et devant lui. Cependant il ne s'en effraya point. Cette obscurité n'avait rien de triste, et par momens l'horizon s'éclairait de lueurs mystérieuses et de mirages attrayans. La séduction commencée par les poètes et les moralistes fut achevée par ces conteurs inépuisables à qui le monde surnaturel et le commerce des génies et des fées semble chose plus familière que la vie réelle. Leurs récits merveilleux n'étaient pas plus difficiles à croire que ceux d'Arnim et d'Hoffmann. Le major se prêta docilement à leurs fictions et se laissa conduire tout éveillé dans les régions où l'homme ne pénètre ordinairement qu'en rêve. Cette complaisance le préserva de l'écueil où était tombé le poète vénitien Carlo Gozzi, dont la vie ne fut qu'une suite déplorable de contre-temps et d'accidens, à partir du jour où il commit la faute de mettre sur la scène le roi des génies et de le faire parler d'un ton peu convenable. Cette irrévérence devait être punie, et le fut bien sévèrement. M. Fressermann ne remarqua rien dans les petits caprices du hasard qui pût annoncer la moindre mauvaise humeur de la part des puissances invisibles. Au contraire il crut s'apercevoir que son zèle ne leur déplaisait pas, et que son trait de prodigalité, si blâmé du professeur, avait obtenu leur approbation. A l'intérieur, non-seulement sa condescendance réussissait à désarmer l'ennemi, mais le turco semblait touché de repentir et décidé à réparer ses torts. Pendant son séjour à Stuttgart, M. Fressermann ne se mordit pas la langue une seule fois. Quant à la cuisine allemande, sachant bien que le Bédouin ne pouvait pas la souffrir, le major eut le bon esprit de s'en éloigner tous les jours davantage en supprimant de son régime le vin et les liqueurs, en diminuant la ration de bière, en se faisant servir dans la journée des fruits et des confitures par une fille d'auberge à laquelle il enseigna les noms arabes de tous les objets de la collation, et, tandis qu'il prenait ces rafraîchissemens, il s'imaginait être un des trois calenders, fils de rois, si délicieusement régalés par la belle Zobéide.

Un jour, M. Fressermann trouva dans un compartiment de son nécessaire de voyage le petit talisman découvert par Basilius sur la poitrine du turco et qui avait si bien préservé le pauvre Ali de la mort par le feu. Sans savoir ce que c'était, le major suspendit

l'amulette à son cou en disant d'un ton sérieux et en pure langue arabe : — Tu as fait ton devoir. Nous avons été ennemis; mais le temps rajuste bien des choses. Apaise ton âme tourmentée; pardonne à ton vainqueur, sois mon associé pour le peu d'années que j'ai encore à vivre, et je porterai ce talisman d'une simplicité orientale comme un gage de notre réconciliation.

Pour savoir si les moralistes musulmans approuvaient sa conduite, M. Fressermann ouvrit le livre de Mohammed-ben-Cassem intitulé le *Jardin des gens de bien*, et il y trouva cette pensée : « La meilleure arme que tu puisses avoir, c'est le bon droit. Le plus sûr moyen de bien dormir, c'est de ne point nourrir de haine, et la plus belle vengeance, c'est le pardon. » Quoique fort vieille, cette maxime parut toute neuve à M. Fressermann. Il la médita longtemps et se considéra comme réconcilié avec son ennemi. Ce soir-là, non-seulement il goûta un sommeil paisible, mais il fut bercé par des songes gracieux, empruntés à ses lectures. Comme le premier calender, fils de roi, il recevait l'hospitalité dans un palais de marbre blanc, où Zobéide et ses deux amies, Safie et Amina, l'invitaient à se reposer. Des esclaves apportaient toute sorte de fruits, de pâtisseries et de sorbets. Les trois dames voulaient servir elles-mêmes l'étranger, et l'appelaient « mon cher seigneur. » Après le souper, Zobéide chanta des airs mélancoliques d'une harmonie inconnue en Europe, Safie dansa en tenant dans chaque main un poignard dont elle dirigeait malicieusement la pointe tantôt vers le jeune voyageur, tantôt sur sa poitrine. Amina, qui jouait du luth assise près de son hôte, le regardait tendrement avec ses grands yeux noirs, et lui disait tout bas d'un ton qui ressemblait au gazouillement d'un bengali : — Regarde, mon cher seigneur, comme nous sommes belles. Regarde le ciel pur de notre pays et compare-le au tien. Nos lois sont douces; elles te permettent de nous aimer également toutes les trois. Reste parmi nous; le bonheur est en Orient.

Comme s'il eût réellement entendu ces paroles, le major les répéta souvent quand il se fut réveillé. — *Reste parmi nous!* cela est facile à dire. Avant de songer à rester près de vous, ô Amina, il faudrait d'abord m'y rendre. Vous demeurez bien loin, et le voyage coûte bien cher, murmurait M. Fressermann.

Et puis il avait honte de cette parcimonie européenne que l'éducation et l'habitude opposent sans cesse à toutes nos fantaisies, et il se sentait des impatiences de courir le monde comme Gulliver ou Symbad le marin. Lorsque le brouillard ou les nuages cachaient le soleil, il se tordait le cou à regarder en l'air, et disait avec dédain : — Quel pays! quel climat! Quand donc pourrai-je m'abreuver à loisir d'air et de lumière?

S'il voyait dans la rue une jolie jemme, comme c'était presque toujours une blonde, il pensait aux yeux noirs, aux longs cils, aux sourcils arqués des femmes arabes, et il s'écriait : — Amina, ô Amina! ne rencontrerai-je plus jamais le regard de tes yeux?

Le professeur de langues orientales habitait une petite maison entre cour et jardin. Fressermann demanda la permission de dresser sur le gazon une tente de campement militaire, et, quand il eut garni cette tente d'un tapis et de plusieurs coussins, il y voulut dormir pendant une chaude nuit d'été. Les autres élèves riaient de ces manies. Le maître seul les observait avec inquiétude. — Cela finira mal, disait-il. Notre ami semble hanté par quelque génie invisible. La Mignon de Goethe pleurait la patrie absente; ce jeune homme soupire après une patrie inconnue. Un de ces jours il nous quittera, et je perdrai un collaborateur excellent pour ma traduction d'Abou-Hanifah.

En effet, M. Fressermann disparut un matin. Persuadé qu'on chercherait à le retenir et décidé à n'écouter aucune remontrance, il laissa une lettre qu'on apporta au professeur à l'heure habituelle de la leçon. Dans cette lettre, il s'excusait de partir si brusquement sous le prétexte d'éviter le déchirement des adieux, et il promettait à son maître et à ses condisciples de revenir bientôt à Stuttgart. Grâce à la puissance des nouveaux moyens de locomotion, le major roulait rapidement vers le sud. Il ne s'arrêta qu'un jour à Lyon. En descendant le long du Rhône, son cœur battit lorsqu'il aperçut pour la première fois le feuillage gris des oliviers. La vivacité de la lumière, la transparence de l'air, les eaux bleues du fleuve lui donnèrent des transports de joie. Marseille lui offrit comme un avant-goût des impressions de l'Orient. Enfin, après deux jours et demi d'une heureuse traversée, il ôta son chapeau sur le pont du bateau à vapeur en entrant dans le port d'Alger. Son premier soin fut de s'établir dans un bon hôtel, d'y choisir un appartement confortable d'un prix modéré, après quoi il acheta un habillement complet de véritable Bédouin. Quand il se vit enveloppé d'un beau burnous de cachemire blanc et chaussé de souliers en maroquin jaune, avec le yatagan au côté, il sourit à son image pittoresque, et, comme ses dents lui semblèrent briller d'un éclat inaccoutumé, il leur dit : — C'est pour vous que j'ai fait tout cela; soyez contentes.

Une semaine de séjour à Alger suffit à M. Fressermann pour s'habituer aux usages commandés par le climat. Il se leva matin, dormit pendant la chaleur au milieu du jour, veilla fort tard dans la nuit, mangea peu et se mit au régime des glaces, des boissons fraîches, des légumes verts, du laitage et des fruits. Peu soucieux des importations françaises et ne voulant pas fréquenter avec la partie européenne de la population, il ne s'arrêta pas dans le quar-

tier central, ne visita qu'une fois les cafés et divans à la mode, et s'aboucha de préférence avec les naturels du pays et les gens du peuple. Un jour qu'il s'était égaré dans un dédale de petites rues, le major arriva sur une place où un jongleur fort adroit faisait voler en l'air deux oranges et deux poignards. Parmi le cercle des curieux se trouvait une vieille femme qui portait à son cou un grand nombre d'amulettes et de colliers en bois de sandal. Son accoutrement bizarre, ses parures entassées sur des vêtemens sordides, sa mine sérieuse, solennelle et grotesque tout ensemble, provoquèrent sur le visage du major un sourire involontaire que la vieille remarqua : — Ali, s'écria-t-elle, Ali! c'est toi, je te reconnais à cette dent que tu as ébréchée en mordant un fourreau de sabre. On te disait tué à Wissembourg; mais moi je savais bien que tu n'étais pas mort. Soulève donc un peu ce burnous, qui ne laisse voir que le bout de ton nez. Tu es bien changé, mon pauvre Ali; tes yeux ont pâli sous le ciel des pays froids; comme ta peau est devenue blanche! Quels beaux habits! quelles armes! tu es vêtu comme un chef. Si tu as fait fortune, c'est à moi que tu le dois. Ne l'oublie pas, ô mon fils! Le talisman que je t'ai donné ne préserve pas seulement de la mort par le feu; il repousse l'influence de tous les mauvais esprits et procure le bonheur et les succès. J'espère que tu le portes encore. Montre-moi ta poitrine, que je sache si tu as conservé ce précieux talisman.

D'un geste du bras, le major rejeta son burnous sur l'épaule droite; puis il écarta sa chemise et découvrit l'amulette suspendue au bout de son antique ficelle.

— La voilà bien! reprit la sorcière. Je reconnais même le fil auquel je l'ai attachée. Ali, mon fils, tes compagnons sont morts en France. Tes parens se sont enfuis au-delà du désert, mais tu retrouveras quelques amis. Je te dirai où ils vivent retirés. Puisque tu es riche à présent, secours-moi d'une petite pièce de monnaie d'argent.

M. Fressermann tira de sa bourse un gros écu de cinq francs qu'il déposa dans la main de la sorcière.

— Bonne femme, dit-il, je ne suis pas celui que tu crois. Cet Ali n'a-t-il pas servi dans l'armée française?

— Sans doute, répondit la vieille. Ali-ben-Samen, fusilier au 1er régiment des tirailleurs algériens.

— Eh bien! il a été tué d'un coup de sabre à Wissembourg. Je n'ai pas le loisir de t'expliquer les graves motifs qui m'amènent dans son pays. Qu'il te suffise de savoir que je l'aime, et qu'il revit en ma personne. Je te prie d'en user avec moi comme si j'étais son frère, car il est mon ami, mon associé, quoique mort. Le grand sage Ahmed-ben-Arabschah a écrit : « Trouve un bon ami dans le

cours de ta vie, et tu auras le premier des biens. » Je l'ai trouvé; c'était Ali-ben-Samen. J'ai mis à mon cou son talisman, et le génie qui le protégeait m'a donné sa ressemblance, afin que sa famille puisse me reconnaître. Si tu sais où elle est, conduis-moi vers elle.

— Hélas! généreux seigneur, reprit la vieille, les parens d'Ali ont pris les armes dans la dernière insurrection. Il n'en reste plus qu'un seul à Alger, le vieux Ziad, petit-fils de son grand-père, cousin germain, comme disent les Français. Ziad, assisté de sa fille Fatime, exerce la profession de chercheur de serpens. Il a reçu le don du Charme. A cette heure même, il travaille chez le riche seigneur Aboulfatah. Si tu veux le voir en fonctions, tu n'as qu'à me suivre.

— Je veux le voir. Marche devant moi.

La sorcière partit, trottant le plus vite qu'elle pouvait et traînant sur la poussière ses babouches éculées. Au bout d'un long mur blanc, elle s'arrêta devant une porte basse surmontée d'une lucarne. Elle frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre. La tête d'un nègre sortit par la lucarne. Après avoir échangé avec la vieille quelques mots en dialecte, le nègre descendit de sa loge et ouvrit la porte. On introduisit le major dans une salle où coulait un jet d'eau. Le maître de la maison y vint au bout de quelques minutes. C'était un beau vieillard, d'une haute taille. Il souhaita la bienvenue à l'étranger, le conduisit au jardin et lui offrit un tapis pour s'asseoir et une pipe en cerisier de Bosnie. — L'opération à laquelle nous allons assister, dit-il, est assez curieuse, mais elle n'a rien de surnaturel. Notre charmeur se donne des airs de savant et d'inspiré pour frapper les imaginations et faire des dupes. Il ne faut croire que la moitié de tout ce que dit ce vieux coquin. Cependant on ne peut nier qu'il ne soit fort habile dans son art. Il y a quelque part, établi dans ma maison, un serpent, point méchant, puisqu'il se cache, et dont nous n'avons pas grand'peur; mais il rôde la nuit, boit le lait des enfans et va jusque dans l'étable, où il tette la vache et les chèvres, de sorte que le matin les mamelles de nos petites nourrices sont vides. Nous allons voir si le vieux Ziad saura nous délivrer de cet hôte incommode.

Après les pipes on servit du café, puis le nègre vint annoncer que le charmeur était arrivé. Le seigneur Aboulfatah avait un nombreux domestique. Tout le monde était déjà réuni dans la cour, et le major lorgna quelques jeunes femmes voilées dont les formes sveltes et gracieuses, les riches ornemens et les mains blanches indiquaient qu'elles faisaient partie de la famille ou du harem. Elles riaient en regardant le costume hétéroclite du charmeur. Ziad était un homme de cinquante ans, petit, osseux et maigre, usé par le climat et la fatigue. La peau de son visage avait la couleur d'une

vieille casserole de cuivre mal écurée. Il ne manquait rien à la ressemblance, pas même les taches imitant le vert-de-gris. Ses longues dents et ses grands yeux phosphorescens marquaient trois lignes blanches sur ce fond sombre. Il portait des bottes à bouts retroussés, comme des patins, un large pantalon de zouave et une espèce de doliman en serge noire, orné de boutons d'ivoire, fendu sur le devant et tombant plus bas que les genoux. Un turban composé de trois rouleaux de linge couvrait son crâne entièrement rasé. Il se tenait debout contre un mur, les mains sur sa poitrine, la bouche entr'ouverte et les regards fixés sur une girouette. Près de lui était une jeune fille de quinze ans, grande et mince comme un roseau, d'une beauté singulièrement touchante, l'air doux et triste, les yeux baissés. Elle s'appuyait du coude sur le mur, la joue posée sur sa main fermée, l'autre main pendante, les deux pieds joints, immobile comme une statue. Lorsqu'il vit le seigneur Aboulfatah, Ziad s'approcha de lui et baisa le bas de son burnous. Il fit la même politesse à l'étranger qui accompagnait le maître, puis il demanda qu'on ouvrît toutes les portes de la maison, afin d'y pouvoir circuler librement; ensuite il réclama le silence, disant que le moindre bruit pouvait faire manquer l'opération. Aboulfatah donna des ordres en conséquence, et commanda aux femmes, enfans et domestiques de se tenir à dix pas derrière lui, et de marcher sur la pointe du pied. Le charmeur traça sur le sable de la cour un cercle où la jeune fille vint se placer. Tous deux se mirent à parler dans un dialecte que les assistans ne comprenaient qu'à demi. Après beaucoup de grimaces, de gestes étudiés et de cris nasillards, le charmeur souffla dans les deux oreilles de la petite fille en lui disant : — Fatime, tu entendras.

L'enfant répondit par un signe de tête. Son visage devint pâle, ses yeux se voilèrent comme si elle allait s'évanouir. Alors Ziad se mit à jouer d'un chalumeau à deux notes, prit la main de sa fille et entra dans la maison en marchant d'un pas grave et lent. Comme s'il eût quelque soupçon de l'endroit où se tenait son gibier, le charmeur alla droit à la cuisine, et s'arrêta au milieu de la pièce en diminuant et enflant tour à tour les sons du chalumeau : la jeune fille frissonna de la tête aux pieds. Ses grands yeux s'ouvrirent démesurément. Elle étendit un bras en disant : — Il est là!

Ziad marcha dans la direction qu'elle lui indiquait. Il s'approcha d'un évier, tenant son chalumeau de la main gauche. Par le trou de l'évier, on vit sortir la tête d'un serpent. Le charmeur prit le reptile par le cou et le tira de sa cachette. Au moment où l'animal ouvrit la gueule, Fatime armée d'une petite pince lui arracha son croc, et le serpent vaincu se laissa rouler comme une corde, et enfermer dans un petit panier sans opposer de résistance. C'était une

fort belle bête, à peau noire bariolée de rouge et de jaune et longue au moins d'un mètre.

— Que feras-tu de ce serpent? demanda le seigneur Aboulfatah.

— Nous l'apprivoiserons, répondit Fatime. Je lui apprendrai à danser, et nous le montrerons dans les foires.

Ziad reçut le prix de son opération et sortit suivi de sa fille. Les femmes montèrent à l'étage supérieur et M. Fressermann prit congé du maître de la maison. Au détour de la rue se tenait la vieille sorcière, guettant le major au passage. — Seigneur, lui dit-elle, comment faut-il t'appeler?

— Donne-moi le nom de l'ami que j'ai perdu.

— Eh bien! seigneur Ali-ben-Samen, es-tu satisfait du spectacle?

— Enchanté, charmé comme le serpent. Ziad est un habile homme, mais sa fille surtout m'a fait plaisir à voir. Cette enfant m'intéresse.

— Oui, elle est belle et sage, douce comme une chatte, fraîche comme une fleur des prés et à marier. Tu peux l'adopter et l'aimer comme un père, ou, si tu le préfères, tu peux l'épouser pour le temps que tu passeras en Afrique, mais au moins pour un an de douze lunes moyennant un douaire.

— Je veux simplement la revoir, et certainement je lui ferai du bien ainsi qu'au vieux Ziad. Viens me chercher demain à mon hôtel vers cinq heures; tu m'attendras à l'ombre sous le porche.

M. Fressermann donna encore une piastre à la vieille et rentra chez lui un peu remué par les incidens romanesques de cette journée de vie orientale.

## VI.

Le lendemain, pour ne point manquer au rendez-vous, la vieille s'installa sous le porche de l'hôtel à midi. Après la sieste, le major l'y trouva; comme il ne voulait pas qu'on le sût en rapports intimes avec cette sorcière, il lui fit un signe en passant devant elle, et l'emmena au dehors sous un platane. — Crois-tu, lui dit-il, que Ziad puisse me recevoir à cette heure?

— Il t'attend, répondit la vieille. Le café sera servi. La jeune fille a battu des mains en apprenant que tu l'as trouvée belle.

— Conduis-moi donc.

La vieille partit au petit trop. Ziad demeurait fort loin, dans un faubourg sur le chemin de Douera. Ce n'était pas un palais que la maison du charmeur. On y voyait peu de meubles : quatre cordes tendues dans les hauteurs servaient d'armoire et portaient les habits et le linge mêlés à des peaux de serpens. Quelques morceaux de tapis rapiécés tenaient lieu de siéges. La vaisselle rangée sur

une planche se composait d'ustensiles en bois, de fiasques et de vases fêlés; mais l'ordre et la propreté révélaient la présence d'une femme. Au milieu du jardin, tout petit, s'élevait un beau magnolia couvert de ses grosses fleurs blanches, dont l'odeur enivrante parfumait toute l'habitation. A l'ombre de cet arbre, on avait porté les tapis et les nattes. Le major y fut reçu par Ziad avec de grands témoignages de respect. La jeune fille avait mis ses habits de fête : le large pantalon de soie bleue, la ceinture de taffetas rose, les babouches ornées de paillettes, le collier de sequins d'or. Ses longs cheveux noirs, nattés avec soin, descendaient jusqu'au jarret. Ses bras nus, sortant d'une manche pendante, étaient couverts de bracelets en perles de jais et en verroterie. Ses boucles d'oreilles d'agate ressemblaient à des onyx, et quelques bagues de clinquant attiraient les regards sur ses doigts effilés. Fatime servit les pipes et le café, puis elle vint s'asseoir à côté de son père, un genou dans ses mains, les yeux fixés sur le visage de son hôte avec une expression de curiosité enfantine. Fressermann, voulant se montrer bon prince, vanta fort l'excellence du tabac, adressa beaucoup de questions au vieux Ziad, écouta patiemment des récits un peu longs et fit des complimens à la jeune fille; puis il demanda des nouvelles du serpent qu'il avait vu prendre la veille.

— Il est d'une espèce qui peut s'apprivoiser, dit Fatime, et tout jeune, car il ne veut pas d'autre nourriture que du lait. Il me connaît déjà et m'obéira bientôt. Depuis que je l'ai lavé, au sortir de son évier, il est propre comme une anguille de l'Oued-Cheliff.

Fatime entra dans la maison et en rapporta un panier rempli de feuilles d'arbre. Elle y plongea la main et en retira le reptile.

— Ces feuilles, dit-elle, ont la propriété d'engourdir les serpens; voilà le pauvre Habib, il te semble endormi, mais il va s'éveiller, et, comme il est très frileux, je n'ai qu'à lui présenter ma manche pour qu'il y vienne chercher de la chaleur.

En effet, le serpent se glissa dans la manche ouverte, grimpa le long du bras, passa derrière l'épaule, se roula autour du corps, en remuant les étoffes avec un bruit étrange, et vint montrer sa tête à l'ouverture du corsage, sur la poitrine de la jeune fille. Pendant ce temps-là, Fatime riait, secouait la tête en frissonnant, et disait :

— Oh! pauvre Habib, que tu as froid!

— Ne crains-tu pas d'être mordue? demanda le major.

— Point du tout, nous sommes bons amis; mais c'est assez. Allons, Habib. Tu ne peux pas rester là.

Fatime prit le serpent par le cou en chantant à demi-voix une chanson à deux notes, comme celle du chalumeau. Le reptile résista d'abord, et puis il finit par sortir et se laissa remettre dans son panier. Fressermann s'amusa beaucoup de cette représentation. Il

se retira en promettant au père de revenir le lendemain et à la fille de lui envoyer un cadeau. Dans la rue se tenait la sorcière assise à deux pas de la porte. — Seigneur Ali, dit-elle, je lis dans tes yeux, tu aimes la jeune fille. Le lien des cœurs a fait un nœud sur le tien. Qu'as-tu résolu?

— Rien encore; mais pourquoi disais-tu hier que je pourrais prendre cette enfant pour ma femme pendant mon séjour à Alger? Les lois françaises interdisent de tels contrats.

— Oui, reprit la vieille. Quand les Européens font un marché, ils appellent des notaires, des gens de justice, et ils écrivent toute sorte de grimoires. Nous autres vrais croyans, nous donnons notre parole, nous engageons notre foi, et tout est dit. Le public n'en sait rien. Donc, si tu désires épouser pour un temps la fille de Ziad, demande-la au père. Il n'en faut pas plus. Tu es un homme, un serviteur d'Allah, et tu n'as pas de femme quand le Coran permet à un bon musulman d'en avoir quatre! Cela blesse le sens commun.

— Nous en reparlerons. En attendant, j'ai promis à Fatime un cadeau. Je vais lui envoyer des fleurs.

— Des fleurs! dit la vieille, cela convient à une dame des pays froids. Fatime en a dans son jardin. Si tu m'en crois, envoie une poularde au père et une chaîne d'or à la fille.

— Eh bien! je suivrai ton conseil.

M. Fressermann envoya cependant à Fatime une grande corbeille remplie de fleurs; mais au fond de la corbeille, il mit un poulet gras et une petite boîte contenant une chaîne fine en or de Venise et des pendans d'oreilles en filigrane de Gênes. Le lendemain, après la sieste, le major se rendit encore chez Ziad, et il trouva la jeune fille parée de ses nouveaux bijoux. On le reçut avec moins de cérémonie respectueuse, mais avec plus de cordialité que la première fois. Les regards de Fatime rencontraient sans cesse ceux de son hôte, et brillaient d'un éclat où la joie et la tendresse se mêlaient naïvement. Ziad interrogea le major sur son long séjour en Europe; M. Fressermann avait beau jeu pour raconter des histoires surprenantes. Fatime prenait tant d'intérêt à ses récits qu'elle s'approchait peu à peu du narrateur, jusqu'à venir s'asseoir à côté de lui et appuyer la tête sur son épaule. M. Fressermann se plaisait beaucoup dans la compagnie de ces pauvres gens. Il y retourna les jours suivans, et ces visites quotidiennes devinrent une habitude dont il ne pouvait plus se passer.

Chez les Orientaux, l'amitié n'est pas un vain mot que l'on prodigue à tout venant. Fressermann savait qu'entre gens intimement liés le plus riche doit aider et secourir le plus pauvre. Pour se conformer à cet usage antique, il envoyait chaque semaine un panier de

vivres au charmeur, et quelque présent à la jeune fille, qui le remerciait avec une effusion pleine de grâce et d'abandon. Il n'y avait pas jusqu'au serpent Habib, dont l'éducation avançait, qui ne se mît en frais de gentillesse pour lui plaire. Un jour le major fut accosté dans la rue par la sorcière, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. — Mon fils Ali, lui dit-elle, le moment est venu de prendre un parti. La lune a changé trois fois depuis que tu vas tous les soirs chez Ziad.

— Est-ce vrai? s'écria Fressermann. Y a-t-il trois mois?

— Tout autant. Aujourd'hui, j'ai versé du plomb fondu dans de l'eau, en prononçant ton nom et celui de Fatime. Voici ce que le plomb m'a appris : avant la fin de la quatrième lune, tu seras séparé de la jeune fille. Ou elle aura été demandée en mariage, ou elle partira pour un voyage très long. Quelles sont tes intentions?

— Je n'ai point d'autre intention, point d'autre envie que de continuer à la voir tous les jours.

— Cela ne se peut plus. Songes-y; tu es averti. La quatrième lune va se lever cette nuit. Ziad ne se doute de rien. Fatime vit paisible comme toi; mais le destin a parlé. Un événement quelconque se prépare.

— Nous verrons bien, dit le major.

Et il s'éloigna en haussant les épaules. Lorsqu'il entrait chez le charmeur, c'était toujours Fatime qui lui ouvrait la porte. Cette fois ce fut le vieux Ziad.

— Où donc est ta fille? demanda Fressermann.

— Tu ne la verras pas aujourd'hui, répondit le père. Une parente nous est arrivée de Boghar. Cette femme a souffert de la chaleur, et Fatime est allée la soigner. Avant de partir, ma fille a préparé les pipes et le café. Nous boirons et fumerons comme à l'ordinaire.

M. Fressermann voulut faire bonne contenance; mais le temps de cette visite lui parut bien long. Il laissa vingt fois la conversation tomber, et, malgré tous ses efforts pour dissimuler son ennui, il ne put s'empêcher de se retirer plus tôt qu'à l'ordinaire. Ce jour-là, le beau ciel de l'Afrique lui sembla d'airain et la chaleur accablante. Il demeura dans son fauteuil, les jambes étendues, tirant sa barbe et ses moustaches, sans pouvoir se résoudre à rien. Pour demander un conseil aux sages de l'Orient, il ouvrit le recueil des proverbes de l'esclave Lockman, et il y trouva cette parole : « fais-toi rare, si tu veux qu'on t'aime davantage. »

— Voilà l'explication de la conduite de Fatime, pensa le major. Elle désire que je l'aime davantage.

Et sa tristesse s'envola. Il se mit au lit avec l'espoir que la journée du lendemain serait meilleure. Un rêve charmant amusa son sommeil. Sans changer de religion, il devenait Arabe et prenait les

quatre femmes permises à un bon musulman. — Les songes seuls font de ces miracles. — Fatime tenait sa maison, et le serpent Habib, dont elle n'avait pas voulu se séparer, dansait devant le maître et seigneur. En s'éveillant, M. Fressermann se demanda pourquoi il ne contracterait pas avec la fille de Ziad un mariage temporaire, si son père le souhaitait. Sans aller jusqu'à prendre les quatre femmes réglementaires, un voyageur curieux pourrait tenter une petite excursion dans le monde africain. Les mœurs arabes et son inclination l'y invitaient; mais, pendant le jour, l'imagination du rêveur se calma, et sa prudence européenne lui conseilla d'attendre encore. Après la sieste, il se rendit chez Ziad. La jeune fille s'y trouvait. Elle avait les yeux rouges, les sourcils froncés, le regard voilé par la mélancolie.

— Allons, Fatime, lui dit le père, il faut partir.

— Déjà! répondit la jeune fille. Je ne verrai donc pas notre ami?

— Ta vieille parente souffre. Elle t'attend. Va où le devoir t'appelle. Tu as vu notre ami tous les jours depuis trois mois; c'est assez. J'ai parlé, obéis-moi.

Fatime frappa du pied avec impatience; mais elle sortit. Dans les paroles de Ziad et le départ de sa fille, le major crut démêler quelque chose de suspect, comme une petite scène concertée d'avance. Un grave soupçon lui entra dans l'esprit. Il abrégea le temps de la visite et se retira sans dire qu'il reviendrait demain. — Moi aussi, pensait-il, je me ferai rare, suivant le conseil de Lockman, afin qu'on me regrette et qu'on m'aime davantage. Je m'ennuirai, je souffrirai, s'il le faut, mais je ne céderai point à une ruse de guerre.

Le lendemain, craignant que son cœur ne fût plus fort que sa volonté, il quitta son costume de Bédouin et reprit ses habits d'Europe, afin de se mettre dans l'impossibilité d'aller chez Ziad. La vieille sorcière, qui l'attendait à la porte de son hôtel, le regarda passer sans le reconnaître. Cependant, comme il ne savait que faire, l'habitude le conduisit vers le faubourg où demeurait le charmeur. Sur une petite place, près d'un quartier de cavalerie, il aperçut un café-divan de chétive apparence et fréquenté par des soldats. Il y entra pour tuer le temps et se fit servir une limonade. Près de lui vinrent s'asseoir deux sauvages, mal vêtus et encore plus mal chaussés, à peau noire, à mines épatées et scélérates, qui demandèrent de l'eau-de-vie et des pipes. Ils parlaient haut, en langue berbère, persuadés que personne à l'entour ne pouvait les comprendre; mais Fressermann avait un peu étudié le dialecte des Kabyles.

— Si notre homme était un Français, disait le plus vieux, il y a

longtemps que la petite serait épousée, le douaire payé, la menace d'une dénonciation faite, l'étranger rançonné et l'argent dans nos poches. Avec ces Allemands, on n'en finit pas. Leur sang est aussi froid que celui du serpent Habib. Fatime n'aura rien, pour prix de ses œillades et de ses soupirs, que des volailles et des petits cadeaux.

— Il faut prendre la citadelle par force et non par ruse, dit le plus jeune des deux Kabyles.

— C'est ce que nous avons décidé tout à l'heure. La vieille parente mourra ce soir. Elle aura laissé son héritage à Fatime; on sera obligé de l'aller recueillir à Boghar. Ziad proposera au seigneur-voyageur de venir avec lui; on prendra des chameaux et on engagera l'étranger à emporter tout son bagage. Un soir, sur les bords de l'Oued-Cheliff, Fatime aura l'envie de se promener en bateau. Toi et moi, nous prendrons les rames. Le vieux Ziad restera à terre. Nous ferons chavirer la barque. Fatime nage comme un poisson; son amoureux se noiera, et nous décamperons avec le butin.

— Ce plan, dit le plus jeune, est raisonnable et bien conçu.

— Et vous êtes d'infâmes coquins, ajouta le major.

Les deux Kabyles se levèrent; le plus âgé courut au comptoir pour payer la dépense, et ils s'enfuirent en jetant des regards effarés sur cet homme du nord, à peau blanche et à cheveux blonds, qui comprenait le dialecte berbère.

La sorcière, toujours assise sous la porte de l'hôtel, vit venir à elle un seigneur étranger dont le regard froid et sévère la fit pâlir.

— Vieille intrigante, lui dit Fressermann, reconnais-moi et songe à bien répéter mes paroles. J'ai deviné les odieux complots de Ziad. Le génie qui protégeait Ali-ben-Samen me les a révélés. On voulait m'emmener à Boghar, et me faire noyer dans l'Oued-Cheliff. Va donc chez le charmeur, dis-lui que je sais tout, que je n'irai point le dénoncer à la police par égard pour la pauvre Fatime, mais que je l'engage fort à changer de vie, s'il ne veut pas finir aux galères. Quant à toi, qui es trop perverse et trop vieille pour te corriger, suis le chemin qui te mène au pilori, et débarrasse-moi de ta présence.

En ouvrant la porte de sa chambre, M. Fressermann rencontra ses souliers de peau jaune qui gisaient à terre. Il les poussa du pied avec dégoût et serra dans une malle son costume arabe. Avec la douce image de Fatime, déflorée subitement dans son esprit, l'Orient tout entier perdait ses charmantes couleurs. Le bandeau que l'amour avait posé sur les yeux du major n'était pas assez épais pour l'empêcher de voir que la jeune fille trempait dans le complot, et qu'elle y devait jouer son rôle aussi bien que le père et les deux brigands. Il n'en fallait pas tant pour dégriser un amant dont le

cœur hésitait encore; mais toute illusion qui s'envole laisse derrière elle le vide, le découragement et l'ennui. En repassant dans sa mémoire les événemens de sa vie depuis sa rupture avec Lydie, M. Fressermann fut un peu confus de ses résolutions insensées, de ses folles dépenses et de son étrange voyage en Afrique. — Que suis-je donc venu faire ici? se disait-il.

Et il se sentait dans l'état déplorable où tomba le grand chevalier don Quichotte le jour qu'il fut vaincu et que la raison lui revint. Il ouvrit cependant le livre de Lockman, et il y lut cette pensée : « lorsqu'une femme te dit qu'elle a pleuré, tâche de savoir si elle ne s'est pas frotté les yeux avec de l'ail (1). »

— O Fatime! dit le major en soupirant, si belle, si jeune et si fausse! Adieu la fille aux grands yeux noirs, aux lèvres de satin, adieu les causeries sous le magnolia, les regards tendres, les tasses de bon café, adieu le serpent Habib, adieu le soleil d'Afrique, l'Orient séduisant et le sud trompeur, adieu Alger! je n'ai plus qu'à retourner en Europe.

Cette sage résolution une fois prise, Fressermann retrouva un peu de calme. Le soir, il s'endormit en pensant à son pays natal, et se revit en imagination dans la petite ville de Roth entouré de ses anciens amis. Le lendemain, pendant sa toilette du matin, il lui sembla que ses dents ne brillaient plus de leur éclat ordinaire. Leur émail avait perdu de sa transparence, comme si l'opale devenait de l'ambre et la porcelaine de la faïence. — Voilà qui est singulier, dit-il en se mirant dans une glace. Est-ce que mon dessein de quitter l'Algérie chagrine le turco? Il faut pourtant que mes dents m'accompagnent partout où je vais. Je n'ai pas pris l'engagement de ne jamais revenir en Allemagne. Ali-ben-Samen, si le retour en Europe te contrarie, j'en suis fâché, mais je t'ai fait assez de sacrifices. En honnête associé, tu devrais être de moitié dans mes déboires et mon ressentiment. Je me console, tu te consoleras.

Cependant à déjeuner, lorsqu'il mordit sa première bouchée de pain, le major éprouva une légère douleur dans l'alvéole d'une incisive. Il y porta la main et sentit que la dent déchaussée ne tenait à rien. Un simple coup d'ongle la fit sortir de la gencive, qui ne rendit pas même une goutte de sang. A dîner, la seconde incisive tomba dans l'assiette du major, et il faillit avaler une œillère en mangeant du *risotto*. Il n'y avait plus à en douter : les dents du turco étaient déterminées à rester en Afrique, et rien ne pouvait les en empêcher. A tout moment, Fressermann, tirant de sa poche un petit miroir,

(1) Le Lockman des Arabes pourrait bien être l'Ésope des Grecs. L'un est Phrygien, l'autre Nubien, tous deux sont esclaves, et plusieurs des apologues d'Ésope se retrouvent dans le recueil de Lockman.

constatait dans sa bouche un nouveau désastre. Il avait vieilli de dix ans du matin au soir.

— Ali, disait-il à chaque perte, Ali, tu es un ingrat, et les sages de l'Orient blâment fort l'ingratitude.

Mais tous les sages du monde ne sauraient vaincre la rancune ou l'entêtement d'un turco. M. Fressermann, brèche-dent et défiguré, accéléra ses préparatifs de départ, espérant du moins emporter en Europe ses quatre dents canines et les molaires à deux racines. Apparemment son intention fut devinée : molaires et canines s'ébranlèrent à la sortie de l'hôtel. Le major les sema une à une en se rendant au port, comme le Petit-Poucet semait des cailloux blancs pour retrouver son chemin. La dix-huitième et dernière des dents implantées par Basilius tomba sur le quai, à l'instant où les passagers du bateau à vapeur touchaient du pied la passerelle, de sorte qu'en arrivant à Marseille M. Fressermann n'avait plus dans la bouche que les grosses dents du fond, toutes plus ou moins avariées, mais bien allemandes et bien à lui. Le divorce avec le turco Ali-ben-Samen était parachevé.

A l'idée de montrer sa bouche dépouillée d'ornemens à ses amis et voisins de la petite ville de Roth, le major comprit que son amour-propre aurait fort à souffrir. Son désir de rentrer chez lui en était un peu refroidi. En lisant *le Sémaphore* dans un café de la Canebière, il y trouva, parmi les annonces payées, l'invitation aux habitans de Marseille par un célèbre dentiste américain de profiter de son court séjour dans cette ville pour faire visiter, examiner, réparer et embellir leurs mâchoires. Le prix des opérations et des pièces ajoutées était énorme, mais le succès assuré, l'excellence des matières, la perfection et le bon fonctionnement des appareils garantis pour dix ans. Fressermann dressa le bilan de ses frais de voyage, et résolut d'y ajouter cette grosse dépense. Il eut le bonheur de rencontrer un dentiste vraiment habile et savant. Les dents malades furent sacrifiées et avantageusement remplacées par un appareil commode, admirablement adapté, d'un usage simple et facile, imitant la nature à s'y tromper, soumis et docile, se prêtant aussi bien à la mastication de toute espèce d'alimens qu'au parler de toutes les langues mortes ou vivantes, orientales ou européennes. En un jour, le major retrouvait sa jeunesse, les ornemens de son visage, une mâchoire complaisante, la paix dans son organisme, et le repos de l'esprit. Quand il se revit jeune et beau en se mirant avec des sourires variés, il adressa cette allocution à son image restaurée à neuf : — Wolfgang, tu es un grand fou. Comme Faust, Pierre Schlemihl, Jean Kreisler et Carlo Gozzi, tu t'es livré aux génies invisibles, et l'honnête Basilius a été, sans le vouloir, ton Méphisto-

phélès. La première faute commise, ce fut comme un engrenage. D'écueil en écueil, tu as été poussé jusque sur la terre d'Afrique, où tu allais être assassiné par des sauvages du Djurjura, si la Providence n'eût daigné t'avertir du complot tramé contre toi. Et tout cela pour avoir envié à un pauvre Turco mourant le seul bien que la nature lui eût donné, une mâchoire en bon état. Rentre en toi-même, Wolfgang, confesse ton erreur. Après tant de malheurs et de dangers, te voilà revenu au point de départ. Pour une somme d'argent assez grosse, il est vrai, te voilà pourvu d'un ustensile parfait. C'est par là que tu aurais dû commencer, et puisque les meilleures sottises sont les plus courtes, donne ta malédiction à l'Afrique, et rentre dans le giron de ta mère l'Allemagne.

Afin de toucher le plus tôt possible le sol natal, M. Fressermann remonta le cours du Rhône en chemin de fer, entra en Suisse, puis arrivait à Munich, et se faisait conduire à l'hôtel de *l'Aigle Noir*. Quatre officiers de son régiment fumaient sur un banc devant la porte au moment où il descendait de voiture. — Eh! messieurs, s'écria l'un d'eux, voici notre major Fressermann. Embrassons-nous, cher Wolfgang. On te disait en Orient, chez le sultan de Dahomey, commandant une armée de soldats ayos, et leur enseignant l'art de la guerre. Tu débarques ici bien à propos. Nous allons dîner dans une heure, et l'on doit nous servir un festin splendide. Nous fêterons à la fois ton retour et la nomination du capitaine Higmann au grade de chef de bataillon. Tu nous raconteras tes aventures; nous savons qu'elles sont merveilleuses.

Après bien des embrassades et des félicitations, le dîner fut servi, et Fressermann put contempler avec attendrissement les chefs-d'œuvre de la cuisine allemande, dont il s'était follement privé pendant si longtemps. Il mangea de tout, revint plusieurs fois à chaque plat, et de préférence aux ragoûts nationaux. Il va sans dire qu'on but outre mesure des vins du Rhin, de France et de Hongrie. Vers minuit, on mangeait et buvait encore. — Mes amis, dit le major complétement ivre, je bois à l'auteur du menu de ce dîner. Le choix des mets en est admirable; mais il a manqué un seul plat dont l'absence m'a chagriné. A l'apparition de la choucroute, mon cœur s'est ému, et vous savez si je lui ai fait honneur. Cependant je n'ai pas vu de *pfannkuchen*. Mon estomac la regrette, il la demande, mes dents sont impatientes; elles n'ont pas encore mastiqué de *pfannkuchen*.

Les convives représentèrent que ce mets, très respectable et très allemand, étant composé de farine, d'œufs et de lait, serait d'une digestion difficile, arrivant à la fin d'un repas copieux. Fressermann, par bravade autant que par patriotisme, fit la gageure de manger

une *pfannkuchen* de six œufs pour son dessert. Les paris s'ouvrirent, et les enjeux s'élevèrent à douze bouteilles de vin de Champagne. Le plat fut commandé, servi et avalé prestement, à la grande joie de toute la tablée. Fressermann but ensuite sa part du vin de Champagne, et se retira dans sa chambre victorieux et satisfait, mais fort rouge, les yeux hors la tête, balbutiant et battant les murailles.

Une heure avant le lever du soleil, on entendit dans l'hôtel un coup de sonnette. Le garçon de service pour la nuit dormait profondément. Il ouvrit un œil, écouta un moment et se rendormit, croyant s'être trompé. A dix heures du matin, les quatre officiers, réunis dans la salle à manger, s'étonnèrent de ne point voir le major. Ils commencèrent par rire de son absence, qu'ils attribuaient à la digestion laborieuse de la *pfannkuchen;* puis ils détachèrent l'un d'eux pour aller frapper à la porte de leur ami. On ne répondit pas. Le plus profond silence régnait à l'intérieur. L'alarme se répandit dans l'hôtel. Un serrurier appelé à la hâte crocheta la serrure. Par égard pour le lecteur, nous ne dirons pas en quel état on trouva la chambre du major; mais le spectacle qu'elle offrait est fort connu en France. Bien des gens ont eu l'occasion d'en contempler le pareil dans plusieurs maisons de Versailles et dans quelques châteaux de Touraine et de Champagne pendant la guerre de 1870.

M. Fressermann, en chemise, était couché par terre, sur le dos, les bras en croix. Évidemment il avait tenté de sortir au milieu de la nuit pour demander du secours; ses forces l'avaient trahi, et il était tombé sans pouvoir gagner la porte. En le remettant sur son lit, ses amis s'aperçurent qu'il respirait encore. Ses paupières s'ouvrirent à demi, ses lèvres remuèrent, des paroles incohérentes sortirent de sa bouche. C'était le délire de l'agonie. — Non, non, dit-il, misérable turco, je n'ai rien de commun avec toi. Non, belle Lydie, je ne suis pas un Othello, un sauvage enfant de l'Afrique. Non, pauvre Fatime, tu ne peux pas être ma femme, et tu ne m'entraîneras pas sur les rives de l'Oued-Cheliff. Non, mes amis, je ne suis pas un Arabe.

Et comme s'il eût voulu appliquer à sa situation un vers fameux du poète Térence, il ajouta : — Germain je suis, et rien de germain ne m'est étranger.

Ce fut son dernier mot. Quand le médecin arriva, Fressermann était mort.

PAUL DE MUSSET.

# L'AVENIR

DES

# CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Au lendemain des plus grands désastres, la France a étonné le monde par la persistance de sa prospérité. Les causes de cette prospérité sont les unes morales, les autres matérielles. Le ciel a fait beaucoup pour notre beau pays, mais on peut féliciter la nation elle-même sur son étonnante puissance d'économie, en même temps que sur l'énergie avec laquelle elle complète et perfectionne sans cesse son outillage agricole, industriel et commercial. Il était de mode à la fin du siècle dernier de jeter un voile d'oubli sur l'histoire, de considérer la société comme une sorte de ferme-école où toutes les expériences étaient faciles et permises. Cet empirisme audacieux, qui s'inspirait de la philosophie et de l'économie politique naissante, a subi bien des défaites sur le terrain de la politique; il a trouvé partout les chaînes du passé, les souvenirs, les traditions, les instincts tendus devant ses ambitions; les progrès de l'ordre moral ne s'accomplissent que lentement et péniblement.

Il en a été autrement dans l'ordre matériel : s'il y a eu une vraie révolution, c'est là surtout qu'elle s'est faite; c'est là que l'empirisme s'est trouvé en face d'objets nouveaux, et que de véritables créations ont pu être accomplies. Et là même le génie particulier des peuples a pu se révéler. En présence de problèmes partout identiques, il a inspiré des solutions diverses.

Les chemins de fer sont une partie aujourd'hui essentielle de l'outillage industriel et commercial des nations : la civilisation ne se comprend plus sans ce mode de locomotion, inconnu à nos pères, qui centuple les forces sociales. Si Pascal a dit des rivières que ce

sont des chemins qui marchent, on peut dire de nos voies ferrées qu'elles sont l'industrie en mouvement, cherchant ses matières premières, ses débouchés, ses consommateurs. Plus que jamais la France doit se préoccuper de ce qui touche à la production et à la circulation de ses richesses, elle n'est pas seulement soucieuse de bien-être; elle est jalouse de son crédit, de son avenir, de son rôle dans le monde. Tous les grands monumens ont eu leurs détracteurs, et il y a des personnes qui voudraient persuader aujourd'hui au pays que ceux qui lui ont donné le réseau de chemins de fer qu'il possède l'ont mal servi, qu'ils ont fait un emploi égoïste de la fortune publique et nui aux intérêts nationaux. Rien n'est plus facile que d'égarer l'opinion publique avec des mots : on chatouille l'envie démocratique par une certaine façon de dire les *grandes* compagnies. On nous présente les *petites* comme naturellement dignes d'intérêt, de pitié, comme ayant toute sorte de vertus mystiques.

Il y a un mot surtout qui sert de banal et d'irrésistible bélier : c'est celui de monopole. On n'a jamais parlé, que nous sachions, du monopole des fleuves ni des rivières; ce sont les grandes routes de la batellerie, qui ne peut pas en trouver d'autres, sauf quelques canaux, qui sont des rivières artificielles. Il faut bien se persuader pourtant que les intérêts servis par l'industrie des transports suivent une pente aussi naturelle que les eaux : l'art du législateur et de l'ingénieur est de trouver ces pentes que j'appellerais volontiers les lignes de *thalweg* du commerce. Ce ne sont pas des lignes arbitraires : parmi dix tracés qu'on présentera pour desservir une certaine région, il y en aura un qui aura une supériorité absolue sur les autres, qui sera le collecteur le plus parfait, la rivière qui recevra le plus d'affluens. C'est avec l'œil de l'esprit qu'il faut découvrir ces *thalwegs* naturels de l'industrie des transports, car il ne s'agit pas seulement de relier des centres déjà existans de population, il faut rattacher des centres de production agricole ou industrielle, deviner les centres de production possible, savoir où le chemin de fer aura une action fécondante, accumuler toutes les données de la statistique, de l'agriculture, de la géologie, de la topographie, de l'économie politique. La moindre erreur est funeste, car elle se chiffre par des millions et lèse des intérêts précieux. Il faut quelque chose de plus que la science technique pour faire le tracé idéal dont je parle, il exige une sorte de divination qui n'est le don que des esprits les plus puissans.

Quel sera pourtant le meilleur juge en pareille matière? Sera-ce l'état, assisté de corps spéciaux, savans, intègres, incorruptibles, animés de la seule passion du bien public? Est-ce l'intérêt privé, rendu clairvoyant par l'amour du lucre? La question, on l'avouera,

est difficile à résoudre, et la réponse peut varier d'un pays à l'autre suivant le degré d'honnêteté et d'intelligence des représentans de l'état, suivant le degré d'initiative et les ressources de l'intérêt privé.

Quoi qu'il en soit, sitôt qu'un réseau de chemin de fer est approprié à une région, qu'il a attiré à lui les courans principaux du commerce, qu'il soit l'œuvre de l'état ou l'œuvre d'une compagnie ou de plusieurs compagnies d'abord rivales, puis coalisées, il finit par jouir d'un monopole véritable. Plus ce monopole commencera tard, plus il sera coûteux, car toutes les résistances qu'on aura trouvées dans la lutte avec d'autres lignes se traduiront en charges pécuniaires. Qu'on veuille donc envisager simplement la question des chemins de fer comme une sorte de problème de mécanique sociale et admettre les faits suivans : une région étant donnée, il y a un réseau préférable à tous les autres, capable de rendre un maximum de services. Cela posé, il ne reste à chercher que les moyens les plus économiques de construire, d'entretenir et d'exploiter ce réseau.

Avant d'aborder ce grand problème dans les détails, nous voudrions appeler l'attention sur un fait capital qui le domine, et qui n'est pas encore entré assez profondément dans l'esprit du public. On a vu de grandes fortunes s'élever par l'industrie des chemins de fer : on a été porté à en conclure que cette industrie est très rémunératoire; c'est le jardin des Hespérides, gardé avec un soin jaloux, le Potose moderne. Il n'y a pas, l'expérience en fait foi, de plus grave erreur. Qu'on étudie cette industrie dans les pays où les systèmes les plus divers ont été appliqués, et je parle des plus riches, de ceux où l'esprit d'entreprise a les ailes les plus larges, de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Allemagne, de la France; que l'on compare partout le capital qui a été employé aux réseaux de toute sorte, capital-actions et capital-obligations réunis, on trouvera toujours le même résultat : les transports par voie ferrée constituent une industrie placée vis-à-vis du public et de l'état dans de telles conditions que l'argent n'y trouve qu'une rémunération en somme médiocre, bien inférieure souvent à celle qu'il trouverait dans la plupart des grandes industries. La raison en est bien simple : s'il n'y a pas d'instrument plus parfait, plus étonnant, plus admirable que le chemin de fer, il n'en est pas de plus coûteux. Les routes une fois terminées, les canaux creusés ne dévorent pas incessamment du capital nouveau; la proportion du produit brut et du produit net sur ces voies de communication n'est pas du tout ce qu'elle est sur les chemins de fer. Ceux-ci sont des consommateurs de houille d'un appétit effrayant; leur service est ainsi orga-

nisé que la dépense ne peut pas être proportionnée d'une manière constante et dans tous les cas avec la recette. Les trains sont assujettis à une régularité parfaite : le public tyrannique leur demande des services de tous les instans, sans s'inquiéter de ce que coûtent ces services.

« L'industrie des chemins de fer, prise dans son ensemble au 31 décembre 1869, représentait un capital de 8 milliards 209 millions de francs, ayant produit 386 millions de francs, soit un revenu moyen de 4,71 pour 100 (1). » L'état figure par ses subventions et ses travaux dans le capital ci-dessus indiqué; si l'on ne considère que le capital actions et obligations fourni par les compagnies, on calcule qu'il a reçu en moyenne 5,46 pour 100.

Ce grand fait donne, je le répète, à l'industrie des chemins de fer son caractère véritable, qu'il ne faut jamais perdre de vue; elle représente éminemment un grand service public, elle fait partie de l'outillage national, et à ce titre on peut dire qu'elle relève essentiellement de l'état. Les forces financières et industrielles livrées à elles-mêmes ne lui auraient jamais donné ce caractère : elles se seraient très vraisemblablement concentrées sur quelques lignes exceptionnelles; si elles se montrent aujourd'hui si impatientes d'étendre les réseaux, c'est parce qu'elles spéculent sur l'effet moral de leurs premières conquêtes et sur l'ignorance du public, qui est trop disposé à croire que l'avenir doit toujours ressembler au passé. On a essayé de faire une sorte de popularité à ce qu'on nomme les petites compagnies; il semblerait qu'elles se soient donné la mission d'une providence destinée à réparer les oublis des compagnies anciennes, endormies dans l'égoïsme et le repos; mais les petites compagnies n'ont qu'un but quand elles sont sérieuses : c'est de devenir de grandes compagnies en cousant bout à bout des tronçons arrachés de tous côtés à la complaisance du gouvernement et des conseils-généraux. N'est-ce pas la preuve qu'elles sentent parfaitement qu'il n'y a pas, sauf exception, de petit réseau viable; qu'il faut grouper un ensemble de lignes pour que les bonnes fassent vivre les mauvaises? Les puissans réseaux, ceux qui possèdent les grands *thalwegs* du commerce, n'ont pu croître et se développer qu'au prix de grands sacrifices; ils ne donnent, je le répète, à l'ensemble des capitaux qu'ils absorbent qu'une rémunération peu supérieure au revenu le plus ordinaire du capital qui s'emploie en emprunts. Les réseaux parasites qui cherchent une place enchevêtrée parmi les anciens sont comme un poids mort qui veut s'attacher à une puissante machine.

(1) Rapport de M. Cézanne à l'assemblée nationale du 3 février 1873.

## I.

Rien n'a manqué en France pour donner au problème des chemins de fer la solution la plus rationnelle et la plus heureuse. Il n'était pas conforme à son génie d'abandonner entièrement cette solution au jeu anarchique des intérêts privés. Le système qui devait triompher ne sortit pas tout entier d'un seul cerveau. Il se développa en quelque sorte organiquement sous la pression des circonstances, à travers les tâtonnemens, les hésitations, les doutes. Une idée heureusement domina toujours les esprits, celle du droit régalien de l'état; jamais ni les chambres, ni le conseil d'état, ni les gouvernemens, ne se montrèrent disposés à en faire le sacrifice. Notre réseau représente déjà une valeur de près de 10 milliards; heureux le ministre des finances qui, profitant de la durée limitée des concessions, pourra un jour puiser à pleines mains dans ce magnifique fonds d'amortissement (1)!

Les débuts pénibles de notre industrie des chemins de fer ont été souvent racontés. Deux classes d'hommes s'associèrent pour commencer notre réseau, des financiers entreprenans, des ingénieurs séduits par l'idée d'une grande œuvre. L'état concéda au début quelques petites lignes à titre perpétuel, mais se hâta de prendre pour règle les concessions temporaires. L'idée du grand réseau convergent sur Paris ne surgit qu'en 1837, et pour la première fois, quand le gouvernement proposa aux chambres les projets relatifs à la concession des lignes de Paris en Belgique, de Paris à Tours, de Paris à Rouen et au Havre, et de Lyon à Marseille, on comprit la nécessité de définir le rôle de l'état et celui des compagnies dans la grande entreprise des chemins de fer.

La chambre, après de longues hésitations, se décida à repousser le principe de l'exécution par l'état et donna des concessions à des compagnies : celles-ci firent appel au public; mais le public, encore timide, méfiant de ses forces, ne leur donna point l'appui patient, tenace, courageux, qui leur était nécessaire. Ne le blâmons pas trop : aujourd'hui même, ce n'est que par l'alliance heureuse de toutes les forces de l'état et des intérêts individuels qu'on peut continuer l'ouvrage qui alors ne faisait que de commencer. On vit les premières compagnies, effrayées de leurs charges, renoncer à leurs concessions ou en demander la restriction.

Le gouvernement donna courage aux capitaux, il accorda en 1840

(1) Le 31 octobre 1874, il y avait 19,035 kilomètres exploités en France sur 23,755 concédés.

à la compagnie d'Orléans la garantie d'un minimum d'intérêt. Ce remède ne fut pas du premier coup adopté à l'état de système : on chercha d'autres moyens, on fit des prêts à diverses compagnies. L'état songea à faire lui-même des chemins de fer (1). En 1842 enfin, on crut avoir trouvé un système définitif. Un réseau fut tracé pour toute la France; on s'était appliqué depuis 1839 à rechercher la meilleure division du travail, si je puis me servir de ce mot, entre l'état et les compagnies : au premier, on laissait l'acquisition des terrains, les terrassemens, les ouvrages d'art, les stations, aux secondes la superstructure, le matériel et l'exploitation. La chambre entra dans ces vues, mais elle ne voulut pas que ce système devînt une règle inflexible, et réserva le droit de l'état à faire des concessions comme par le passé.

La loi nouvelle de 1842 donna une vive impulsion à la nouvelle industrie : les lignes d'Orléans à Bordeaux, du centre, de Paris à Strasbourg, de Tours à Nantes, de Paris à Rennes, furent entreprises conformément au système mixte, dont elle était l'expression. D'autres lignes en même temps se construisirent cependant par des compagnies qui prenaient tous les frais à leur charge (Avignon à Marseille, Amiens à Boulogne, Montereau à Troyes, Paris à la frontière belge, Creil à Saint-Quentin, Paris à Lyon, Lyon à Avignon, Rouen à Dieppe, Bordeaux à Cette). Le système des concessions complètes tendait visiblement à l'emporter sur celui des concessions incomplètes.

L'opinion publique se dirigeait instinctivement dans la bonne direction; pourtant le régime des concessions fut soumis à de terribles épreuves. La révolution de 1848 désorganisa les compagnies et les remit pour ainsi dire à la merci de l'état. Ceux qui eurent pour mission, après une période néfaste pour le crédit et l'industrie, de soutenir l'esprit d'entreprise et de rendre l'activité au pays s'inspirèrent moins de l'esprit de procureur et de chicane que du désir de pousser les travaux publics avec une activité nouvelle.

Le mouvement presque fébrile qui se communiqua à cette époque à tous les intérêts fut servi par les préoccupations politiques; on cherchait un lit régulier et fécond pour cette activité, qui après 1848 n'avait fait que se dévorer elle-même. Le gouvernement n'avait jamais rencontré dans les chambres de résistances déraisonnables à ses projets; mais on voulait frapper l'imagination populaire et l'habituer à croire que les parlemens, usés par des discussions stériles, sont moins propres à faire promptement de

(1) Loi du 15 juillet 1840 sur les lignes de Montpellier à Nîmes, de Lille à Valenciennes.

grandes choses qu'un gouvernement fort, conseillé par les hommes spéciaux et capables de dicter aux assemblées des volontés, sans caprices, sans retours et sans faiblesses. L'empire eut la bonne fortune de trouver quelques administrateurs éminens qui établirent le régime actuel de nos chemins de fer et lui donnèrent un caractère systématique. Plus on voudra étudier ce régime, plus on sera frappé, malgré une complexité apparente, de n'y trouver que des idées simples et équitables. C'est par l'équité surtout qu'il nous frappe, car il a fallu un art merveilleux pour ne léser ni l'état, ni les premiers actionnaires, ni les actionnaires nouveaux. Il semblait presque impossible de concilier tant d'intérêts et de ne pas sacrifier quelques droits; on semble pourtant y être arrivé. L'économie du système auquel on s'arrêta définitivement est assez connue : le territoire français est partagé entre de grandes compagnies, les six principales sont celles de l'Est, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest, de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Les concessions de chacune de ces grandes compagnies sont divisées en deux sections sous le nom d'ancien réseau, de nouveau réseau. L'ancien réseau comprend naturellement les grandes artères primitives, les lignes de *thalweg*, qui fournissent le revenu principal. Les revenus de l'ancien réseau ne sont point garantis par l'état; le nouveau réseau jouit, pour une durée de cinquante ans, d'une garantie d'intérêt calculée au taux de 4 pour 100 avec un amortissement qui la porte à 4,655 pour 100 (1).

On conçoit que cette garantie d'intérêt n'entre en jeu que quand il y a insuffisance de recettes; mais l'un des réseaux est garanti et l'autre ne l'est pas, tandis que les recettes des deux réseaux se confondent. Comment faire dans ce fonds commun la part des recettes qui appartiennent à l'ancien et de celles qui appartiennent au nouveau? Les deux réseaux, commercialement solidaires, sont, au point de vue de l'état, financièrement distincts. La difficulté a été levée de la manière suivante : il a été attribué à l'ancien réseau un certain revenu kilométrique minimum; tout ce qui dépasse ce minimum est déversé, comme supplément de recettes, sur le nouveau réseau pour couvrir, jusqu'à due concurrence, l'intérêt garanti par l'état.

La caisse de la compagnie est comme un bassin qui se remplit : quand un certain niveau est atteint, la recette se déverse dans un second bassin; enfin l'état vient au bout de l'année et ajoute ce qu'il faut pour remplir ce deuxième bassin. Voilà toute l'économie

(1) L'Angleterre a construit ses propres chemins de fer sans garantie d'intérêt, mais elle a appliqué le système de la garantie dans l'Irlande et dans l'Inde.

du système; mais on voit qu'il y a plusieurs données variables dans ce problème d'hydraulique financière. Ce sont: 1° la capacité du premier bassin, c'est-à-dire l'étendue kilométrique du premier réseau d'une part, et de l'autre son revenu kilométrique, 2° l'étendue kilométrique du second réseau. La variation de chacune de ces quantités est immédiatement ressentie par le trésor.

Examinons d'abord l'influence de la longueur de l'ancien réseau, et disons tout de suite que ce mot d'ancien a été assez malheureusement choisi, car il n'a pas toujours le sens chronologique ordinaire; en ce moment par exemple, il est question de faire un second chemin, dit de grande ceinture, qui doit former un grand cercle autour de Paris. Ce chemin, qui n'est pas commencé, est classé dans l'ancien réseau, dans le projet de loi présenté à la chambre par le gouvernement. L'ancien réseau comprend, il est vrai, les lignes les plus anciennement construites; mais l'état et les compagnies peuvent, dans leurs conventions, y rattacher toute sorte de tronçons, neufs ou vieux. La distinction entre les deux réseaux est essentiellement une distinction financière et non pas une distinction chronologique.

Le revenu du premier réseau, de celui qu'on dénomme ancien, est réservé, c'est-à-dire qu'on assure un produit minimum sur le chiffre total des recettes à chaque kilomètre de ce réseau; mais ce revenu n'est point garanti: si le minimum dont il vient d'être question n'est pas atteint, l'état n'est point contraint d'intervenir. Le deuxième réseau au contraire met directement en jeu la garantie de l'état.

Puisqu'on assure à l'ancien réseau un revenu kilométrique minimum, il semble que les compagnies aient intérêt à augmenter la longueur de ce réseau, et à lui faire attribuer des lignes nouvelles; mais l'incorporation de ces lignes peut produire des résultats très divers. Si elles n'étaient pas suffisamment productives, il pourrait arriver que le réservoir théorique ne fût pas tout à fait rempli par les recettes; or l'état n'est pas obligé de combler le premier réservoir, et les actionnaires seraient exposés à souffrir dans leurs intérêts.

L'état peut se trouver intéressé à incorporer certaines lignes dans l'ancien réseau, car, s'il y a insuffisance dans le réservoir, la perte est subie par les actionnaires et non par l'état; les compagnies au contraire, qui ont à cœur les intérêts des actionnaires, doivent s'attacher à ne mettre dans l'ancien réseau que des lignes productives.

Quelle est maintenant l'influence du second élément, le revenu kilométrique minimum? Et d'abord sur quelles bases ce revenu a-t-il été calculé? Il a été convenu que ce revenu devait faire face

aux charges propres de l'ancien réseau, et voici quelles sont ces charges : 1° la rémunération du capital-actions, 2° l'intérêt et l'amortissement des obligations émises pour ce réseau, 3° une contribution permanente imposée à l'ancien réseau au profit du nouveau ; cette contribution est légitime, puisque le nouveau réseau apporte à l'ancien un supplément de trafic. Les deux premières charges s'expliquent d'elles-mêmes ; la troisième a reçu la forme suivante : l'état ne garantit l'intérêt et l'amortissement des dépenses du nouveau réseau qu'à raison de 4,655 pour 100. Or les compagnies, en vendant leurs obligations, subissent une charge plus élevée ; l'ancien réseau paie la différence. Il n'y a, on le voit, rien d'arbitraire dans les calculs qui ont servi de base au revenu kilométrique minimum (1).

Il y a enfin un troisième élément, c'est la longueur kilométrique du nouveau réseau. Sur ce point, il y a peu de chose à dire ; il est clair qu'en augmentant ce dernier on impose une charge à l'ancien, puisque celui-ci paie la différence entre le taux auquel empruntent les compagnies et le taux de la garantie ; mais la charge principale a chance d'incomber à l'état par l'application forcée de cette garantie.

Il y a trois grands intérêts financiers à considérer dans la délicate question que nous traitons : le capital-actions, le capital-obligations et le trésor. L'état, par sa garantie, a fait un appel si énergique au capital qu'il a assumé une responsabilité morale autant que financière, et cette responsabilité est d'autant plus sérieuse qu'il n'a point, comme on a fait en d'autres pays, posé par la loi une proportion définie entre le chiffre des actions et celui des obligations. Là où cette proportion est rigoureuse, où les obligations ne peuvent être émises que si des actions correspondantes ont été souscrites, l'obligation prend le caractère d'une hypothèque véritable ; en est-il ainsi en France? Le capital-obligations dès le 1er janvier 1870 s'élevait à 5 milliards 1/2, pouvait-il prendre hypothèque sur le capital-actions, qui était à cette époque de 1 milliard 1/2? En dépit de ces chiffres, le capitaliste qu'effraie le caractère aléatoire de tout ce qu'on appelle action et qui achète, une à une, quelques obligations de nos grandes lignes, croit avoir un titre aussi solide

(1) Ce revenu est actuellement fixé ainsi :

| | |
|---|---|
| Est. . . . . | 29,100 |
| Midi. . . . . | 28,010 |
| Nord. . . . . | 38,240 |
| Orléans. . . . . | 26,000 |
| Ouest. . . . . | 35,900 |
| Paris-Lyon-Méditerranée. . . . | 31,800 |

qu'une créance hypothécaire. Il n'a pas tort, car, si son titre n'était plus garanti par un gage matériel, il le serait encore par l'état.

Quelle est la situation des actionnaires? Il y a deux manières de répondre à cette question : on peut comparer le chiffre des émissions primitives aux taux actuels des cours, montrer telles actions dédoublées, telles autres échangées à raison de trois anciennes pour trois nouvelles, dénoncer la bonne fortune de ceux qui ont eu de bonne heure foi dans l'avenir des chemins de fer. On oublie, en faisant ce tableau, les mécomptes, les crises, les difficultés de tout genre que les actionnaires ont rencontrées pendant tant d'années. Si leur sort avait été si digne d'envie, qu'on explique pourquoi on a été de bonne heure obligé d'offrir au capital autre chose que des actions? Quand les conventions qui ont fixé le régime des chemins de fer ont été faites, l'état se trouvait en face de droits acquis que tout lui commandait de respecter; il imposait aux compagnies la construction d'un grand nombre de lignes onéreuses ou au moins d'un succès hasardeux, il se réservait des avantages de tout genre, il ne pouvait pas condamner les porteurs d'actions à voir se fondre dans leurs mains une valeur qui, abandonnée à elle-même, ne pouvait aller qu'en croissant (1).

Quels étaient les avantages que l'état se donnait à lui-même en contractant les nouveaux traités? On va en apprécier l'importance. M. Caillaux, ministre des travaux publics, évaluait, dans un discours prononcé le 17 juillet 1874 devant l'assemblée nationale, à 127 millions le montant des impôts perçus à l'occasion des chemins de fer, et à 56 millions le montant des économies réalisées, en vertu des clauses du cahier des charges, par les grands services publics, par les transports gratuits et réduits (postes, télégraphes, prisons, guerre, marine). Ce total de 183 millions annuels n'est pas en sa totalité un don des chemins de fer à l'état, car, pour ce qui est de certains impôts, les administrations des chemins de fer ne sont que des intermédiaires entre le trésor et le public. Il n'en est pas moins vrai que les chemins de fer, outre l'économie directe qu'ils procurent à l'état, contribuent encore puissamment à augmenter ses recettes.

Quelle est en revanche l'étendue des sacrifices que l'état s'impose pour les chemins de fer? A mesure que les réseaux s'éten-

(1) Le dividende des actions de Paris-Lyon-Méditerranée était en 1859 de 63,50; il était en 1865 de 60 francs, en 1873 de 60 francs également. Croit-on que ce dividende n'eût pas augmenté en quatorze ans, si le nouveau réseau n'eût drainé incessamment l'ancien? De 1865 à 1874, le déversoir sur cette ligne a versé du second au premier 117 millions. De 1864 à 1872, le total des sommes déversées dans les six compagnies s'est élevé à 252,232,280 francs.

daient, la garantie de l'état devait devenir plus onéreuse. Deux compagnies ont été assez heureuses pour n'y avoir point recours, celle du Nord, celle de Paris-Lyon-Méditerranée. La garantie débuta par des chiffres très modestes, elle est inscrite pour 40 millions au projet de budget de 1876 (1). A la fin de 1872, l'état avait déjà payé plus de 274 millions aux compagnies; aujourd'hui il a dépensé 318 millions. Que ce chiffre ne semble pas trop effrayant! Les sommes payées comme complément de la garantie pendant cinquante ans ne sont pas des dons gratuits de l'état, ce sont de simples avances : les conventions en stipulent le remboursement avec intérêt à 4 pour 100 dès que le total des produits du nouveau réseau et l'excédant des produits de l'ancien réseau sur la capacité du réservoir dépassent l'intérêt et l'amortissement à 4,65 pour 100, ou, si l'on veut, dès que les deux réservoirs de recette sont remplis. L'état a d'ailleurs le droit de saisir le matériel des deux réseaux pour le montant de sa dette à l'expiration de la concession ou dans le cas de rachat de la concession. Il est difficile d'évaluer exactement quel sera le chiffre total des charges que la garantie d'intérêt imposera au trésor, ni à quel moment le remboursement pourra commencer, car chaque extension des concessions anciennes modifie les conditions du problème. On peut échafauder des calculs sur les accroissemens probables des revenus, mais les prévisions les plus sages ne sont pas toujours vérifiées.

Si des mécomptes se produisent pour les compagnies les plus pauvres, l'état trouvera une compensation dans le partage des bénéfices avec les compagnies les plus riches. Il y aura droit dès que l'ensemble des produits nets des deux réseaux excédera 8 pour 100 du capital dépensé sur l'ancien réseau et 6 pour 100 du capital dépensé sur le nouveau. (Le Nord, l'Orléans et l'Ouest ont droit, par dérogation à cette règle, non pas à 8 pour 100 du capital de l'ancien réseau, mais à un revenu kilométrique déterminé.) Il n'est pas impossible assurément que ce partage, qui n'est encore qu'un rêve, devienne une réalité; mais on tend plutôt à mettre les dividendes sur un lit de Procuste qu'à les laisser s'étendre, et l'élévation des dividendes serait la condition nécessaire du partage. Mettons les choses au pire : supposons qu'il n'y ait jamais de partage de béné-

(1) La part du trésor s'est élevée en 1874 :

| | |
|---|---|
| pour l'Est à. . . . . | 12,140,511 francs. |
| pour l'Ouest à. . . . . | 19,370,550 — |
| pour l'Orléans à. . . . . | 17,331,801 — |
| pour le Midi à. . . . . | 2,968,855 — |
| Les compagnies ont donc reçu en 1874. . . . | 52,395,904 francs. |

fice, supposons qu'à l'expiration des concessions quelques compagnies n'aient pas encore achevé leur remboursement; l'état reprendra leur matériel, et il se trouvera le maître absolu d'un magnifique réseau de chemins réprésentant une somme véritablement gigantesque.

## II.

Nous avons bien montré quelques nuages sur ce brillant horizon : il peut arriver telles circonstances où la garantie d'intérêt pèsera lourdement sur l'état; mais il semble que la prudence la plus habile ait réglé tous les détails du régime que nous venons de développer. Tout le système pourtant serait menacé de s'écrouler à la fois, si les compagnies se voyaient ou astreintes à des dépenses improductives sans limite, ou si de nouveaux réseaux étaient superposés aux anciens et détournaient une part notable de leur trafic. Depuis longtemps déjà les esprits prévoyans signalent un double péril d'une part dans les demandes en concession des grandes lignes destinées à faire concurrence à une ou à plusieurs lignes actuelles, et d'une autre part dans les demandes plus modestes en concession des chemins de fer dits d'*intérêt local*. Les réseaux actuels se trouvent ainsi menacés à la fois de la concurrence directe et de la concurrence indirecte, car les petits tronçons d'intérêt local, en se soudant les uns aux autres, peuvent arriver à former de grandes lignes.

Il y a cette différence entre la concurrence directe et la concurrence indirecte, que de nouvelles grandes lignes ont besoin d'une concession, d'une loi spéciale discutée par les chambres, tandis que la loi de 1865, sur les chemins de fer d'intérêt local, a permis aux départemens de faire des concessions directes. On a demandé par exemple au ministre des travaux publics la concession d'une ligne directe de Calais à Marseille, ligne qui menace à la fois le chemin du Nord et celui de Paris à la Méditerranée. La pétition a dû être portée devant l'assemblée nationale, la commission de la chambre a repoussé à une grande majorité la concession de cette ligne, et l'assemblée s'est contentée de renvoyer au ministre tous les documens qu'on lui avait adressés. On ne trouve plus guère personne pour soutenir ouvertement le principe de la concurrence des réseaux. On a vu dans tous les pays les fusions succéder au régime ruineux de la concurrence; quand ce n'est pas la loi, c'est la nécessité qui finit toujours par former des régions naturelles desservies par une même compagnie. La compagnie du *Nord-Est* en Angleterre est née de la fusion de *trente-sept* compagnies distinctes et plus ou moins rivales.

Sept compagnies possèdent aujourd'hui à peu près toute l'Angleterre. Le ministre des travaux publics en Belgique disait en 1870 : « On a cru en Belgique, comme en Angleterre, que pour amener le bon marché il fallait empêcher le monopole des chemins de fer; qu'aux lignes existantes il fallait opposer des lignes concurrentes. Or l'expérience a prouvé que la concurrence des chemins de fer produit des effets en sens inverse, qu'au lieu de la réduction elle a pour effet final le renchérissement des frais de transport. » Il est évident en effet que deux compagnies qui se battent à coups de tarifs, une fois fusionnées, sont obligées de faire payer au public les frais de la guerre.

Nulle contrée n'a une géographie aussi simple que la nôtre au point de vue des chemins de fer; les limites des grands réseaux se sont trouvées tout naturellement tracées. Ils ne peuvent se nuire, ils ne peuvent que s'entr'aider. Leurs administrations vivent en bonne harmonie, elles ont des conventions très avantageuses pour le commerce; sur les régions frontières où les réseaux se touchent, il est entendu qu'on fait toujours suivre aux marchandises la route la plus courte. Les négocians, les industriels, peuvent toujours, dans les questions qui touchent aux tarifs, remettre leurs intérêts à une seule administration, quelque chemin que prennent les expéditions; cette administration se charge de traiter avec toutes les autres. Supposez au contraire un grand nombre de compagnies vivant mal ensemble; il faudra que l'œil du commerçant suive sa marchandise pour ainsi dire de gare en gare, que l'industriel livre dix batailles au lieu d'une pour obtenir le moindre service.

Le système français est en vérité si simple, si harmonieux, qu'il a obtenu l'admiration de l'étranger. Voici ce qu'en dit un rapport parlementaire anglais (rapport de 1872) : « En France, les grandes fusions sont accomplies depuis longtemps; les compagnies ne se font pas concurrence, leurs relations sont amicales. Finalement, l'esprit de corps entre les directeurs de chemins de fer, leurs relations avec l'état, le pouvoir dont jouit l'état de trancher souverainement les différends qui s'élèvent entre eux au sujet de l'interprétation ou de l'inexécution des cahiers des charges, tendent à imprimer au système des chemins de fer une marche régulière et harmonieuse. »

Il semble peu probable que l'état, si intéressé à la prospérité des grandes compagnies, créancier de quatre d'entre elles, menacé de voir le fardeau de la garantie d'intérêt s'alourdir d'année en année, aille de gaîté de cœur troubler cette harmonie, que nos voisins nous envient; mais il y a des projets plus dangereux que ces ambitieuses demandes de lignes qui prétendent traverser la France de

part en part. Les chemins de fer d'intérêt local constituent un réseau placé dans des conditions toutes spéciales. La loi du 12 juillet 1865 sur ces chemins de fer fut inspirée par une pensée politique : en accordant aux départemens une sorte de réseau vicinal de voies ferrées, on voulait à la fois contenter le corps électoral et créer au profit des favoris de l'administration un moyen d'influence nouveau. La loi autorisait l'exécution des chemins d'intérêt local soit par les départemens et les communes, avec ou sans le concours des propriétaires intéressés, soit par des concessionnaires, avec le concours des départemens et des communes. L'état pouvait favoriser ces entreprises en prenant à son compte une partie des dépenses. Personne ne fit apercevoir les dangers d'une loi qui créait un réseau nouveau à côté de l'ancien : elle se présentait avec les allures les plus modestes; l'exposé des motifs indiquait que les travaux ainsi concédés seraient exclusivement destinés à relier les localités secondaires aux localités principales. La longueur des chemins de fer devait être en principe limitée à 30 ou 40 kilomètres; ils ne devaient avoir qu'un petit trafic local, qui pourrait s'effectuer avec trois trains de jour sans service de nuit. On se promettait de les construire avec la plus grande économie.

Le danger fut aggravé par les dispositions de la loi de 1867 sur les sociétés anonymes, qui purent se constituer avec sept personnes. « Celles-ci, disait récemment M. Caillaux à l'assemblée nationale, se partagent le capital-actions et le *syndiquent*, pour employer l'expression en usage, ce qui veut dire que les actions restent à la souche et qu'elles n'entrent point en circulation. Ces sept personnes administrent la société, et représentent en même temps à elles seules l'assemblée générale des actionnaires; elles s'autorisent à accepter des marchés dont elles ont fixé les conditions... Le public prend des obligations qu'il croit garanties par des actions, et non-seulement la garantie n'existe pas ou n'est pas entière, ou n'est pas telle qu'on l'annonce, mais encore l'argent versé peut servir aux spéculations les plus hasardeuses et les moins autorisées. »

Il y a deux phases dans le développement d'un chemin de fer, la construction et l'exploitation. En réalité, un grand nombre des sociétés qui ont demandé des concessions aux chemins de fer, ou qui les ont achetées, n'ont été que des sociétés de construction. L'organisation des sociétés, telles qu'on vient de les décrire, leur permet de faire sur la construction des bénéfices certains, l'exploitation n'est pas leur souci; le chemin terminé, elles se trouvent souvent avoir les actions pour rien, et il leur importe assez peu que celles-ci perdent une partie de leur valeur nominale. Les victimes de ce système vicieux sont les obligataires; la grande faveur qui s'attache

à des valeurs qu'on croit de vraies hypothèques trompe le public, qui risque de jeter ses économies dans des entreprises sans avenir.

La loi de 1871 sur les conseils-généraux a encore aggravé l'anarchie qui règne dans la concession des chemins de fer d'intérêt local en donnant à ces conseils des pouvoirs beaucoup plus étendus. Chaque département veut avoir ses chemins de fer, et les conseils-généraux peuvent difficilement résister à cet engouement. L'état n'a qu'un remède contre cette décentralisation dangereuse, c'est de soustraire certaines lignes aux départemens et d'en demander le classement, non comme lignes d'intérêt local, mais comme des lignes d'intérêt général. Il aggrave ainsi le fardeau déjà lourd des grandes compagnies.

Le conseil d'état peut aussi refuser la déclaration d'utilité publique à toutes les lignes qui ne sont pas en mesure d'assurer le service des obligations; le prestige de l'administration est si puissant dans notre pays que l'état contracte une sorte d'engagement moral envers les petits capitaux, qui se croient encore protégés par lui, lors même qu'il n'a point promis sa garantie financière. Il est de toute nécessité que, dans ces matières délicates, les droits des conseils-généraux et ceux du conseil d'état soient tracés d'une manière définitive et tout à fait précise. Les chemins ordinaires de peu d'importance ne peuvent être *reçus* qu'après la vérification sévère des ingénieurs de l'état, la réception des chemins de fer d'intérêt local est beaucoup plus facile et peut se faire par des experts dont la compétence est souvent insuffisante.

Ce n'est pas tout : il faut essayer de ramener les chemins de fer d'intérêt local à leur caractère primitif, empêcher que l'on constitue, en les nouant bout à bout, de grands réseaux arbitrairement tracés, et uniquement destinés à gêner les anciens et à leur imposer ou une concurrence ruineuse ou des marchés onéreux.

Les grandes compagnies ne sont pas assez ineptes pour dédaigner des lignes vraiment rémunératives, et l'état est toujours en mesure d'obtenir la construction de lignes d'un avenir incertain; or il y a entre les grandes compagnies et de petites compagnies boiteuses cette différence, que les premières vendent leurs obligations à un taux beaucoup plus élevé que les secondes. Elles sont donc, toutes choses égales d'ailleurs, en état de rendre des services moins coûteux au pays : elles peuvent construire et par conséquent exploiter à meilleur marché.

Les intérêts avides ont enveloppé de nuages ces vérités élémentaires; mais on a vu se développer rapidement les conséquences des erreurs que l'oubli de ces principes a laissé commettre. Les chiffres

ne mentent pas; voici ce qu'ils apprennent. Tandis que la longueur de l'ancien réseau s'élevait sur la ligne de Lyon-Marseille, de 1861 à 1873, de 1,412 kilomètres à 3,722 kilomètres, le produit net kilométrique s'abaissait de 52,000 fr. à 39,900 fr., et le dividende descendait de 75 francs à 60 francs. Le chemin du Nord n'a porté son ancien réseau en dix ans, de 1859 à 1869, que de 941 à 1,066 kilomètres, et le produit net n'y a augmenté en moyenne que de 2,45 pour 100 par an. Je cite à dessein les lignes les plus riches pour montrer que les progrès de l'industrie des chemins de fer sont plus lents, plus pénibles que le public ne le suppose; les administrations font les efforts les plus grands pour augmenter la proportion du produit net au produit brut, et c'est surtout en ce point que l'exploitation des compagnies a un immense avantage sur celle de l'état. Le gouvernement belge a dû avouer que, sur les lignes qu'il exploite, le service absorbe 70 à 71 pour 100 de la recette brute, tandis qu'en France et en Angleterre la moyenne des frais d'exploitation ne s'élève pas à 55 pour 100; mais, en dépit des efforts d'une administration vigilante, bien plus sévère que ne saurait être l'état, les recettes des chemins de fer ne se développent que suivant la progression de la richesse publique. Les voies ferrées ne créent pas les produits, ils en agrandissent seulement le marché. Il faut donc que la construction des chemins de fer ne dépasse pas trop rapidement le mouvement de l'épargne, que cette industrie n'absorbe pas trop vite le capital commanditaire, et qu'un gouvernement sage tienne en quelque sorte la balance toujours égale entre les besoins de la circulation et ceux de la production.

Il est bien aisé de faire des statistiques, de comparer la longueur de notre réseau à celui de pays plus favorisés : il est moins aisé de trouver dans le crédit des ressources sans limites. Les orgies de crédit sont toujours suivies de terribles réactions qui compromettent les intérêts les plus anciens et mettent le trouble dans tous les esprits. On ne fait pas violence au progrès; l'habileté législative consiste à le rendre facile, non à le hâter au point de dépasser la mesure des forces nationales.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur tous les projets à l'étude, on constate qu'aux 20,000 kilomètres aujourd'hui exploités le pays a intérêt d'en ajouter une longueur presque égale. On ne peut guère chiffrer à moins de 5 milliards le capital qui se trouvera ainsi engagé, mais on peut varier beaucoup sur la manière de l'engager. On peut l'éparpiller entre mille mains, ou le concentrer entre des mains habiles et puissantes. On peut le dépenser vite ou lentement. On voit les petites compagnies emprunter à 7 pour 100, tandis que les grandes placent leurs obligations à 5 pour 100. Les esprits les

plus prévenus ne supposent pas que pour être petite une compagnie ait le monopole de la construction à bon marché.

Les 10,000 kilomètres construits dans ces dernières années ne donnent guère qu'un revenu de 1 à 2 pour 100 : il faut donc chercher le moyen de combler le déficit entre ce chiffre et le revenu du capital engagé, qui, par la garantie d'intérêt, reste constant. Sans doute le produit net de nos lignes considérées dans leur ensemble augmente constamment; mais il augmente assez lentement, nous avons montré combien, sur les lignes les plus prospères, il est en quelque sorte rebelle à l'accroissement. On peut admettre cependant qu'une plus-value se produit d'année en année sur l'ensemble du réseau. Cette plus-value a un emploi tout naturel, elle peut servir d'année en année à combler une partie du déficit dont je viens de parler. L'état est engagé à parfaire la somme nécessaire pour le paiement des intérêts des obligations garanties. On a donc une sorte de baromètre naturel, si l'on peut se servir de ce mot, dans le chiffre annuel de ses paiemens aux compagnies. Si ce chiffre augmente trop, c'est qu'il y a trop de travaux neufs improductifs, et l'état doit prêter une oreille plus sourde à ceux qui demandent de nouvelles lignes. Si ce chiffre reste stationnaire, ou même tend à diminuer, on peut précipiter le pas et s'engager dans des travaux plus dispendieux.

On comprendra aisément qu'il serait oiseux de faire des calculs, de décréter l'achèvement du réseau en un nombre déterminé d'années. Bien des événemens peuvent, hélas! restreindre le crédit national, de mauvaises récoltes, des agitations politiques, des complications européennes. L'état, l'œil fixé sur le chiffre de sa garantie exigible, a le devoir de hâter ou de modérer l'achèvement du réseau; il doit procéder avec méthode, avec prudence, et pour cela il faut qu'il tienne ses desseins à des étages supérieurs aux mesquines combinaisons des intérêts provinciaux ou individuels.

Si l'on voulait hardiment entrer dans cette voie, si l'on se décidait à fermer l'oreille à l'esprit de dénigrement qui s'attache à tout ce qui est grand, les compagnies, mieux assurées de leur avenir, feraient sans doute de nouveaux efforts pour donner satisfaction à tous les besoins du public. Si l'on fait de leur existence une continuelle bataille, il est plus difficile d'en exiger des sacrifices, des préoccupations moins égoïstes, des vues généreuses. Il est malheureusement certain que les compagnies ont semblé quelquefois traiter les voyageurs et le commerce comme des victimes plutôt que comme des auxiliaires; l'état serait d'autant plus en droit de leur faire des remontrances sévères qu'il se montrerait plus soucieux de leur prospérité, et comment ne le serait-il, puisque ce

grand ouvrage des compagnies finira par tomber dans ses mains, ou par lui payer rançon pour la prolongation des concessions?

Nous voyons partout se produire un mouvement énergique vers la centralisation des chemins de fer. En Allemagne, l'unité politique avait été préparée par l'unité douanière : à son tour, elle a enfanté l'unité d'administration des chemins de fer. La grande Allemagne n'a pas été satisfaite de voir son réseau aux mains de cinquante compagnies indépendantes : il s'est fondé une « union des chemins de fer allemands, » véritable syndicat de toutes les administrations, qui a des sessions annuelles, où les décisions se rendent à la majorité des voix et s'imposent à la minorité. Cette direction générale est placée sous la dépendance immédiate du chancelier de l'empire, et déjà elle a entraîné dans son orbite un syndicat des grandes compagnies autrichiennes et jusqu'à des compagnies suisses. Règlemens, modes d'exploitation, tarifs, voitures, rien n'échappe à la direction nouvelle. L'état allemand tend visiblement à devenir le maître absolu des chemins de fer et à faire rayonner cette *hégémonie* nouvelle en tout sens. En France, l'état ne montre pas des dispositions aussi ambitieuses : les grandes compagnies ont des devoirs et en même temps des droits bien tracés; mais que deviendraient en face de l'état des compagnies nombreuses, besoigneuses, incapables de faire face à leurs engagemens ou de répondre aux besoins du public? Les compagnies ne peuvent se soutenir qu'à la condition d'être grandes et fortes; les petites, abandonnées par les départemens qui leur auront donné la permission de vivre sans leur en donner les moyens, seront à la longue obligées de se livrer à quelqu'un. Autant il est utile et nécessaire que l'alliance de l'état et des grandes compagnies soit cordiale, intime, et permette les grands efforts et les visées d'avenir, autant il serait fâcheux que l'état fût obligé un jour de reprendre dans ses propres mains l'exploitation des chemins de fer, et c'est ce qui ne pourrait manquer d'arriver, si les compagnies étaient ruinées sans remède, car, s'il est très facile de ne pas faire un chemin, il est impossible de ne pas s'en servir une fois qu'il est fait.

Le système français n'est ni la centralisation ni l'anarchie : il n'asservit pas les compagnies, tout en les tenant soumises à un contrôle incessant. Dès qu'une concession est donnée, les plans sont envoyés aux ingénieurs de l'état, étudiés, critiqués; l'exécution parfaite des plans adoptés est assurée par la surveillance des agens du contrôle de la construction. Les lignes terminées, un deuxième contrôle commence, celui de l'exploitation, qui s'exerce d'une manière permanente. Ces deux services sont confiés à nos savans et intègres ingénieurs de l'état, et ils rendaient peut-être inutile la création

impériale des inspecteurs-généraux des chemins de fer (ils sont en petit nombre, et en cas de décès ne seront plus remplacés).

Ce contrôle incessant, vigilant, est presque invisible : le public en ressent les bienfaits sans le connaître. Les compagnies s'y soumettent sans murmurer, parce qu'il est une protection plutôt qu'une gêne. Elles sont liées à l'état par tant de chaînes, que celle de ce contrôle peut leur sembler assez légère. On estime qu'en 1890 le chiffre des sommes dépensées par l'état pour la garantie d'intérêt s'élèvera à 618 millions (1). On peut espérer raisonnablement qu'à cette époque le remboursement pourra commencer; on trouvera peut-être qu'en avançant aux compagnies plus d'un demi-milliard l'état n'a pas fait un trop grand sacrifice, même si l'on tient compte des intérêts accumulés de ces avances (417 millions), puisque le réseau qu'il a aidé à construire vaut déjà 10 milliards; mais, qu'on ne l'oublie pas, l'état n'a pas seulement secouru l'industrie des chemins de fer sous la forme de la garantie d'intérêt, ses subventions de toute nature forment un chiffre bien supérieur à celui de la garantie, et si la somme payée comme garantie n'est qu'une avance, la subvention n'est pas sujette au remboursement. On ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité en chiffrant à 1,800 millions ce que l'état a dépensé en subventions, depuis que l'industrie des chemins de fer a été créée, au profit de toutes les compagnies. Il ne faut pas regretter ces grands sacrifices : comparez un instant ces sommes, si énormes qu'elles soient, à ce que coûte une guerre, je ne dirai pas malheureuse, une guerre heureuse! Nous avons assez insisté sur toutes les raisons qui militent en faveur du maintien de notre régime actuel des chemins de fer : si les relations établies entre l'état et les grandes compagnies étaient gravement troublées, l'épargne française, au lieu de suivre ce grand courant national qui l'entraîne vers les obligations garanties, risquerait d'être détournée vers des entreprises moins utiles. Si grande que soit la fortune de la France, il ne faut point qu'on la gaspille, et les hommes d'état doivent chercher quel est le meilleur emploi qu'elle puisse faire de ses économies. Après ce qui touche à l'honneur et à la sécurité nationale, il n'y a pas d'intérêt plus pressant que l'achèvement de notre réseau ferré : le livrer au hasard, au caprice, au conflit des petites ambitions, des intérêts rivaux, serait une faute d'autant plus grave qu'elle serait sans excuse, car le passé nous donne déjà une leçon facile à comprendre et des exemples faciles à suivre.

(1) Nous n'avons pas voulu dans cette étude mettre des Pélion sur des Ossa de chiffres : ceux qui voudront connaître tout le détail des rapports financiers de l'état et des compagnies le trouveront dans une excellente étude de M. de Labry, ingénieur des ponts et chaussées.

L'avenir de notre grand réseau est assuré, si l'on reste fidèle aux principes qui ont établi les rapports actuels entre l'état et les compagnies, car le système que nous avons développé donne au crédit de ces compagnies la base la plus forte et la plus inébranlable. Il faut seulement que ces grands principes se défendent courageusement, qu'ils n'aient pas l'air honteux d'eux-mêmes : il faut qu'on oppose résolûment l'intérêt national aux intérêts privés. Les compagnies ont sans mot dire subi les charges nouvelles que la condition financière de la France leur a imposées, et dont quelques-unes peuvent être regardées comme une violation à leur détriment des conventions qu'elles avaient faites avec l'état. L'impôt sur les valeurs mobilières, qui frappe jusqu'à la prime de remboursement des obligations, l'impôt sur la petite vitesse, sont des charges qu'elles ont subies sans murmurer; elles ont le droit de n'être pas traitées comme des corporations égoïstes et avides. Elles sont devenues en réalité les fermières de l'état, et quel est le propriétaire qui a intérêt à ruiner son fermier? Si rien ne vient troubler gravement l'heureuse harmonie de l'état et des compagnies, on peut pousser vigoureusement la construction des chemins de fer : les capitaux français, qui ont montré au moment de l'émission de nos grands emprunts un patriotisme si intelligent, faciliteront la tâche des compagnies et leur permettront d'achever promptement leur grand ouvrage. Les compagnies se sentiront pressées non-seulement par l'état, mais par le flux de l'épargne nationale. Le mouvement qui se produit dans tous les départemens en faveur des lignes nouvelles est la marque que le pays est en quelque sorte en travail : c'est aux chambres françaises de rendre cette activité féconde en maintenant, en perfectionnant le système actuel, en ne s'en laissant pas distraire; elles régleront ainsi l'emploi de la richesse publique et lui ouvriront des lits réguliers, au lieu de la laisser se perdre dans les sables de la spéculation.

AUGUSTE LAUGEL.

# LA

# RUSSIE DANS L'ASIE CENTRALE

## ET LES OMBRAGES DE L'ANGLETERRE

I. *Der russische Feldzug nach Chiwa*, von Hugo Stumm. Berlin 1875. — II. Sir Henry Rawlinson, *England and Russia in the East*, 1875.

Les nomades d'origine tartare qu'on appelle Kirghiz n'ont pas seulement la réputation d'aimer passionnément le *kumis*, boisson préparée avec du lait de chamelle, et d'être de grands amateurs de thé, pourvu qu'on leur permette de l'assaisonner avec du sel et de la graisse de mouton. Les vrais Kirghiz ou Kara-Kirghiz, ou Kirghiz noirs, sont réputés aussi pour être de tous les peuples de l'Asie celui qui a le plus de curiosité naturelle, celui qui s'intéresse le plus à tout ce qui peut se passer chez lui ou hors de chez lui. Une nouvelle dans sa primeur est pour eux une véritable friandise de l'esprit, et l'homme qui prend ses jambes à son cou pour venir dans leur tente leur servir ce régal est assuré d'obtenir à tout le moins un aloyau en récompense. Aussi le métier de nouvelliste fleurit-il chez les Kirghiz, et la rapidité incroyable avec laquelle les bruits du jour, les faits divers fraîchement expédiés de la Chine ou de la Sibérie, circulent dans leurs vastes steppes, où il y a peu de chemins et beaucoup de chacals, a fait souvent l'étonnement des voyageurs. Si les Kara-Kirghiz sont les plus curieux des Orientaux, les plus curieux des Occidentaux sont assurément les Anglais. Rien de ce qui se passe sur la surface du globe ne leur est indifférent, ils aiment à recevoir des informations précises de tous les coins de l'univers, à savoir exactement ce qui se dit et se fait à Hong-kong et aux îles Fiji, quels événemens se

préparent dans les Bermudes et à Singapour. A cet effet, ils ont découvert des moyens de s'approvisionner de nouvelles dont les Kara-Kirghiz ne se sont pas encore avisés. Ils possèdent la presse la mieux informée du monde, laquelle a dans les deux hémisphères des correspondans pleins de zèle, et en envoie tout exprès partout où il pourrait bien arriver quelque chose. Ils possèdent aussi un parlement où tout événement de quelque importance donne lieu un jour ou l'autre à des interpellations, à des discussions, à des conversations, dont toute la Grande-Bretagne fait son profit.

Toutefois ce qui tempère un peu depuis quelques années le plaisir qu'éprouvent les Anglais à recevoir des nouvelles de partout, c'est une sorte d'inquiétude nerveuse qui s'est emparée d'eux et les dispose aux sombres pressentimens; ils craignent chaque matin, à leur réveil, d'apprendre qu'il est survenu quelque part quelque méchante affaire dont ils pourraient être forcés de se mêler. L'Angleterre est contente de son sort; elle n'a plus rien à souhaiter, elle est très libre, très riche et très heureuse. Les gens qui ont fait leur chemin, qui sont pour ainsi dire assis dans leur bonheur, ont peu de goût pour les aventures; ils redoutent les futurs contingens qui pourraient les déranger dans leurs habitudes, les troubler dans leur repos; ils diraient volontiers comme le bourgeois de Goethe : « Je ne sais rien de plus agréable, les dimanches et jours de fête, que d'entendre parler de guerres et de batailles, quand là-bas, bien loin, en Turquie, les peuples se gourment à cœur joie. On se met à la fenêtre, on vide son petit verre, et on regarde les jolis bateaux pavoisés qui glissent sur la rivière; puis on retourne le soir gaîment dans sa maison, et on bénit la paix et les temps pacifiques. » Malheureusement il est beaucoup plus difficile à la Grande-Bretagne qu'à un bon bourgeois retiré des affaires de se désintéresser des événemens lointains et des gourmades qui s'échangent en Turquie ou ailleurs. L'Angleterre n'est pas seulement en Angleterre, elle est en Asie, en Amérique, dans l'Océanie, à Ceylan comme à Périm, à Natal comme à Melbourne. Dans tous les archipels, dans tous les continens, sous l'équateur comme près des pôles, elle a des intérêts à surveiller et à défendre.

C'est un bonheur très compliqué que le bonheur anglais, et les bonheurs compliqués sont de garde difficile, ils redoutent les accidens. Quand on a d'innombrables colonies, quand on possède aux Indes 200 millions de sujets, quand on promène dans toutes les mers la gloire et l'orgueil de son pavillon, quand on a partout des possessions à gouverner et des balles de marchandises à écouler, on a partout aussi des hasards à courir, des affronts à prévenir ou à venger, et il n'est pas toujours aisé de tirer son épingle du jeu. Jean-Jacques Rousseau plaignait ces négocians français, qu'il suffit de toucher à l'île Bourbon pour les faire crier à Paris. Est-il un seul point de l'univers habitable où

l'on ne puisse toucher l'Angleterre de manière à la faire crier dans le palais de Westminster? Voilà ce qui mêle depuis quelque temps un peu d'amertume au goût qu'ont les Anglais pour les nouvelles étrangères; la peur des incidens fâcheux empoisonne les plaisirs de leur curiosité. Ils sont toujours sur le qui-vive, la nature leur ayant refusé cette douce faculté de l'illusion qui sert à d'autres peuples à oublier les mauvaises chances de l'avenir. Pendant que son armée était aux prises avec les Lombards, le roi des Hérules, assis dans sa tente, jouait paisiblement aux échecs. Il avait menacé de mort quiconque lui apporterait la nouvelle d'une défaite. Perché sur la cime d'un arbre, son guetteur suivait des yeux le combat et s'écriait : Nous sommes vainqueurs. L'instant d'après, le royal joueur d'échecs voyait sa tente envahie par les Lombards et tombait sous leurs coups. L'Angleterre ne ressemble point au roi des Hérules, elle ne peut souffrir qu'on la trompe, elle ordonne à ses guetteurs de lui dire la vérité, toute la vérité; mais, quand ils se permettent de lui annoncer que les Chinois méditent une expédition contre son bon ami l'émir de Kaschgar, ou que sir Douglas Forsyth a complétement échoué dans sa mission auprès du roi de Birmanie, bien qu'il ait poussé la condescendance jusqu'à déposer ses souliers à la porte du palais, quand ces prophètes de malheur affirment en hochant la tête que l'échec de sir Douglas pourrait bien réduire le gouvernement des Indes à la fâcheuse nécessité de déclarer la guerre au Birman, — l'Angleterre ne peut se défendre d'un accès d'humeur, elle crie haro sur les alarmistes. Puis, s'adressant à l'univers, elle lui représente qu'étant satisfaite de son sort, elle a le droit de s'étonner que tout le monde ne soit pas content; elle se plaint amèrement des faiseurs de projets, des amateurs de nouveautés et de toute la race dangereuse des brouillons; elle déclare que le devoir de tout peuple chrétien, musulman ou bouddhiste est de se reposer dans sa vigne, à l'ombre de son figuier, et d'y vivre de la vie des justes. Faisant ensuite un retour sur elle-même, elle se dit que les dangers incertains du lendemain ne doivent pas l'empêcher de jouir des douceurs certaines du jour présent, et elle se crée de parti-pris une sorte de bonheur maussade et bourru, troublé par de sourdes appréhensions, mêlé peut-être de secrets remords, et qui est un phénomène psychologique fort curieux à étudier.

Rien n'intéresse, rien ne préoccupe plus vivement les Anglais que tout ce qui concerne le grand empire de plus de 80 millions d'habitans dans lequel on parle, dit-on, cent quinze langues, et qui dispute à la Grande-Bretagne la domination de l'Asie. Cet empire tient une place importante dans leurs pensées; ils cherchent à deviner ses desseins, ils épient ses moindres mouvemens, ils commentent ses moindres paroles, ils écoutent son silence. L'aigle russe à deux têtes a une inclination toute particulière pour les mers qui ne gèlent pas, et cette inclination, que

les Anglais lui reprochent, n'est pas difficile à expliquer. Une mer qui ne gèle pas est une porte ouverte par laquelle on peut à toute heure sortir librement de chez soi pour vaquer à ses affaires dans le monde entier, souvent aussi pour se mêler indiscrètement des affaires des autres. Si l'Angleterre a toujours soupçonné la Russie de vouloir faire de la Mer-Noire un lac russe, elle se flattait de l'avoir à jamais traversée dans son projet par la guerre de Crimée et par le traité de Paris de 1856. Ce fut une véritable poire d'angoisse qu'avala le *foreign office* quand le 29 octobre 1870 le prince Gortchakof, fort de l'assentiment secret de l'Allemagne, dénonça par une circulaire adressée aux puissances le traité qui neutralisait la Mer-Noire et condamnait la Russie à n'y entretenir que des forces maritimes très restreintes; c'était anéantir d'un trait de plume les résultats de la guerre de Crimée. Cette année-là, l'Angleterre avait goûté le plaisir célébré par Lucrèce, qui consiste à contempler du haut d'un môle les détresses d'un vaisseau de haut bord battu par la tempête. Elle fut brusquement tirée de sa contemplation par la surprise que le prince Gortchakof avait ménagée au monde politique. Ses nommes d'état whigs n'avaient rien su prévoir, ils ne surent rien empêcher. L'Angleterre s'indigna, protesta, et finit par se résigner. Elle n'était pas au bout de ses résignations.

La Mer-Noire n'est pas le seul objectif des ambitions russes. Depuis quelques années, l'empire des tsars a fait de vastes conquêtes dans l'Asie centrale, il a singulièrement arrondi ses provinces du Turkestan, il a mis la main sur les villes importantes de Taschkend, de Chodschend, de Samarcande. Au sud-ouest, par l'expédition de Khiva de 1873, il a fait subir à la mer d'Aral le sort réservé peut-être par l'avenir à la Mer-Noire; elle est devenue un lac russe. Des deux grands fleuves qui s'y jettent, l'un, le Sir-Daria ou ancien Iaxarte, dont le cours mesure près de 400 lieues, appartient à la Russie de son embouchure jusqu'à sa source; le second, l'Oxus ou Amou-Daria, est destiné aussi, selon toute vraisemblance, à appartenir tout entier aux vainqueurs de Khiva. N'a-t-on pas dit que les ambitions des conquérans aiment, comme les truites, à remonter les cours d'eau? Ainsi va diminuant d'année en année la distance qui sépare les frontières du Turkestan russe des frontières de l'Inde anglaise, et le vice-roi de l'Inde estime, à tort ou à raison, que, de tous les voisins qu'il pourrait avoir, la Russie serait le plus redoutable, le plus attentif aux occasions, peut-être le moins scrupuleux, en tout cas le plus incommode. Quand en 1871 l'Angleterre entendit parler des préparatifs que faisaient les Russes pour conduire une expédition à Khiva, elle s'émut si fort qu'on lui envoya de Saint-Pétersbourg un personnage agréable chargé de la rassurer. M. le comte Schouvalof déclara au *foreign office* que l'intention du gouvernement russe n'était point d'occuper Khiva, qu'on voulait seulement punir les

Khiviens de leurs incessantes agressions, trop longtemps impunies, qu'après les avoir corrigés on se hâterait d'évacuer leur territoire. L'événement n'a pas tout à fait répondu à cette promesse. Par le traité qu'il a conclu avec ses vainqueurs, le khan s'est reconnu leur humble vassal, et il ne s'est pas seulement engagé à leur payer 22 millions de roubles en dix-neuf ans, il leur a cédé toute la rive droite de l'Amou-Daria et les terres attenantes qui avaient toujours passé pour appartenir au khanat. Khiva a été de fait incorporé à la Russie, et le gouvernement russe songe si peu à abandonner sa nouvelle conquête que sa principale préoccupation est de pourvoir à ce que ses avant-postes les plus éloignés ne soient plus en l'air et à les relier au cœur de l'empire par des voies de communication aussi rapides que sûres. Dans les contrées de l'Asie centrale, où les oasis alternent avec les steppes et les déserts sablonneux, où les tribus nomades succombent souvent à la tentation de détrousser les caravanes, où il faut combattre incessamment trois grands ennemis, les brigands, la soif et les distances, les trois objets de première nécessité sont un système de forts habilement disposés en cordon, des puits convenablement espacés et de bonnes routes stratégiques ; mais les bonnes routes sont souvent impraticables, et les meilleures sont insuffisantes. La Russie s'occupe de modifier tout le système de ses communications, et on apprenait ces jours-ci qu'une expédition scientifique et militaire était partie de Krasnovodsk pour explorer l'ancien lit ensablé de l'Oxus, lequel, comme on sait, se jetait jadis dans la mer Caspienne. On se propose d'utiliser cet ancien lit en le convertissant en canal. Si l'on y réussit, grâce au Volga, à la mer Caspienne, au canal et à l'Oxus, il existerait une ligne de communication par voie d'eau de Nijni-Novgorod et du centre de l'empire jusqu'à Koundouz, située sur les confins de l'Afghanistan. Déjà les Jérémies politiques de la chambre des communes annoncent que dans quelques années il sera possible à la Russie de transporter 80,000 hommes au cœur du Badakchan avant que les Anglais aient eu le loisir de se concentrer sur la frontière nord-ouest de l'Inde.

Ce genre de prophéties plus ou moins hasardeuses a peu de charmes pour l'orgueil anglais. Aussi, lorsque dernièrement un journal russe prit sur lui d'engager le royaume-uni à contracter avec la Russie une étroite alliance, qui ferait le bonheur des deux peuples et de l'Europe tout entière, la presse anglaise déclina froidement ces flatteuses avances. Elle répondit d'un ton morose que l'Angleterre entendait demeurer maîtresse de son avenir et de ses décisions, qu'elle n'était point disposée à se lier les mains, qu'au surplus elle savait faire la distinction de ses vrais et de ses faux amis, qu'elle avait l'habitude de se souvenir des mauvais procédés et peu de goût pour le métier de dupe. L'occasion parut bonne pour rappeler à la Russie qu'elle aimait jusqu'à la fureur non-seu-

lement les mers qui ne gèlent pas, mais encore les oasis du Touran et ces vallées où se trouve le carrefour des chemins qui conduisent en Chine et dans l'Inde. On l'accusa de nourrir de profonds et pernicieux desseins, de posséder mieux que personne l'art de pousser sa pointe. La patience et le silence russes sont le cauchemar du royaume-uni.

On ne peut nier que la Russie ne pratique dans l'Asie centrale une politique d'annexion, dont les efforts incessans et toujours heureux semblent aussi irrésistibles que les volontés du destin. Depuis 1863, elle a acquis des territoires dont l'étendue est égale à celle de la France et de l'Allemagne réunies. On ne peut nier non plus qu'à plusieurs reprises elle se soit engagée par les déclarations les plus explicites à s'arrêter dans la voie des agrandissemens. En 1865, elle protesta solennellement qu'elle n'étendrait plus sa frontière, et peu après elle la reculait d'une centaine de lieues. En 1869, nouvelles assurances formelles données à sir Douglas Forsyth, qui avait été envoyé à Saint-Pétersbourg avec une mission spéciale. On ne laissa pas d'aller de l'avant, et on n'eut garde d'évacuer Samarcande, comme on l'avait promis. A qui faut-il s'en prendre? Peut-être aux ardeurs irréfléchies de généraux et d'officiers qui outre-passent les instructions de leur gouvernement. C'est du moins ce qui se dit à Saint-Pétersbourg, et on ajoute qu'il est difficile de désavouer ces serviteurs trop zélés. N'est-ce pas imposer à un gouvernement des efforts de vertu surhumains que d'exiger qu'il se refuse à son bonheur, qu'il renonce à des conquêtes faites malgré lui, mais pour lui, qu'il ait le courage de dire : C'est trop? Il répondra plutôt avec le poète :

> Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime,
> Et, comme c'est m'aimer que me faire présent,
> Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

Il faut considérer aussi que l'Asie centrale est un pays fort mêlé, qu'on y fait des conquêtes non-seulement improductives, mais coûteuses, dont on se dédommage plus tard par d'autres conquêtes plus faciles et plus productives. Quand l'intérêt de votre sûreté vous oblige à vous emparer d'une sablonnière, et que cette sablonnière confine à un beau jardin verdoyant, c'est presqu'un devoir à remplir envers vous-même que de vous emparer du jardin; votre budget vous en sera reconnaissant, et on craint les déficits au Turkestan comme ailleurs. Il faut considérer enfin les embarras d'une puissance civilisée qui s'établit parmi des tribus barbares, lesquelles ne respectent que la force, et qui doit protéger contre leurs audacieux appétits son commerce, ses convois et ses caravanes. Quelques-unes de ces tribus ont des mœurs plus douces, des habitudes plus réglées, et sont disposées à accepter le protectorat du conquérant; elles estiment comme certain rat qu'il vaut mieux obéir à un beau lion qui est né plus fort qu'elles qu'à 200 rats de leur espèce.

On leur accorde sa protection, on les admet parmi ses cliens; mais ces cliens ont des ennemis contre lesquels il faut les défendre, et le seul moyen de les défendre efficacement est de les annexer, eux et leurs ennemis. « La situation de la Russie dans l'Asie centrale, écrivait le prince Gortchakof dans une note circulaire du 3 décembre 1864, est celle de tous les états civilisés qui se trouvent en contact avec des populations errantes et à demi sauvages, sans rien de fixe dans leur organisation sociale. En pareil cas, l'intérêt de la sûreté des frontières et des relations commerciales exige que l'état le plus civilisé exerce une certaine prépondérance sur des voisins que leurs habitudes nomades et leur humeur remuante rendent fort incommodes. On a de plus des agressions et des brigandages à réprimer. Pour y mettre un terme, on se voit contraint de réduire la population frontière à une sujétion plûs ou moins directe; mais à peine a-t-elle pris des habitudes plus paisibles, elle se trouve exposée à son tour aux attaques de tribus plus éloignées. L'état est obligé de la protéger contre le pillage et de châtier les pillards. Il s'engage ainsi dans de lointaines expéditions, coûteuses et répétées, contre un ennemi que son organisation rend inattaquable. Si on se borne à châtier les pillards et qu'on se retire, la leçon est bientôt oubliée, et la retraite est attribuée à la faiblesse; or les peuples de l'Asie en particulier ne respectent que la force visible et palpable... Les États-Unis de l'Amérique du Nord, la France en Algérie, la Hollande dans ses colonies, l'Angleterre dans l'Inde, ajoutait le chancelier de l'empire russe, ont dû suivre la même marche progressive, où l'ambition a moins de part qu'une impérieuse nécessité, et où la plus grande difficulté consiste à savoir s'arrêter à temps. » Le jour de l'année 1732 où les khans de la petite et de la grande horde des Kirghiz firent hommage de leurs personnes et de leurs états à l'impératrice Anne Ivanovna, il fut écrit au livre des destins que, cheminant devant elle d'étape en étape, la Russie en viendrait à posséder la riante vallée du Sarafchan, la résidence d'été de l'émir de Boukhara, le tombeau de Tamerlan, Samarcande et son riche territoire, cette perle ou ce paradis du Turkestan. Heureux l'émir de Boukhara s'il était écrit au livre des destins que les Russes s'arrêteront à Samarcande, et qu'après lui avoir pris sa résidence d'été, ils ne lui prendront pas aussi sa résidence d'hiver. Il n'a pas encore réussi à éclaircir ce problème, et il y a là de quoi troubler le sommeil d'un émir.

Il était fatal aussi que la Russie infligeât une leçon au khan de Khiva, et qu'après avoir promis de ne rien lui prendre, elle lui prît le plus clair de son avoir. Ceux qui douteraient de cette fatalité feront bien de lire l'intéressant et remarquable ouvrage que vient de publier un lieutenant au 1er régiment de hussards de Westphalie, M. Hugo Stumm,

qui a pris part en personne à l'expédition de Khiva (1). Il se propose de raconter en détail dans son second volume cette brillante campagne; il a consacré le premier à une étude approfondie sur les lieux, sur les peuples, sur les ressources militaires de la Russie, sur l'organisation de son armée, sur les difficultés que rencontre sa marche envahissante dans les steppes, sur les lois et les principes de sa politique en Asie. Il démontre très nettement que, pour posséder en paix leurs provinces touraniennes, les Russes devaient occuper Khiva, repaire de brigands et marché d'esclaves, qu'ils devaient en finir à tout prix avec l'ennemi héréditaire qui attaquait leurs caravanes, bravait leur autorité, excitait leurs sujets à la révolte, offrait un asile à tous les bandits, à tous les coupe-jarrets de la steppe. — Nous avons le droit, disaient les Khiviens aux marchands russes, d'aller et de venir dans votre pays comme il nous plaît; mais gardez-vous de mettre les pieds chez nous, ou vous êtes les enfans de la mort. — L'occupation militaire et l'administration de ses nouvelles provinces avaient coûté à la Russie de grands sacrifices d'hommes et d'argent, et lui causaient un déficit annuel de 2 millions de roubles. Après avoir maté l'insolence de Boukhara, pouvait-elle supporter que le petit et audacieux état de brigands placé à sa frontière continuât de mettre en péril son commerce, ainsi que le repos et la vie de ses sujets?

Chose curieuse, et qui prouve à quel point la Russie est le pays des longues pensées et des desseins séculaires, au commencement du mois de mai 1873, après une marche de plusieurs semaines dans des déserts de sable, où l'existence d'êtres humains ne se révélait que par des tombeaux en ruines et de pâles squelettes prêts à tomber en poussière, une des colonnes acheminées du Caucase sur Khiva vit tout à coup se dresser devant ses yeux un fier bastion, construit dans toutes les règles de l'art, respecté par les hommes comme par le temps. Cet ouvrage avait été élevé un siècle et demi auparavant par un général russe, le prince Bekovitch Tcherkaski, que le tsar Pierre le Grand avait envoyé à la conquête de Khiva, et dont la petite armée avait péri jusqu'au dernier homme dans ces âpres et dévorantes solitudes. Depuis ce temps, les Russes avaient tenté plus d'une fois d'exécuter la pensée de Pierre le Grand; mais les sables faisaient bonne garde autour de l'oiseau ravissant, de son butin et de son nid, où il se croyait hors d'insulte. En 1840, l'expédition du général Perovski faillit avoir un dénoûment aussi tragique que celle de Bekovitch; il eut à lutter contre les rigueurs d'une saison exceptionnelle, contre un froid de 20 à 30 degrés, contre des tem-

(1) *Der russische Feldzug nach Chiwa, Ier theil, eine militair-geographische Studie,* von Hugo Stumm, mit drei lithographirten Karten in Buntdruck. Berlin 1875.

pêtes furieuses, qui dardaient sur le soldat des aiguilles de glace. Arrivé à mi-chemin de Khiva, Perovski passa la revue de ses chameaux; sur 8,900 qu'il avait emmenés, 5,000 seulement étaient encore valides. Il se résolut à la retraite, qui fut plus funeste encore que celle de la grande armée en 1812. Le terrible *buran* sévissait avec rage, emportant dans ses irrésistibles tourbillons chameaux, hommes et chevaux, et les dispersant dans les steppes, où ils demeuraient ensevelis sous la neige. Les survivans furent huit mois à regagner Orenbourg. La Russie n'est pas seulement patiente, elle profite de ses expériences, elle s'instruit par ses échecs, et, si elle recommence toujours, elle a soin de ne pas répéter ses fautes. Elle a fini par prendre Khiva à la suite d'une campagne qui, au jugement de M. Stumm, fait grand honneur à ses soldats et à leurs chefs, et qu'on peut vanter, nous dit-il, comme le parfait modèle d'une expédition dans le désert, aussi bien préparée que bien exécutée et sagement conduite.

Sur un autre point, M. Hugo Stumm n'est pas moins affirmatif; il n'hésite pas à déclarer que dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation il y a plus à se réjouir qu'à s'alarmer des rapides progrès de la Russie dans l'Asie centrale. Il a constaté pendant son séjour aux régions touraniennes la merveilleuse aptitude de la race slave à s'acclimater dans un pays étranger, à y faire accepter ses principes de gouvernement et d'administration, à s'assimiler les élémens de population les plus hétérogènes, à faire vivre en paix côte à côte le loup et la brebis sous l'autorité tutélaire d'un habile gouverneur-général. Il a constaté aussi combien les envahissemens de la Russie ont été profitables aux légitimes curiosités de l'esprit humain; il a vu la science protégée par la lance du Cosaque, le naturaliste et le topographe suivant pas à pas la conquête dans sa marche hardie et s'appliquant à explorer des contrées mystérieuses ou presque entièrement inconnues. Il affirme enfin que dans aucun lieu et dans aucun temps on n'a pris plus de peine pour adoucir et corriger par des vues d'humanité les inévitables rigueurs de la guerre, et que les nouveaux maîtres du Turkestan doivent être considérés comme des pionniers de la civilisation. « Jusqu'au milieu de ce siècle, nous dit-il, le fanatisme le plus aveugle, la cruauté la plus raffinée, le despotisme le plus illimité, combiné avec les vices les plus repoussans, florissaient à l'envi sous l'indolente tyrannie des khanats mahométans. Les peuples, demeurés la plupart fidèles à leurs habitudes nomades, corrompus, désunis, maltraités par leurs potentats, se pillaient et se combattaient les uns les autres. Faut-il s'étonner que la partie de la population la plus tranquille, la plus sédentaire, la plus adonnée aux travaux de la paix, ait vu dans les Russes moins des conquérans que des libérateurs? Si l'on considère les prodigieux changemens qui se sont ac-

complis en peu d'années dans ces pays depuis que la Russie les administre, le bon ordre relatif qu'elle a introduit dans ce chaos de peuples et qui a suffi pour donner à son commerce un remarquable développement, on ne peut lui contester la gloire d'avoir fait en Asie moins une œuvre de conquête et de vengeance que de culture et de pacification. »

Les Anglais, moins désintéressés dans la question qu'un lieutenant de hussards de Westphalie, sont moins sensibles que M. Stumm aux services rendus par la Russie à la civilisation, au zèle qu'elle déploie pour faire l'éducation de ses nouveaux sujets de race indo-persane ou turco-tartare. Le bonheur des Kara-Kirghiz, des Usbecks, des Turcomans, des Kalmouks, des Kuramas, des Tadschiks, ne les touche pas autant que l'intégrité de l'empire britannique, qui leur paraît menacée depuis que le cours de l'Amou-Daria est devenu la frontière de l'empire russe. De tous les Anglais sans contredit, celui qui ressent le plus vivement cette crainte, celui qui l'exprime avec le plus de vivacité, est le président de la Société géographique de Londres et l'un des membres du conseil de l'Inde, sir Henry Rawlinson. Le livre plein d'avertissemens et de prédictions qu'il a publié cette année était recommandé à l'attention du public anglais non-seulement par les lumières et les connaissances de l'auteur qui font autorité, mais par sa situation, par les fonctions officielles qu'il remplit (1). Démosthène n'a pas dépensé plus d'ardeur ni plus de souffle à démasquer les entreprises de Philippe, ni Caton à dénoncer Carthage aux vengeances romaines, que sir Henry Rawlinson à rappeler avec insistance à ses compatriotes que les progrès de la Russie mettent les Indes en péril. Pour lui, la marche continue des armes russes dans le Touran est dans l'ordre de la nature aussi certainement que l'ellipse décrite par les planètes autour du soleil. Soit par une loi fatale d'agrandissement, soit qu'on s'en prenne à la prépondérance des classes militaires ou à l'action réfléchie du gouvernement, en dépit des protestations les plus pacifiques, en dépit des bonnes intentions de l'empereur, en dépit des remontrances ou même des menaces de l'Angleterre, la Russie continuera d'avancer vers l'Inde jusqu'à ce qu'elle rencontre une barrière infranchissable. Il en résulte qu'une collision, un choc décisif entre les deux grandes puissances asiatiques doit être compté dès aujourd'hui au nombre des événemens inévitables. Sir Henry Rawlinson a lu dans les étoiles du Touran que la première expédition que feront les Russes contre les Turcomans les conduira à Merv-Chah-Djihan, l'ancienne et vénérable capitale des sultans seldjoucides, et il tient pour constant que quiconque a pris Merv ne peut manquer tôt ou tard de prendre Hérat, cette clé de l'Afghanistan et des Indes. L'Angleterre

(1) Sir Henry Rawlinson, *England and Russia in the East*, 1875.

peut-elle souffrir que les clés de sa maison tombent dans des mains ennemies? peut-elle se permettre de boire, de manger et de dormir avant d'avoir mis garnison dans Hérat?

Les nombreux Anglais qui partagent les anxiétés de sir Henry Rawlinson, sans goûter peut-être les expédiens un peu aventureux qu'il propose, ne craignent pas comme les *cockneys* de Londres que la Russie mette la main sur les Indes; mais ils ont peur que, si jamais elle venait à s'établir aux portes des possessions britanniques, cet inquiétant voisinage ne rendît leurs 200 millions de sujets plus difficiles à gouverner et ne leur inspirât de mauvaises pensées. Or ils se souviennent de l'axiome que, lorsqu'un homme a les deux mains embarrassées, on est libre de lui donner un soufflet impunément. — Le danger pour nous, disent-ils, n'est pas en Asie, il est en Europe. Bien que l'Angleterre et la Russie soient aujourd'hui les meilleures amies du monde, il est des questions de politique européenne sur lesquelles leurs avis diffèrent. Elles se sont déjà disputées à propos « de cet empire embarrassant qu'on appelle la Turquie, » et il n'est pas impossible qu'elles se prennent encore de querelle à ce sujet. Le jour où la Russie aura atteint les confins de l'Afghanistan, lorsqu'un vaste système de voies ferrées et de routes navigables lui permettra de transporter en quelques semaines des troupes à ses postes les plus avancés, il lui sera facile, même sans acheminer un seul régiment sur notre frontière du nord-ouest, de soulever ceux de nos sujets asiatiques qui détestent notre domination et de mettre à profit nos embarras pour régler les affaires de l'Europe à sa guise. — En vain se donne-t-on beaucoup de peine à Saint-Pétersbourg pour dissiper ces funestes pressentimens, en vain se déclare-t-on prêt à organiser une entente relativement à la politique à suivre dans l'Asie centrale; en vain fait-on remarquer aux Anglais que Samarcande est à 200 lieues de la frontière des Indes et que des inquiétudes de 200 lieues de long sont un article de luxe aussi gênant qu'inutile, qu'au surplus le mahométisme asiatique est également hostile aux deux puissances copartageantes de l'Asie, qu'elles devraient se coaliser pour combattre l'ennemi commun, pour tenir en échec les mollahs fanatiques, toujours prêts à prêcher la guerre sainte. L'Angleterre ne saurait goûter ces propositions. De mélancoliques expériences lui ont appris à se défier de toutes les bonnes paroles, de tous les propos engageans, de toutes les guirlandes. Comme on l'a dit, ce ne sont point les coups de sabre une fois donnés qui irritent les hommes, ils sont plus sensibles aux coups d'épingle répétés, lesquels engendrent les rancunes immortelles.

Mais si le danger est sérieux, quoique éloigné, que peut-on faire pour y parer? Rien, paraît-il, absolument rien, parce qu'apparemment il n'y a rien à faire, parce que tout ce qu'on pourrait proposer offre plus d'inconvéniens que la politique expectante ou contemplative. Le sys-

tème qui prévaut et qui prévaudra longtemps encore dans les conseils de l'Angleterre est celui qu'on pourrait appeler le système de l'inquiétude platonique. Il y a bien paru dans l'intéressante discussion de la chambre des communes du 6 juillet dernier, provoquée par une motion de M. Baillie Cochrane, qui mettait le cabinet en demeure de communiquer au parlement tous les papiers relatifs à l'occupation de Khiva par les Russes. Après avoir dénoncé comme un péril les progrès de la Russie, après s'être fait l'interprète des anxiétés publiques, *of the general feeling of anxiety and uneasiness*, M. Cochrane exposa ce grand principe de la politique anglaise que la clé de la situation est l'Afghanistan, que cette Suisse musulmane, boulevard des Indes au nord-ouest, et qui renferme tous les passages par lesquels une armée d'invasion pourrait déboucher sur l'Indus, doit appartenir ou à l'Angleterre ou à des princes qui soient ses protégés, ses alliés et ses cliens. Malheureusement les Afghans, race ombrageuse et turbulente, ont à plusieurs reprises causé des chagrins aux Anglais, et aujourd'hui l'émir Shir Ali passe pour nourrir des sentimens peu favorables aux maîtres des Indes et des sympathies secrètes pour les maîtres du Turkestan. L'Angleterre appuyait contre lui son fils Jacub Khan, gouverneur d'Hérat. Le vieil émir a destitué son fils de son gouvernement et l'a même incarcéré, et Hérat est retombé sous la domination directe d'un souverain dont la loyauté est douteuse, dont les intentions sont suspectes. M. Cochrane se défie des remèdes héroïques de sir Henry Rawlinson; il a plus de goût pour la médecine galénique, pour les médicamens anodins. Il n'a point proposé au gouvernement anglais d'envoyer une armée pour s'emparer d'Hérat, à la barbe des Afghans, avec ou sans leur aveu. Il s'est contenté de l'engager à rétablir son influence dans l'Afghanistan; il lui a conseillé d'entretenir à Caboul, à poste fixe, un résident anglais de haute distinction, et de négocier au plus tôt quelque traité qui unît à jamais les intérêts des deux pays. Il lui représenta que prévenir est plus facile que réprimer, il l'adjura de se réveiller, de secouer son apathie, de renoncer à sa politique d'indifférence et d'inaction magistrale, *of masterly inactivity*.

Sir G. Campbell, qui a rempli autrefois un poste important à l'extrême frontière nord-ouest de l'Inde, répondit à M. Cochrane que les Afghans ont la passion de l'indépendance, qu'un résident anglais ne serait pas en sûreté à Caboul, qu'on pourrait bien lui couper la gorge un matin et que l'Angleterre se verrait forcée d'envoyer une armée pour le venger, que négocier avec des gens qui parlent *pouschtou* est peine perdue, que rien n'est plus malaisé dans ce monde que de remporter sur eux quelque avantage diplomatique, qu'ils sont les premiers maquignons de l'Asie et le bon marchand de tous les traités qu'on peut conclure avec eux, qu'au surplus la Suisse musulmane est non un royaume-

uni, mais une confuse agglomération de tribus indépendantes, qu'une convention signée aujourd'hui par l'émir serait demain une lettre morte, que la sagesse nous ordonne de nous résigner à l'inévitable, qu'il vaut mieux attendre son malheur de pied ferme que de l'aller chercher, et que la seule bonne politique à suivre, la seule qui n'offre pas trop de dangers, est précisément cette politique d'abstention, cette *masterly inactivity* qu'on reproche au gouvernement anglais. Par l'organe du sous-secrétaire d'état, l'honorable Robert Bourke, le gouvernement a pris à son compte la réponse de sir G. Campbell, qu'il a fort approuvée. Il s'est permis seulement d'insinuer, en tournant la tête du côté de la Néva, que si la Russie consentait à diminuer le droit énorme de 40 pour 100 qu'elle prélève sur les marchandises anglaises, si elle se prêtait à l'établissement d'un commerce pacifique et lucratif entre l'Inde et le Turkestan, cela serait une compensation à beaucoup d'autres choses, et que cet acte de complaisance cimenterait toujours plus « l'amitié qui existe heureusement aujourd'hui entre les deux grands empires de l'Asie. » Sur quoi M. Cochrane retira jusqu'à nouvel ordre sa motion, et l'inquiétude platonique fut proclamée la maladie constitutionnelle de l'Angleterre. En énumérant les animaux venimeux et malfaisans qu'on est trop sujet à rencontrer dans l'Asie centrale, tels que le scorpion et la tarentule, M. Stumm n'a eu garde d'oublier le plus pernicieux de tous, le filaire, *filaria medinensis*, que les Russes appellent *richta*, et que le lieutenant westphalien bien des mois après son retour en Europe craignait d'avoir rapporté avec lui comme un vivant souvenir de son expédition dans les steppes asiatiques. Le verre d'eau que vous allez boire en contient peut-être le germe, qui se développera dans vos intestins. Délié comme un fil, mesurant plusieurs pieds de longueur, cet aimable nématoïde fait rapidement sa trouée, et un jour vous voyez apparaître à quelque endroit de votre poitrine ou de votre bras un petit point noir, — c'est la tête du filaire. Si un habile médecin, à force de souplesse de main et de patiente habileté, réussit à l'extraire tout entier, vous en êtes quitte pour la peur et vous avez droit aux félicitations de vos amis ; mais si par malheur l'animal vient à se briser pendant l'opération, il répand dans le corps une semence empoisonnée, et votre vie est en danger. Il est des difficultés politiques profondément enfoncées dans les chairs des nations qui ressemblent à ce filaire. Heureux qui parvient à les extirper d'un coup! mais il est dangereux de ne les opérer qu'à moitié, on les aggrave, et mieux vaut garder son mal sans y toucher. Quelle est la nation de l'Europe qui n'ait son filaire?

Les Anglais cependant n'ont point le tempérament fataliste ; ils ne ressemblent guère à ces peuples de l'Orient qui s'en remettent à Allah du soin d'arranger leurs affaires :

**Ne les réveille pas, ils t'appelleraient chien;**
**Ne les écrase pas, ils te laisseraient faire.**

Alors même que l'Angleterre pratique une politique d'abstention, il entre une part d'action dans sa plus magistrale inactivité. Elle s'appliquera sans aucun doute à compléter son système de railways dans ses provinces hindoues du nord-ouest, elle se fortifiera, elle organisera la défense de sa frontière. On peut croire aussi que, si elle envoie le prince de Galles faire une tournée dans les Indes, elle attend de ce voyage quelque heureux résultat politique. Il est à présumer surtout qu'elle s'occupera d'améliorer ses relations avec l'Afghanistan et le vieil émir. Grâce à Dieu, son prestige subsiste encore sur les deux rives de l'Indus et au nord comme au sud de l'Himalaya. Au rapport d'un voyageur anglais, un tigre s'échappa de sa cage dans les environs de Lahore, et cette évasion sema la terreur dans tout le voisinage. Un indigène alla trouver le gouverneur, et à force de l'en prier obtint de sa seigneurie qu'elle lui intimât l'ordre formel de ramener le tigre. Ayant ôté son turban, il se rendit à l'entrée du fourré où s'était remisé le formidable animal, et, après l'avoir salué poliment, il lui dit : Au nom du puissant gouvernement anglais, je te somme de retourner dans ta cage. Aussitôt il lui enlaça le cou de son turban, et le tigre, conduit en laisse, regagna paisiblement sa prison. Il est encore plus d'un tigre à deux pieds dans les vallées de l'Hindou-Kouch, à Caboul et ailleurs, qui sur l'ordre d'un gouverneur anglais, si cet ordre est convenablement rédigé, ne fera pas trop de difficultés pour rentrer dans sa cage dorée.

Ce n'est pas seulement dans l'Afghanistan que l'Angleterre entretiendra des relations utiles, elle n'aura garde de négliger celles qu'elle a nouées dans la partie du Turkestan qui est restée indépendante, dans les principautés mahométanes détachées de l'empire de la Chine. Elle cultivera par des présens et des subsides la précieuse bienveillance de « son bon ami » l'émir de Kaschgar, que les Russes courtisent, dit-on, mais qui jusqu'aujourd'hui est demeuré fidèle à ses premières affections. Pendant de longues années, l'Asie centrale sera le théâtre où il se dépensera le plus d'habile et mystérieuse diplomatie, ce sera la terre classique de la politique souterraine et interlope. La dextérité moscovite y sera aux prises avec les artifices britanniques, la fausse bonhomie s'efforcera de tenir en échec l'apparente franchise; on creusera des mines et des contre-mines, on n'épargnera ni les menaces ni les promesses, et la ruse afghane ou usbecke passera les promesses à sa coupelle pour en vérifier le titre, elle prendra ses balances pour s'assurer que les menaces ont le poids légal. Les tergiversations utiles et le talent de se faire marchander, allié avec une perfidie sans scrupules, constituent un art

où les Orientaux sont consommés. Rien ne donne une idée plus exacte de la politique asiatique que le trésor du khan de Khiva, qui, envoyé de Saint-Pétersbourg à l'exposition du congrès des sciences géographiques, figure aujourd'hui aux Tuileries : on y voit des griffes de panthères enchâssées dans des turquoises ou dérobant leur pointe sous des houppes de soie ornées de perles.

Pendant que des conversations pleines d'intérêt se tiendront à Jarkand, comme à Kokand, comme à Caboul, le bruit se répandra par intervalles en Angleterre que les Russes vont se mettre en route pour corriger les Turkomans, qu'ils allongent déjà du côté de Merv des mains avides qui ne lâchent pas leur proie, et, une fois refermées, ne se rouvrent plus. Alors le royaume-uni éprouvera un nouvel accès de fièvre intermittente, les journaux pousseront un cri d'alarme, ils se lamenteront bruyamment sur le silence et la patience russes, il y aura une interpellation à la chambre des communes, et les théologiens d'une certaine école reliront une fois de plus l'Apocalypse pour tâcher d'établir définitivement ce qu'il faut entendre par la bête à sept têtes et à dix cornes, qui porte sur ses cornes dix diadèmes, et pour déterminer par de savans calculs mystico-cabalistiques le jour et l'heure précise où les Russes feront leur entrée à Hérat. Tout cela n'empêchera pas les négocians de Liverpool, les filateurs de Manchester et les banquiers de la Cité de vaquer à leurs affaires et à leurs plaisirs, ni l'Angleterre tout entière de jouir de son bonheur, lequel, quoique bourru et maussade, ne laisse pas d'être du bonheur. On raconte qu'au retour d'un long voyage un baron sicilien, fraîchement débarqué à Palerme, se mettait à table quand on vint lui annoncer de nombreux malheurs survenus pendant son absence. Une de ses métairies avait été incendiée par les brigands, l'un de ses meilleurs amis avait perdu toute sa fortune, l'un de ses fils avait essuyé la plus fâcheuse aventure. En apprenant ces déplorables nouvelles, il se récriait avec désespoir et renvoyait son déjeuner, mais se ravisant, même après la dernière, il s'écria d'un ton mélancolique : *E pure datemi la cioccolata.* Ce trait et ce mot d'un baron sicilien contiennent tout un code de sagesse à l'usage des empires qui sont devenus si grands qu'ils doivent renoncer à grandir encore ; ayant beaucoup à conserver, ils ont aussi beaucoup à perdre, et ils ont peine à se démêler des accidens et des larrons. *Datemi la cioccolata,* — le monde ne périra pas demain, et, dût-il périr, les restes en seraient bons.

***

# POÈTES CONTEMPORAINS

## LA POÉSIE INTIME.

### I.

Il y a des générations privilégiées entre toutes, à qui cette fortune est donnée, si l'on peut s'exprimer ainsi, de vivre et de se mouvoir dans la poésie comme dans leur élément naturel; heureux le poète qui naît et qui chante alors! C'est l'âme de toute une race qui passe dans ses vers; c'est le rêve de tout un âge d'histoire qui prend corps et s'anime dans l'épopée d'Homère ou dans le drame de Shakspeare. Moins naïves déjà, moins naïvement abandonnées au hasard changeant de leurs impressions, mais non pas cependant moins heureuses, d'autres générations ont fait de la poésie le délassement de l'œuvre monotone de la vie, le charme de l'existence : ni les Sophocle, ni les Virgile, ni les Racine n'ont à se plaindre d'avoir vécu de leur temps; pratiquant la liberté sous la règle, ils ont atteint le plus haut point de l'art, la perfection dans la mesure. Il est enfin des générations malheureuses, déshéritées avant même que de naître, plus sûres en quelque sorte de la souffrance que de la vie, pour qui la poésie n'est et ne peut plus être, comme on l'a si bien dit, « qu'une maladie pénétrante, subtile, une affliction plutôt qu'un don, une rosée amère à des tempes douloureuses (1). » Elles ont vu le souffle du scepticisme dessécher jusque dans ses racines la foi robuste des vieux âges : illusions et croyances, elles ont tout vu se flétrir autour d'elles et tomber. Alors elles se sont repliées sur elles-mêmes, et, comme un homme né pour l'action, si le sort lui refuse l'occasion propice, et que les circonstances lui lient les mains, se réfugie du spectacle des choses contemporaines dans la froide et immobile contemplation de l'histoire, ainsi les poètes, se désintéres-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, — *Alfred de Vigny*.

sant de l'œuvre commune et du combat de la vie, ramenés en eux, n'ont plus demandé qu'à l'inspiration solitaire ce qu'en des temps meilleurs ils empruntaient de flamme au foyer des inspirations généreuses et de l'universel idéal. De là, dans le siècle où nous sommes, la prédominance de la poésie lyrique; de là, depuis quelques années déjà, cette forme presque nouvelle que nous lui voyons revêtir et qu'on peut appeler du nom de *poésie intime*.

Ce n'est pas sans doute qu'on n'ait essayé plus d'une fois de faire porter à la lyre le fardeau du drame ou de l'épopée : les Byron, les Lamartine, les Victor Hugo mieux que personne ont senti que la poésie lyrique, si haut d'ailleurs qu'on l'élevât, demeurait toujours, circonscrite comme elle est à la personnalité du poète, une forme de la poésie secondaire, pour ne pas dire inférieure. Le grand art, l'art suprême est d'évoquer du néant ces immortelles figures du drame ou de l'épopée, vivantes de leur vie propre, et dont le souvenir s'imprime plus profondément dans la mémoire des hommes que la réalité même. Ce n'est pas non plus que nos poètes contemporains n'aient tenté de s'approprier les conquêtes de la science et de l'érudition, — celui-ci chantant l'origine des espèces et le système de Darwin, celui-là mettant en vers les négations du positivisme, cet autre encore, le chef proclamé, le *maître vénéré*, comme on l'appelle dans les dédicaces, de toute une école descriptive, s'essayant à ressusciter les civilisations disparues du vieux monde oriental; mais quelques différences qu'on croie surprendre entre eux au premier abord, si diverses que semblent leurs sources d'inspiration, il n'importe, ce sont des poètes intimes :

Le masque a beau mentir, la blessure est au fond;

la blessure, je ne sais quel découragement de la lutte avant que de l'avoir seulement entreprise, je ne sais quelle lassitude infinie du fardeau de l'existence. Aussi bien le mal n'est pas d'hier : déjà vers 1830, aux jours bruyans de la rénovation romantique, les plus délicats en avaient ressenti comme les premières atteintes, et déjà les Sainte-Beuve, les De Vigny, — quelques autres encore, aujourd'hui rentrés dans l'ombre, — touchés du même aiguillon de souffrance, avaient abordé la poésie intime. Tous deux ils avaient tiré quelques accens sincères, Sainte-Beuve, plus encore peut-être d'une discrète imitation des lakistes anglais que d'un fond d'originalité personnelle, Alfred de Vigny d'une hauteur d'orgueil et d'estime de soi plus qu'aristocratique. Si je ne parle pas d'Alfred de Musset, c'est que les *Nuits* ont chanté l'homme universel; mais les *Confessions de Joseph Delorme* n'ont raconté que Sainte-Beuve; *Moïse* et surtout *Stello* n'ont raconté qu'Alfred de Vigny. Le temps a marché depuis lors : l'envahissante démocratie, qui ne pardonne pas au talent d'être une distinction, au génie d'être une royauté, depuis lors a marché d'une allure qu'il n'est plus au pouvoir de per-

sonne de ralentir désormais, et chaque pas en avant qu'elle faisait resserrait plus étroitement la muse dans cette solitude où Sainte-Beuve l'avait jadis rencontrée (1).

> . . . Quand seule au bois votre douleur chemine,
> Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine
> Sous l'arbre mort? Auprès un ravin est creusé,
> Une fille en tout temps y lave un linge usé,
> Peut-être en vous voyant elle a baissé la tête.
> . . . . . .
> C'est là ma muse, à moi!

Trop grand seigneur pour frayer avec cette humble muse, c'était cependant le même cri vers la solitude que poussait Alfred de Vigny, du créneau de cette tour d'ivoire où il s'était retiré, loin des bruits du monde et des applaudissemens de la foule : « *la solitude est sainte,* — c'est lui qui soulignait, — les poètes et les artistes ont seuls parmi tous les hommes le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur de ne pas être confondus dans une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserre et dit : *Nous!* » Plus près encore de notre temps, quand le poète des *Fleurs du Mal* écrivait :

> Je sais que la douleur est la noblesse unique,

n'était-ce pas quelque chose encore du même sentiment qu'il exprimait à sa manière? A ces noms connus si nous ajoutons quelques noms de femmes, celui de M^me^ Desbordes-Valmore par exemple, nous aurons indiqué les origines de la poésie intime. Si l'on considère en effet que les femmes ne se trouvent guère mêlées à la vie publique autrement que par leurs douleurs et leurs larmes, on pourra mesurer aisément la part qu'elles ont prise à cette transformation de la poésie.

Deux noms aujourd'hui, ceux de MM. Sully-Prudhomme et François Coppée, représentent ce que nous appellerons cette crise plutôt que cet état de la poésie; nous y joindrons, à distance, le nom d'un débutant, M. Paul Bourget, dont le premier volume n'est à la vérité qu'une promesse, mais de celles qui donnent désormais quelque droit à la critique de se montrer exigeante et sévère. Comment les mêmes influences du dedans et du dehors, agissant sur eux de la même manière, leur ont imposé la même façon, non pas seulement de sentir, mais presque de s'exprimer, sans altérer toutefois l'originalité de chacun, c'est ici ce qu'on voudrait essayer d'indiquer.

## II.

Le grand mérite de cette poésie, c'est l'accent d'émotion vraie qui la distingue de la poésie descriptive, — telle du moins que nous voyons

(1) Sainte-Beuve, *Joseph Delorme*, p. 85, 86.

qu'on la pratique aujourd'hui, — son défaut, celui qui frappe les yeux même du lecteur superficiel, c'est qu'elle est manifestement inhabile aux grandes créations et condamnée par suite à l'éternelle infériorité. Pour créer, il faut sortir de soi-même, et, se répandant au dehors, animer la réalité d'un excès de vie qu'on se retranche; mais le propre de la poésie intime est de se renfermer et de se concentrer dans la personnalité du poète. Elle ne chante jamais qu'un homme : c'est lui, toujours lui, don Juan, Manfred, Childe-Harold, Lara, de quelque nom qu'on l'appelle, sur quelque théâtre lointain qu'on le transporte, sous quelque déguisement qu'on le masque, c'est Byron, toujours Byron. Aussi bien n'en peut-il guère aller autrement, car, tandis qu'on ne saurait épuiser la fécondité de la nature, égaler son infinie diversité, chacun de nous au contraire, heureux ou malheureux, a bientôt fait le tour et comme touché le fond de soi-même. De là résulte aisément une monotonie d'inspiration coutumière. Qu'il y ait sans doute un charme subtil, un plaisir curieux et délicat à suivre les imperceptibles retouches qui font un à un ressortir quelques traits jusqu'alors inaperçus de la physionomie, et que la méditation du moraliste s'intéresse à ces analyses déliées du sentiment qui s'aiguise et de la pensée qui s'affine, on ne le niera pas; mais ce chant toujours tendu, si passionné qu'il soit, sur une corde unique, il est à craindre que tous les cœurs ne vibrent pas à son unisson. L'œuvre ne s'explique plus d'elle-même, il s'y glisse un je ne sais quoi de mystérieux, d'énigmatique, elle a besoin de l'histoire de la vie du poète comme de son commentaire perpétuel. Quelque sujet en effet qu'on choisisse, ou plutôt que le hasard d'une rencontre, de la lecture, de la vie familière, vous apporte, il n'a de valeur que celle qu'il emprunte aux impressions qu'il éveille chez le poète, or comment et pourquoi celui-ci n'accorderait-il pas à ses moindres impressions un égal intérêt? Comment ne leur attribuerait-il pas une même importance dès qu'elles l'ont également intéressé?

Il croira donc avec une candeur d'ordinaire naïve, mais qui parfois aussi respire une légère fatuité, qu'il n'est rien de ce qui le touche à quoi nous puissions demeurer indifférens, ni surtout étrangers. De là tant de pièces bizarres, et chez les plus grands : *A une jeune fille qui me demandait de mes cheveux* (1), et chez les plus fins : *En m'en revenant un soir d'été, vers neuf heures et demie* (2). De là chez nos contemporains tant de pièces insignifiantes : M. Sully-Prudhomme va au bal, et il y valse, — sonnet; M. Coppée fait une promenade en foire, — autre sonnet; M. Bourget fait un tour de terrasse, — trois quatrains. De là surtout tant de pièces obscures, incompréhensibles, qui se déploient à travers un ordre d'idées et de sentimens si personnels au poète, si

(1) Lamartine, *Recueillemens poétiques.*
(2) Sainte-Beuve, *Joseph Delorme.*

exclusif de tout ce qui n'est pas lui, que les mots de l'usage courant ne suffisent plus à les exprimer. Nul n'a peut-être moins habilement évité l'écueil que M. Sully-Prudhomme. On citerait aisément dix pièces de son dernier volume, *les Vaines Tendresses*, qui sont, comme *le Pèlerinage*, de véritables énigmes. Encore ne voulons-nous pas faire à M. Sully-Prudhomme la méchante plaisanterie de citer l'un quelconque des quatorze sonnets qu'il a réunis sous le titre de *France*. Certes, pour comprendre, pour aimer le poète, il faut aussi franchement qu'il se livre à nous s'abandonner à lui; mais du moins qu'il nous y aide, qu'il n'affecte pas systématiquement de vouloir enchaîner nos sympathies à ses prédilections particulières, qu'il nous parle enfin de nous, je veux dire de l'humanité, en nous parlant de lui-même. Pour me tirer des pleurs, il ne suffit pas que vous pleuriez, si les larmes ne vous sont pas arrachées par quelqu'un de ces maux bien connus des hommes, un de ces coups qui menacent toutes les fortunes et qui torturent tous les cœurs. C'est que l'œuvre poétique ne consiste pas, comme quelques-uns semblent le croire, à traduire dans un langage d'initiés les singularités du rêve ou de l'hallucination, ni même à découvrir, grâce à je ne sais quelle perversion laborieuse des sens, un monde inexploré de choses fantastiques. Il s'agit de dégager du demi-jour de l'inconscience et de marquer, pour l'éternité, d'une expression définitive ces idées qui sont en quelque manière le patrimoine commun des intelligences humaines, ces sentimens qui ne sont la chose de personne, parce qu'ils sont la chose de tous, *res nullius*, et qu'il appartient tour à tour, à quiconque en est capable d'empreindre du sceau de sa personnalité.

Autrement, dans cette recherche, il advient, comme de M. Coppée, qu'on abuse d'une habileté de main naturelle ou lentement acquise, car elle s'acquiert, pour promener sa fantaisie à vide sur les plus étranges objets; on écrit *le Bon Fils* ou *le Petit Épicier :*

> C'était un tout petit épicier de Montrouge,
> Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
> Exhalait une odeur fade sur le trottoir (1)...

Il paraît, — le bruit en court au Parnasse, — qu'il faut une adresse toute particulière pour exécuter de ces sortes de vers. Ce serait une preuve qu'en poésie, comme en bien d'autres choses, l'habileté suprême est peut-être de n'en pas avoir. On trouvera dans le volume de M. Bourget plus d'une petite pièce conçue et exécutée dans le même système précieux :

> Charmante fille impitoyable,
> Elle aura vingt ans à l'été,
> Et le diable de la beauté
> Lui donna la beauté du diable.

(1) François Coppée, *les Humbles*.

Je ne sais ce qu'eût dit Alceste de la chute, mais Bélise eût pâmé d'aise. Pour nous, et nous souhaiterions que M. Bourget, puisqu'il est d'âge à souffrir la critique, en acceptât l'avertissement, petits dessins très compliqués, légères aquarelles, colifichets d'éventail, ce sont là de ces essais qu'il faut peut-être qu'on fasse pour se rompre la main, pour s'instruire à la pratique des secrets du métier, surprendre le fin de son art, mais dont il n'est pas bon de faire confidence au public. On ne prend pas garde en effet que le résultat le plus certain du labeur qu'on dépense à ces minces bagatelles, — sans compter qu'elles déshabituent de l'effort viril de penser, — est d'accuser plus évidemment le défaut de composition des ensembles, car plus finement est sertie chacune de ces petites pièces, plus indépendante nécessairement elle se détache de celle qui précède et de celle qui suit, plus brusque est le passage de l'une à l'autre, et partant plus indécise l'impression générale qu'on reçoit du volume; mais c'est bien le moindre souci de l'art contemporain que de poser des ensembles.

Il ne faut pas chercher d'explication plus lointaine à cette dispersion d'intérêt et à cette absence d'unité dans la composition qu'on remarque dès qu'on ouvre un recueil de poésies du jour, dès qu'on en lit seulement le titre. Autrefois, à défaut d'un nom qui résumât le volume tout entier, il semble que, quand le poète écrivait à la première page *les Orientales* ou *les Contes d'Espagne et d'Italie*, on prît au moins une idée générale de ce qu'il avait voulu faire et de la note dominante de son inspiration : aujourd'hui ce sont *les Vaines Tendresses* ou *le Cahier rouge*. On parcourt la table des matières, on y lit : *Les Fils, sonnet*, — fort beau sonnet d'ailleurs sur ceux qu'accable de son éclat la gloire de leurs aïeux, — puis aussitôt *le Conscrit*, histoire d'un chien savant qui faisait l'exercice à la barrière de l'Étoile. Il faut aller ainsi jusqu'au bout, à l'aventure, où il plaît à la fantaisie désordonnée du poète de promener son lecteur. Il y a plus, prenons ces deux strophes :

L'automne! l'automne! les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'amassent toutes
Dans les profondeurs du fossé!

L'automne! l'automne! les haies
Et les arbres sont effeuillés,
A peine quelques rouges baies
Tremblent aux buissons dépouillés (1).

Les vers sont agréables, mais je défie le plus expert de décider laquelle des deux strophes doit marcher la première. Ce sont là toujours autant de *cahiers rouges* qui traîneraient négligemment, et sur lesquels, au jour le jour, à ses heures perdues, on se délasserait des soucis de la

(1) Paul Bourget, *la Vie inquiète*.

vie quotidienne à noter l'impression fugitive d'un coin de paysage entrevu, d'un profil resté dans la mémoire, d'un soupir étouffé, d'un sourire à travers les larmes; nous en recueillons l'aveu de la bouche de M. Coppée. Quant à croire maintenant qu'on livre au caprice du vent les fragmens achevés, qu'on se soucie des vers échappés au hasard de la plume « comme des feuilles du dernier automne, » ce sont là façons de grand seigneur de tout temps chères aux poètes, mais qui ne vont guère avec ce que leurs moindres esquisses révèlent de labeur patient et de recherche obstinée. On sait assez en effet que nulle époque n'a professé pour la forme un culte plus superstitieux, une adoration plus servile que la nôtre. Il ne faut pas s'en étonner, c'est un moyen tel quel d'exprimer ce qui ne vaudrait pas autrement la peine d'être dit. Sous cette préoccupation de la césure et de l'enjambement, de la rime forte et de la consonne d'appui, sous cette prétention puérile de rivaliser en poésie de plénitude et de relief avec la sculpture, de perspective et de coloris avec la peinture, ce n'est pas le lieu de rechercher ce qui se dissimule de faiblesse et de pauvreté de pensée. Toutefois il ne saurait être mauvais de rappeler, comme autant de principes qu'on ne viole pas impunément, que le souci du détail est un infaillible moyen de rompre l'harmonie des ensembles, que dans toute composition fortement conçue le principal, par une sorte de nécessité secrète, entraîne et détermine l'accessoire, et que c'est enfin réduire l'art à des formules d'école et des paradoxes d'atelier que de donner à croire aux bonnes gens qu'il existerait une perfection de la forme indépendante de la valeur de la pensée qu'elle traduit. « Aujourd'hui le mérite technique préoccupe avant tout, et messieurs les critiques se mettent à murmurer si l'on fait rimer un *s* avec un *ss* ou un *sz*. Si j'étais encore assez jeune et assez hardi, je violerais à dessein toutes les lois de fantaisie,... *je ne m'occuperais que du principal, du sens,* et je tâcherais de dire ainsi des choses assez bonnes pour que tout le monde en fût enchanté et voulût les apprendre par cœur. » C'est quelqu'un, j'imagine, qui s'y connaissait, ou du moins qui, dans son temps, passa pour s'y connaître, puisque c'est Goethe qui parle ainsi; — ce qui se résume à dire qu'il y a des recettes pour devenir *parnassien,* mais qu'il faut naître poète, et qu'un poète, sans la chercher, trouve toujours sa forme.

On ne saurait maintenant méconnaître qu'à défaut d'unité dans les œuvres, il y ait au moins communauté d'inspiration chez les poètes dont nous parlons. Ce n'est pas, — en dépit des dédicaces, — qu'ils jurent sur la parole d'un maître, et qu'ils suivent un chef à la trace en disciples respectueux, il faut même leur savoir gré de ne se confondre en génuflexions devant personne. Comment d'ailleurs le pourraient-ils, si la source de leur poésie n'est qu'en eux? Aussi bien vivons-nous dans un temps où chacun revendique hardiment le droit de sentir, de penser d'une façon toute personnelle, ce qui est bon, et, ce qui l'est moins, où

la critique elle-même semble avoir fait du mépris de toute tradition, de toute autorité, de toute loi, la première condition de l'originalité. Toujours est-il qu'on trouvera le caractère commun des initiés de la jeune poésie dans une habitude contractée de ne saisir les choses que par leurs côtés douloureux et maladifs. Il y a des poètes que gouverne une faculté de tourner tout au rire : ce sont les comiques; encore qu'ils n'aient pas toujours éprouvé les choses de la vie par ce qu'elles ont de divertissant et de joyeux, c'est par ce côté toutefois qu'ils nous les traduisent, comme frappés de la sottise plutôt que touchés des maux de l'humaine nature. Et cependant, allez au fond des choses, quoi de plus triste et souvent quoi de plus odieux que ce répertoire de fripons triomphans et de dupes bafouées qui fournit à la comédie son éternel aliment? Les autres au contraire subissent la fatalité précisément inverse d'une imagination qui ne leur laisse rien entrevoir du monde que comme à travers un voile de souffrance et de larmes. Le sentiment le plus banal, la rencontre la plus insignifiante, l'attitude la plus simple et la plus naturelle, ils sont ainsi faits qu'ils parviennent à les torturer et les interpréter dans le sens de la douleur. Ils accomplissent autour du monde un *Voyage sentimental*, s'apitoyant à volonté sur les moindres accidens de la route, sur eux-mêmes surtout et leur exquise sensibilité. O poètes, que vous avez les larmes et l'exclamation faciles! Et quand, au lieu de gémir sur un mal imaginaire, vous pleurerez sur une douleur vraie, quels accens trouverez-vous donc? Encore si de loin en loin, par échappées, par éclaircies, une pointe d'humour égayait, relevait cette lamentation monotone; mais on dirait un excès de surexcitation nerveuse qui ne leur permet à tous de sentir du désir que sa disproportion avec la réalité, du plaisir que l'amertume qu'il laisse derrière soi. D'ailleurs, comme il y a des malades qui chérissent leur douleur, ils entretiennent soigneusement cette espèce de surexcitation, et qui s'aviserait de les en vouloir guérir ou seulement distraire risquerait fort qu'ils lui répondissent : « Et s'il nous plaît d'être battus! » C'est pourquoi de cette disposition contrariante et de cette hypocondrie constitutionnelle, ni la sérénité de la nature, ni la contemplation de la beauté, ni les joies de l'amour, ni quoi que ce soit enfin ne saurait les détourner un instant. Il serait fastidieux de s'attarder à rechercher une à une dans leurs vers les traces de cette sensibilité maladive, et de vouloir démêler, comme ils disent, « les innombrables liens frêles et douloureux qui vont de leur âme aux choses. » Citons cependant un sonnet de M. Sully-Prudhomme dont la sombre inspiration ne manque pas d'une certaine grandeur :

LA VOLUPTÉ.

Deux êtres asservis par le désir vainqueur
Le sont jusqu'à la mort, la volupté les lie,
Mais parfois un instant la geôlière s'oublie
Et leur chaîne les serre avec moins de rigueur.

Aussitôt se dressant tout chargés de langueur,
Ces pâles malheureux sentent leur infamie,
Chacun secoue alors cette chaîne ennemie
Pour la briser lui-même ou s'arracher le cœur,

Ils vont rompre l'acier du nœud qui les torture,
Mais elle, au bruit d'anneaux qu'éveille la rupture,
Entr'ouvre ses longs yeux où nage un deuil puissant,

Elle a fait de ses bras leur tombe ardente et molle,
En silence attiré le couple y redescend...
Et l'éphémère essaim des repentirs s'envole.

Je n'insiste pas sur les critiques de détail, je ne demande ni ce que ce sont que « des yeux où nage un deuil puissant, » ni ce que c'est « qu'une tombe ardente et molle, » on me renverrait sur les bancs en me disant que ce sont les membres épars du poète. Reconnaissons plutôt qu'il y a dans ces vers une expression sincère de fatalisme et de résignation douloureuse, qui trahit chez le poète une résolution fermement prise de ne pas livrer son cœur aux orages de la passion, de ne pas l'exposer aux dégoûts de soi-même et du monde qui la suivent. Il faut en convenir : en dépit de l'affectation dont ils se font une nature, et, selon un mot de Sainte-Beuve, encore qu'avec trop de complaisance ils *pétrarquisent* sur leur désespoir, ce ne sont pas là jeux d'esprit chez nos poètes, ce ne sont pas toujours impressions passagères. Ils souffrent, cela est certain, et ce cri de souffrance est la note dominante, la note originale, disons la note unique de leur inspiration; mais de quoi souffrent-ils? Hélas! s'ils le savaient eux-mêmes! *Spleen et idéal,* dit l'un, *Désir dans le spleen,* dit l'autre, *Défaillance et scrupule,* répond celui-ci, *Obsession, nostalgie,* répond celui-là. Quoi qu'il en soit, impuissance ou dégoût, car entre les deux on ne saurait aisément décider, il faut bien voir là quelque chose qui jamais encore n'avait, comme depuis quelques années, tyrannisé le poète. C'est l'incurable maladie du siècle, et c'est parce que leurs vers en traduisent la mélancolie que nos poètes obtiennent auprès de quelques-uns une apparence de succès que justifie rarement la valeur propre des œuvres. Il y manque en effet, indépendamment de bien d'autres qualités, cette clarté supérieure, cette netteté du sentiment, cette précision de l'idée, cette égalité soutenue de l'expression et de la pensée qui fait les œuvres vraiment belles. Poètes, nos poètes le sont assurément, mais ce sont de petits poètes, *poetæ minores.* On entend par là ceux qui n'ont pas reçu d'en haut le don de se dégager d'eux-mêmes, dont les ailes aspirent, mais ne parviennent pas à se déployer et conquérir le plein ciel; ils s'élancent, le souffle leur manque, ils retombent et finissent par se résigner à ne plus sortir de leur coque natale. Ils en font le tour, mais ils ont tort de s'imaginer que ce soit le tour du monde.

## III.

On pense qu'il n'est pas facile de tirer de cette poésie sinon des leçons, du moins cette conception générale de la vie qui juge la valeur esthétique et morale des œuvres : non que nous prétendions restreindre le domaine de l'art à celui de la morale stricte ou borner la liberté du rêve aux nécessités de l'action, nous ne demandons à la poésie ni de prouver, ni même d'enseigner quelque chose; encore ne faut-il pas que l'intention et la pensée en soient absentes. Ce n'est pas assez que le poète voie, ni même qu'il sente, — nous lui demandons quelque chose de plus que d'être un miroir fidèle de la réalité fuyante, et je ne sais si nos poètes s'en sont toujours assez souvenus.

Il en est un du moins dont on chercherait vainement à connaître les conclusions sur l'homme, sur le monde, sur la vie. Jamais virtuose du vers, sous la science du rhythme et les surprises de la facture, sous l'abondance et le pittoresque du mot, n'a peut-être dissimulé pire faiblesse de la pensée. Si M. Coppée n'était encore qu'un débutant, on s'en remettrait à l'avenir de lui apprendre le monde, au temps de donner à son vers cette plénitude de sens et cette maturité de réflexion qu'on ne saurait acquérir que de l'expérience personnelle de la vie; mais il est depuis quelques années dans la force de son talent. S'il était de ces poètes encore dont chaque œuvre nouvelle marque un progrès sur eux-mêmes et vers une forme plus haute de la poésie, on pourrait l'excuser sur les tâtonnemens d'une originalité qui cherche dans quel sens elle produira l'œuvre maîtresse qui doit la placer à son rang; par malheur *le Cahier rouge* n'est pas un progrès sur *les Humbles*, dont j'hésiterais à dire qu'ils fussent eux-mêmes un progrès sur les *Intimités*. Attendrons-nous les « travaux importans » que promettait M. Coppée dans une préface récente? A quelles qualités M. Coppée doit-il donc le bruit qui s'est fait autour de son nom? A son habileté de main sans doute, à son adresse de versificateur, à un talent curieux de donner en quatre vers aux sujets les plus vulgaires quelque chose du mordant de l'eau-forte. En voici un exemple :

> C'est régate à Joinville. On tire le pétard,
> Les cinq canots, trois en avant, deux en retard,
> Partent, et de soleil la rivière est criblée.
> Sur la berge, là-bas, la foule est assemblée,
> Et la gendarmerie est en pantalon blanc.

A coup sûr, ce n'est pas là de la poésie; sont-ce seulement des vers? mais l'ensemble est d'un *rendu* surprenant. Ces sortes d'esquisses abondent chez M. Coppée, dont elles caractérisent la véritable, l'unique originalité. D'ailleurs il met au service de cette faculté de voir une langue non pas sans doute d'une correction classique, mais au moins d'une lim-

pidité parfaite, et ce n'est pas un mince éloge que de dire aujourd'hui d'un poète qu'il parle à peu près son français. Avec cela, M. Coppée, quoique dans les *Intimités* il ait avoué Baudelaire pour maître, n'a guère emprunté de lui que sa sensibilité maladive, et depuis lors, puisant toujours aux sources d'une honnêteté bourgeoise, on signalerait malaisément dans les *Poèmes modernes, les Humbles, le Cahier rouge*, la trace d'une influence profonde de l'auteur des *Fleurs du Mal*. C'est aussi bien dans celles de ses pièces d'où s'exhale l'humble parfum de cette honnêteté modeste qu'on pourrait, en cherchant bien, découvrir sa conception de la vie, celles par exemple qu'il intitule *Petits Bourgeois* ou *Simple ambition :*

Ceux-là seuls ont raison, qui dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre.
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre,
Le jardinet s'emplit du rire des enfans...
. . . . . .
Et quand le pâtissier survient avec la tourte...

C'est à croire en vérité qu'il y aurait deux hommes dans M. Coppée : le poète ou plutôt l'artiste à la surface et le bourgeois au fond, dont on ne saurait dire si c'est le bourgeois qui raille l'artiste ou l'artiste qui moque le bourgeois.

C'est au contraire une haine profonde de l'étroitesse et de la vulgarité de la vie qui caractérise M. Sully-Prudhomme. Aucun des poètes contemporains n'a certainement plus sacrifié, ni plus religieusement, sur les autels de la métaphysique, et ne s'est nourri de plus hautes ni de plus nobles ambitions. La description ne tient chez lui que peu de place, et l'attention qu'il donne aux crises de la vie du dedans a comme déshabitué ses yeux du spectacle des choses extérieures. Il est permis toutefois de croire qu'il se renferme en soi trop obstinément, et que sa poésie gagnerait tout à descendre des hauteurs d'abstraction où il s'est fait un système, une manière de la maintenir. On peut s'inspirer de la métaphysique, puisqu'après tout dans l'avenir elle paraîtrait destinée, comme la poésie même, à n'être plus qu'une forme du rêve et de l'illusion, seulement elle en est la forme abstraite et contemplative; le rôle de la poésie au contraire est d'en être la forme active et vivante.

Sans doute au premier abord, l'entreprise a des séductions merveilleuses, sinon de vouloir mettre en sonnets l'*Éthique* ou la *Critique de la raison pure*, du moins de chercher au développement poétique un thème nouveau tantôt dans l'immensité de ce système du monde tel que l'ont élargi jusqu'à l'infini les découvertes de la science moderne, et surtout les inductions qu'elles autorisent, tantôt dans ces affinités mystérieuses qui semblent prêter aux objets eux-mêmes de la nature inanimée quelque chose du langage des passions humaines. « Il y a, disait

Kant, deux choses qui remplissent le cœur d'une admiration toujours nouvelle : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale dans le fond de nos cœurs. » Quoi de plus élevé que d'essayer de faire parler au spectacle de ce grand univers le langage qu'à d'autres époques le poète a fait parler aux lois de la morale éternelle? Par malheur, ni l'habileté, ni le talent, ni le génie, toutes les fois que le poète en a conçu la pensée, n'y ont pu parvenir. Lucrèce lui-même, que M. Sully-Prudhomme a traduit, n'a été vraiment poète que dans l'observation du cœur humain, et quand, — la science imparfaite de son temps venant à lui manquer, — il complétait les lacunes de son système par quelque ingénieuse ou grandiose hypothèse. Quoi qu'il en soit, cette préoccupation des grands problèmes donne le trait original de la poésie de M. Sully-Prudhomme; elle explique aussi ses défauts, l'obscurité fréquente de la pensée, la tension violente du style, la langue souvent énigmatique.

Splendeur excessive, implacable,
O beauté, que tu me fais mal!
Ton essence incommunicable,
Au lieu de m'assouvir, m'accable.

Voilà de ces strophes qui rendent quelquefois M. Sully-Prudhomme singulièrement difficile à lire. Le plus curieux, c'est que cette obscurité procède manifestement du soin excessif de la forme. Il semblerait que le poète commençât par exprimer sa pensée comme tout le monde et qu'il en cherchât ensuite mot par mot l'expression plus personnelle. De là les vers très faibles qu'on a relevés chez lui : ce sont ceux qu'il n'a pas pu reprendre et refaire en détail; de là les vers indéchiffrables, ce sont ceux où la rigueur artificielle de la forme est venue comme étouffer la liberté première de la pensée; de là les beaux vers enfin qui, comme on a pu voir, ne manquent pas dans *les Vaines Tendresses*, ce sont ceux où l'inspiration, toujours plus habile que le plus habile ouvrier, a trouvé du premier coup l'accord parfait de l'expression et de la pensée. L'étoffe du vers est ample et solide chez M. Sully-Prudhomme; il serait à souhaiter qu'elle tombât à plis plus larges, d'un mouvement général plus libre, plus négligemment jeté; il y a une symétrie du détail qu'il faut savoir sacrifier à l'harmonie de l'ensemble. Malheureusement la plus grave erreur de cette poésie, c'est qu'elle ne se mêle pas à la vie commune et qu'elle laisse derrière elle une impression funeste de découragement et de lassitude. Sans y appuyer, qu'il suffise de rappeler qu'il n'est pas bon de trop montrer à l'homme sa misère et que c'est par excellence la tâche du poète que de relever les cœurs abattus du fond de leur désespérance. Goethe allait plus loin, qui voulait que la poésie se proposât d'armer l'homme de courage pour les luttes et les combats de la vie.

C'est à ce point de vue qu'on ne refusera pas à la dernière partie du

volume de M. Bourget les éloges qu'il serait difficile d'accorder à la première qu'il intitule *Au bord de la mer*, et qui témoigne de plus de coquetterie que d'émotion sincère, de délicatesse nerveuse et de sensibilité maladive que de force. On ne saurait donner à M. Bourget de meilleur conseil ni d'avertissement plus sincère que de se garder d'un goût naturel du précieux et du contourné. Néanmoins dans la troisième partie l'inspiration personnelle cherche à se dégager, l'originalité du poète aspire à se débarrasser des formules d'école et de la réminiscence involontaire. Sans doute il n'est pas maître encore de sa forme ni de son inspiration comme le poète des *Solitudes* ou des *Humbles*, — il n'a pas borné encore comme eux son domaine, et son errante fantaisie, s'éprend de bien des choses et s'en dégoûte tour à tour. Le titre lui-même du volume, *la Vie inquiète*, dit assez ce qu'il y a de flottante indécision dans la pensée; mais il ressort cependant de ces vers une conception sinon très nette, au moins courageuse de la vie. Il sied aux poètes d'aimer la gloire, et nous aimons à leur entendre pousser de ces cris :

> Je hais plus que la mort ces cœurs étiolés
> Qui, sans orgueil, ayant borné leur destinée
> Au travail qu'apportait avec soi la journée,
> Ont vécu sans génie, et se sont consolés.

Nous aimons qu'ils comprennent que le rôle de l'homme ici-bas n'est pas de s'abandonner au fil des circonstances, et que toute dignité sur terre ne relève que de l'action et de la pensée :

> Meurs, mais agis; dis-moi, que perds-tu pour oser?
> Toute la question n'est que d'un peu de vie
> Qu'un jour nous a donnée, et qu'un jour va briser.

Il y a là quelque chose de généreux et de viril, et comme un accent de fierté dont nous aimons à croire que M. Bourget ne démentira pas les promesses. Un mot seulement de la forme, que nous le féliciterons de n'avoir pas asservie aux prescriptions du Parnasse contemporain.

De ces observations, il serait peut-être prématuré de vouloir tirer dès à présent une conclusion générale. Il faudrait avoir fait leur part dans la poésie contemporaine, tant à la poésie descriptive qu'à cette « poésie de la vie réelle » ou « poésie populaire » dont M. Manuel s'est proclamé l'initiateur. Elle prendra pour thème dans l'avenir « la pauvreté, l'ignorance, le travail pénible, le vice dégradant, l'héroïsme obscur, toutes les inégalités, toutes les détresses et toutes les résignations, » toutes :

> Ah! c'est beaucoup nous dire en peu de mots.

Ce n'est pas d'ailleurs jusqu'ici qu'elle ait produit rien de bien remarquable, mais enfin l'Académie française a couronné *les Humbles* de M. Coppée, les *Poèmes populaires* de M. Manuel, et sans doute il est

d'une indiscrétion naturelle de chercher à savoir quelles considérations ont bien pu la faire passer sur ce soleil couchant :

> Je traverse un jardin et j'écoute en marchant
> Les adieux que les nids font au soleil couchant,
> Bruit pareil à celui d'une immense friture (1),

ou sur ce retour du beau temps après l'orage :

> Le crapaud dans l'ornière ébauche son profil,
> Et le bousier, volant aux ordures lointaines,
> Y plonge plus joyeux sa corne et ses antennes (2).

Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie, comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, comme la religion, traversent en ce moment une crise dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qui en sortira; nous espérons du moins qu'il en sortira quelque chose, car, parce que l'éclat jeté sur notre poésie par la génération de 1830 éclipse encore du feu de ses derniers rayons la poésie des générations actuelles, et parce qu'il n'est pas de nom que nous puissions comparer, même de loin, à ceux des Lamartine, des Musset, des Victor Hugo, nous répugnerait cependant de crier à la décadence. Sans doute il y a des symptômes graves, et qui donnent à réfléchir. L'occasion est belle aux prophètes de malheur quand l'indifférence universelle remplace, comme de notre temps, ces élans de générosité qui faisaient tressaillir autrefois l'humanité tout entière pour une cause sainte. Il faut beaucoup de bonne volonté pour augurer favorablement de l'avenir, quand, la pensée se reportant aux événemens douloureux que nous avons traversés d'hier à peine, on remarque que nous n'avons pu tirer ni de la profondeur de l'humiliation ni de l'exaltation du désespoir quelqu'une de ces inspirations vengeresses qu'avaient rencontrées autrefois les Arndt et les Körner, quelques-uns seulement, puisque c'est le règne du sonnet, de ces *sonnets cuirassés* qu'avait trouvés l'Allemagne de 1813; mais il convient de ne pas oublier que la tâche est autrement difficile de nos jours qu'il y a seulement trente ou quarante ans. Et c'est pourquoi, — bien qu'en littérature il n'y ait peut-être rien qui soit au-dessous d'un poète médiocre, — on ne peut se défendre de quelque indulgence et de quelque sympathie secrète pour ceux qui de loin en loin font vibrer dans leurs chants quelque accent des anciens jours, alors qu'on n'avait pas fait encore à l'homme une loi de ne plus croire à l'illusion dont il avait bercé sa jeunesse,

> Qu'il est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(1) François Coppée, *les Humbles*.
(2) Eug. Manuel, *Poèmes populaires*.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1875.

Les affaires politiques et parlementaires de la France suivent en vérité pour le moment une marche des plus extraordinaires. Elles offrent plus que jamais le spectacle de la mobilité dans la confusion, de l'obstination des partis dans une impuissance agitée, de toutes les évolutions et de toutes les tactiques pour arriver à de nouveaux ajournemens, à une nouvelle prorogation de l'incertitude.

Assurément, à ne consulter que la logique d'une situation et les vraisemblances morales, la session qui se rouvrait à Versailles au mois de mai semblait devoir être la dernière d'une assemblée datant déjà de quatre années. Le programme de cette session paraissait tracé d'avance et comme imposé par la force des choses. Une constitution venait d'être sanctionnée, des lois complémentaires restaient à voter avec le budget, avec quelques-unes de ces mesures par lesquelles une assemblée souveraine tient à clore sa carrière. Un ministère venait de se former avec la mission de représenter au pouvoir cet ordre nouveau, de préparer l'application définitive du régime créé le 25 février, de présider à une transition toujours délicate, et ce ministère d'impartialité, de conciliation, semblait assuré d'avance du concours de toutes les opinions modérées dans cette œuvre de transformation régulière et pacifique. C'était un programme d'autant plus naturel que des institutions sont faites apparemment pour être appliquées, et qu'après quatre années d'un règne laborieux une assemblée fatiguée et usée ne peut plus songer raisonnablement qu'à « faire sa retraite. » Qu'en est-il aujourd'hui et que reste-t-il de cette session de trois mois? C'est précisément ce qu'il y a d'extraordinaire. On dirait que de toutes parts il y a une sorte d'émulation maladive d'agitation, et ces trois mois, au lieu de conduire au dénoûment le plus simple dans les circonstances présentes, n'ont servi qu'à tout compliquer en aggravant les scissions, en troublant les combinaisons les plus naturelles, en multipliant les impossibilités et les inco-

hérences. Des partis épuisés et irrités, des ardeurs factices et des campagnes maladroitement menées, des majorités changeantes et des votes confus ou contradictoires, un gouvernement de tension et de mauvaise humeur, une assemblée paralysée par toutes les divisions et finissant par se tirer d'embarras en saisissant l'occasion de prendre trois mois de vacances, c'est là ce qui s'appelle la politique officielle depuis quel que temps. La vérité est que la direction a manqué partout, que l'esprit de conduite n'a brillé dans aucun camp, ni à droite, ni à gauche, nimême dans le ministère, et que de tous les côtés on s'est fié à ce qu'un député appelait dans la familiarité d'une commission « le dieu hasard. » Ce serait positivement à redouter, si le pays ne suppléait à tout par son calme, par sa sagesse, s'il ne se donnait à lui-même sa direction en vivant honnêtement de son travail sans trop s'inquiéter des conflits de paroles passablement acerbes entre M. le vice-président du conseil et ses adversaires, entre la gauche puritaine et la gauche constitutionnelle.

Comment donc en est-on venu à cette situation si étrange où tout est prétexte à équivoques et à confusions, où les partis se font un jeu de se livrer à toutes les fantaisies meurtrières aux dépens des intérêts du pays, et où le « dieu hasard » se charge le plus souvent de dénouer les conflits parlementaires engagés par les passions? Il n'est point douteux que tout le monde a un peu sa part dans ce décousu universel, et à ne prendre que cette séance du 15 juillet, qui a éclaté comme un coup de théâtre, qui depuis quinze jours a pesé sur toutes les délibérations et les résolutions de l'assemblée, qui a été une épreuve aussi délicate que périlleuse pour les partis comme pour le gouvernement, à ne prendre que cette journée, les fautes sont certainement venues de tous les côtés; elles sont venues de la commission chargée d'instruire le procès de l'empire, de M. Gambetta et de son intervention orageuse comme du ministère lui-même. Il faut voir les choses comme elles sont, sans se payer de mots et d'apparences.

Que voulait-on faire? L'élection de M. de Bourgoing dans la Nièvre n'avait été qu'une occasion; ce qu'on se proposait surtout en réalité, c'était de dévoiler les menées bonapartistes, de remettre pour ainsi dire en présence le travail permanent de conspiration, les prétentions survivantes de l'empire et les ruines que sa domination a léguées à la France. L'enquête parlementaire était née de cette pensée, la commission a mis plus de six mois à instruire le procès, et elle a trouvé en M. Savary un jeune rapporteur très résolu, qui a pris fort au sérieux son rôle de procureur-général de l'enquête. Rien de mieux assurément que de dévoiler les intrigues bonapartistes, toutes ces captations habilement organisées, toutes ces influences perfidement mises en jeu pour enlacer le pays en le trompant par des propagandes captieuses, en exploitant jusqu'à des souffrances dont l'empire reste le premier et coupable auteur. Malheu-

reusement on ne s'est point assez souvenu d'une chose, c'est qu'on ne faisait pas de ces campagnes pour se borner à des rapports ou à des discours, c'est qu'en politique il faut savoir ce qu'on veut, jusqu'où l'on peut aller, et si l'on nous permet cette expression, lorsqu'on lève le bras, il faut être sûr de pouvoir frapper sous peine de se livrer à une démonstration inutile. Déployer l'appareil des enquêtes, invoquer des témoignages, accumuler des documens, fort bien : au-delà quel résultat précis, positif, se promettait-on, où croyait-on pouvoir atteindre? Provoquer une intervention de la justice, on ne le pouvait guère, il y avait eu déjà une instruction judiciaire abandonnée, une ordonnance de non-lieu fondée non certes sur l'innocence de l'empire, mais sur la difficulté de saisir un délit précis dans une organisation assez habilement combinée pour échapper à la loi. Proposer à l'assemblée comme conséquence de l'enquête un nouveau décret de déchéance contre l'empire, était-ce de la prudence politique? Si le premier verdict rendu à Bordeaux le 1er mars 1871 avait besoin d'être rajeuni ou confirmé, c'est donc qu'il n'était ni suffisant ni définitif! Un second vote laissait la porte ouverte à un troisième, sans compter que si, par des considérations de parti, l'unanimité, qui avait éclaté dans le scrutin de Bordeaux, n'était pas aussi complète aujourd'hui, la manifestation qu'on provoquait pouvait en être affaiblie. Que restait-il dès lors? Une discussion nécessairement passionnée, peut-être violente, suivie tout au plus d'un ordre du jour qu'on serait obligé de combiner, c'est-à-dire d'atténuer, de façon à rallier le plus grand nombre de voix possible. De toute manière, et c'était la fatalité de l'enquête ainsi engagée, on devait aboutir ou à des actes qui pouvaient ressembler à un empiétement sur les droits indépendans de la justice, ou à une manifestation mal calculée, ou à un vote d'ordre du jour dénué de sanction.

Ce qu'on n'a pas vu dès l'origine, c'est que, s'il était moralement utile de démasquer le bonapartisme comme l'avait fait le préfet de police, M. Léon Renault, dans un premier rapport plein d'une fermeté habile et mesurée, le meilleur moyen de combattre l'empire, c'était de le remplacer, de lui opposer la souveraineté nationale organisée et fixée, d'assurer au pays des institutions protectrices, et de contraindre tous les partis à respecter ces institutions. A défaut de ce moyen tout politique et seul décisif, tout ce qu'on pouvait faire risquait de manquer d'efficacité, et le plus clair est que sans le vouloir on allait offrir au bonapartisme une occasion de se mettre en scène, de déployer son arrogance, de triompher de quelques erreurs ou de quelques particularités scabreuses, de chercher des diversions ou de profiter de l'imprévu qui pouvait se produire dans un débat irritant. Dans les conditions où elle a été poursuivie et où elle a été portée devant l'assemblée, cette enquête était donc une opération qui offrait autant de dangers que d'avantages, et ces dangers, qu'on ne prévoyait pas tous, ont éclaté presque aussitôt par

la double intervention de M. Gambetta et de M. le vice-président du conseil.

Ce qui devait être évité avant tout est justement ce qui est arrivé. Est-ce M. Buffet qui a provoqué l'intervention de M. Gambetta, ou bien est-ce le contraire? Peu importe! les deux interventions se lient intimement dans cette dramatique séance, et toutes les deux elles ont eu pour premier résultat de déplacer absolument la question la plus grave, d'altérer toutes les conditions d'un débat fait pour mettre aux prises toutes les passions, toutes les politiques. Précisons la situation. Au moment où la discussion restait encore concentrée entre l'empire vainement défendu par M. Rouher et la commission d'enquête représentée par le rapporteur, M. Savary, qui avait maintenu avec succès l'autorité de son œuvre, M. le vice-président du conseil s'est levé pour venger M. le préfet de police, imprudemment mis en cause par l'orateur impérialiste; après lui, M. le garde des sceaux s'est levé à son tour pour défendre M. le procureur-général de Paris, également accusé. L'un et l'autre ont parlé, chacun à sa manière, chacun avec ses préoccupations et son accent particulier. Au demeurant, malgré certaines nuances de langage, les deux discours pouvaient se compléter et restaient l'expression commune de la pensée ministérielle.

Que M. Gambetta n'ait point été absolument satisfait de la façon dont M. Buffet a parlé de l'enquête et du bonapartisme, qu'il ait remarqué une certaine affectation de M. le vice-président du conseil à mettre le péril révolutionnaire à côté du péril bonapartiste, il n'était peut-être pas le seul; mais enfin il aurait pu avec bien d'autres compléter les déclarations de M. Buffet par les déclarations de M. Dufaure, et ce n'est point évidemment pour cela qu'il s'est précipité à la tribune comme pour exhaler ses fureurs, comme pour « déchirer tous les voiles, » selon l'expression dont on s'est servi. De deux choses l'une, ou M. Gambetta a cédé à un emportement spontané peu rassurant, ou bien il s'est jeté dans la discussion par un calcul prémédité. C'est probablement le calcul qui a eu la plus grande part dans cette explosion tribunitienne, où l'acteur s'est retrouvé tout d'abord en demandant qu'on laissât à sa voix « le temps de s'échauffer » pour prendre tout son éclat retentissant. M. Gambetta, qui a montré depuis quelques mois un sérieux esprit politique, qui a su transiger avec la nécessité, avec la puissance des faits, M. Gambetta s'est peut-être senti tout près d'être suspect de modération dans le monde radical, peu accoutumé à être aussi constitutionnel, aussi ministériel que cela. Il a vu autour de lui des scissions se former, des dissidens comme M. Louis Blanc, M. Madier de Montjau, mettre en doute son autorité, rompre avec la discipline de la gauche, opposer ce qu'ils appellent les principes à l'habileté et aux concessions. Il a craint que la politique de transaction à laquelle il s'est prêté ne fût pas toujours comprise dans son parti, qu'elle ne diminuât sa popula-

rité, et il a cru le moment venu de frapper un grand coup. Il a voulu raffermir ou reconquérir son influence de *leader* du radicalisme en saisissant cette occasion favorable du procès parlementaire intenté au bonapartisme, en protestant au nom de ce qu'il appelle le sentiment républicain, en se déchaînant contre M. le vice-président du conseil. Une fois lancé, M. Gambetta ne s'est plus arrêté ou il s'est arrêté trop tard, et il ne s'est point aperçu que par cette sortie impétueuse et soudaine il changeait la face d'une situation, il compromettait jusqu'à un certain point cette politique de conciliation et de patience à laquelle la gauche a eu la sagesse de prêter son concours, par laquelle on est arrivé à l'organisation constitutionnelle de la république. Il ne voyait pas qu'en élevant à ce moment une question ministérielle il s'engageait fort témérairement dans une voie où il pouvait obtenir les complimens de M. Louis Blanc, de M. Madier de Montjau, mais où il était assuré de n'être point suivi par bien des républicains eux-mêmes décidés à éviter à tout prix aujourd'hui une crise de pouvoir. M. Gambetta eût-il été fondé dans quelques-unes de ses plaintes, dans quelques-unes de ses observations, à quoi cela lui servait-il de prendre si violemment à partie le ministère ou, si l'on veut, M. le vice-président du conseil? S'il pensait la moitié de ce qu'il disait, que ne déposait-il immédiatement une motion de non-confiance? S'il reculait devant une proposition de ce genre, s'il se bornait à des discours irrités, il se mettait dans le cas d'un homme qui ne conforme pas ses actions à ses paroles, qui menace, lui aussi, sans frapper, qui s'agite dans le vide; il s'exposait à essuyer de sévères représailles, à être mis au défi de proposer un vote, et, lorsque par une diplomatie transparente il cherchait à séparer M. Dufaure de M. Buffet, il s'exposait à ce qu'on lui répondît sur-le-champ par l'attestation de la solidarité politique du ministère. Ce que M. Gambetta n'a point vu enfin, c'est qu'en se dévoilant trop tôt en vainqueur qui prétendait mettre la main sur la république, il ralliait forcément contre lui, contre son parti, tous les groupes conservateurs de l'assemblée, et en provoquant tout ce bruit, en soulevant toutes ces questions inopportunes, il faisait les affaires du bonapartisme, merveilleusement servi par cette diversion, heureux de voir tout à coup le combat se détourner de lui.

Oui, sans doute, l'intervention de M. Gambetta a été une assez désastreuse échauffourée, et l'intervention de M. Buffet aurait pu elle-même assurément être mieux combinée ou avoir un autre caractère. Que dans tous ces débats, où le bonapartisme était après tout le premier en cause, M. le vice-président du conseil eût gardé la haute et sévère impartialité d'un gouvernement, qu'il eût évité tout ce qui pouvait ressembler à une politique de récrimination et de combat, rien de plus simple. Malheureusement il est bien clair que M. Buffet est le jouet d'une obsession ou d'une préoccupation qui se laisse voir dans son langage comme dans ses actes. Sa préoccupation, en étant le ministre de

la république constitutionnelle votée le 25 février, c'est de rester ce qu'il est, ce qu'il a toujours été. Par ses instincts, par ses habitudes d'esprit, par un certain dogmatisme politique comme par ses opinions religieuses, il incline vers le parti conservateur, même vers la droite récalcitrante, dont il espère toujours désarmer les scrupules et retrouver l'appui. L'alliance de la gauche par laquelle il est arrivé au pouvoir, avec laquelle il est bien obligé de se retrouver dans le vote des lois constitutionnelles, cette alliance lui pèse visiblement, et on ne peut pas dire en vérité que depuis quatre mois il ait prodigué les douceurs à ceux qui pouvaient se considérer comme ses alliés, puisqu'ils soutenaient le gouvernement; il a plutôt poussé à leur égard la sévérité jusqu'à la rudesse, il leur a refusé les concessions de langage aussi bien que les changemens de fonctionnaires; il les a maltraités assez souvent, peut-être avec la secrète pensée de les décourager. Bref, cela est bien clair, M. Buffet, en homme d'opinions arrêtées et peu flexibles, ne peut s'accoutumer à l'idée d'être un chef de cabinet comptant dans le camp ministériel jusqu'à des radicaux, et lui aussi, on peut le croire, il a saisi l'occasion d'en finir, de « déchirer les voiles, » comme on l'a dit.

Ce n'était point sans doute par calcul, avec l'intention de provoquer le conflit, que dans un premier discours M. Buffet avait signalé le péril révolutionnaire comme tout aussi redoutable et plus rapproché que le péril bonapartiste : il disait tout simplement ce qu'il pensait, en choisissant, il est vrai, une singulière occasion, et sans remarquer que par cela même il créait une sorte de diversion. Dès que M. Gambetta commettait la faute de se précipiter dans la lutte avec une irréflexion fougueuse, de prendre pour son parti ce qu'on disait des menées révolutionnaires et d'élever une question ministérielle, M. le vice-président du conseil, emporté à son tour, n'a pas hésité. Il a redoublé de raideur devant les attaques dont il était l'objet, accentuant son attitude et celle du ministère tout entier, repoussant toutes les accusations d'équivoque, défiant ses adversaires de proposer un vote de censure, et leur adressant cette sommation hautaine : « Si vous n'osez pas porter à cette tribune cette motion nette, franche, directe de non-confiance dans le ministère, je vous dirai que c'est vous qui créez l'équivoque. » Puisqu'on en venait là, M. le vice-président du conseil, entraîné par la vivacité de la lutte, voulait évidemment réduire la gauche radicale à s'avouer vaincue ou à déclarer ouvertement son hostilité contre le ministère. Pour le coup cette fois, la diversion était complète, le bonapartisme avait disparu dans la mêlée, il était si bien oublié qu'il a fallu l'intervention de M. Bocher pour rappeler l'objet du débat au dernier moment, lorsque déjà un membre de la droite, profitant de la confusion, venait de présenter une motion de confiance qui a fini par réunir 444 voix.

Qu'est-ce à dire? Est-ce l'absolution de l'empire et la preuve des complaisances de M. le vice-président du conseil ou de l'assemblée pour le bonapartisme? Ce serait, nous n'en doutons pas, une iniquité de faire peser sur M. le vice-président du conseil l'injurieux soupçon d'avoir cherché à couvrir le bonapartisme, de lui avoir préparé volontairement cette diversion dont il a profité. Non, M. Buffet, ministre de la république constitutionnelle, n'est point un bonapartiste déguisé, et ce qu'il a dit dans ses discours n'est après tout rien de plus que ceci : « je me suis fait une règle constante de me préoccuper de tous les périls et de ne pas faire de l'un d'eux une diversion à l'autre, » ce qui ne signifie nullement que M. le ministre de l'intérieur ait les yeux fermés sur les menées impérialistes; mais il y a une fatalité dans ces situations confuses, et sans le vouloir M. Buffet a paru venir en aide au bonapartisme dans l'embarras. Il a eu des mots malheureux qui dépassaient probablement sa pensée, et en fin de compte il a eu la mauvaise chance d'avoir avec lui dans sa majorité ces bonapartistes qu'on l'accusait de protéger, qui, après avoir été sur le point d'être frappés, se sont retrouvés parmi les victorieux du scrutin. Fortune compromettante assurément, que M. le vice-président du conseil a eu le tort de ne point redouter assez dans son ardeur fébrile contre le radicalisme, et c'est ainsi que, par la faute de tout le monde, cette campagne assez mal conduite, dénaturée dans le feu du combat, a fini, non pas précisément au profit du bonapartisme, comme on le dit, mais par un vote qui n'est que l'expression d'un grand trouble, qui a rendu une apparence de vie à l'ancienne majorité conservatrice reconstituée pour la circonstance.

La conséquence de ces péripéties et de ces évolutions parlementaires, on l'a vue aussitôt. Le vote du 15 juillet, on peut le dire, avait implicitement tranché une question des plus graves devant laquelle on s'était arrêté jusque-là, que le gouvernement lui-même semblait envisager comme tous les esprits libéraux, la question de la dissolution définitive ou d'une prorogation nouvelle de l'assemblée. Sans doute, rien n'était changé en apparence, les conditions restaient les mêmes. Le lendemain comme la veille, la dissolution prochaine de l'assemblée était la conséquence naturelle de tout un ensemble de choses. Il y a un moment où aucun pouvoir ne peut se dérober à la loi commune. L'assemblée de Versailles est dans la cinquième année de son existence, elle a passé par bien des épreuves, et rien ne peut faire aujourd'hui qu'elle ne soit moralement arrivée au terme de sa carrière. Elle a mis ses dernières forces dans ces lois constitutionnelles qu'elle vote encore péniblement chaque jour, qui donnent une organisation régulière à la France, et il est bien clair qu'un pays ne peut pas rester suspendu entre le provisoire agité d'une assemblée omnipotente en déclin et un régime légal indéfiniment ajourné. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de calculer les jours

de grâce nécessaires pour que l'assemblée pût régler ses dernières volontés, voter les choses essentielles, le budget, la loi électorale, comme elle a déjà voté la loi sur les pouvoirs publics, la loi sur le sénat. Tout semblait corroborer cette nécessité d'une application prochaine des institutions acceptées.

Oui, tout cela était moralement et logiquement vrai le lendemain du 15 juillet comme la veille; ce qu'il y avait seulement de changé, c'était cette situation parlementaire où un coup de scrutin est venu ragaillardir les vieux conservateurs de la droite qui ne passent pas pour désirer une dissolution, qui aimeraient mieux se proclamer immortels que de décréter leur mort prochaine. A quel sentiment ou à quel calcul obéissent-ils? Quelques-uns ont la mélancolique certitude de ne pas revenir; d'autres ont une certaine peur de l'inconnu, beaucoup ne se rendent pas compte à eux-mêmes de la raison de leurs répugnances. Ceux qui gardent obstinément de vagues espérances monarchiques et qui ne voient qu'avec une impatience chagrine l'organisation d'une république, même d'une république conservatrice à laquelle ils ne croient pas, ceux-là surtout s'efforcent de gagner du temps. Que peut leur donner le temps? Ils ne le savent pas eux-mêmes, ils se figurent qu'ils se réservent ainsi l'imprévu et qu'en restant à Versailles ils suspendent la prescription de leurs espérances. C'est une illusion qu'ils se font et à laquelle ils sacrifient l'intérêt du pays. Ils avaient presque perdu courage il y a quelques semaines, le vote du 15 juillet a ravivé leur confiance, et le premier gage de la victoire de la veille a été une proposition de prorogation. Il y a un député, M. Malartre, qui a le monopole de ces sortes de propositions et le privilége d'arriver tous les ans à l'heure voulue, au moment psychologique. M. Malartre n'a pas manqué cette année au lendemain du 15 juillet, et comme il ne marchande pas avec les vacances, il proposait tout simplement à l'assemblée de s'ajourner au 30 novembre, il aurait même étendu la prorogation, s'il l'avait fallu, jusqu'à l'année prochaine. Il y a eu, il est vrai, quelques autres propositions tendant à rapprocher la dissolution et les élections. Il faut l'avouer, ces motions, médiocrement combinées, faiblement soutenues, n'ont point eu de succès, et l'assemblée, pleine de complaisance pour elle-même, a fini par décider qu'elle se séparerait le 4 août, pour revenir à Versailles le 4 novembre. C'est la conséquence de ces dernières luttes parlementaires qui ont jeté le désarroi dans les partis, troublé toutes les combinaisons, et qui lèguent une situation fausse à tout le monde, à commencer par le gouvernement, réduit plus que jamais à dégager sa politique de toutes ces confusions, auxquelles il n'est malheureusement pas étranger.

Les voyages des souverains jouent de notre temps un certain rôle dans la politique, et on en profite même quelquefois pour faire voyager les princes où ils ne vont pas, pour imaginer des rencontres qui n'ont

jamais eu lieu. C'est ainsi que les nouvellistes de Berlin, peut-être pour en suggérer la pensée, ont récemment raconté que le roi de Bavière s'était rendu sur le passage de l'empereur d'Allemagne pour lui rendre ses hommages. L'entrevue n'eût point été certainement dénuée de signification à la veille des élections bavaroises, dont les préliminaires passionnaient les esprits, elle eût été promptement exploitée par les partis. Il n'y a qu'un malheur, c'était une invention des nouvellistes de Berlin; le roi de Bavière ne s'est point déplacé pour se porter à la rencontre de l'empereur Guillaume, il est resté tranquillement chez lui, ne prenant parti ni pour les libéraux ni pour les catholiques dans les élections qui viennent de se terminer sans provoquer aucun trouble, sinon sans soulever bien des émotions. Le scrutin a définitivement prononcé en effet, et le résultat n'a pas peut-être entièrement répondu aux espérances que les catholiques entretenaient. Le fait est que les libéraux ont obtenu un certain succès. Ils ont été aidés sans nul doute par l'habileté avec laquelle le ministère avait découpé les circonscriptions électorales; ils ont pu réussir, surtout dans les villes et particulièrement à Munich, où le premier élu est un magistrat, M. Durrschmidt, connu pour une brochure d'un esprit tout libéral sur les ordres religieux. Parmi les autres élus du parti libéral, on compte M. de Schlœr, le banquier M. de Schauss, le baron de Stauffenberg, de même que parmi les catholiques on compte le baron d'Ow, ancien président de la chambre, M. Langlois, parent de Dœllinger, M. Jœrg, des prêtres, des chanoines. En définitive, il y a 79 catholiques et 77 libéraux; la chambre nouvelle est partagée en deux camps presque égaux.

Évidemment ce n'est point là ce que les catholiques avaient rêvé, ils avaient espéré mieux; ils ont une majorité si faible, si précaire, qu'ils ne peuvent guère songer à s'emparer du pouvoir; aussi ne se montrent-ils pas absolument satisfaits. Les libéraux purs, les Allemands de leur côté, ne sont pas non plus très contens malgré les avantages réels qu'ils ont obtenus; ils comprennent que leur politique de fusion complète et absolue de la Bavière avec l'Allemagne a une limite et un frein dans l'assemblée nouvelle telle qu'elle est composée. Le ministère seul ne paraît pas trop se plaindre d'une chambre où les partis sont trop également divisés pour menacer son existence, et où il peut trouver encore après tout un point d'appui contre les pressions trop fortes de la politique de Berlin. Au milieu de ces élections, où naturellement on s'est servi de toutes les armes comme dans toutes les élections de tous les pays, une lettre de M. le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris, semble avoir été invoquée en témoignage et avoir exercé une certaine influence. M. le prince de Hohenlohe paraît croire que les Français ont été particulièrement préoccupés des élections bavaroises, et qu'ils céderaient à la vieille illusion de compter « trouver des alliés

en Allemagne, » dans le cas d'un succès des ultramontains bavarois. M. l'ambassadeur d'Allemagne à Paris appelle cela justement « un danger. » Il fait, il est vrai, exception en faveur du gouvernement, composé d'hommes « qui ont trop d'amour pour la paix et trop de perspicacité politique pour se laisser entraîner à faire la guerre par l'illusion d'une ligue des peuples catholiques; » mais il ajoute que « la nation française s'exalte facilement, et il serait regrettable qu'une victoire des ultramontains éveillât des espérances qui ont déjà produit une fois un funeste effet sur l'esprit du peuple français. » M. le prince de Hohenlohe est un esprit grave et mesuré sans malveillance pour notre pays : s'il n'a point d'autres inquiétudes que celles qu'il exprime dans sa lettre, il peut être tranquille. La France n'aurait point triomphé de la victoire des ultramontains bavarois, quand même cette victoire eût été plus complète; elle n'aurait point songé surtout à y voir le gage d'une prochaine ligue des peuples catholiques pour faire la guerre à l'Allemagne. Nous n'ignorons pas que dans les réunions électorales de Munich les orateurs catholiques n'ont pas été les derniers à déclarer que la Bavière devait remplir tous ses engagemens envers l'empire. Nous savons à quoi nous en tenir, et, puisque les Allemands nous croient si facilement enclins à nous faire illusion sur ce qui se passe en Allemagne, ils devraient de leur côté ne pas se méprendre sur ce qui se passe en France, sur les vrais sentimens de notre pays, que les élections bavaroises peuvent intéresser sans l'émouvoir positivement, sans l'exalter outre mesure.

La politique de l'Europe s'étend à l'orient comme à l'occident. Bien des questions en effet ne cessent de s'agiter dans cet empire turc où se poursuit la lutte séculaire de toutes les influences, où fermentent tant de passions de race, de religion, de nationalité, et ces questions prennent alternativement, quelquefois simultanément, la forme d'incidens diplomatiques ou d'insurrections locales; elles reparaissent comme pour rappeler à l'Europe qu'il y a là, dans ces régions orientales, un inextricable et éternel problème. Ces jours derniers encore, c'est à propos d'un traité de commerce négocié entre le gouvernement roumain et l'Autriche.

La Roumanie, liée par la vassalité à la Porte ottomane, avait-elle le droit de négocier directement ce traité avec l'Autriche? Si le droit existe, il résulte apparemment des conventions qui ont créé le nouvel état roumain à la suite de la guerre de Crimée, et en bonne justice ce serait aux puissances qui ont créé cet état d'interpréter en commun l'œuvre commune. Il paraît que tout cela est changé, l'Autriche, la Russie et l'Allemagne ont jugé à propos de trancher la difficulté en reconnaissant à la Roumanie le droit de négociation directe. La Porte a protesté, l'Angleterre n'a pu faire autrement que d'approuver les protestations de la Turquie, et la France, sans se laisser entraîner dans

ces controverses, a partagé l'opinion de l'Angleterre; mais on a passé outre, et le traité a été signé. C'est précisément là-dessus qu'une conversation vient de s'engager dans la chambre des pairs d'Angleterre. Lord Stratheden a interpellé le gouvernement, il a revendiqué tous les droits de souveraineté pour le sultan et même contesté assez vivement la légalité des conventions commerciales récemment conclues entre la Roumanie et l'Autriche; en un mot, il a soutenu une fois de plus la vieille thèse anglaise de l'intégrité de l'empire ottoman. Lord Derby a répondu assez légèrement, en ministre désabusé et sceptique d'une puissance qui en a vu bien d'autres depuis quelques années, en homme persuadé que dans ce temps-ci « les traités ont la vie courte, » que cette affaire roumaine n'est pas plus extraordinaire que bien d'autres choses, et qu'à vouloir l'exagérer, à vouloir faire trop de bruit, on aurait risqué de se donner beaucoup de ridicule sans profit. Le fait est qu'après avoir été réduite, il y a quatre ans, à biffer de sa propre main les conventions sur la Mer-Noire, la diplomatie anglaise ne peut pas se prendre aujourd'hui d'une passion bien vive pour les droits de suzeraineté de la Porte sur les principautés danubiennes. Tout s'enchaîne : l'Angleterre recueille les fruits de sa politique, elle voit périr peu à peu l'œuvre de Crimée sans pouvoir la défendre. De cette œuvre, qui avait déjà disparu à moitié dans les malheurs de la France, il ne restera bientôt plus rien, — rien, si ce n'est cette éternelle question d'Orient renaissant sous d'autres formes, et alors qui sait si la Roumanie elle-même, après avoir secoué ce qui la gêne dans ces traités d'il y a vingt ans, ne sera pas conduite à regretter les garanties qui la protégeaient contre de puissans voisins?

Non, sans doute, cette question des droits de la Roumanie n'est point aujourd'hui une grosse affaire européenne, et lord Derby a pu la ramener à des proportions plus modestes. Elle n'a d'importance que parce qu'elle se lie à tous les mouvemens des principautés turques, à cette situation générale où s'accumulent tant d'élémens incandescens, où éclatent si souvent des troubles comme ceux qui mettent aujourd'hui l'Herzégovine en feu. Ces troubles ont-ils été provoqués par des aggravations d'impôts, par les exactions des autorités turques ou par les violences féodales des beys? Sont-ils nés d'une explosion des passions religieuses et nationales habilement surexcitées par une propagande incessante? Toujours est-il qu'il y a eu déjà des meurtres, des collisions sanglantes, qu'une portion de la population est sous les armes, tandis que l'autre partie émigre dans les principautés voisines, et que le gouvernement turc est obligé d'envoyer des troupes, un véritable corps d'armée pour combattre l'insurrection. Un moment, pendant son récent séjour en Dalmatie, l'empereur d'Autriche s'était interposé à Constantinople en faveur de ceux qui avaient donné le premier signal du mou-

vement, et on a pu croire que tout allait s'apaiser. Il n'en a rien été, l'insurrection au contraire n'a fait que s'étendre, se développer, et aujourd'hui elle semble recevoir des secours du Montenegro, comme de la Serbie, comme de la Croatie. C'est là ce qu'il y a de grave en effet. Par sa position entre le Montenegro, la Bosnie, la Serbie et la Croatie autrichienne, l'Herzégovine peut ne point rester un foyer isolé. La cause des insurgés est la cause de tous les Slaves du sud du Danube; pour tous, l'ennemi à combattre est toujours le même, c'est le Turc, et les gouvernemens du Montenegro, de la Serbie, peuvent avoir de la peine à contenir leurs populations inflammables.

Il y a quelque chose de mieux : l'Herzégovine a autrefois appartenu à l'ancien royaume de Croatie, elle a gardé ce souvenir vivant, et aujourd'hui les insurgés invoquent l'empereur d'Autriche comme leur roi, comme le protecteur naturel de leur indépendance reconquise; ils semblent avoir pour mot d'ordre le retour à l'ancien royaume croate. De tout cela peuvent naître certainement des complications, surtout si la Turquie prétendait contraindre la Serbie, le Montenegro à réprimer toutes les complicités que les insurgés peuvent rencontrer dans ces pays. Des mesures coercitives ou des menaces de la Porte ottomane contre le Montenegro ou la Serbie susciteraient indubitablement de sérieuses difficultés européennes. On n'en est pas là pour le moment, les conseils de modération ne manqueront pas à Constantinople, et il est bien certain que de son côté l'Autriche n'est nullement disposée à favoriser l'insurrection de l'Herzégovine; elle a envoyé au contraire des forces sur sa frontière pour empêcher la propagation de l'incendie. Il y a bien des raisons pour que l'Autriche ne se prête en aucune façon, ni directement ni indirectement, à ces agitations slaves. D'abord elle n'est point intéressée à voir surgir des complications qui pourraient remettre tout en question dans ces contrées de l'Orient, où elle a autant de périls à courir que d'avantages à espérer. De plus le premier ministre de l'empereur François-Joseph est un Hongrois, et ce n'est pas le comte Andrassy qui favoriserait au sud du Danube des mouvemens dont le premier résultat serait d'exalter le patriotisme croate, de rompre le lien par lequel la Croatie reste jusqu'ici rattachée à la Hongrie. Tout se réunit donc pour que les insurgés de l'Herzégovine restent livrés à leurs propres forces, pour que cette insurrection nouvelle ne soit qu'une de ces explosions périodiques qui laissent depuis longtemps une traînée de sang et de feu dans l'histoire de l'Orient.

CH. DE MAZADE.

## REVUE MUSICALE.

Nous voici donc en possession d'un troisième théâtre lyrique. La subvention de 100,000 francs est maintenue, le directeur nommé, il ne s'agit plus désormais que de s'entendre sur ce qu'on y jouera, car ce qu'on n'y jouera pas, nous le savons presque d'avance. Ainsi les traductions seraient, paraît-il, exclues du répertoire; ce puissant fonds de réserve, où l'ancienne scène du Châtelet puisa jadis de si beaux élémens de fortune, serait interdit à l'administration actuelle, qui, laissant à l'Opéra *Don Juan* et le *Freischütz*, à l'Opéra-Comique *les Noces de Figaro*, devrait strictement s'en tenir à ne représenter que les ouvrages de nos jeunes compositeurs, programme en vérité bien dangereux pour un théâtre auquel M. Gounod a déjà retiré ses œuvres, et qui partant se trouverait sans ressources au premier échec. L'expérience de l'opéra populaire ne nous a que trop démontré l'an passé comment tournent les parties qu'on engage en dehors de toute prévision rationnelle. Que de temps souvent s'écoule avant qu'un grand succès se déclare! En attendant il faut vivre, et c'est avec le répertoire que la maison peu à peu s'achalande. Le répertoire de l'ancien Théâtre-Lyrique, c'était *Faust* et *Roméo et Juliette*, *Oberon*, le *Freischütz* et *les Noces de Figaro*. *Faust* appartient aujourd'hui à l'Opéra, *Roméo et Juliette* à l'Opéra-Comique, et si les traductions manquent aussi, que devenir? Cet établissement d'une troisième scène lyrique est, nous dit-on, surtout fait pour les *jeunes*. Jouer les jeunes, à merveille, mais n'y a-t-il que ce moyen de leur rendre service et n'est-ce rien que de former en même temps leur goût et de leur mettre devant les yeux les grands modèles? Pour nous, loin d'enlever au Théâtre-Lyrique ce privilége, nous aimerions mieux l'ôter à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, assez riches de leur propre bien; d'ailleurs l'intérêt même de ces jeunes compositeurs exige que leurs ouvrages soient vaillamment exécutés; or quelle meilleure école que les chefs-d'œuvre pour dresser des chanteurs et leur communiquer cette force de conviction de plus en plus rare par le train d'opérette où nous sommes? M. Arsène Houssaye entre au jeu avec la subvention ordinaire, plus 95,000 francs restant sur l'ancien exercice, mais tout est à créer, personnel et matériel; comment engager une troupe, préparer en si peu de temps la campagne d'hiver? Tout au plus pourrait-on songer à de simples exhibitions; le moment en effet s'y prêterait assez. Entre la saison de Londres et celle de Saint-Pétersbourg, peut-être la Nilsson et la Patti consentiraient-elles à donner quelques représentations; mais ce ne serait toujours là qu'une aventure sans rapport avec les véritables des-

tinées d'un théâtre dont un nouveau directeur devra naturellement prendre à charge de restaurer le brillant passé.

L'Opéra continue à jouir des bénéfices d'une situation exceptionnelle; on ne s'y endort pas néanmoins, et l'administration travaille en vue des temps où la salle ne suffira plus à faire seule tout l'intérêt et toute l'attraction du spectacle. Les débuts d'été vont leur cours, nous en avons constaté d'assez heureux, les débuts de M^lle^ de Reszké dans Ophélie par exemple. On nous en promet beaucoup d'autres, ce qui témoigne d'une activité dont le public ne se plaindra pas, condamné qu'il était à ne jamais changer de doublures; l'ancienne administration avait en effet la mauvaise habitude de stéréotyper en quelque sorte ses distributions de rôles; une fois les premiers sujets partis, le répertoire tombait inévitablement aux mains du même personnel, et médiocrité pour médiocrité mieux vaut encore voir passer des figures nouvelles, sans compter cette chance qu'on a de découvrir un vrai talent dans le nombre.

La reprise de *Don Juan* aura lieu vers la rentrée d'octobre; la Krauss chantera dona Anna, ce grand rôle qu'elle a chanté d'abord en allemand, puis en italien, et qui certainement lui vaudra chez nous son plus beau triomphe. Celle qui fut à Ventadour ce que nous l'avons entendue ne saurait manquer de grandir encore dans la splendide mise en scène qu'on lui prépare avec un don Juan tel que M. Faure et M^me^ Carvalho pour Zerline. Ensuite viendra le ballet de *Sylvia*. « Regarde, c'est Endymion et la Lune, » dit Méphistophélès à Faust dans l'intermède des évocations. Autant il s'en peut dire de cette fantaisie néo-grecque dont M. Léo Delibes écrit la musique et qui nous montrera au dénoûment le tableau de Girodet mis en action. Puis, comme il faut que la loi et les prophètes s'accomplissent, la *Jeanne d'Arc* de M. Mermet fera son apparition. Heureux homme dont la partition arrive ainsi devant le public, déjà grosse de tout un cycle de destinées bruyamment parcourues! *Jeanne d'Arc* fut d'abord offerte à M. Perrin, et tout porte à croire qu'elle aurait eu le sort du *Noé* d'Halévy, que nous avons vu vers la même époque ce pauvre Bizet s'épuiser à parachever en pure perte; mais l'étoile de M. Mermet voulut que M. Halanzier fût appelé à diriger notre première scène. A dater de cet avénement, plus d'incertitudes, les répétitions commencèrent et se poursuivaient sous les auspices les plus favorables quand l'incendie éclata. M. Mermet reçut le coup en philosophe, et bien lui en prit, puisqu'en définitive aujourd'hui les choses tournent à son avantage. Sa *Jeanne d'Arc* aura l'insigne privilége d'être le premier grand opéra représenté dans la nouvelle salle, et le rôle principal, sujet de tant de perplexités, sera finalement créé par Gabrielle Krauss. Qui fera la belle Agnès Sorel? Jusqu'à présent, M^me^ Carvalho semble hésiter, et son refus déciderait le théâtre à s'adresser à l'une des deux jeunes débutantes qui vont se produire. On a parlé de M^lle^ Bloch. Ce bruit n'a

rien de sérieux, la partie d'Agnès étant écrite dans les cordes élevées du soprano. S'il avait pu être question d'un rôle pour M^lle Bloch, c'eût été de celui d'Isabeau de Bavière, lequel a disparu de la pièce par suite des nouveaux remaniemens.

Dans un mémoire adressé à la commission du budget (1), M. Halanzier s'attaque vigoureusement à ces théories spécieuses à l'aide desquelles on poursuit bien moins l'intérêt vital de notre académie nationale que la réalisation de certains rêves d'intendance générale et de haut protectorat exercé par un seul sur toutes nos grandes scènes subventionnées. « On allègue contre moi, s'écrie-t-il, deux griefs principaux : le premier consiste à dire que je ne suis pas ce qu'on appelle un *directeur-artiste*, le second vise la situation exceptionnellement prospère de l'Opéra, comme si de ces deux griefs le second ne réfutait pas le premier, étant admis généralement que la prospérité d'une entreprise théâtrale ou autre ne saurait être que la conséquence d'une bonne administration. » Après quoi, le directeur actuel ouvre carrément la discussion et démontre par des argumens clairs comme les chiffres qu'il a fait ce que les autres n'ont point fait. « M. Émile Perrin touchait une subvention de 900,000 francs, moi, j'en ai 800,000 et je m'en contente. Voudrait-on par hasard comparer sa troupe à la mienne? Commençons, » et tout de suite il vous dresse un tableau synoptique. Vous aviez quatre ténors, j'en ai neuf. Vos *soprani*, combien étaient-ils? Sept; moi, j'en compte seize. Quatre étoiles se partagent l'admiration : la Patti, la Krauss, Christine Nilsson, M^me Carvalho; sur les quatre, deux m'appartiennent par de longs traités; des deux autres, l'une s'est fait entendre pour la première fois en français sur la scène de l'Opéra, grâce à mon initiative, et l'autre eût inauguré la nouvelle salle sans une maladie persistante. Ainsi lancé, rien ne l'effraie, il aborde le chapitre de la Stolz, de la Waldmann, et vous parlera même de Verdi. N'a-t-il pas offert au maître d'aller s'entendre avec lui pour monter *Aïda?* N'a-t-il pas entre les mains pour appuyer son dire une lettre de l'illustre musicien, qui s'excuse en termes assez médiocrement flatteurs à l'égard des anciennes administrations? « J'ai été si peu satisfait toutes les fois que j'ai eu affaire avec votre grand théâtre que dans ce moment je ne suis pas disposé à tenter une nouvelle épreuve. Il se peut que plus tard je change d'avis; mais à présent je n'aurais pas le courage d'affronter encore une fois toutes les tracasseries et les sourdes oppositions qui dominent dans ce théâtre, et dont je conserve un pénible souvenir. » Que signifient ces mots : sourdes oppositions, tracasseries? il y a donc des directeurs-artistes capables d'éloigner de notre première scène des hommes de la valeur de Verdi?

(1) *Exposé de ma gestion de l'Opéra, 1871-1875.*

Ce plaidoyer *pro domo sua* vous saisit par sa verte allure et porte en soi je ne sais quoi de convaincant que n'a point d'ordinaire l'éloquence étudiée des donneurs de belles paroles. Vous vous laissez prendre à ce ton honnête et fruste d'un homme fils de ses œuvres, que le travail et l'intelligence ont seuls amené au poste qu'il occupe, et qui, tout en défendant sa situation non moins enviée qu'enviable, trouve moyen d'avoir de l'esprit et de divertir la galerie aux dépens d'une des plus amusantes inventions du langage contemporain. Autrefois on se contentait de savoir son affaire et de bien gouverner son théâtre. Pour un directeur, posséder des notions d'art était quelque chose de si simple qu'on ne s'en occupait même pas. Aujourd'hui nous avons fractionné l'espèce en toute sorte de variétés intéressantes; il y a le directeur-artiste, le directeur homme d'esprit, le directeur homme du monde. Qui ne se souvient de Nestor Roqueplan et de ses incartades? Il riait au nez des gens qui venaient pour lui parler d'affaires, leur tapait sur l'épaule en s'écriant : Voyez-vous, mon cher, *les affaires après tout!* C'était le directeur homme d'esprit; il faisait des mots, et pendant ce temps son théâtre allait à la diable. N'importe, les mésaventures ne le déconcertaient pas, et les catastrophes, loin de nuire à son avancement, y profitaient. Plus il avait de théâtres tués sous lui, et plus on lui en offrait à gouverner, tant fut intelligente et sérieuse à toutes les époques la sollicitude de l'administration supérieure chargée de veiller aux intérêts de l'art. La ruine des Variétés lui servait à se hisser à l'Opéra-Comique, et quand il avait le plus spirituellement du monde mis l'Opéra-Comique sur le flanc, on se pressait de livrer l'Opéra en pâture à ses joyeusetés humoristiques. Scribe a fait une comédie qui s'appelle *la Camaraderie;* le public ne sait pas quels fléaux peuvent être pour les lettres comme pour les beaux-arts certains hommes ainsi doués et qui, par leurs rapports personnels, acquièrent une influence qu'ils n'obtiendraient jamais par leur mérite. Sous quelque régime que ce soit, ils déjeunent avec les ministres et dînent avec les bureaux, s'arrangent de manière à vivre en communauté de plaisirs avec tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'officiel, et, quand il s'agit d'accorder un privilége, on leur donne le pas sur les plus capables. Édifiant spectacle auquel il semble que la sottise humaine ne demande pas mieux que de prêter la main! Nestor Roqueplan fut assurément le plus mauvais directeur de théâtre; des Variétés au Châtelet en passant par l'Opéra-Comique et l'Opéra, tous les chemins qu'il a foulés se sont effondrés, et cela n'empêche pas les badauds d'invoquer chaque jour son nom et de réclamer un *directeur-artiste* lorsque vous les mettez en présence d'un homme qui se contente de reconstituer son théâtre et d'en maintenir les recettes au *maximum,* ce qui est pourtant bien aussi une manière de faire de l'art quand les ouvrages que l'on représente se nomment *Guillaume Tell* ou *les Huguenots.*

Hegel prétendait que ce qui rend la critique un métier si difficile à exercer, c'est la multiplicité d'élémens contradictoires, d'avance à demeure chez le critique, et qui viennent obscurcir le miroir de sa perception. L'axiome a du vrai, et chacun fera bien de se l'appliquer en abordant le nouvel ouvrage de M. Gevaert : *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*[1]. Ici en effet la première difficulté qui vous arrête, l'élément contraire par excellence, c'est le manque de connaissances nécessaires à la discussion. Que sait-on de certain en ce qui concerne la musique des anciens, où sont les sources d'informations? Nos renseignemens, c'est à des ouvrages non techniques que nous sommes obligés d'aller les demander. « Il reste dans nos connaissances, écrit l'auteur dès sa préface, une lacune énorme qui ne pourrait être comblée que par la découverte inespérée de quelques compositions remontant à la période classique de l'art grec. » L'unique fragment que nous possédions, la mélodie d'une demi-strophe de Pindare, n'a guère qu'une authenticité douteuse, et c'est là un morceau d'ailleurs trop peu étendu pour qu'on en puisse tirer de grandes clartés; reconstituer sur de simples apparences de vérité, conjecturer, voilà donc l'unique ressource. Supposons que l'invasion des barbares au v^e siècle n'eût épargné aucun édifice antérieur au siècle d'Auguste, et que, pour étudier l'architecture grecque, nous n'eussions que les théories de Vitruve d'une part et de l'autre quelques constructions médiocres des II^e et III^e siècles; tel est le problème qui s'offre à l'historien de la musique gréco-romaine, et, pour essayer d'en sortir, il se dira, dans l'absence de toute tradition positive, que, la musique primitive de l'église latine devant nécessairement n'être autre que celle de la Rome contemporaine, c'est à la liturgie qu'il faut s'adresser pour obtenir quelques notions; la psalmodie, la préface, le *pater*, les antiennes des Heures, sont composés sur une trentaine de mélodies-types que l'on pourrait appeler les thèmes fondamentaux de la musique chrétienne et qui nous représentent sans aucun doute les formes mélodiques les plus en vogue dans le monde romain au I^er siècle de notre ère.

Tous les érudits connaissent l'ouvrage de Westphal sur la musique des Grecs, publié il y a dix ans en Allemagne. Ce grand travail fut pour M. Gevaert le trait de lumière, il voulut d'abord simplement le traduire; mais, à mesure qu'il avançait, lui-même découvrait des aspects nouveaux, des faits qui corroboraient ou rectifiaient les idées de Westphal. « Mon livre, dit quelque part M. Gevaert, est écrit pour les musiciens, » et c'est en effet l'énorme intérêt de la chose. Westphal n'est qu'un grand philologue, souvent lourd et confus; non moins savant et non moins philologue, M. Gevaert a sur son guide en ces parages

(1) Un volume in-4°. Gand, Annoot-Braeckman.

difficiles l'avantage d'être partout et toujours un artiste, et je recommande à ceux qui voudraient s'en convaincre d'étudier le chapitre *Harmonie et Mélopée*, où sont exposés les élémens constitutifs de la musique des anciens depuis le son jusqu'à la mélodie. Notre musique ayant pour intervalles fondamentaux les tons et les demi-tons, ce fut longtemps une question controversée de savoir si les Grecs n'avaient pas des intervalles moindres; la théorie de M. Gevaert ne permet aucun doute à cet endroit, et nous apprenons par lui la manière dont ils se servaient de ces quarts de ton considérés par les uns comme une sorte de mystification, par les autres comme un reste de barbarie. Il nous explique, disons mieux, il nous révèle la nature et l'origine du genre enharmonique, où il est fait usage d'intervalles plus petits que le demi-ton, et nous démontre comment ce genre a pu être considéré par Aristoxène comme le plus parfait. On sait aussi que la musique moderne ne comprend que deux modes, le majeur et le mineur; la théorie des modes anciens, beaucoup plus nombreux que les nôtres, retrouvée par Westphal, emprunte à la définition de M. Gevaert une autorité toute nouvelle, et son analyse comparée des vieux chants nationaux et liturgiques la fait passer du domaine de l'hypothèse dans celui de la science : nous savons, grâce à lui, ce qu'étaient ces *harmonies* dont nous entretiennent si souvent Plutarque et les poètes de la Grèce et de Rome. Citerai-je la partie historique traitée en maître et dans un style ignoré la plupart du temps des musiciens? Il y a tel chapitre sur l'enseignement musical dans l'antiquité qu'il faudrait pouvoir reproduire tout entier. Le poète grec était également compositeur de musique dans l'acception la plus large du mot, lui-même inventait les mélodies et l'accompagnement instrumental, destinés à l'exécution publique de son œuvre poétique; l'épopée, chantée au temps d'Homère, l'était encore à l'époque historique. Hésiode fut exclu du concours pythique, parce qu'il n'avait point appris à accompagner le chant par la cithare. L'union personnelle du poète et du musicien tend à se dissoudre seulement vers la fin de l'âge classique. On reprochait à Euripide de faire composer la musique de ses drames par Iophon, le fils de Sophocle, et poète tragique lui-même, et par Timocrate d'Argos; mais jusqu'aux derniers jours de l'art grec les faits de ce genre restent à peu près isolés. Tyrtée, Alcée, Simonide, Pindare, Eschyle, furent tenus par leurs contemporains pour des compositeurs de premier ordre. L'importance qu'ils attachaient à la partie musicale de leur œuvre nous est attestée dans maint passage où ils mentionnent le mode et l'instrumentation employés dans le morceau. Le vieil Archiloque invente un accompagnement différent de la partie mélodique, Sappho découvre le mode mixolydien, Lasos perfectionne la polyphonie des flûtes; Sophocle introduit le mode phrygien dans les airs de la tragédie, le poète dramatique Agathon fait usage le premier

du genre chromatique; enfin n'oublions pas que les plus grands poètes lyriques, Alcman, Stésichore, Simonide, exerçaient une fonction publique d'un caractère essentiellement musical et très honorée dans l'antiquité : celle de maître de chœurs.

C'est seulement à dater de la bataille de Chéronée, fin de l'indépendance grecque, que M. Gevaert constate la séparation de la poésie et de la musique, on commence à écrire des vers pour la lecture privée, la production musicale si abondante naguère semble s'arrêter complétement. De loin en loin, les écrivains nous parlent encore de quelque virtuose habile, chanteur ou instrumentiste; mais l'histoire ne nous apporte plus le nom d'aucun compositeur grec après Timothée. Non toutefois que l'exercice de la musique fût négligé; au contraire, Alexandrie, désormais siége intellectuel de cet empire cosmopolite, avait une population passionnée pour les arts et les cultivant elle-même avec ardeur. L'orgue, si grandement en faveur aux temps de l'empire romain, est une invention du mécanicien Ctésibius. « Mais, remarque judicieusement le savant directeur du conservatoire de Bruxelles, cette culture post-classique a déjà tous les caractères qui apparaissent aux basses époques : le goût de l'extraordinaire, du colossal, le développement outré des genres les plus vulgaires, une tendance générale vers l'obscénité. L'exercice de la profession de musicien, autrefois l'apanage des prêtres, des sages, des meilleurs de la nation, est tombé aux mains d'histrions, de courtisanes; le chant et la danse ne sont plus que les raffinemens de la débauche d'une société corrompue. » Je ne sais, mais voilà un tableau qui me paraît nous ressembler beaucoup; cet art tombé aux mains des histrions et des courtisanes, cette obscénité musicante et dansante, m'est avis que nous connaissons tout cela de fort près. L'antiquité se résigne alors à vivre sur ses anciens chefs-d'œuvre, on le voit, toujours un peu comme chez nous! Après la floraison de l'art vient l'époque de la critique, de la théorie, des recherches historiques et scientifiques, qui se personnifie principalement dans Aristoxène de Tarente, partisan exclusif de la tradition. Ce célèbre musicien philosophe serait ainsi ce que nous appelons aujourd'hui un critique d'art. Les *dilettanti* de la Rome impériale, eux aussi, préféraient les compositions des anciens maîtres grecs à celles des contemporains. Denys d'Halicarnasse nous apprend que la partie musicale de l'*Oreste* d'Euripide était encore connue de son temps, les *nomes* et les *tragédies* que Néron chantait en public à Rome et à Naples étaient des compositions grecques du temps de Timothée. Ptolémée nous montre sous Marc-Aurèle une technique très raffinée. La virtuosité, l'érudition, marquent la période relativement brillante encore qui s'étend de Domitien à Septime-Sévère. A défaut de poètes et de compositeurs dignes de ce nom, des artistes de talent parcourent le monde romain, interprétant les chefs-d'œuvre des siècles passés; on recueille, on classe, on

commente, sur les ruines de l'art vivant s'élève une littérature musicale. « Presque tous les traités que nous possédons datent de cette période, Pollux appartient au règne de Commode, Athénée à celui de Septime-Sévère, Alypius, Bacchius, Aristide, semblent avoir vécu avant le milieu du IIIe siècle; le compilateur du traité anonyme est contemporain de Porphyre; enfin Martianus Capella écrit dans les dernières années qui précèdent l'avénement de Constantin. » C'est à cette dernière date qu'il convient de placer l'extinction définitive de l'ancienne musique gréco-romaine, en ce sens au moins que la technique élevée, les traditions, la notation, sont tombées en désuétude. Après avoir parcouru le cercle entier de ses transformations, la musiqne est revenue à son point de départ : la pratique simple, empirique du chant et du jeu des instrumens. Ce long espace peut se diviser en deux grandes périodes : l'une, qui se termine avec le règne d'Alexandre, est la période de l'art créateur, l'autre, presque stérile en production, est celle des théoriciens. La première a pour unique théâtre le pays des Hellènes, la seconde embrasse toutes les nations riveraines de la Méditerranée, et c'est aux travaux de ses écrivains que nous devons la connaissance du système théorique désormais remis en pleine lumière.

Tel est le livre de M. Gevaert, livre de conscience et de haute érudition, où pas un mot n'est avancé qu'il ne soit appuyé de preuves tirées des textes originaux, et qui, même en dehors de la science pure, saisit le lecteur par l'intérêt du discours et l'ingéniosité des points de vue. J'y trouve cependant un passage qui me laisse l'esprit en suspens et me semble en somme peu consolant pour l'avenir même de cette science, dont l'auteur s'évertue à réédifier le monument. Parlant d'une certaine méconnaissance volontaire de l'art antique et du préjugé malveillant que cette méconnaissance implique à l'endroit de la musique des anciens, M. Gevaert s'écrie : « S'il était vrai que les compositions d'Olympe, tenues pour divines pendant des siècles, ne dussent être pour nous que pure bizarrerie, de quel droit croirions-nous à la perpétuité des créations d'un Bach, d'un Hændel, d'un Beethoven? Ces chefs-d'œuvre auxquels nous devons des jouissances si élevées deviendraient donc fatalement à leur tour des énigmes pour nos descendans? Mais alors la musique ne serait qu'un fantasque jeu de sons, sans but sérieux, sans racines dans le passé, destiné à s'évanouir dans le vide, et digne à peine d'être compté parmi les arts! » Et presque aussitôt il ajoute, oubliant ce que cette conclusion peut avoir de contradictoire à son exorde : « En définitive, — et ceci a de quoi nous faire réfléchir, — les seuls monumens musicaux qui jusqu'à présent aient traversé les siècles *appartiennent à la mélodie homophone*. J'ai, en ce qui me concerne, la ferme conviction que les œuvres de nos grands maîtres résisteront aux vicissitudes des temps, mais il faut bien reconnaître que l'épreuve est

encore à faire. Les merveilleuses créations de Palestrina, le dernier et le plus illustre représentant de la polyphonie vocale du moyen âge, n'existent plus que pour les érudits, tandis que les humbles cantilènes de saint Ambroise résonnent encore tous les jours dans nos temples et sont le seul aliment artistique de milliers de chrétiens. « C'est en effet de quoi nous faire réfléchir, car si l'humble mélodie doit seule traverser le cours des siècles, que signifient ces conquêtes de l'instrumentation moderne, et que vaudra près des postérités lointaines cet énorme appareil symphonique dont notre âge se fait tant de gloire? Se figure-t-on ces organes puissans et multiples de notre orchestre, — témoins muets d'un art évanoui, — ne servant plus qu'aux inductions hypothétiques du savant qui les étudiera, comme les Westphal et les Gevaert étudient de nos jours les instrumens de l'Assyrie, de l'Égypte et de l'antique Grèce, représentés sur les monumens? Et penser que cet art, en sa superbe, s'intitule : musique de l'avenir, quand c'est lui qui, selon toute prévision, disparaîtra le premier; penser que peut-être un jour il en sera des Bach, des Hændel et des Beethoven comme il en est à cette heure des Olympe et des Simonide, et que d'un temps de richesses harmoniques, de combinaisons et de sonorités instrumentales tel que le nôtre, il ne survivra que des cantilènes, — *Voi che sapete, Casta diva*, — tremblotant comme l'étoile matinale au-dessus de l'abîme où la *Symphonie avec chœurs* aura sombré!

Alfred de Vigny eut un moment l'idée d'écrire un drame sur Mozart. Cette âme altière et tendre, sans cesse en travail de rêverie et de compassion, se sentait attirée vers le divin héros. Non point qu'Alfred de Vigny fût le moins du monde musicien, il n'était même pas *dilettante*; mais la musique à ses yeux, c'était *l'art*, et nous savons qu'à cette bienheureuse époque l'art enflammait tous les esprits. Il n'y avait guère de conversation sur Shakspeare qui ne vous conduisît à Raphaël et à Michel-Ange pour se terminer par Mozart. A toujours entendre parler de *Don Juan*, à toujours en parler lui-même, le chantre d'*Éloa* avait voulu connaître l'auteur, et ne songeait désormais qu'à émouvoir le public au martyrologe de cet homme de génie, bien autrement digne d'intérêt qu'un Chatterton. Un soir qu'en nous promenant nous causions du sujet : — C'est beau à faire, nous dit-il; j'ai maintenant mon personnage, je le sens, je le vois, mais je cherche l'action, *l'anecdote*, et ne trouve pas! N'est-il donc rien de spécialement dramatique dans cette vie, en somme si poétique et si romanesque? Par exemple, quel compte pensez-vous qu'on puisse tenir de cette accusation d'empoisonnement qui pèse sur la mémoire de Salieri?

— Je pense que c'est là tout simplement une histoire d'almanach. Que Salieri ait été jaloux de son élève, qu'il ait vu du plus mauvais œil grandir et triompher le bambin qu'il avait formé à ses leçons, cela me

paraît clair comme le jour; mais de ce qu'un homme est envieux, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il soit empoisonneur. Joseph Chénier, lui aussi, fut jaloux d'André, ce qui ne veut point dire qu'il l'ait dénoncé au tribunal révolutionnaire.

— Ainsi vous jugez que le fait doit être écarté en principe?

— Absolument. S'il s'agissait d'une chose accomplie il y a deux ou trois cents ans, je ne dis pas; en pareil cas, le théâtre a la manche large, et dans le doute il est permis de ne pas s'abstenir. Ici, c'est une autre affaire : Salieri, Mozart, songez-y donc! ce sont là presque des contemporains, sur lesquels la fiction ne saurait exercer ses droits qu'en ménageant certaines convenances.

— C'est dommage, reprit Alfred de Vigny après un silence, — grand dommage, car il y avait certainement là un sujet.

Nous nous sommes depuis rappelé souvent cet entretien, et n'en cherchions qu'avec plus d'ardeur à nous renseigner, instruisant à nouveau la cause chaque fois que l'occasion s'en présentait. L'affaire est maintenant jugée, et l'incrimination tragique tombe devant la lecture des mémoires de Moschelès, récemment publiés en Allemagne par sa veuve (1). Salieri, quel que soit le caractère qu'on lui prête, eut le mérite de former nombre d'élèves, dont plusieurs jusqu'à la fin restèrent ses amis. Hummel, Schubert, sortirent de ses mains, Moschelès se rattachait à cette pléiade; revenu à Vienne après une longue absence, il apprend que son vieux maître est dangereusement malade à l'hôpital et s'empresse d'accourir. « L'entrevue, écrit Moschelès, fut navrante; son regard m'effraya, il parlait en phrases entrecoupées de sa mort prochaine, puis tout à coup éclatant : — Il n'y a rien, rien de vrai dans ce bruit infâme! Vous savez, Mozart, ils racontent que je l'ai empoisonné. Calomnie, atroce calomnie! Allez, cher Moschelès, et dites au monde entier que c'est le vieux Salieri qui vous a dit, qui vous a juré cela à son lit de mort. »

Moschelès ajoute que son émotion, à lui, pendant cette scène fut terrible, et qu'il eut grand'peine à dérober ses larmes. Chose émouvante et terrible en effet que les paroles de ce moribond poursuivi de visions sinistres et, dans toute l'énergie de la dernière heure, se défendant d'avoir jamais commis un crime *matériel* alors que sa conscience lui en reprochait peut-être un autre non moins noir; mais l'envie ne devient un ressort au théâtre que lorsqu'elle s'incarne dans un *fait*. Cette lutte acharnée, implacable du talent contre le génie était certes un sujet de drame digne de tenter Alfred de Vigny; mais il eût fallu pouvoir sortir du domaine de la psychologie, s'appuyer sur un acte réel et non sur une de ces fables que la crédulité publique adopte si aisément parce qu'elles symbolisent à ses yeux certains états de l'âme. On avait sous la main

(1) *Notes autobiographiques de Moschelès*, publiées par sa veuve, Leipzig 1874.

le fait brutal, un dramaturge vulgaire n'en eût pas demandé davantage; Alfred de Vigny hésita ou plutôt il s'abstint, et les mémoires de Moschelès nous montrent aujourd'hui qu'il fit bien.

—

*L'Unité des forces physiques, essai de philosophie naturelle,*
par le père A. Secchi, Paris 1874.

Les corps, disait le savant Boscovich, peuvent être comparés à des édifices qui contiennent des bibliothèques remplies de livres imprimés en caractères extrêmement variés, traitant des sujets les plus divers, et dont les lettres seraient faites avec une infinité de points tellement petits que les plus puissans microscopes permettraient à peine de les distinguer. Même de nos jours la science n'a pas la prétention de lire ces livres, encore moins d'en scruter chaque lettre, tout au plus aspire-t-elle à distinguer un volume des autres. Néanmoins on peut constater que depuis vingt ans, — depuis que la théorie mécanique de la chaleur est entrée pour ainsi dire dans les veines et dans le sang de la science, — un souffle nouveau règne dans les recherches qui ont pour objet les forces naturelles. Après avoir longtemps accumulé des matériaux, on sent que le temps est venu de bâtir, et qu'il est permis dès à présent de tenter la synthèse des phénomènes multiples et complexes que nous offre le monde inanimé. Coordonner le nombre immense de faits désormais acquis, en montrer les liaisons naturelles, en chercher le principe commun, voilà certes une tâche digne des efforts du physicien et du géomètre, et une tâche qui n'est plus hors de portée, si nous en jugeons par le succès des tentatives qui ont été déjà faites dans cette direction. Celle du savant directeur de l'observatoire de Rome mérite d'être citée au premier rang. Le P. Secchi embrasse dans son travail toutes les forces connues, et il les explique toutes par des modes de mouvement de la matière pondérable ou du fluide éthéré. La mécanique moléculaire est donc aujourd'hui dans l'état où se trouvait la mécanique céleste au temps de Kepler : nous connaissons les lois particulières des divers mouvemens qui sont la cause prochaine des phénomènes accessibles à l'observation; il reste à découvrir la loi générale qui comprend ces lois particulières, qui en renferme le principe, comme la loi de la gravitation universelle embrasse les mouvemens planétaires, la chute des corps, les oscillations du pendule, etc. En attendant que cette révélation vienne dissiper les ombres qui enveloppent encore l'origine et la nature des forces physiques, ce que l'on peut déjà entrevoir à cette heure est immense auprès de ce qu'on savait il y a trente ans, et chaque jour apporte une preuve nouvelle de la fécondité de cette grande idée, que tout dans la nature se réduit au mouvement. R. R.

---

*Le directeur-gérant,* C. Buloz.

avan-
es de

à des
rimés
ivers,
nt pe-
es dis-
re ces
nspire-
nstater
naleur
ience,
jet les
ux, on
ent de
e nous
its dé-
e prin-
cien et
nous on
ns cette
mérite
travail
odes de
a méca-
uvait la
lois par-
les phé-
générale
, comme
nétaires,
dant que
nt encore
déjà en-
y a trente
é de cette
R. R.

LOI.